JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. *De Nat. Deor.*

AVRIL 1787.

TOME LXXI.

A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur de Monsieur, quai des Auguſtins.

Avec Approbation, et Privilege du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655350

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1787.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 4.

Réflexions sur les observations insérées dans le Numéro précédent.

QUELQUE multipliées que soient les maladies qui affligent l'humanité, on trouve, en les considérant avec attention,

qu'elles ont pour la plupart des rapprochemens, ou quelque analogie frappante ſous pluſieurs rapports eſſentiels. Mais quand on vient aux maladies nerveuſes, c'eſt-à dire à ces affections dont le caractère conſiſte à ſuſpendre ou à intervertir le ſentiment & le mouvement, la chaîne eſt rompue, & les maux phyſiques qui aſſiégent l'homme paroiſſent avoir deux ſources différentes ; l'une qui produit cette foule de maladies aiguës & chroniques, dont on trouve la liſte effrayante chez les plus anciens nomenclateurs de la médecine ; l'autre d'où découle cette ſérie d'accidens extraordinaires & bizarres, d'affections convulſives continues ou périodiques, qui ſe ſont ſi fort multipliées depuis deux ſiècles, & qui conſtituent les maladies nerveuſes.

Les fièvres, qui forment la moitié des maladies que nous avons à redouter, préſentent toutes l'idée d'un mouvement extraordinaire excité par la préſence d'un hétérogène que le battement répété des artères travaille à atténuer & à expulſer avec une force proportionnée à la nature du délétère, à la conſtitution de l'individu, & au genre du traitement auquel le malade eſt ſoumis. Les maladies inflammatoires ſont évidemment pro-

duites par un mouvement accéléré dans le ſyſtême ſanguin, à l'occaſion d'un obſtacle qu'oppoſe à la circulation une partie léſée, ſoit par une irritation mécanique, ſoit par l'action d'une matière nuiſible ou ſuperflue dépoſée dans ſon tiſſu. Une fibre forte, une grande abondance de ſucs nourriciers, des viſcères très-irritables, en un mot, tout ce qui donne l'idée d'une forte réaction, diſpoſe aux maladies inflammatoires. Les conditions oppoſées, telles que l'atonie de la fibre, un ſang peu abondant en parties rouges, des viſcères mous & gorgés de mucoſité, font appercevoir des ſécrétions mal faites & des matières excrémenteuſes ſurabondantes dans la maſſe des humeurs : telle eſt l'aitiologie des foibleſſes & des cachexies. Ce qui donne aux cachexies des caractères différens, c'eſt l'organiſation primitive, c'eſt l'influence des différens virus tranſmis par la naiſſance, ou engendrés dans nos humeurs, ou bien communiqués par contagion. L'affluence de ces matières ſuperflues ou virulentes dans les voies excrétoires, explique l'origine des *flux*, autre claſſe de maladies fort étendue, qui comprend ces écoulemens contre-nature, ou ces excrétions abondantes &

opiniâtres, qui éludent ſi ſouvent les ſecours de la médecine. Enfin, la tendance que les humeurs ſanguines, lymphatiques ou virulentes, ont à ſe porter vers la poitrine, eſt la cauſe de la multiplicité des maladies du poumon, qui prennent une forme diverſe, ſuivant la nature & la conſtitution des ſujets chez leſquels elles ont lieu.

En étendant l'apperçu que nous venons de faire ſur le rapport qui éxiſte entre les différentes claſſes de la noſologie, on voit, ſans avoir la prétention de rendre raiſon de tout, que les principales claſſes de maladie ſont liées les unes aux autres, dans un ordre moins ſenſible, mais non moins réel que ne le ſont les différentes fonctions de l'économie animale dans l'état ſain; mais il n'en eſt pas de même lorſqu'on veut chercher cette analogie dans les maladies nerveuſes.

Ces changemens, imperceptibles dans leur origine, qui dérangent la ſenſibilité, & finiſſent par porter le plus grand trouble dans les idées; ces révolutions ſubites qui ſuſpendent l'uſage des ſens & du mouvement, ces troubles ſpaſmodiques ſi dangereux qu'ils cauſent quelquefois la mort en peu d'heures, & ces maladies convulſives peut-être plus redoutables que

la mort meme, dont les accès ſe ſuccèdent dans un ordre périodique pendant tout le cours d'une vie longue & malheureuſe, préſentent un ordre de phénomènes d'une nature, en apparence, fort différente de ceux que l'on obſerve dans toutes les autres maladies.

En effet, dans toutes les autres maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, on ne peut méconnoître une cauſe matérielle, ſoit qu'on la rapporte à une partie nourricière ſuperflue, ſoit qu'elle dépende d'une humeur étrangère. On y diſtingue toujours une ſorte de coction plus ou moins développée, & plus ou moins régulière, & on y voit arriver un mouvement critique.

Dans les affections vraiment nerveuſes, au contraire, on voit naître tout-à-coup les effets les plus terribles, ſans qu'on puiſſe le plus ſouvent en ſavoir la cauſe. Tous les ſymptômes annoncent un défaut d'harmonie, une impuiſſance de combattre un mal redoutable, mais inviſible, & la maladie ſe termine preſque toujours auſſi bruſquement qu'elle a commencé, ſans laiſſer aucune marque de coction, ni de criſe. Ces effets ſont dus ſans doute à un principe matériel; mais ce principe eſt ſi délié, qu'il ſe dérobe à nos re-

cherches; il fuit notre conception, comme il échappe à nos organes; & il faut dire avec *Sydenham*, il y a deux hommes en nous; un homme extérieur, qui eſt compoſé de parties qui tombent ſous nos ſens, & un homme intérieur, en qui réſide le ſyſtême ſenſible, ou la ſource inconnue de la vie & du ſentiment.

Les anciens avoient remarqué cette grande différence qu'il y a entre les principales claſſes de maladies aiguës & chroniques, & les affections nerveuſes. Auſſi, tandis qu'ils croyoient pouvoir donner l'aitiologie des uns, ils ne tentoient pas d'expliquer la plupart des autres, qu'ils appeloient, à cauſe de leur nature *extraordinaire*, des maladies divines, ou ſacrées.

La médecine moderne ayant découvert dans les nerfs les véritables inſtrumens du ſentiment & du mouvement, & ayant beaucoup mieux connu l'anatomie du cerveau, s'eſt élevée avec trop de confiance, à l'eſpérance de découvrir promptement la cauſe & le mécaniſme des maladies nerveuſes.

Willis & ſes ſectateurs ont admis dans les nerfs des eſprits animaux, & ont attribué les maladies nerveuſes à l'irrégularité de la circulation de ce fluide ſubtil.

Selon eux, l'obſtruction de la rate étoit la cauſe de cette irrégularité dans le cours des eſprits animaux, qui, lorſqu'ils étoient arrêtés, faiſoient exploſion dans différens endroits. Mais, quoique la ſenſibilité réſidât dans toutes les parties, ſon principal foyer étoit dans l'épigaſtre.

Lange expliqua l'origine & les ſymptômes des maladies nerveuſes par le moyen de fermens de différente nature, les uns fixes, les autres volatils; les uns plus compoſés, les autres mixtes, qui ſe ſéparoient des différentes parties du corps.

Hygmor crut voir la ſource de ces maladies dans l'irritation produite ſur les nerfs de l'eſtomac par la préſence de l'atrabile, & de différentes autres humeurs crues. *Etmuller* imagina de même une cauſe chimique; c'étoit, ſelon lui, un acide dominant dans tous les ſucs, & produiſant l'atonie dans les fibres; enfin *Purchot* & *Chatelain*, ſuivant la même voie, eurent recours à des ſucs âcres propres à irriter le cerveau & le méſentère.

Suivant *Sydenham*, les maladies nerveuſes ſont produites par l'*ataxie*, c'eſt-à-dire par la ſtaſe, ou l'irrégularité dans le cours des eſprits animaux; mais ſans

recourir à la *copule explosive* de *Willis*, il admettoit pour cause prochaine de cette *ataxie* la constitution trop foible du fluide animal, ou le défaut des qualités qui lui sont nécessaires.

Sthal, ne voyant pas que l'existence des esprits animaux fût prouvée, & rejetant l'hypothèse futile des fermens, déploya tout son génie pour établir que la cause des maladies nerveuses, ainsi que celle du sentiment & du mouvement, résidoit dans le principe immatériel qui est uni à notre corps. C'est l'ame, selon lui, qui excite les mouvemens irréguliers, qui constituent les maladies des nerfs, comme elle dirige toutes nos fonctions depuis le premier moment de notre formation, jusqu'à la fin de notre vie.

Le système de *Stahl* étoit fondé sur l'empire sensible qu'a la volonté sur certaines fonctions, & sur celui de l'imagination dans certaines maladies. Cette opinion, qui établit pour excitateur des maladies bénignes & malignes un principe conservateur placé au dedans de nous, a trouvé, & conserve encore aujourd'hui des sectateurs.

A la vérité ces sectateurs n'admettent pas le même moteur que *Stahl*, mais ils substituent à l'ame un principe qui est

intimément lié avec elle, ſans avoir ſes attributs. Ce principe diſtinct de l'ame avoit été admis par *Van-Helmont*, comme un intermédiaire entre la matière & l'eſprit, qui établiſſoit ſon ſiége dans la région épigaſtrique. Ces idées avoient leur ſource dans certaines opinions philoſophiques qui avoient trouvé du crédit dans l'antiquité.

En effet la plupart des philoſophes anciens croyoient à un principe différent de la matière ; c'étoit, ſelon eux, une ſubſtance légère, éthérée, répandue dans toute la nature, & qui donnoit la vie aux animaux, en allumant en eux le ſentiment & le mouvement. Ce principe vivifiant, dont *Virgile* & *Ovide* ont dépeint la force & l'énergie, étoit déſigné dans les livres des anciens médecins ſous le nom d'ἔνορμον, d'*impetum faciens*, mots figurés, qui ne diſent rien de plus qu'*effort*, *mouvement tonique* & *irritabilité*.

Il faut l'avouer, l'ignorance profonde dans laquelle nous ſommes ſur la ſtructure intime du cerveau, laiſſe un champ libre aux ſyſtêmes pour imaginer ſes fonctions. Qui peut décider ſi les nerfs ſont des canaux faits pour charier un fluide vital, ou des cordons pliſſotés & vibratiles deſtinés à communiquer l'impreſſion

qu'ils reçoivent? Qui peut expliquer comment des cordons blanchâtres, pulpeux à leur origine & à leur terminaiſon, peuvent tranſmettre avec autant de rapidité le ſentiment & le mouvement? Saurons-nous jamais comment l'imagination peut avoir autant d'influence dans les maladies ſpaſmodiques; & malgré tous nos travaux, avons-nous pu ſoulever le voile qui couvre l'hiſtoire des ſympathies nerveuſes?

Mais parce que nous ne pouvons pénétrer la ſtructure intime du cerveau, & découvrir les reſſorts ſecrets du mouvement & du ſentiment, parce que nous ne pouvons connoître le jeu des nerfs en particulier, & leur rapport admirable, faut-il admettre un principe plus difficile à concevoir? Cet *archée* de Van-Helmont, ce principe vital des modernes, dont on a placé le trône dans la région épigaſtrique, ne paroît-il pas un être purement métaphyſique, plus hypothétique encore que les fermens imaginés par les phyſiologiſtes du dernier ſiècle?

Les difficultés remarquables qui ſe préſentent dans la recherche des cauſes premières des maladies nerveuſes, ſemblent prouver que la nature a voulu nous en faire un myſtère, & qu'il faut nous

borner à bien connoître leurs cauſes éloignées, à claſſer avec ordre & méthode les différens phénomènes qui ſe font remarquer dans ces maladies, & à découvrir les moyens les plus propres à les guérir.

Les obſervations inſérées dans le numéro précédent, nous retracent d'une manière fort ſenſible les principales cauſes éloignées propres à produire ſur les nerfs des impreſſions dangereuſes.

La frayeur eſt une des cauſes morales qui agit le plus vivement & le plus fortement ſur les nerfs. Elle opère des effets d'autant plus marqués, que les perſonnes ſur leſquelles elle a lieu, ſont plus jeunes & plus délicates; mais ſon action eſt ſouvent fort remarquable, & quelquefois même funeſte ſur les ſujets les moins irritables (*a*).

Lorry a vu une jeune perſonne ſaiſie de convulſions très-fortes, pour avoir été effrayée par la vue de ſon père qui étoit dans l'ivreſſe. M. *Tiſſot* rapporte qu'une fille que l'on avoit menacée d'un châ-

(*a*) *De Haller* a vu plus d'une fois les chiens deſtinés à ſes expériences, mourir de peur dès qu'ils étoient liés, avant même qu'on en eût approché le ſcalpel. (*Tissot.*)

timent humiliant, fut frappée de convulsions violentes qui durèrent plusieurs jours.

Il n'est donc pas étonnant que l'apparition subite & inattendue d'un masque effrayant, porte le trouble dans le genre nerveux d'une jeune fille qui se trouve dans un moment périodique, comme on le voit dans la première observation de M. *Dufour*. *Boerhaave*, dans son ouvrage sur les maladies des nerfs, a recueilli un grand nombre de faits sur des convulsions produites chez des femmes de différens âges par l'effroi que leur avoient causé des masques. M. *Tissot* a vu un enfant de quatre ans & demi qui, par la même cause, éprouva des symptômes convulsifs très-graves; & c'en est assez pour conclure avec ce célèbre médecin, que l'on doit user de ce genre d'amusement avec toutes les précautions propres à empêcher qu'il ne donne lieu à aucun accident.

Le traitement que M. *Dufour* a mis en usage étoit indiqué par la circonstance dans laquelle se trouvoit la malade lorsqu'elle a été frappée de convulsion. Une frayeur qui survient immédiatement après un grand repas, & qui est assez forte pour suspendre entiè-

rement le ſentiment & le mouvement, doit ſur-tout troubler la digeſtion. La maſſe alimentaire qui ne ſubit aucune élaboration devient bientôt une nouvelle cauſe propre à irriter le genre nerveux, & à fomenter le déſordre qui exiſte. C'eſt donc une précaution néceſſaire en pareille circonſtance, que de commencer par évacuer l'eſtomac. A la vérité la ſecouſſe procurée par le vomitif augmente pour quelques inſtans les mouvemens convulſifs; mais l'organe le plus nerveux ſe trouve débarraſſé d'une maſſe irritante, qui, outre le mal qu'elle auroit pu produire, empêcheroit l'introduction des liqueurs antiſpaſmodiques & calmantes, ou bien énerveroit leur action. On peut dire que dans les cas pareils à celui où M. *Dufour* s'eſt trouvé auprès de cette jeune malade, un vomitif eſt auſſi utile & auſſi néceſſaire qu'il l'eſt dans le cas des bleſſures qui ſont portées peu de temps après les repas, & que c'eſt le moyen le plus sûr pour éviter la complication, & pour faciliter la guériſon.

L'action du vomitif n'eſt que préparatoire. C'eſt dans les calmans qu'il faut chercher le moyen d'appaiſer l'agitation & la mobilité des nerfs: c'eſt aux antiſpaſmodiques qu'il faut avoir recours

pour distribuer dans tout le système nerveux l'action qui est réunie & concentrée dans un seul point. Le sommeil & les sueurs sont souvent l'annonce de la guérison, non pas que les sueurs aient à cette époque rien de critique, mais parce qu'elles indiquent le relâchement général.

La quatrième des observations insérées dans le précédent numéro, qui est due à M. *Ferrus*, présente l'histoire d'un jeune homme foible & sensible, dont l'esprit a été troublé par un sermon sur le jugement dernier, & qui, à compter de ce moment, est tombé dans un délire mélancolique, dont les suites ont été très-graves. On trouve dans un auteur digne de foi, qu'un homme ayant, d'un ton prophétique, annoncé dans une petite ville la destruction prochaine du monde, l'on vit en peu de jours un assez grand nombre d'habitans affectés de maladies convulsives. Ce qu'il y a de particulier dans l'observation de M. *Ferrus*, c'est que la maladie s'est terminée par une fièvre quarte.

Dans la septième observation, dont M. *Lucq* est l'auteur, la frayeur a produit un effet encore plus surprenant. Un jeune homme bien portant voit tirer sur

lui un coup de fusil dont il est manqué ; presque aussitôt il est saisi d'un tremblement qui est suivi d'un tétanos, & la maladie se termine par une fièvre miliaire.

On ne peut douter que la frayeur n'ait été la cause déterminante de ces deux affections convulsives ; mais en réfléchissant à la manière dont elles ont fini, on se demande s'il n'existoit pas antérieurement chez l'un un germe de fièvre quarte, & chez l'autre le levain d'une fièvre miliaire.

D'un côté, la préexistence d'un germe morbifique dans ces deux cas, peut paroître probable par les motifs suivans. 1°. On a lieu de croire qu'il n'existe pas de fièvre intermittente sans cause matérielle ; l'on sait que le germe de la fièvre quarte, après être resté long-temps caché dans nos humeurs, se développe tout-à-coup lorsqu'une cause imprévue vient porter du trouble dans le genre nerveux : on en trouve des exemples multipliés dans les auteurs, & particulièrement dans *Van-Swieten*. 2°. Il est constaté par l'expérience, que la fièvre miliaire est très-souvent annoncée par des convulsions, qui sont d'autant plus vives & d'autant plus fréquentes que le virus miliaire a plus de peine à se porter à la

peau. M. *Baraillon* a consigné dans le troisième volume des mémoires de la Société royale de médecine, l'histoire d'un grand nombre d'affections convulsives de différente nature, qui n'avoient point d'autre cause.

D'un autre côté, on trouve des motifs fort plausibles pour combattre cette opinion. 1°. La fièvre quarte, la plus redoutable des fièvres intermittentes, est celle qui est le plus souvent compliquée de convulsions ; on la voit souvent se terminer sans aucune apparence de crise propre à annoncer une matière morbifique ; & un grand nombre de faits prouvent que la frayeur a suffi plus d'une fois pour guérir cette maladie.

2°. On trouve assez fréquemment dans les observateurs des exemples d'éruptions miliaires, survenues dans les maladies convulsives, sans qu'il soit possible d'y reconnoître le virus de la miliaire épidémique.

3°. On a des exemples multipliés que la frayeur fait naître des maladies qui paroissent d'une nature tout-à-fait humorale. Il n'est pas rare de voir la jaunisse & l'éryspèle survenir presque immédiatement après l'impression d'une vive terreur. M. *Vidal*, dans un mémoire sur

la lèpre, qui ſe trouve dans le cinquième volume des mémoires de la Société royale de médecine, aſſure que la lèpre eſt quelquefois produite par la peur. Il ſeroit trop long de citer tout ce qu'on pourroit recueillir ſur les maladies des nerfs; nous nous contenterons de rapporter un fait remarquable, qui a été conſigné dans tous les journaux, & que M. *Tiſſot* n'a pas manqué de citer dans ſon excellent ouvrage, qui, comme on doit s'en appercevoir, nous a beaucoup ſervi pour cet article.

« Un jeune homme, témoin de l'exécution d'un fameux ſcélérat (*Deſrues*), éprouva une telle impreſſion à ce tragique ſpectacle, qu'il en ſortit avec une ſuffocation & une agitation extrême; la nuit ſuivante fut troublée par des rêves affreux; il tomba dans le délire, & éprouva des mouvemens convulſifs. L'effroi étoit peint ſur ſon viſage; le plus léger bruit, l'approche de quelqu'un lui faiſoit horreur; il croyoit avoir tous les membres caſſés, & ſe plaignoit des douleurs les plus cruelles. Il fermoit conſtamment les yeux, & rejetoit toute nourriture & tout remède. Son corps ſe couvrit de taches jaunes & noires, comme des meurtriſſures. Il paſſa de ce pre-

mier état à celui des convulsions les plus violentes ; il éprouva ensuite un cruel tétanos ; & enfin dans le temps qu'on le croyoit le plus mal, tous ces accidens se sont terminés par deux abcès aux reins ».

Les moyens que M. *Ferrus* a mis en usage pour guérir le malade qui fait le sujet de la quatrième observation, ont consisté à nettoyer les premières voies, à établir un ton égal dans le système nerveux, à corriger la sensibilité trop grande du canal intestinal, & à ranimer la force tonique générale. Cette marche est celle de la saine médecine ; mais il faut avouer que pour qu'elle soit heureuse, il faut savoir la modifier suivant les différentes circonstances.

Le quinquina étoit celui de tous les toniques qu'il falloit préférer, soit pour combattre la fièvre quarte, soit pour détruire la disposition qui lui avoit donné naissance. *Storck* a guéri, par l'usage continué de cette écorce, un enfant qui avoit un tétanos fébrile, qui survenoit périodiquement tous les jours. Le jeune homme qui fut si cruellement affecté pour avoir vu l'exécution de Desrues, paroît avoir dû sa guérison aux lavemens de quinquina, qui lui furent très-fréquemment administrés pendant le cours de sa maladie.

Parmi les cauſes phyſiques propres à faire naître les maladies nerveuſes, on doit d'abord remarquer l'atmoſphère dans laquelle nous vivons. L'air eſt la cauſe de la vie & de la mort, le principe du ſentiment & du mouvement, dit *Hippocrate*. C'eſt aux variétés de ſon influence dans les différens pays de la terre, qu'il faut attribuer, en grande partie, les différences qui ſe rencontrent dans les qualités phyſiques & morales des hommes dans les différens climats, & ſon action continuelle ſur le genre nerveux eſt ſenſible dans l'état de ſanté comme dans celui de maladie.

Au premier aſpect on ſeroit porté à croire que la qualité de l'air la plus propre à produire les maladies nerveuſes eſt la chaleur. En effet, la chaleur fait naître tous les jours des ſyncopes : ſa nature eſt de relâcher, d'affoiblir le ton de la fibre, & d'exalter la ſenſibilité. A Naples & en Sicile lorſque le ſiroc ou vent du midi règne, on éprouve une ſi grande perte de forces, que l'on eſt obligé de ceſſer toutes les affaires publiques, & les nerfs deviennent ſi irritables, que l'ennui, la triſteſſe & le dégoût de la vie ſont les ſeuls ſentimens dont on ſoit affecté.

Cependant, en consultant les observateurs, on a mille preuves que l'action du froid produit plus souvent les convulsions que la chaleur. Suivant M. *Tissot*, on voit dans le nord de l'Allemagne le spasme de la mâchoire causer de violentes convulsions. *Viridet*, dit le même auteur, avoit observé à Morges & à Gessenay, que le froid étoit la cause des spasmes affreux & même mortels qui saisissoient les personnes qui n'étoient pas encore familiarisées avec ce climat. *Sauvages* rapporte qu'un soldat nouvellement arrivé à Aiguemortes, s'étant exposé à la rosée du matin, sentit que les muscles de sa mâchoire inférieure étoient douloureux, qu'ils se tuméfioient, qu'ils se roidissoient avec rétraction de cette partie en arrière, & que cet état dura pendant cinq à six jours, malgré les remèdes les plus appropriés. Dans un autre endroit, il cite l'observation d'un jardinier qui fut attaqué d'un tétanos qui dura sept jours, pour être descendu, ayant très-chaud, dans un puits, où il éprouva l'action d'un froid humide.

On trouve dans le sixième volume des mémoires de la Société royale de médecine, parmi une suite d'observations très-intéressantes, sur le tic dou-

loureux de la face, recueillies par M. *Thouret*, qu'un chirurgien d'Arnay-le-Duc, en Bourgogne, contracta les douleurs les plus affreuſes à la joue droite, pour avoir été frappé de ce côté par la neige, dans le moment où il s'étoit échauffé par la marche, & où il venoit d'eſſuyer la ſueur dont il étoit couvert.

Mais l'obſervation vient elle-même concilier ces différens effets du froid & de la chaleur, en nous faiſant voir que les maladies convulſives ne ſont jamais plus fréquentes & plus fortes que dans les pays où l'on eſt plus particulièrement expoſé à voir un grand froid ſuccéder à un grand chaud. *Lionnel Chalmers*, médecin à Charles-Town, qui a adreſſé en 1758, à Fothergill, des obſervations ſur le tétanos de la Caroline, obſerve que cette maladie règne ſur-tout pendant l'été, & qu'elle attaque principalement les nègres qui travaillent pendant des journées entières expoſés à un ſoleil ardent, & qui éprouvent alternativement la chaleur la plus vive & des pluies froides qui les ſaiſiſſent ſubitement. Il y en a pluſieurs même, dit-il, auxquels ſurvient cette redoutable convulſion, pour avoir été frappés par la fraîcheur de la nuit, en laiſſant les fenêtres ouvertes.

Au Pérou les habitans ont grand ſoin de ſe précautionner contre la fraîcheur des nuits, dont l'impreſſion eſt ſouvent aſſez vive pour produire le tétanos ; & il en eſt de même dans l'Inde, où, au rapport de *Bontius*, l'action du froid produit des maladies convulſives de différentes natures.

Ces réflexions ſuffiſent pour autoriſer à croire que le malade de la quatrième obſervation, dont M. *Duval* nous a communiqué l'hiſtoire, a dû le tétanos qui lui a donné la mort, au froid qu'il a eſſuyé dans la garenne où il s'étoit poſté pour attendre le gibier. D'après cette circonſtance, on ne peut pas douter que la tranſpiration n'ait été fort dérangée ; mais quelque influence que puiſſe avoir ſur les nerfs cette humeur ſupprimée, on doit conſidérer que la peau eſt un organe formé de l'entrelacement des dernières expanſions nerveuſes, & que le froid ſeul peut, en augmentant ſon action, exciter un degré d'érétiſme capable de porter le trouble dans toutes les fonctions, & particulièrement dans le mouvement muſculaire.

L'accident que cet homme avoit éprouvé quelques jours auparavant, en ſe bleſſant le pouce, auroit-il contribué

pour

pour quelque choſe à produire ce tétanos, en rendant le genre nerveux plus agaçable? On ſeroit tenté de le ſoupçonner, ſur-tout en ſe rappelant que le malade avoit ſouffert de vives douleurs le jour précédent. On a vu la luxation d'un orteil produire le tétanos, & M. *Cullen* a dit: « Quand le tétanos vient d'une piqûre ou d'une léſion de nerf, il ne ſurvient que pluſieurs jours après, & très-ſouvent quand il ne reſte plus ni douleurs ni mal-aiſe dans la partie bleſſée ». CULLEN, *Médec. prat.* §. 1269.

En liſant la ſeconde des obſervations précédentes, dans laquelle il eſt queſtion d'une catalepſie attribuée à la répercuſſion d'une humeur dartreuſe, on a d'abord de la peine à ſe perſuader qu'une petite quantité d'humeur étrangère puiſſe produire une maladie auſſi grave. Mais ne voit-on pas tous les jours dans la petite-vérole & dans la rougeole, qu'une petite quantité d'humeur virulente peut exciter les plus grands troubles; & l'expérience n'a-t-elle pas appris dans tous les pays, que la *rache* chez les enfans & la galle chez les adultes ſont capables, en ſe répercutant, de produire l'impreſſion la plus fâcheuſe ſur l'organe du ſentiment & du mouvement?

Les frictions ſtimulantes auxquelles

M. *Dufour* a eu recours, afin de rappeler à la peau l'humeur dartreuſe, étoient un des moyens les plus efficaces en pareille circonſtance. Des catalepſies, produites par la répercuſſion du virus ſcabieux, ont été guéries par l'inoculation de la galle ; & ces différentes manières de ſtimuler la peau, en donnant un nouveau degré d'énergie à toutes les houppes nerveuſes de cet organe, ſont, dans ces circonſtances, préférables aux véſicatoires, dont l'action eſt beaucoup moins générale & moins étendue.

Des médecins d'un grand génie ont travaillé à rejeter de la théorie des maladies l'acrimonie des humeurs ; mais en voulant éviter un défaut, ils ſont tombés dans une erreur qui les a entraînés dans des contradictions manifeſtes. C'eſt ainſi qu'après avoir combattu les acrimonies, admiſes par *Boerhaave*, *Bordeu* a été obligé de reconnoître des vices multipliés dans les humeurs, auxquels il a donné le nom de cachexie ; mais certainement la cachexie dartreuſe & l'acrimonie dartreuſe ne diffèrent que par la dénomination. Il y a donc autant de légèreté que d'inconſéquence à ne reconnoître aucune eſpèce de dépravation dans les humeurs, & à vouloir tout ex-

pliquer par l'augmentation ou la diminution de l'action nerveuse dans toute l'économie animale, ou dans un organe particulier : système qui conduit au *strictum & laxum* des anciens méthodistes, & à un empirisme dangereux.

Heureusement cette opinion ne peut prévaloir sur l'observation des médecins de tous les âges. *Galien* avoit averti, d'après *Pelops*, que la putréfaction spontanée des humeurs occasionnoit des convulsions; *Bonnet* rapporte une observation sur des convulsions causées par la suppression de la sueur. MM. *Whitt* & *Tissot*, si expérimentés dans la connoissance des maladies nerveuses, disent positivement qu'ils ont été convaincus par un grand nombre de faits, que les maux de nerfs dépendent d'une matière âcre qui irrite le genre nerveux. Le premier a vu une jeune fille qui éprouva des convulsions considérables à la suite d'une sueur subitement supprimée, & dont les accidens persévérèrent jusqu'à ce qu'il survint une tumeur inflammatoire sous l'aisselle; le second a eu occasion d'observer plusieurs fois que des maux de nerfs très-graves cédoient à de légères éruptions. *Fothergill* attribuoit le tic convulsif & douloureux à une matière cancéreuse;

& M. *Pujol*, qui a communiqué à la Société royale de médecine un bon travail sur une maladie fort analogue, distingue trois espèces d'acrimonies capables de lui donner naissance.

A la vérité, dans le plus grand nombre des maladies nerveuses, cette matière humorale qui irrite les nerfs à l'intérieur, est imperceptible ; mais il y a lieu de croire qu'elle existe souvent, & qu'elle agit sans que nous y fassions attention. *Hippocrate*, avoit remarqué que les maladies nerveuses finissoient quelquefois par des métastases. Suivant le même auteur, l'aveuglement, la douleur des hanches, la douleur du testicule, guérissent l'épilepsie. M. *Tissot*, *ibid.*

Mais, nous dit-on, le cerveau, d'après les expériences de M. *Schliglingh*, est contractile, & il suffit que sa contractilité soit augmentée ou diminuée pour voir naître des maladies convulsives (*a*). Quoi qu'il en puisse être de ces expériences, il est certain d'un côté que l'on a trouvé dans le cerveau d'un grand nombre de personnes, mortes de maladies nerveuses, des épanchemens d'un

(*a*) M. *De Sèze*, Recherches physiologiques & philosophiques sur la sensibilité.

matière humorale qui irritoit cet organe ; & il eſt manifeſte de l'autre, que l'on voit fréquemment des convulſions produites par un vice humoral, dont le foyer peut être placé dans un lieu bien éloigné du cerveau. Les glaires chez les enfans, l'humeur laiteuſe dans les femmes, la goutte dans les hommes, excitent des mouvemens convulſifs. *Barrère* a vu un nègre mourir d'un tétanos, cauſé par la préſence de pluſieurs vers, qu'on trouva après ſa mort dans le canal inteſtinal. *Monro* parle d'une fièvre éruptive, obſervée à Edimbourg, dans laquelle les convulſions étoient générales les premiers jours de la maladie. Enfin M. *Tiſſot* a raſſemblé une foule de faits qui prouvent qu'il y a encore plus de maux de nerfs ſympathiques que d'idiopathiques.

La dernière obſervation ſur une mort prompte, cauſée par une piqûre de pointe de crabe, nous retrace un de ces faits malheureux qui nous font voir à combien peu tient le fil de nos jours. L'homme ſait braver tous les climats & s'accoutumer à tous les genres de nourriture ; il franchit les mers les plus étendues, & oſe quelquefois plonger dans leur profondeur ; il gravit juſqu'au

ſommet des montagnes les plus eſcarpées ; il fouille dans les entrailles de la terre, & il eſt parvenu même au point de s'élancer dans les airs : Eh bien ! ce même homme, dont le pouvoir paroît ſi étonnant, eſt renverſé par la cauſe la plus légère, & une ſimple piqûre au doigt ſuffit pour détruire les reſſorts d'une machine qui peut affronter le choc des élémens. Mais, laiſſant aux moraliſtes ce parallèle de la grandeur & de la foibleſſe de l'homme, conſidérons en médecins le fait qui nous eſt communiqué par M. *Tudeſque.*

C'eſt une obſervation, malheureuſement trop confirmée, que la ſimple irritation produite ſur les nerfs par des piqûres, des tiraillemens ou des déchiremens, eſt capable de faire naître des convulſions mortelles. *Galien* avoit éprouvé ſur lui-même que les tiraillemens des tendons produiſent des convulſions, ſi l'on n'applique pas promptement les moyens propres à calmer l'irritation locale. Une balle de plomb qui avoit percé le tendon d'Achille, cauſa les plus vives douleurs & les convulſions les plus fortes à un officier dont parle *Sauvages.* *Schenck* rapporte qu'une plaie faite au ſourcil avec un couteau, ſuſcita des con-

vulsions qui furent suivies de paralysie. Les opérations de chirurgie les mieux faites & les plus simples sont quelquefois suivies de convulsions. En 1782 on conduisit à l'hospice S. Sulpice une femme attaquée de convulsions générales, que rien ne put calmer ; l'on apprit après la mort de la malade, que ces convulsions étoient survenues après l'extirpation d'une loupe qu'elle s'étoit fait enlever quelques jours auparavant. On trouve dans *Bonnet*, qu'une dame de Padoue, qui se fit arracher une dent, fut saisie très-peu de temps après de convulsions qui lui donnèrent la mort. Ce fait, dont *Bartholin* est le premier auteur, a été confirmé par l'observation singulière que donna, il y a quelques années, un chirurgien de Lyon sur une femme qui mourut de convulsions dont il attribuoit l'origine à l'irritation causée par une dent artificielle, ou à pivot, quoique l'introduction de cette dent dans l'alvéole n'eût pas causé de douleur bien sensible. M. *Tissot*, qui a recueilli une partie de ces faits, ajoute qu'un homme à qui l'on avoit fait l'opération de la cataracte avec beaucoup de dextérité & de succès, fut attaqué vingt jours après d'un tétanos qui le fit périr en moins de

vingt-quatre heures ſans qu'il eût reſſenti quelque douleur dans l'œil, ou éprouvé juſqu'alors le moindre accident.

M. *Bourienne*, chirurgien-major des camps & armées du roi en Corſe, a donné dans le premier volume du Journal de médecine militaire, un mémoire fort intéreſſant ſur les effets de la piqûre des arêtes de la vive. Il rapporte à ce ſujet trois obſervations, dans leſquelles on remarque que les pêcheurs qui furent piqués ſouffrirent des douleurs inouïes. L'obſervation de M. *Tudeſque* eſt encore plus alarmante, en ce qu'elle fait voir que les piqûres de cette eſpèce peuvent être fort dangereuſes & cauſer la mort, ſans faire éprouver des douleurs bien vives. Les malades dont M. *Bourienne* rapporte l'hiſtoire, éprouvèrent en très-peu de temps les ſymptômes les plus violens; ils avoient les yeux hagards, la bouche écumante & leurs mouvemens convulſifs étoient ſi rapprochés, qu'ils reſſembloient à des hydrophobes. Le malade de M. *Tudeſque* n'eut d'abord aucun de ces accidens, vraiſemblablement parce que la piqûre n'avoit pas été fort pénétrante, & qu'il avoit auſſitôt retiré la pointe oſſeuſe du crabe, qui eſt beaucoup moins acérée que ne le ſont les arêtes de

la vive ; mais la nature de la maladie étoit abſolument la même. Il eſt certain qu'on ne peut attribuer la gangrène locale & les accidens dont elle a été ſuivie qu'à la piqûre du nerf, à l'étranglement qui en devoit néceſſairement être l'effet, & à la communication des nerfs de la partie bleſſée avec tout le ſyſtême nerveux. Si la piqûre eût été plus profonde & la douleur plus conſidérable, il y auroit eu des convulſions, & les accidens qui auroient averti du danger auroient pu ſauver la vie du malade, à qui les ſymptômes légers qui ſurvinrent dans les premiers jours, inſpirèrent une ſécurité dangereuſe.

M. *Tudeſque* croit que l'*irritation produite par la piqûre du nerf, a fait une vive impreſſion ſur le cerveau, & que le malade a ſuccombé à l'inflammation de ce viſcère.* Il auroit été bien à deſirer qu'il eût cherché à s'aſſurer de la vérité de cette aitiologie par l'ouverture du cadavre ; car un fait de cette nature bien prouvé eſt propre à éclaircir beaucoup l'hiſtoire des ſympathies, ſur leſquelles il ſeroit fort important de réunir les médecins.

Perrault, *Aſtruc*, *Monro*, *Whitt*, veulent que l'organe des ſympathies ſoit

dans la partie médullaire du cerveau, & ils ſe fondent tant ſur les vices que l'anatomie a démontrés dans ce viſcère après des maladies convulſives, aiguës & chroniques, que ſur le rapport ſympathique qui exiſte entre des nerfs qui n'ont entre eux aucune communication ſenſible.

Vieuſſens, *Boerhaave*, *Meckel*, *Van-Swieten*, penſent que cette ſympathie a lieu par le moyen des ganglions.

Parmi les médecins modernes il en eſt qui, à l'imitation de *Van-Helmont*, regardent le diaphragme comme le centre des ſympathies : tels ſont *La Caſe*, *Fouquet*, *Bordeu*, & M. *Barthés*. Ils reconnoiſſent que les parties les plus ſenſibles ſont celles dans leſquelles les nerfs ſont plus multipliés : ils conviennent de la correſpondance intime qu'il y a entre le cerveau & toutes les diſtributions nerveuſes ; mais ils admettent différens centres de ſenſibilité, dont le premier eſt le diaphragme, qui eſt le point de réunion où réſide le principe vital.

M. *Saillant*, qui s'occupe depuis pluſieurs années d'une ſuite de travaux ſur l'épilepſie, a donné, dans le ſixième volume des Mémoires de la Société royale de médecine, le tableau raiſonné de pluſieurs expériences faites ſur des animaux,

d'après leſquelles il conclut que les maladies convulſives n'ont pas leur ſiége dans le cerveau auſſi ſouvent qu'on ſeroit tenté de le croire.

Mais, outre la multiplicité de faits qui paroiſſent démontrer le contraire en faiſant voir évidemment que la cauſe des maladies nerveuſes réſide très-ſouvent dans les vices de cet organe, il eſt un autre ordre de phénomènes qui ſemblent encore appuyer l'opinion qui établit le cerveau comme le centre des ſympathies. Ce ſont ces convulſions imitatives dont l'impreſſion entre par les ſens, & dont les effets ſont d'autant plus vifs & plus durables, que l'imagination eſt plus active; ce ſont ces ſinguliers phénomènes que produit l'affection hyſtérique, & que fait naître l'enthouſiaſme, & cet art plus ſurprenant encore d'exciter des convulſions ou des ſyncopes extatiques, chez des enfans timides, chez des femmes ſenſibles & crédules, ou chez des hommes puſillanimes & crédules.

Quoi qu'il en puiſſe être de ces différentes opinions, dont la plus probable préſente encore bien des difficultés, l'objet des médecins doit être d'examiner avec la plus grande attention les effets de cette ſympathie, d'en ſaiſir les rapports

avec pénétration & juſteſſe, & d'en tirer des réſultats propres à éclairer leur pratique.

L'*utérus* eſt celui de tous les viſcères dont la correſpondance avec les autres parties ſe manifeſte par un plus grand nombre de phénomènes qui ont fixé l'attention des médecins dès les temps les plus reculés : *Uterus ſexcentorum morborum cauſa*, dit Hippocrate. On voit naître tous les jours par l'action de la matrice une infinité de maladies qui s'étendent depuis les affections vaporeuſes les plus légères, juſqu'à l'épilepſie. L'origine de la menſtruation, les retards, la diminution, la trop grande abondance, enfin la ſuppreſſion de l'écoulement périodique, la groſſeſſe, l'accouchement & ſes ſuites, annoncent la ſucceſſion continuelle des viciſſitudes qu'éprouve cet organe depuis le moment de la puberté, juſqu'au temps que l'on a appelé critique.

La danſe de Saint-Guy, dont il eſt queſtion dans la première & la quatrième des obſervations inſérées dans le numéro précédent, eſt une affection nerveuſe qui dépend ſouvent du travail qui s'opère vers l'âge de puberté ; & il eſt de fait que cette maladie s'obſerve ſur les jeunes gens de l'un & l'autre ſexe. *Sydenham*,

qui en a donné une bonne deſcription, dit qu'elle n'a lieu que depuis dix ans juſqu'à ſeize ; & il paroît qu'il a eu occaſion de la voir & de la traiter fréquemment. Cette maladie n'eſt pas aujourd'hui ſi fréquente, & l'on a même vu des médecins célèbres révoquer en doute ſon exiſtence. *Lieutaud* penſoit que cette affection devoit toujours être rangée dans la claſſe des maladies ſimulées. M. *Cullen* a été plus près de la vérité, en croyant que l'imagination a la plus grande influence dans la production de cette maladie, & que l'habitude fait perſévérer des mouvemens qui n'ont d'abord été produits que par fantaiſie. « Les malades de ce genre, dit-il, ſemblent ſe plaire à augmenter la ſurpriſe que leurs mouvemens donnent aux ſpectateurs, & on a vu cette eſpèce de convulſion devenir épidémique dans les campagnes. » Quoique la danſe de Saint-Guy affecte les enfans de l'un & l'autre ſexe, on remarque cependant qu'elle s'obſerve particuliè-ment ſur les jeunes filles voiſines du moment de puberté, & l'on a vu dans les obſervations que nous avons inſérées, qu'il étoit queſtion de jeunes perſonnes de cet âge. M. *Poiſſonnier Deſperrieres* a vu deux ſœurs attaquées de cette maladie,

à deux ans de distance l'une de l'autre, mais à peu près à l'époque où la révolution menstruelle se préparoit, & il a soin de remarquer que la mère de ces jeunes demoiselles avoit éprouvé des maux de nerfs très-considérables. *Mém. de la Société royale de médecine, tom. vj.*

Le traitement employé par M. *Dufour* contre la danse de Saint-Guy est celui de *Sydenham*. Les professeurs modernes se sont beaucoup élevés contre la méthode de l'Hippocrate anglois; & il faut avouer qu'en comparant cette maladie aux autres affections nerveuses, on a peine à croire que des saignées, des purgatifs & des antispasmodiques puissent guérir aussi rapidement & aussi sûrement une maladie de cette espèce. Mais le laconisme de M. *Dufour* dans l'observation qu'il a rapportée, la certitude avec laquelle il parle des succès constans qu'il a obtenus en employant la même méthode de traitement sur un grand nombre d'autres enfans, & la véracité de *Sydenham*, qui assure avoir employé avec beaucoup de succès les mêmes moyens, sont de sûrs garans que cette manière de traiter la danse de Saint-Guy doit être souvent très-efficace. La saignée modère l'érétisme; les purgatifs chassent des pre-

mières voies les matières qui y ſont croupiſſantes, & en dirigeant vers le canal inteſtinal le torrent des humeurs ſéreuſes, ils raniment les organes qui en étoient ſurchargés. (En effet la langueur dans laquelle ſont ces malades, a fait croire à quelques auteurs, & entr'autres à *Préſengher*, que cette maladie étoit pituiteuſe.) Enfin les antiſpaſmodiques augmentent le ton général, & raniment l'action languiſſante des parties qui doivent entrer en jeu vers la fin de l'adoleſcence. C'eſt ainſi que *Gaubius* a guéri pluſieurs de ces maladies, en expulſant des matières vermineuſes qui étoient dans l'eſtomac, & en aſſurant la convaleſcence par l'uſage des toniques aromatiques.

La ſaignée n'étant que préparatoire dans la méthode de *Sydenham*, peut être ſuppléée avec beaucoup d'avantage par les bains tièdes, lorſqu'on craint, à cauſe de la conſtitution délicate des ſujets, de répéter l'évacuation ſanguine. Les ſuccès que les bains ont eus dans l'obſervation de M. *Follain*, fournit un exemple frappant de leur efficacité; & il y a tout lieu de croire que la maladie eût été moins longue, ſi ce médecin y eût eu plutôt recours. M. *Follain*, avant d'en venir aux bains, avoit inutilement fait uſage de la

racine de valériane & de différens antiſpaſmodiques, parmi leſquels il nomme le camphre, dont il ne paroît pas plus ſatisfait que des autres.

Il eſt vraiſemblable que le peu d'avantage que M. *Follain* a retiré des antiſpaſmodiques dépendoit de l'érétiſme qui avoit lieu chez ſa malade, & qui n'a cédé qu'aux bains. Les antiſpaſmodiques ont réuſſi d'une manière non équivoque dans pluſieurs circonſtances. M. *Chaptal* aſſure avoir guéri quatorze malades, en employant le quinquina, la caſcarille, la poudre de guttete, & les embrocations avec les eaux thermales. On a loué dans les Mémoires de l'Académie des ſciences la quinteſcence minérale du comte de la Garaye; mais ſi les antiſpaſmodiques chauds ſont utiles dans la danſe de Saint-Guy quand ils ſont placés à propos, le camphre, qui joint aux propriétés toniques une vertu ſédative, leur eſt beaucoup préférable. M. *Follain* en auroit ſans doute eu la preuve, même avant l'uſage des bains, s'il eût donné ce médicament à une plus forte doſe. On trouve dans le mémoire de M. *Deſperrieres*, dont nous avons emprunté pluſieurs traits, deux exemples frappans de l'efficacité du camphre dans la danſe de Saint-

Guy ; mais on y voit en même temps qu'il faut le donner à forte doſe. Dans le premier cas, M. *Deſperrieres* l'a portée juſqu'à deux gros ſuſpendus dans un jaune d'œuf ; & adminiſtrés de quatre en quatre heures dans un demi-lavement. Nous avons déja eu occaſion d'obſerver dans l'hiſtoire de l'hôpital de Vaugirard, que de tous les remèdes vantés pour combattre les convulſions, le camphre avoit paru le plus efficace, & qu'on l'adminiſtroit ſouvent dans des lavemens.

Nous terminerons ces réflexions en ajoutant quelques remarques à celles que nous avons faites ſur le tétanos. Dès la plus haute antiquité, on a donné différens noms à cette terrible convulſion, ſuivant que la tenſion du corps avoit lieu en avant, en arrière, ou en côté, ſuivant ſa durée & ſon caractère, continue ou intermittente ; mais la principale diviſion de cette maladie eſt en ſymptomatique, & en idiopathique.

Nous paſſerons légèrement ſur le tétanos ſympathique. On voit dans les obſervateurs que la pléthore ſanguine ou humorale, la ſurcharge des premières voies, la préſence des vers & l'ivreſſe, ſont des cauſes capables de produire cette maladie, ou du moins des convulſions

qui lui ſont fort analogues. Il y a dans tous les pays des preuves répétées que les vers lui ont donné naiſſance, en irritant l'eſtomac & les inteſtins. *Schenek* & *Riviere* en ont particuliérement cité des exemples. Suivant *Bontius*, l'ivreſſe, qui eſt rarement ſuivie de convulſions en Europe, donne ſouvent naiſſance au tétanos en Aſie; & M. *Lavo*, chirurgien de la marine, a communiqué à la Société royale de médecine des obſervations faites à l'île de Ceylan ſur une maladie analogue au tétanos, dont ſont principalement attaqués ceux qui ſe livrent à l'uſage d'une liqueur enivrante nommée *calou* (*a*). C'eſt encore une vérité reconnue, que la préſence d'un levain morbifique ou d'un hétérogène, eſt très-propre à ſuſcirer un tétanos ſympathique. M. *Pouppée Deſportes* a vu à Saint-Domingue un nègre attaqué de tétanos à la ſuite de la petite-vérole. *De Haen* a apporté divers exemples, qui ſemblent prouver que cette maladie peut être produite par l'humeur goutteuſe, quand elle a peine à ſe porter au dehors (*b*). L'ob-

(*a*) *Voyez* un projet d'inſtruction ſur le tétanos d'Amérique, publié par la Société en 1785.

(*b*) De Haen, *Diſſertatio de tetano*, *tom. v*, *pars decima*.

ſervation a confirmé en Europe que ce genre de convulſion ſurvenoit fréquemment dans la fièvre miliaire eſſentielle (*a*). Enfin les poiſons, les médicamens trop actifs, tels que les purgatifs draſtiques, ou le ſublimé mal à propos adminiſtrés, ſont capables de ſuſciter des convulſions de ce genre (*b*).

Le tétanos idiopathique eſt celui qui mérite principalement notre attention. Les cauſes qui le produiſent ſont l'irritation des parties nerveuſes, tendineuſes ou muſculaires.

On trouve dans les auteurs une foule d'autorités qui prouvent que la piqûre des plaies & des tendons eſt capable de produire le tétanos « *Thrimon*, fils de *Damon*, dit le père de la médecine, qui avoit autour de la malléole du tibia un ulcère ſi profond, que tout le nerf étoit à découvert, mourut d'opiſthotonos, c'eſt-à-dire du tétanos qui porte le corps en arrière, après qu'on eut appliqué ſur le nerf à nud un médicament corroſif. Un autre ayant été bleſſé un peu au deſſous de la tête d'un coup de javelot, ne paroiſſoit avoir reçu qu'une bleſſure peu

(*a*) *Voyez* CULLEN.
(*b*) *Voyez* DE HAEN, *ibid.*

profonde, & ſi légère, qu'à ſon aſpect il ne ſembloit pas qu'il fût néceſſaire de s'en occuper; mais peu de temps après que le trait eût été tiré de la plaie, le bleſſé fut ſaiſi d'opiſthotonos, les mâchoires étoient en convulſion, les boiſſons ne pouvoient pas paſſer par l'eſtomac, & furent rejetées par les narines. Les choſes ayant continué d'aller de plus en plus mal, ce malade mourut le lendemain (*a*). Un gentilhomme, à la ſuite d'une inflammation au pied, avoit les tendons à découvert. *Boerhaave*, qui voyoit ce malade, avoit bien recommandé au chirurgien de ne pas toucher ces parties; mais malheureuſement celui-ci ayant pris ces tendons pour du tiſſu cellulaire, les ſaiſit avec des pinces, & fit effort pour les tirer; ce qui cauſa une violente attaque de tétanos (*b*). *De Haen* l'a vu naître par les douleurs au ſinus maxillaire, & par d'autres cauſes propres à irriter les nerfs de la mâchoire & de la face, parmi leſquelles il n'a pas oublié l'angine, ayant lui-même eu un tétanos alarmant à l'âge de vingt ans pour une angine qui étoit en ſuppuration (*c*).

(*a*) VAN-SWIETEN, *in aphoriſmos*, *t. j*, p. 219.
(*b*) VAN-SWIETEN, *ibidem*, pag. 218 & 219.
(*c*) DE HAEN, *Diſſertatio de tetano*.

Mais, malgré ces faits & plusieurs autres de même nature qu'il auroit été facile de rassembler, la piqûre des tendons ou des nerfs paroît avoir encore moins d'influence dans l'origine du tétanos, que l'action de l'atmosphère. Il suffit pour s'en convaincre de faire les réflexions suivantes. Quoique les plaies dans lesquelles les nerfs sont vivement irrités ou mis à découvert, soient très-fréquentes dans tous les pays, cependant les contractions connues sous le nom de tétanos, sont pour ainsi dire particulières à certaines contrées. En Europe le tétanos produit par les blessures est très-rare, tandis que dans l'Inde, & sur-tout en Amérique, l'on voit souvent des plaies simples, des contusions légères, des piqûres à peine perceptibles, suivies de convulsions atroces. Les voyageurs & les médecins qui ont décrit ces régions, en ont cité des preuves multipliées, & l'on en a eu des exemples répétés dans la dernière guerre, où ces accidens ont emporté un grand nombre de blessés; mais s'il existe une différence si frappante entre les suites des plaies ou des piqûres dans ces pays lointains, & les suites des mêmes accidens en Europe, il faut qu'il y ait dans l'Inde & dans l'Amérique une

cauſe générale qui rende les effets des plaies & des bleſſures infiniment plus dangereux qu'ils ne le ſont en Europe. Or tous ceux qui ſe ſont occupés du tétanos conviennent que cette cauſe générale eſt l'air froid & humide qui ſouffle dans ces contrées le matin & pendant la nuit, & dont l'impreſſion eſt d'autant plus vive, qu'elle fait le plus grand contraſte avec la chaleur extrême que l'on éprouve dans le milieu de la journée.

Aux autorités que nous avons déja citées, en parlant de l'air froid comme cauſe générale des maladies nerveuſes, nous ajouterons celles-ci. *Vandermonde* a conſigné dans le Journal de médecine pluſieurs obſervations, qui prouvent qu'à l'île de Bourbon & à Madagaſcar, les plaies & les piqûres même guéries, cauſent des convulſions, ſi l'on s'expoſe à l'air froid.

D'après les obſervations que M. *Bajon* a faites à Cayenne, on voit que le tétanos n'a lieu que ſur les côtes voiſines de la mer, & dans les lieux où l'action de l'air froid de la nuit eſt plus ſenſible, & dans une oppoſition plus grande avec la chaleur du jour. Si l'ivreſſe produit le tétanos, ſuivant *De Haen*, c'eſt lorſqu'on s'expoſe au froid après avoir bu, comme

lorſqu'on paſſe la nuit en plein air. En Languedoc, où les enfans nouveau-nés ſont expoſés à une maladie convulſive de mâchoire, il règne fort ſouvent une biſe qui fait éprouver des alternatives de froid & de chaud dangereuſes (*a*), & le mal de mâchoire, ou plutôt ce tétanos qui fait périr tant d'enfans nouveau-nés en Amérique, eſt produit, ſuivant toutes les vraiſemblances, par l'action d'un air froid, ſur une plaie ſimple à la vérité, mais beaucoup plus propre à être irritée que la bleſſure la plus légère des adultes, qui, dans ce climat, eſt ſouvent ſuivie du même accident (*b*).

Cette propriété dangereuſe qu'a le froid de faire naître le tétanos, étoit bien

---

(*a*) Inſtruction ſur le tétanos déja citée.

(*b*) On objecte qu'on ne voit point de nerfs coupés ni de partie nerveuſe & tendineuſe à nud dans la plaie qui réſulte de la ſection; mais on n'en voit pas davantage dans les plaies cicatriſées des adultes. La même cauſe qui fait naître des accidens fâcheux dans la plupart des plaies & des bleſſures qui ſurviennent dans ce pays, rend la plaie qui réſulte de la ſection du cordon très-facile à agacer: auſſi les indigènes regardent-ils comme une précaution néceſſaire pour prévenir ces accidens, de rendre la plaie du cordon inacceſſible à l'air, par l'application de corps gras & emplaſtiques.

connue des anciens, & paroît même avoir ſervi de baſe à la méthode curative qu'ils avoient adoptée. En ouvrant *Hippocrate*, nous trouvons ces ſentences: Le froid produit les convulſions, le tétanos & le ſpaſme fébrile. (*Aphor.* 17, *lib. v.*) Le froid eſt l'ennemi des ulcères; il rend la peau dure, empêche les parties douloureuſes de ſuppurer, produit les convulſions & le tétanos. (*Aphoriſm.* 20, *ibid.*) Le froid eſt l'ennemi des os, des dents, des nerfs, du cerveau & de la moëlle épinière, tandis qu'au contraire, le chaud lui eſt fort utile. (*Aphoriſm.* 18, *ibid.*) Enfin, on y trouve un dernier principe que l'on a eu malheureuſement trop occaſion de vérifier dans la dernière guerre. Après les combats maritimes, les fractures ſont ſuivies de tétanos; ce qu'il faut attribuer au froid.

Arétée eſt encore plus précis ſur cet objet. Il y a une infinité de cauſes, dit cet auteur, qui peuvent produire le tétanos: telles ſont l'avortement, les bleſſures, la piqûre des nerfs; mais le froid eſt par excellence la première de toutes ces cauſes. L'hiver eſt la ſaiſon où cette maladie eſt la plus fréquente, enſuite le printemps & l'automne, & elle ne ſurvient en été que dans le cas où une bleſſure

bleſſure a précédé. Les femmes y ſont plus expoſées que les hommes, à cauſe de leur tempérament froid; mais l'humidité dont elles abondent, eſt cauſe que cette maladie eſt moins grave chez elles (*a*).

On voit par cet apperçu ſur l'opinion que les anciens avoient des cauſes du tétanos, que cette maladie leur étoit bien connue; & en liſant dans leurs ouvrages la deſcription qu'ils en ont faite, & le traitement qu'ils preſcrivent, on s'apperçoit qu'elle devoit être plus commune parmi eux, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui parmi nous. C'en eſt aſſez pour ſentir que leur méthode mérite bien d'être comparée avec celle qui eſt la plus généralement adoptée aujourd'hui.

Il eſt inutile de s'arrêter au traitement du tétanos ſympathique, ſoit parce qu'il rentre dans la méthode curative générale des maladies nerveuſes, ſoit parce que les préceptes dogmatiques ſur l'emploi des vomitifs, des anthelmintiques, des diaphorétiques, ſont des vues purement rationnelles, qu'il eſt ſouvent impoſſible de réduire en pratique dans une

(*a*) ARETÆUS, *de cauſis & ſignis morborum, cap. 6.*

affection convulsive, pendant laquelle les malades peuvent le plus souvent avaler à peine quelques gouttes de liquide. Dans toutes les affections qui méritent le nom de tétanos, c'est la convulsion qu'il faut ôter; ce qui a fait dire à *De Haen*, qu'il y avoit la même indication à remplir dans toutes les espèces de cette maladie (*a*). C'est donc au traitement du tétanos idiopathique, ou de l'accès du tétanos, qu'il faut nous borner pour faire un parallèle des anciens & des modernes; parallèle qui nous paroît le seul moyen de connoître si nous avons gagné ou perdu dans les connoissances nécessaires au traitement de cette maladie.

La saignée, les narcotiques, les antispasmodiques unis aux narcotiques, les bains, l'application des émolliens, les frictions mercurielles, tels sont les moyens qui ont été principalement recommandés par les médecins qui de nos jours se sont occupés du tétanos.

La saignée est un moyen curatif que les modernes n'ont pas regardé comme fort nécessaire dans le traitement du tétanos. Les uns n'en parlent point du tout; les autres ne la permettent qu'avec la

(*a*) *Dissertatio de tetano.*

plus grande circonſpection. *De Haen* eſt preſque le ſeul qui ait pratiqué ce remède avec une certaine confiance.

Les médicamens antiſpaſmodiques & narcotiques ont eu une grande vogue ; & il y a des faits en aſſez grand nombre pour atteſter leur efficacité. *Bontius* a écrit poſitivement qu'on tenteroit envain de guérir cette maladie ſans remèdes calmans. *De Haen* a rapporté pluſieurs obſervations très-frappantes, dans leſquelles l'opium paroît avoir tantôt guéri ſeul, tantôt contribué à la guériſon (*a*). *Chambers*, *Lind*, *Hillary*, & MM. *de Laborde* & *Bajon*, ont obſervé dans les iſles Antilles que les narcotiques avoient quelquefois le plus grand avantage ; & ils ont vanté ſur-tout un mélange d'opium & de thériaque (*b*). *De Haen* a recueilli, dans ſon excellente diſſertation ſur le tétanos, pluſieurs faits qui prouvent que l'opium ou les préparations d'opium, priſes par la bouche ou en lavement, avoient eu du ſuccès ; mais l'on voit que les eſpèces de tétanos qui ont été ainſi guéris, étoient ſympathiques. Dans le tétanos idiopathique, l'impoſſibilité de

(*a*) De Haen, *ibidem*.
(*b*) Inſtruction publiée par la Société.

faire paſſer ces remèdes, & le peu d'avantage qu'on en a tiré dans un grand nombre de cas, ne permettent pas d'accorder aux narcotiques une vertu ſur laquelle on puiſſe compter dans le traitement de cette maladie.

Les opinions ſont on ne peut plus partagées ſur l'uſage des bains : ceux-ci recommandent les bains tièdes ; ceux-là veulent des bains froids ; &, comme il arrive toujours, les uns & les autres citent des faits, ſoit pour appuyer leur ſentiment, ſoit pour combattre celui de leurs adverſaires. D'un côté, on voit dans *De Haen* qu'un homme affecté du tétanos eſt mort en ſortant d'un bain tiède (*a*) ; &, ſuivant les médecins d'Amérique, le bain froid a plus d'une fois produit le même effet (*b*). On ne peut nier d'un autre côté que les bains tièdes & les bains chauds n'aient guéri plus d'une fois le tétanos. L'obſervation de M. *Lucq* eſt une preuve du bon effet que peuvent produire les bains chauds. *De Haen* en cite pluſieurs, dans leſquelles le bain froid a été efficace ; mais on n'a point encore ſpécifié quelles ſont les eſpèces de

(*a*) De Haen, *Diſſertatio de tetano.*
(*b*) Inſtruction déja citée.

tétanos auxquels il convient d'appliquer l'une ou l'autre manière de baigner.

On voit la même incertitude sur l'usage des applications émollientes. MM. *Chambers*, *Pouppée Desportes* & *Bajon* en ont vu de bons effets en Amérique. M. *Hillary* dit que l'expérience lui a appris à la Barbade à les préférer aux bains. Mais, suivant *Cullen*, les topiques émolliens sont, au jugement général des médecins qui ont pratiqué en Amérique, de foibles moyens auxiliaires qui ont été abandonnés. *De Haen* n'en parle pas avec beaucoup d'éloge ; & la plupart de ceux qui ont travaillé sur cette maladie dans ces derniers temps, les mettent au-dessous des bains.

On a proposé le mercure en friction, mais on n'a encore en faveur de ce remède qu'un petit nombre de faits, contredits par beaucoup d'autres : d'ailleurs, en admettant l'efficacité de l'onguent mercuriel, il seroit très-possible que sa vertu ne fût pas due au mercure, comme nous le dirons plus bas.

En consultant l'opinion des anciens, on voit d'abord qu'ils se réunissent tous pour pratiquer la saignée avec beaucoup plus de hardiesse qu'on ne la prescrit maintenant. *Hippocrate* a prescrit dans

cette maladie la saignée répétée. *Arétée* a dit expressément qu'il falloit y avoir recours, soit que la maladie soit produite par une plaie, par le froid, ou par un avortement. Suivant *Cælius Aurelianus*, il ne faut pas balancer à saigner, si les douleurs sont vehémentes. Enfin *Celse* & *Galien* ont jugé que la saignée étoit aussi nécessaire dans le tétanos que dans les maladies les plus aiguës; mais que l'on devoit, pour la pratiquer à propos, consulter les circonstances dans lesquelles se trouve le malade.

On ne sauroit nier que les antispasmodiques & les narcotiques, dont les modernes font usage, ne soient de beaucoup supérieurs à ceux qui étoient employés par les anciens dans le traitement de cette maladie. On trouve dans *Arétée* qu'il faut donner aux malades jusqu'au poids de *trois oboles de castoreum*, & que si les malades ne peuvent rien avaler, il faut leur administrer ce médicament dans un lavement d'huile.

Les bains, tels que nous les prescrivons, ne paroissent pas avoir été adoptés chez les Grecs & chez les Romains, dans la cure du tétanos. Ils prescrivoient bien des fomentations avec l'eau chaude sur différentes parties du corps, & par-

ticulièrement sur les extrémités inférieures ; mais ils rejetoient les bains entiers, & ils baignoient les extrémités inférieures. Il faut fomenter les jambes avec l'eau chaude, dit *Hippocrate*. Ils enveloppoient le corps de morceaux de laine, trempés dans des décoctions émollientes (*Arétée*) ; ils appliquoient sur différentes parties musculaires des vessies remplies d'huile chaude, des sachets pleins de semence de lin rôtie (*Cœlius Aurelianus*) ; ou bien ils avoient recours à l'insolation, en exposant leurs malades sur du sable. *Celsus*.

Les bains froids, que quelques modernes ont préconisés, n'étoient pas inconnus aux anciens ; mais ils avoient observé qu'ils ne convenoient que dans quelques cas particuliers. *Hippocrate* a dit expressément : les bains froids réussissent quelquefois, & les circonstances principales qu'il desiroit pour les mettre en usage, étoient que la saison fût chaude, & les malades jeunes & bien charnus. *Avicenne* a écrit que plusieurs malades avoient été guéris par ce moyen ; mais il n'entre dans aucun détail. *Valescus de Taranta* rapporte plusieurs exemples de tétanos qu'il a guéri par l'*affusion* de l'eau froide ; mais il y a joint les onctions hui-

leuſes & graiſſeuſes, long-temps continuées, qui ont peut-être eu plus de part dans la guériſon que les bains froids (*a*).

En général, il paroît, d'après les données que nous avons ſur l'uſage des bains, dans le traitement du tétanos, que les bains chauds peuvent convenir dans certains tétanos ſympathiques, & les bains froids dans certains tétanos idiopathiques.

Ces linimens huileux & graiſſeux, pratiqués par *Valeſcus de Taranta*, étoient fort employés par les anciens, qui y avoient la plus grande confiance. *Hippocrate* faiſoit faire des onctions avec l'huile dans laquelle il avoit fait infuſer la ſemence de juſquiame ; ou bien il faiſoit frotter tout le corps avec une eſpèce de pommade. *Arétée* eſt entré dans de longs détails ſur ces onctions ; tantôt il preſcrit les différentes plantes aromatiques ou calmantes qu'il faut faire infuſer dans l'huile ; tantôt il ſpécifie les parties du corps qu'il faut particulièrement frotter, comme le menton & les oreilles, & indique celles qu'il faut ménager. *Galien*, en s'exerçant à la lutte, s'étoit bleſſé l'épaule par la diſjonction de la

(*a*) DE HAEN, *Diſſertatio de tetano.*

clavicule avec l'acromion ; le maître du gymnaſe, croyant qu'il y avoit luxation, tiroit de toutes ſes forces ſur la partie malade, pour réduire l'os qu'il croyoit luxé. Le tiraillement exceſſif des muſcles fit ſentir à *Galien* que la convulſion étoit prochaine ; & pour la prévenir, il fit faire jour & nuit des *affuſions* continuelles d'huile chaude ſur la partie malade, qui en étoit toujours imbibée, & il obſerva que pour peu qu'on ralentît cette *affuſion*, les muſcles du cou ſe tendoient, & annonçoient que la convulſion alloit commencer. *Celſe* veut que les malades attaqués de tétanos, ſoient plongés dans un bain d'huile, ou d'eau dans laquelle on aura fait infuſer des plantes aromatiques, & qu'on mêlera avec un tiers d'huile. *Bontius* a été témoin dans l'Inde de l'efficacité des frictions huileuſes aromatiques ; & l'on trouve dans *De Haen* trois faits on ne peut plus frappans, ſur l'efficacité des bains ou des embrocations huileuſes dans le traitement du tétanos (*a*).

Une obſervation fort ſingulière, & qui peut donner beaucoup à penſer, c'eſt qu'on retrouve chez les nègres une pra-

(*a*) De Haen, *Diſſertatio de tetano.*

tique que l'expérience avoit rendu générale chez les anciens. Les nègres de quelques colonies, ſuivant le témoignage de M. *Pouppée Deſportes*, font continuellement ſur les malades des frictions avec différentes liqueurs émollientes ou huileuſes, dans leſquelles ils ajoutent des plantes d'une odeur forte, & un peu d'eſprit ardent.

Un chirurgien de Saint-Domingue, M. *Paraigua*, avoit imaginé, vraiſemblablement à l'imitation des nègres, de faire des frictions continuelles & ſans relâche, avec un onguent qui étoit un mélange de ſain-doux, de ſavon, de ſuif & de ſuie de cheminée, & cette méthode a eu du ſuccès (*a*).

D'après cette réunion de faits, ne ſeroit-il pas permis de penſer que les malades attaqués de tétanos, qui ont été guéris par les frictions faites avec l'onguent napolitain, ont dû leur guériſon plutôt au liniment graiſſeux qu'à l'abſorption des molécules mercurielles; & ne ſemble-t-il pas que ſi les anciens ont eu trop de confiance dans les linimens huileux & graiſſeux, les modernes n'en ont pas aſſez connu la valeur, ſoit parce

(*a*) Inſtruction publiée par la Société,

qu'ils ont négligé d'en faire uſage, ſoit parce qu'en les employant ils n'y ont pas mis l'attention, les précautions, la confiance & la pertinacité, ſans leſquels ce ſecours devient inutile. L'obſervation de *Galien*, qui ſentoit naître la convulſion dans les muſcles du cou quand on ceſſoit l'*affuſion* huileuſe, eſt ſous ce rapport fort belle & fort inſtructive.

Les bornes de cette feuille ne nous permettent pas de faire voir à quel point les anciens avoient porté leur attention & leurs ſoins juſque dans les plus petits détails, dans le traitement de cette maladie. La manière dont le malade doit être couché, la chaleur de la chambre, le régime qui convient dans les différentes circonſtances de la maladie, les moyens diététiques qu'il faut employer, ſoit pour exciter un mouvement fébrile, qui eſt quelquefois ſalutaire dans les maladies, ſoit pour adoucir les humeurs, & entretenir la liberté du ventre, ſont des articles bien traités par les anciens, & qu'il faut lire ſur-tout dans *Hippocrate* & dans *Arétée*.

Il nous reſte une ſeule remarque à faire, d'après les anciens, ſur la manière de faire pénétrer les liquides dans l'eſtomac des malades attaqués de tétanos.

Arétée, comme nous l'avons vu, avoit ſoin, lorſque les malades ne pouvoient pas avaler, de leur preſcrire des lavemens dans leſquels il faiſoit entrer la ſubſtance médicamenteuſe dont il vouloit faire uſage. *De Haen* parle d'une machine qu'il appelle *poulie*, ou *mouſle*, dont on ſe ſert en Allemagne pour ſéparer les mâchoires ; & il aſſure que dans un tétanos qu'il éprouva à l'âge de vingt ans, à la ſuite d'une eſquinancie ou angine, cette machine lui ſauva la vie, en écartant avec force la mâchoire inférieure, & en faiſant crever l'abcès qui étoit la cauſe de la convulſion.

Cette manière mécanique d'ouvrir la mâchoire ne peut avoir du ſuccès que dans un cas très-rare, analogue à celui où ſe rrouvoit M. *De Haen*, & produiroit le plus ſouvent de fâcheux effets, ſi on y avoit indiſtinctement recours toutes les fois que le ſpaſme rapproche fortement la mâchoire inférieure de la ſupérieure. *Hippocrate* a indiqué un moyen bien plus ſimple, dont on ne voit pas que d'autres auteurs aient parlé, quoiqu'il ſoit très-expreſſément expliqué dans les ouvrages : il conſeille d'inſinuer la boiſſon par les narines, lorſque le malade ne peut pas la prendre par la bou-

che (*a*). Cette manière de faire descendre les liquides dans l'estomac est difficile, & demande à être faite avec beaucoup de précaution; mais il ne paroît pas qu'elle ait été assez essayée pour que les opinions puissent être bien fixées sur cet objet.

PRÉCIS

Des réflexions & observations de M. LE TUAL fils, sur la miliaire (*), *suivies de remarques; par M. GOSSET, docteur de Montpellier, résidant à Bayeux.*

Je commencerai par le précis des assertions de M. *Le Tual.*

1°. La fièvre à laquelle l'on donne en basse Normandie, le nom de miliaire, n'est point une maladie essentielle; elle n'est que symptomatique.

(*a*) *Aquam multam tepidam, si eam quidem bibere potest, per os exhibeto; si verò non potest, per nares infundito.* (HIPPOCRATES, de internis affectionibus, caput 54.)

(*) *Voyez* le cahier du mois de novembre dernier; *tom.* lxix, *pag.* 201.

2°. Elle vient à la ſuite, & n'eſt que l'effet des échauffans & du mauvais régime.

3°. Avant de traiter les fièvres humorales, par des moyens incendiaires, on ne connoiſſoit pas la fièvre miliaire. (*Page* 206.)

4°. *Dans tout état contre nature*, le principe hétérogène ou délétère doit commencer ſon développement dans les premières voies. (*Page* 204.)

5°. M. *Le Tual* ayant les mêmes opinions que M. ſon père, aſſure que toutes les fois qu'il a eu le bonheur d'être appelé à l'époque des premiers ſymptômes, il eſt parvenu à empêcher l'éruption par un émético-cathartique, par des acides, &c. (*Page* 207.)

6°. Ce même chirurgien nous dit... La fièvre miliaire eſt ſi peu une maladie eſſentielle, qu'elle a lieu principalement ſur les malades foibles, cacochymes & épuiſés. (*Page* 211.)

Les aſſertions de M. *Le Tual* nous paroiſſant ſe réduire particulièrement à ces ſix articles, diſcutons chacun de ces articles ſéparément.

PREMIERE RÉFLEXION.

Si nous parcourons les différens auteurs qui ont parlé de la miliaire, ou plutôt des éruptions miliaires, nous les voyons, avec raiſon, les regarder comme ſymptomatiques dans les fièvres putrides, fièvres malignes, à la ſuite des poiſons, &c. Mais ſi nous liſons *Hamilton*, *Hoffmann*, *Allionius* & *Mollinaſius*, nous verrons qu'ils en ont obſervé d'eſſentielles; nous jugerons, d'après *Hume*, que Leipſick a été le berceau des miliaires répandues aujourd'hui dans diverſes provinces de France. Feuilletons les différens Journaux. Conſultons les auteurs modernes, tels que MM. *Gaſtellier*, médecin à Montargis, & *Planchon*, dont l'ouvrage ſur la miliaire a remporté le prix de l'Académie de Dijon; nous trouverons dans les détails qu'ils nous donnent l'un & l'autre, ſur cette maladie eſſentielle, les plus grands rapports avec celles qui, depuis vingt-cinq à trente ans, exiſtent à Caën, Bayeux & dans les campagnes voiſines; nous jugerons que c'eſt la même maladie, avec des nuances quelquefois différentes; & nous obſerverons dans les unes

comme dans les autres, les mêmes effets critiques. En faisant attention aux dispositions de chaque individu, aux divers pays & aux différentes saisons, nous serons moins étonnés si cette maladie, lors de son invasion, prend quelquefois l'apparence d'une esquinancie, d'une pleurésie, d'une fluxion de poitrine, d'un catarrhe ou d'un rhumatisme, & le praticien habile ne s'en laissera point imposer par des apparences trompeuses, il reconnoîtra le caractère de la maladie par une sueur acide & fétide, un pouls en général un peu rond, par l'oppression avec soupir, par quelque léger délire & l'idée des spectres, lorsque les malades se portent au sommeil. C'est là l'instant où l'on peut prédire la miliaire, & non, comme le pense M. *Le Tual*, à la suite des surcharges de couvertures & des incendiaires, dont nous ne faisons pas d'usage.

DEUXIEME RÉFLEXION.

Appelés auprès des malades souvent dès le premier instant d'une maladie, nous nous empressons en général, de remplir les indications qui se présentent. S'il y a saburre dans les premières voies, si la circulation n'est pas libre, nous

avons alors recours ou aux vomitifs ou à la ſaignée, ou à l'un & à l'autre ; & ſi la nature développe l'humeur morbifique & annonce une miliaire dépuratoire & critique, nous ſuivons ce guide, nous regardons la peau comme l'organe ſur lequel la dépuration doit s'opérer, nous y portons l'humeur, ſoit directement par des remèdes délayans & légèrement diaphorétiques, ſoit indirectement en affoibliſſant & détruiſant les obſtacles qui l'empêcheroient de s'y dépoſer. Les acides & les tempérans trouvent leur place, lorſqu'il eſt queſtion de calmer la fièvre, à laquelle les ſudorifiques donnent ſouvent trop d'activité. Cette attention eſt d'autant plus eſſentielle, que, dès que les remèdes deviennent incendiaires, ils empêchent l'éruption, que rappellent ſouvent les relâchans, tels que le bain.

TROISIEME RÉFLEXION.

Si l'on diſoit à M. *Le Tual*, qu'avant l'année 1760, époque où l'on a connu la miliaire, tous les payſans & gens du peuple faiſoient uſage des ſudorifiques dans toutes leurs maladies ; qu'ils étoient dans la perſuaſion que la nourriture & les échauffans leur donnoient des forces

pour ſoutenir & même chaſſer le mal, ce ſont leurs expreſſions ; qu'ils étoient imbus, comme le dit M. *Tiſſot* dans ſon *Avis au peuple*, du préjugé que toutes les maladies ſe guériſſoient par la ſueur, & qu'il falloit la provoquer par des choſes très-chaudes ; ſi dis-je, on objectoit à M. *Le Tual* ces faits, il n'auroit, ce me ſemble, que deux partis à prendre, celui de les nier, & en ce cas il contrediroit l'évidence ; ou celui de convenir que l'uſage des échauffans dans les fièvres humorales n'a pas introduit la miliaire dans notre province. Il y a plus : lorſqu'en Normandie, ces mêmes gens de la campagne ont eu appris, par la mort de leur parens & de leur voiſins, que les remèdes incendiaires étoient contraires à ces ſortes de fièvres, ils ſe ſont mis pour la plupart aux ſimples délayans, tels qu'une légère eau panée, & ils n'en ont pas moins eu la miliaire très-critique & très-dépuratoire ; en un mot, avant 1760 il n'y avoit pas de miliaire dans nos contrées, quoiqu'on fît uſage des remèdes incendiaires ; il y en a aujourd'hui, quoiqu'on ſuive un régime contraire, ce qui ſera atteſté par tous mes confrères & par le public.

QUATRIEME RÉFLEXION.

Si la matière variolique, la matière galeuſe, &c. &c. la première communiquée par l'inoculateur, la ſeconde ſe fixant ſimplement à la peau par un contact, ſi de plus l'air, lors de l'inſpiration, entrant dans les poumons & communiquant au ſang ſes bons ou mauvais effets, ne ſe développent pas dans les premières voies, peut-on dire avec raiſon *que dans tout état contre nature*, le principe hétérogène doit commencer ſon développement dans l'eſtomac?

CINQUIEME RÉFLEXION.

Si je puis dire & prouver par les obſervations ci-après, faites tant par mes confrères que par moi, 1°. qu'il eſt dangereux d'arrêter les ſueurs, que l'on doit conſerver comme dans la ſuette angloiſe; 2°. que les moyens employés par MM. *Le Tual*, tels que les émétiques, les purgatifs réitérés, les acides, les abſorbans, l'extrait de quinquina, n'ont pas empêché la miliaire de paroître; 3°. que les émétiques ont au contraire facilité l'éruption, quel fond peut-on faire après cela ſur les aſſertions de ces chirurgiens?

SIXIEME RÉFLEXION.

Si M. *Le Tual* eût consulté les curés de la campagne, les différens propriétaires & les fermiers, ils lui auroient attesté que les gens les plus forts comme les plus foibles, sont sujets à la miliaire. Si M. *Le Tual* eût été instruit par une suite d'observations, il auroit pu nous dire que chez des sujets délicats, chez ceux qui ont un vice lymphatique ou un vice de peau, chez ceux qui se sont exposés trop tôt au contact d'un air froid, la crise a été plus souvent imparfaite ; que la nature cherchant à se débarrasser, réitère les crises pour se libérer ; que si les crises continuent, les malades ne succombent pas pour cela ; que quelquefois l'humeur se dépure insensiblement ; souvent aussi une crise plus forte que les précédentes, expulse entièrement le levain ; que, dans d'autres circonstances, la continuation des sueurs est l'effet de la foiblesse ; qu'alors les farineux, le laitage, les amers, les bains froids, rappellent la santé. M. *Le Tual* nous diroit enfin que quelques sujets qui étoient cacochymes, se félicitent aujourd'hui d'avoir eu la miliaire, la nature ayant opéré par ce moyen une dépuration générale chez ces individus.

DERNIERE RÉFLEXION.

Si, comme dans les fièvres rouges, & dans les fièvres ſcarlatines, qui depuis le mois de juin, paroiſſent avoir pris la place des miliaires; ſi, comme dans les petites véroles & autres fièvres éruptives eſſentielles, le viſage & les mains ne ſont pas exempts de l'éruption dans nos miliaires; ſi le défaut de ſortie ou la rentrée de cette humeur, augmentent les accidens & mettent le malade en danger; ſi la ſueur calme; ſi l'éruption complète diſſipe les ſymptômes, & fait ceſſer les accidens qui ont précédé; & ſi, terminée par le deſſéchement, la guériſon a lieu; je puis mettre la plus grande partie de nos miliaires dans la claſſe des rougeoles, & dès-lors les regarder comme des maladies eſſentielles. Si les obſervations ſuivantes prouvent de plus, que même après le traitement fait par MM. *Le Tual*, la miliaire ſurvient, elles prouveront auſſi que cette maladie n'eſt point l'effet des échauffans, & que ſi MM. *Le Tual*, par *un émético-cathartique*, ont prévenu, ou *apparence de miliaire*, ou *miliaire ſymptomatique*, ils n'empêchent pas l'éruption de nos miliaires eſſentielles. Des obſervations, multipliées à

l'infini, faites, depuis vingt-cinq ans, par des medecins qui ont fait une étude particulière de leur art, & nommément de la fièvre miliaire, doivent l'emporter sur un syſtème qui, comme nous venons de le démontrer, ne porte que sur des principes faux & erronés.

PREMIERE OBSERVATION.

M. le Baron *de la Tour du Pin*, Colonel en second du Régiment de la Reine, dragons, éprouve le 13 février 1786 un mal-être général, particulièrement dans les reins ; un froid universel & la chaleur se succèdent pendant la nuit ; le lendemain la sueur calme les accidens ; le malade demande à changer de linge, & desire manger ; il quitte le lit, & donnant lieu à la sueur de se supprimer, il rappelle les accidens de la veille. Le troisième jour, le pouls du malade fébrile & rond ; une légère oppression, jointe à une disposition continuelle à la sueur, me faisant présumer que la miliaire pourroit avoir lieu, n'ayant nulle indication à remplir du côté des premières voies, je conseille au malade d'entretenir les sueurs à l'aide des boissons délayantes, sans augmentation de cou-

vertures. De la mobilité dans les nerfs, un redoublément de fièvre, rendent la nuit du trois au quatre de la maladie, plus fatigante ; la sueur ne se supprime cependant pas en entier ; elle augmente avec force à six heures du matin. Dans la nuit suivante le pouls se serre, les pulsations par momens sont très-rapprochées, mais égales ; l'oppression est plus forte, l'agitation très-vive, & la peau paroît se couvrir difficilement. La nuit du six est moins mauvaise ; le soir la fièvre devient très-active, une chaleur interne, une soif ardente, les anxiétés, le hoquet, l'oppression la plus forte, & une agitation très-vive, rendent la nuit la plus orageuse ; il est impossible de tenir le malade dans son lit ; l'éruption qui s'étoit faite en plusieurs endroits disparoît, la peau s'affaisse & se ternit. Dans ce moment, on a recours au bain tiède, qui calme les accidens ; les boissons passent, & tout paroît annoncer une meilleure éruption. Le lendemain ces mêmes accidens recommencent ; le malade est remis au bain, & l'éruption se fait complétement. Deux jours après, le dessèchement a lieu, & la maladie se termine.

IIe OBSERVATION.

M. l'abbé *Blane*, chanoine à Bayeux ; le 26 ſeptembre 1782, éprouve une foibleſſe dans les jambes avec un froid univerſel ; le jour ſuivant, une douleur très-vive dans les cuiſſes, dans les jarrets, avec beaucoup d'oppreſſion, & difficulté de parler, qui durent pluſieurs jours. La langue chargée & ſon embarras portent M. *Le Boucher*, apothicaire, à donner un *émético-cathartique* ; il procure par haut & par bas des évacuations bleuâtres & verdâtres ; la ſueur s'établit enſuite, mais interrompue par des levées fréquentes, & le changement réitéré de linge, l'oppreſſion, le vomiſſement & les ſelles redoublent, accidens qui accompagnent le hoquet pendant trois jours. Le malade, ſollicité dans ce moment de ſe conduire différemment, ſubſtitue aux acides & aux calmans qu'il employoit, de légers diaphorétiques, reſte au lit avec ſes couvertures ordinaires, & ceſſant de s'éventer, rend la ſcène bien différente. L'humeur qui deux jours auparavant avoit commencé à paroître, revient avec abondance à la peau, & s'y entaſſe de manière à produire l'éruption la plus confluente. L'oppreſſion, le hoquet, le vomiſſement ceſſent,

ceſſent, les ſelles s'arrêtent, & le ventre ſe ferme entièrement. M. *Doreville*, médecin, vient voir le malade pendant l'abſence de M. *Pluquet*, notre confrère, il ordonne l'application des véſicatoires ; la dépuration, qui ſe faiſoit abondamment, s'achève ; l'exſiccation ſe fait inſenſiblement & termine la maladie : cinq ans ſe ſont écoulés, & le malade s'eſt mieux porté qu'auparavant.

IIIe OBSERVATION.

M. *Crepel d'Hautrive*, receveur particulier des finances, eſt attaqué de la miliaire au mois de ſeptembre 1773 ; la dépuration étant incomplète, le levain agit de nouveau, & procure une nouvelle éruption, ainſi de ſuite juſqu'à cinq. L'on remarquoit dans pluſieurs de ces criſes, lorſque l'éruption ne ſe faiſoit pas bien, qu'il y avoit un dévoiement très-putride, qu'une potion avec le vinaigre, le ſucre, l'eau de ſureau & le camphre, calmoit avec ſuccès, en rendant principalement l'éruption meilleure. Le vomitif, les purgatifs & les altérans, n'empêchèrent point une ſixième criſe, après laquelle l'on adminiſtra, pour dépurer inſenſiblement le levain, des bains tièdes, des farineux & du petit-lait, avec de légers

anti-ſcorbutiques ; les bains froids & le lait avec la gentiane furent en dernier lieu conſeillés. Depuis quatorze ans, M. *Crepel* n'a éprouvé ni criſes de miliaire, ni ſuites de cette maladie.

IVe OBSERVATION.

Un des gens de madame la marquiſe *de Marguaye de Vierville*, dans le courant du mois de décembre dernier, ſe plaint d'enrouement, d'oppreſſion, de fatigue, de douleurs dans les reins & dans les jambes. MM. *Le Tual*, père & fils, purgent ſept à huit fois ſans ſuccès, &, après différens moyens employés, conſeillent le lait & le café : l'oppreſſion augmente, & le malade perd entièrement la voix. Je ſuis conſulté, & je propoſe de conſerver des ſueurs que l'on n'entretenoit pas, quoique très-fétides, annonçant par conſéquent, comme à l'ordinaire, la fièvre miliaire. Les regardant comme devant être très-ſalutaires, & requis par les maîtres pendant l'abſence de M. *Pluquet*, j'engageai le malade à reſter au lit, à faire uſage d'une boiſſon délayante ; les ſueurs deviennent alors continuelles, & ne ſe terminent que le cinquième jour, moment où l'éruption miliaire a lieu ; elle enlève l'oppreſſion,

& rappelle la voix. Le malade quitte le lit, n'éprouvant plus que quelques coliques dyſentériques, que nous fîmes ceſſer, mon confrère & moi, à l'aide de quelques verres d'eau de riz, & de lavemens d'eau de graine de lin : la peau s'eſt écaillée ; le malade ſe porte bien.

Je pourrois également rapporter une obſervation du même M. *Pluquet*, ancien & excellent praticien. Appelé chez Mad. *Desfrênes*; il conſeille au malade de garder le lit, & d'entretenir des ſueurs qui préſageoient une éruption. M. *Le Tual* arrive, & ordonne au malade de s'oppoſer à des ſueurs qu'il dit lui être contraires. Pluſieurs gens de l'art conſultés, conſeillent de ne point s'oppoſer aux vues de la nature. Le malade, ſous les yeux de M. *Le Tual*, reſte au lit, & a une éruption qui diſſipe les accidens, & procure au malade la ſanté.

Je me borne à ces obſervations. D'autres circonſtances me mettront à portée d'en publier qui ſont ſingulières & très-frappantes. Celles que je viens de donner me paroiſſent ſuffiſantes pour prouver l'exiſtence de nos miliaires eſſentielles, & propres à renverſer le ſyſtême de MM. *Le Tual*.

OBSERVATION

Sur une rechute causée par une vive affection de l'ame, à la suite d'une fièvre bilieuse-putride-maligne ; par M. CARATERY, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & médecin à Saint-Tropez.

Au mois d'août dernier, Mad. *Cauvet*, d'un tempérament bilieux & fort irritable, & d'une sensibilité morale excessive, fut attaquée d'une petite fièvre, qui augmentoit le soir, & qu'elle négligea ; quelques jours après, les accès de cette fièvre se présentèrent sous le type de fièvre tierce ; la malade se purgea, & la fièvre redevint continue, avec des redoublemens beaucoup plus forts, & qui étoient précédés d'un froid très-long. Une seconde purgation n'apporta aucune amélioration dans les symptômes ; la fièvre devint continue ; les redoublemens, qui avoient le caractère de double tierce, étoient si violens, qu'ils firent craindre pour la vie de la malade. On administra le quinquina pour empêcher le retour périodique des accès, ce qui réussit. Le jour suivant fut

moins orageux ; mais le ſoir les choſes changèrent de face : on eût dit que la fièvre, retenue dans ſon action, s'étoit concentrée dans les parties internes. Au moment de ſon développement, elle s'annonça ſous l'aſpect le plus alarmant ; la malade tomba dans un accablement général ; ſa vue devint trouble ; ſes ſens étoient comme enchaînés ; ſon viſage étoit plombé & cadavéreux ; ſa langue, auparavant jaunâtre, devint ſèche & noire ; ſa reſpiration fut plus précipitée & plus gênée ; ſes urines variant à chaque moment, étoient quelquefois belles & ſans ſédiment, & quelques momens après rouges & troubles. Je fus appelé dans ces circonſtances, le 13 de la maladie ; la malade étoit ſans connoiſſance ; elle ne put répondre aux queſtions que je lui fis ; je la trouvai enveloppée dans une couverture fort épaiſſe. Les fenêtres de la chambre étoient fermées, les rideaux du lit étoient tirés, & on lui donnoit des boiſſons chaudes. J'ordonnai qu'on laiſſât les fenêtres conſtamment ouvertes ; je ne la fis couvrir que d'un drap ; j'ouvris les rideaux de ſon lit. Je fis adminiſtrer une eau de tamarin, avec quelques gouttes d'acide vitriolique, à boire à la température de la glace. Cette conduite,

peu uſitée, étonna les aſſiſtans; mais j'étois plus jaloux de la ſanté de la malade que de l'approbation du public pour ce moment.

Le 14, les ſymptômes diminuèrent; mais le ſoir la malade tomba dans un aſſoupiſſement comateux. Un large emplâtre véſicatoire, appliqué à la nuque, rappela ſes eſprits, & dégagea ſa tête.

Le 15, la fièvre redoubla; le battement des artères carotides & temporales ſe faiſoit vivement ſentir; le délire ſurvint; la chaleur interne s'accrut, & je ſentis en tâtant le pouls, quelques ſoubreſauts dans les tendons. J'ordonnai une potion faite avec le ſuc de citron, le nitre & le camphre, dont la malade uſa toute la journée; le ſoir elle prit un lavement froid, fait avec une décoction de quinquina.

Le 16, la proſtration des forces fut générale; les ſoubreſauts dans les tendons devinrent plus fréquens, & la chaleur ſe ſoutint dans le même état. Le quinquina en ſubſtance, & la décoction de quinquina, donnée froide en lavement, opérèrent l'effet le plus heureux.

Le 17, le pouls ſe releva; la chaleur fut moindre, & les ſoubreſauts dans les tendons, moins fréquens. A meſure que

la chaleur diminuoit, la malade prenoit avec moins de plaiſir les boiſſons froides; & en obſervant des gradations ménagées, je parvins à les lui faire prendre à la température ordinaire de l'eau.

La nuit du 18 au 19, elle eut deux ſelles qui parurent la ſoulager. Je jugeai que la criſe de la maladie pourroit bien ſe faire par cette voie; en conſéquence, je tâchai de la favoriſer, & le 19 je donnai une eau de caſſe, de 4 en 4 heures.

Le 20, je la purgeai avec un minoratif; & le 21 ſa fièvre ſe calma. Les jours ſuivans ſon état étoit auſſi heureux qu'on pouvoit le deſirer: elle reprenoit des forces; ſa ſanté ſe rétabliſſoit; elle écoutoit avec plaiſir le récit des dangers qu'elle avoit courus, & dont elle ne conſervoit qu'un très-foible ſouvenir. Tout enfin annonçoit la convaleſcence la plus heureuſe, lorſqu'un ſeul moment détruiſit nos eſpérances, & la replongea dans des maux plus affreux & plus à craindre, relativement à l'état de foibleſſe dans lequel elle ſe trouvoit.

Cette dame, comme je l'ai déja dit, eſt d'une ſenſibilité exceſſive; un mouvement de colère qu'elle éprouva, & qui fut cauſé par quelques propos indiſcrets & choquans, la fit retomber dans

un état plus alarmant que celui d'où elle ſortoit à peine. Cette affection morale porta principalement ſon impreſſion ſur les organes de la bile, auxquels je crois que la colère correſpond plus particulièrement qu'aucune autre paſſion, & détermina dans ces organes des mouvemens confus, que la malade ne put m'exprimer. Elle éprouva du froid; dans le moment il parut ſe faire une concentration vive des forces dans les parties internes. Le ſpaſme qui s'établit dès-lors profondément, fit remonter la bile dans l'eſtomac; les voies par leſquelles elle s'échappe furent fermées: des ſelles grisâtres & des vomiſſemens bilieux, me le firent augurer ainſi. Je cherchai à favoriſer la détermination des mouvemens anti-périſtaltiques, par une abondante boiſſon d'eau tiède, que je fis adminiſtrer à la malade. Elle vomit copieuſement des glaires & une bile porracée. Inſenſiblement les ſymptômes ne préſentèrent plus le même degré d'intenſité. L'eſtomac ſe trouvant dégagé des matières hétérogènes qui s'y étoient accumulées, la malade ne rapporta plus à cette partie le ſentiment de peſanteur qui la tourmentoit, mais le ſpaſme perſiſta. Je ſentois, ſous ma main, ſon eſto-

mac ſe contracter, ſe reſſerrer comme par ondulation. Toutes les parties de ſon corps étoient froides & dans un état d'anéantiſſement : on eût dit que les forces inhérentes à chaque partie avoient tranſporté toute la ſomme de leur activité ſur cet organe, qui devenoit comme le ſeul foyer de vitalité. J'ordonnai une eau de poulet, auſſi chaude que la malade pourroit la ſupporter ; elle en but abondamment, & en continua l'uſage toute la journée. Je la fis envelopper dans des linges chauds. Le ſoir, les ſymptômes n'étant pas ſenſiblement diminués, je tâchai de multiplier les foyers d'irritation, en étendant ſur divers points de la ſurface du corps le ſpaſme, cantonné, pour ainſi dire, dans un ſeul organe. Je fis faire ſucceſſivement des frictions ſèches aux jambes, aux cuiſſes, aux bras & aux épaules ; & en ſuivant ces moyens aſſez long-temps, je parvins à diſſiper complétement le ſpaſme, fixé ſur la région épigaſtrique. L'état de foibleſſe m'empêcha de faire mettre la malade dans le bain chaud : je crois que dans ces circonſtances, lorſqu'il ne ſe préſente aucune contre-indication majeure, il n'y a pas de moyens plus ſûrs pour ſolliciter doucement les

forces & les mouvemens à ſe porter d'une manière égale & uniforme ſur chacun des points de l'habitude du corps.

Les choſes paroiſſoient rentrées dans l'ordre naturel ; mais il reſtoit à la malade de la douleur à la tête, de l'amertume à la bouche, & une légère douleur fixe, qu'elle rapportoit à la véſicule du fiel. Son pouls étoit petit & tremblant, mais peu fiévreux ; inſenſiblement la fièvre augmenta, & devint en quelques heures très-forte ; mais ce que je trouvai d'étonnant, c'eſt que la foibleſſe du pouls fut toujours en raiſon de ſon accélération. La pâleur de la mort, & la rougeur la plus vive, ſe peignoient alternativement ſur le viſage ; les extrémités étoient conſtamment froides ; une ſueur froide & gluante étoit répandue ſur toute l'habitude du corps ; la malade tomboit dans un aſſoupiſſement alarmant : mais ce qui ſoutenoit mon éſpérance, c'étoit le ſuccès des ſoins que je mettois à raſſurer ſon courage, & la fermeté avec laquelle elle voyoit l'air conſterné & abattu de ceux qui l'environnoient dans les inſtans lucides que ſon état lui laiſſoit.

Je la purgeai le deuxième jour de cette ſeconde maladie, avec une once de crême de tartre ; elle eut pluſieurs

ſelles abondantes ; la douleur de tête, l'amertume de la bouche & la douleur à la véſicule, diſparurent entièrement ; mais tous les autres ſymptômes ſubſiſtèrent.

Le troiſième jour, je fis prendre d'une mixture, faite avec l'élixir de propriété, la teinture de caſtoreum, le camphre, les trochiſques de karabé & le ſirop de limon, ce qui parut appaiſer la violence des ſymptômes. Le ſoir de ce même jour, elle éprouva des coliques ; un lavement fait avec la décoction de racine de guimauve, ne put les diſſiper entièrement, ce qui me détermina à répéter le lendemain quatre, le purgatif qu'elle avoit pris le deux.

Le cinquième, la fièvre tomba ; mais les mouvemens nerveux reparurent avec plus d'intenſité que jamais. La force de la vie paroiſſoit ſingulièrement exaltée dans la matrice. Les ſyncopes, les convulſions, ſe ſuccédoient alternativement ; le regard étoit farouche ; quelques inſtans après, les yeux étoient éteints ; j'appercevois quelquefois des contractions à la bouche. Douze gouttes d'eſprit de ſel ammoniac, quinze gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, huit gouttes d'éther vitriolique, & un

grain de camphre dans une once d'infusion de racine de pivoine mâle, donnés à deux différentes fois dans la journée, diminuèrent ces symptômes.

Les trois jours suivans, je la laissai à l'usage de l'éther vitriolique seul, dans l'infusion de la racine de pivoine mâle; & au bout de ce temps, tous les symptômes nerveux se dissipèrent; mais il lui resta une petite fièvre lente, qu'elle a gardée près d'un mois, qui affectoit quelques intermissions régulières, & que j'attribuai au relâchement des solides & à l'appauvrissement du sang. Pour détruire cette atonie dominante dans les viscères, j'employai le quinquina. Insensiblement l'équilibre se rétablit; les digestions produisirent un chyle mieux élaboré; & les retours périodiques, dont la marche de la maladie étoit marquée, furent dissipés. Des alimens succulens, pris en petite quantité & souvent, un bon régime, & un exercice modéré, ont redonné le ton aux viscères, & rappelé le calme dans les facultés morales. Tels sont les désordres qu'un mouvement de colère fit naître, ce qui prouve bien éminemment l'harmonie constante qui règne entre les opérations de notre ame & les fonctions de nos organes. L'in-

fluence du moral ſur le phyſique eſt parfaitement démontrée ; mais nous ſerons probablement toujours réduits à n'en connoître que les effets : la nature, dans ſa manière d'agir, ſe dérobe à notre intelligence ; & malgré les efforts que nous faiſons pour ſurprendre ſon ſecret, elle ne nous préſente qu'une ombre de vérité, qui nous égare dans nos recherches, & qui ne peut jamais nous découvrir qu'imparfaitement ſes opérations.

OBSERVATION

Sur une aliénation d'eſprit ; par M. POTHONIER, médecin à Graſſe en Provence.

La nommée *Jeanne-Marie Iſnarde*, âgée d'environ trente-ſix ans, eſt entrée à l'hôpital dans le commencement de juillet 1786. Cette fille active & d'un tempérament ſanguin & pléthorique, éprouva une diminution marquée dans ſes règles ; ce qui lui rendit la tête peſante, lui cauſa de l'égarement dans la vue, & fit paroître ſon viſage enflammé. La malade à cette époque ſe plaignoit d'une chaleur conſidérable dans l'inté-

rieur de la tête : enſuite ſa raiſon fut altérée ; elle parloit ſans réflexions, ſouvent elle déraiſonnoit tout-à-fait, mais ce n'étoit que par intervalles ; quelquefois elle paroiſſoit imbécille, & perdoit la mémoire. Elle éprouvoit des vertiges en marchant, & elle ſentoit un feu ardent dans les yeux. L'exercice le plus léger la fatiguoit, & elle ne retournoit à ſa demeure que par habitude, & machinalement. Son pouls étoit petit, gêné & lent.

Je commençai par faire ſaigner du pied cette fille, qui s'en trouva bien ſoulagée ; le pouls ſe développa, la marche devint ferme. Après la ſaignée, j'ordonnai deux minoratifs qui produiſirent de fortes évacuations ; l'abattement fit place à l'eſpérance dans l'eſprit de la malade. Le 20 juillet, je fis faire uſage d'eau de poulet avec l'orge, les ſemences froides, la bourrache, l'endive & la laitue ; ces bouillons furent continués pendant ſix jours, & procurèrent une amélioration marquée ; la tête ſe dégagea, la peſanteur & la chaleur diminuèrent. Je preſcrivis un pédiluve tous les matins, & vers le ſoir, deux verres d'émulſion. Le nuage du cerveau ſe diſſipa, ainſi que le trouble des yeux ; les idées reprirent de

la netteté ; la raiſon revint entièrement ; la ſanté devint même plus ferme & plus vigoureuſe qu'avant cet accident, lorſque cette fille eut paſſé quelque temps à la campagne, où ſes règles reparurent.

OBSERVATION

Sur l'utilité des frictions sèches dans quelques affections nerveuſes ; par M. NAUDEAU le fils, docteur en médecine en l'univerſité de Montpellier, à Saint-Etienne en Forez.

La nommée *Peluſſart*, fille âgée de vingt ans, d'un tempérament aſſez robuſte, faiſoit à pied le voyage de Lyon à Saint-Chaumont, au mois d'août 1786. En paſſant par Genis-Laval, elle entra dans l'égliſe des Recolets pour y voir l'enterrement d'un religieux. Après la cérémonie, cette fille perdit ſubitement l'uſage de tous ſes ſens. On s'empreſſa de la ſecourir par des liqueurs & des eaux de ſenteur : on la ſortit de l'égliſe, mais en vain ; elle reſta dans le même état, étendue ſur la terre, pendant deux heures : on étoit venu chercher du ſecours,

mais mon père & moi étions abſens. A mon arrivée, je trouvai le pouls très-petit, la reſpiration preſque inſenſible, les mâchoires étoient contractées fortement, les extrémités, tant ſupérieures qu'inférieures, étoient appliquées l'une contre l'autre, & très-roides : toute l'habitude du corps étoit froide; je reconnus une affection hyſtérique très-violente. Une dame charitable fit porter cette fille chez elle, & la fit mettre au lit. Je lui fis faire des frictions avec des linges chauds & rudes, aux cuiſſes & aux jambes, principalement à leur partie interne. Au bout de ſix minutes, la malade revint de cette eſpèce de léthargie, en pouſſant beaucoup de ſoupirs. On continua les frictions juſqu'à ce qu'elle eut entièrement recouvré l'uſage de ſes ſens, & on décida la guériſon parfaite par l'application de fomentations émollientes ſur la région hypogaſtrique, par l'uſage d'une boiſſon adouciſſante, & de quelques cuillerées d'une potion cordiale.

Tous les médecins ſavent combien dans certains cas il eſt avantageux de faire des frictions ſur tout le corps, avec des broſſes ou des linges rudes pour entretenir la ſanté, & pour prévenir les

affections nerveuſes. Ces moyens, quoique très-ſimples, ont ſouvent ſuffi pour diminuer la violence des paroxyſmes hyſtériques, & rendre la connoiſſance à des malades qui étoient privés de mouvement & de ſentiment.

REMARQUES (*)

Touchant les obſervations pratiques de M. LUCAS, ſur l'amputation; par M. LANCELOT-HAIRE, chirurgien à Southminſter en Eſſex, membre du corps des chirurgiens de Londres, & ancien chirurgien adjoint de l'hôpital royal de Haſlar.

J'ai lu dernièrement dans le Journal de médecine de Londres quelques obſervations pratiques ſur l'amputation, par M. *Lucas*, habile chirurgien à Leeds; mais comme ces obſervations diffèrent, à pluſieurs égards, de ma manière de voir, & de ce que m'a appris l'expérience ſur ce ſujet, je prends la liberté de vous communiquer, ſur le mémoire de

(*) Traduites par M. *le Roux des Tillets*, du Journal de Médecine de Londres, quatrième partie, pour l'année 1786.

M. *Lucas*, un petit nombre de remarques, que je vous prie, ſi vous le jugez à propos, d'inſérer dans le même ouvrage.

Mon intention, dans un examen libre, mais ſans paſſion, eſt de peſer attentivement le degré de mérite auquel les obſervations de M. *Lucas* ont droit de prétendre, & de rectifier l'erreur autant que mes talens me le permettront. C'eſt cette ſeule conſidération qui m'a engagé à ſortir de mon obſcurité & à me préſenter en public. En déclarant ici que je n'ai point l'avantage d'être connu perſonnellement de M. *Lucas*, je me flatte qu'on ne me ſuppoſera pas envers lui des motifs ennemis, ou qui tendroient à déprécier aux yeux du public la conſidération qu'il mérite dans ſa profeſſion.

« Dans les cas, dit M. *Lucas*, où la vie » du malade n'eſt pas dans un danger » imminent, tout remède que le ſavoir » du chirurgien peut indiquer, doit être » préféré à l'opération. »

Mais il eſt certain qu'il ſe préſente journellement des cas où la vie du malade n'eſt point dans un danger imminent, & dans leſquels il ſeroit de la dernière imprudence de différer l'opération juſqu'à ce que les choſes en fuſſent venues à ce point. Nous avons vu beaucoup de ma-

lades dont les os tibia étoient attaqués par la ſuite d'une deſtruction que de véritables ulcères ſcorbutiques avoient faite dans les parties molles. On pouvoit ſoutenir ces malades quelques mois, au moyen d'une nourriture convenable; mais cependant au bout de ce temps, la nature étoit auſſi loin de ſon but que dans le commencement : je dis la nature, parce que je crains que l'art n'ait pas de grandes reſſources pour effectuer la cure, dans ces cas où toute la partie antérieure du tibia a été découverte pendant un temps très-conſidérable, & ſans qu'il ſe ſoit fait la moindre exfoliation apparente.

Dans les maladies des os de cette eſpèce, on a propoſé d'appliquer le cautère actuel, ou le trépan, dans l'intention de procurer une ſéparation. De ces deux moyens, peut-être que le meilleur eſt de brûler l'os malade. Le feu paroît agir en excitant une ſorte d'inflammation dans les parties voiſines ſaines, capable de rendre la conſtitution propre à faire plus promptement l'exfoliation; mais juſqu'à ce que l'opération du trépan puiſſe être bornée à la portion malade, ſans offenſer les parties ſaines, elle doit être rejetée.

Dans des cas pareils, chaque remède que l'on essaie manque ordinairement son effet, & la nature, avec toute l'assistance qu'on peut lui donner, est en général insuffisante pour opérer la cure : alors certainement il sera plus avantageux de se déterminer à faire l'amputation sur le champ, que de prolonger les souffrances des malades trois ou quatre mois inutilement.

Que l'on n'imagine pas de-là, que je conseille de précipiter l'amputation; j'en suis bien éloigné; mais la doctrine que je souhaite de recommander, c'est que, lorsque nous trouvons notre malade dans un état convenable pour l'opération, il est de notre devoir de la faire sans délai, quoique sa vie ne soit pas encore dans un danger imminent.

« Dans les cas d'accident, continue » M. *Lucas*, il est souvent nécessaire de » se décider sous peu d'heures, ou bien » l'occasion ne peut plus se présenter de » faire l'opération sans danger ». Je crains bien que cette doctrine, à laquelle on a donné une trop grande extension, & que M. *Pott* a recommandée, n'ait été la cause de plusieurs amputations précipitées. Je vais plus loin, je déclare que, selon moi, dans les cas d'accident, il y

a plus de monde qui perd la vie ou les membres, par une opération trop précipitée, que si l'on différoit l'amputation, & que l'on attendît patiemment l'évènement. Si je n'avois pas eu, pendant la dernière guerre, occasion de voir apporter à l'hôpital de Haslar beaucoup de gens qui avoient reçu des plaies d'arme à feu, je n'aurois point parlé avec tant de confiance. Lorsqu'un malade meurt d'une maladie locale, sans que l'on ait amputé le membre où elle étoit située, nous sommes disposés à nous blâmer nous-mêmes de n'avoir pas opéré; mais il ne s'ensuit pas de-là que l'opération eût sauvé le malade : j'ai vu souvent le contraire; je crois que dans la plupart des cas de cette espèce, l'amputation faite sur le champ auroit été aussi funeste que le délai.

Pendant la guerre, c'étoit sur la flotte la coutume constante du chirurgien & de l'aide-chirurgien, d'être sans habit dans le *cockpit* (*a*), prêts à opérer au moment que les pauvres blessés étoient ap-

(*a*) *Cockpit* signifie en anglois l'endroit où combattent les coqs; il faut l'entendre ici du lieu où se pratiquent les opérations de chirurgie dans un vaisseau.

portés de deſſus le pont. Certainement on ne pouvoit point choiſir un temps plus préjudiciable que l'inſtant de la chaleur du combat, où règnent le trouble de l'ame & la confuſion, naturels dans de pareilles occaſions. Qu'en arriva-t-il? la mortalité fut incroyable. Je me trouverois heureux ſi je pouvois perſuader à nos chirurgiens de vaiſſeaux de différer les opérations importantes, au moins de quelques heures après un combat, juſqu'à ce qu'eux & leurs malades fuſſent repoſés, & qu'ils euſſent eu le loiſir de délibérer ſur ce qu'ils ont à faire. Je n'oublie pas qu'il y a des cas où l'hémorragie exige une attention preſſante; mais lorſqu'on emploie les moyens convenables, il arrive rarement que ces cas obligent à faire l'opération ſur le champ.

Mais dans les cas d'accidens, au bout d'un mois ou ſix ſemaines, il devient ſouvent néceſſaire d'amputer. Alors on ſe récrie: C'étoit le cas de faire tout de ſuite l'opération; & pourquoi a-t-on gardé le malade pendant tout ce temps en ſuſpens & en détreſſe? Rarement on conſidère que ce terme (lorſque l'inflammation violente & la fièvre ſymptomatique, ſuites de l'accident, ſont calmées) eſt le vrai temps pour amputer un membre

avec le plus de succès; car alors les effets de l'opération influeront peu sur la constitution du malade.

Ce que je veux conclure particulièrement de ce qui a été dit, c'est qu'il y a des cas chroniques dans lesquels la vie du malade n'est pas dans un pressant danger, & dans lesquels cependant l'opération peut être différée mal-à-propos.

Mais dans les cas d'accident, souvent on se hâte trop de faire l'opération dans le commencement, tandis que l'on pourroit la pratiquer avec peu de souffrance, peu de risque & plus de satisfaction, après avoir laissé passer l'inflammation première; car quiconque a vu des blessés souffrir l'amputation d'un membre, lorsque d'ailleurs ils sont en pleine santé, conviendra que le danger qu'ils courent n'est pas léger; mais par le délai que nous conseillons, quand on ne sauveroit qu'un seul membre sur vingt, on jouiroit d'un plaisir dont le souvenir ne s'effaceroit pas. Le sujet que je traite étant important, & la pratique contraire étant, je le crains, trop généralement suivie, cela m'a porté à être ainsi prolixe.

« Les vaisseaux sanguins placés dans » le voisinage de la partie affectée, peu- » vent être assez nombreux & d'un dia-

» mètre assez large, pour obliger à » faire l'amputation du membre à une » plus grande distance qu'on ne l'auroit » pratiquée dans un autre cas ». Il faut entendre ceci avec des restrictions très-considérables. Il ne faut pas que cela nous engage à opérer au dessus du genou dans le cas où, sans cette circonstance, nous aurions amputé au dessous, ni au dessus de l'avant-bras, lorsque, excepté pour suivre cette doctrine, nous pouvons sauver l'articulation du coude.

En admettant qu'il y ait des vaisseaux en plus grand nombre & plus dilatés, (quoique je pense qu'on auroit bien de la peine à s'en assurer avant l'opération) néanmoins il en résultera seulement qu'ils exigeront plus de soin & d'attention en les liant; & la satisfaction d'avoir conservé l'articulation, doit être d'une considération plus grande que l'embarras qui en résultera, en réfléchissant que l'on ne coure pas beaucoup plus de risque.

M. *Lucas* nous assure que « le moyen » substitué à l'amputation proposé par M. *Parke*, lorsque les articulations sont » malades, lui fait le plus grand hon» neur ». Je ne peux cependant pas m'empêcher d'être d'une opinion très-différente. La méthode à laquelle on fait allusion

alluſion conſiſte à enlever la partie malade, après que les os ont été ſciés en travers au deſſus & au deſſous de l'articulation. J'ai vu pratiquer une fois cette méthode ſur un cadavre; mais je ſouhaite de ne jamais la revoir, ni ſur le cadavre, ni ſur un ſujet vivant. Certes, il faudroit qu'après s'être ſoumis à une pareille opération, l'attente où ſeroit le pauvre malade d'en retirer de l'avantage, ne pût pas être imaginaire. Mais en admettant que le cal puiſſe ſe former & remplir tout l'eſpace qui ſe trouve entre les extrémités des os, encore eſt-il plus que probable qu'après une opération très-douteuſe, nous finirions par avoir un membre roide, qu'on auroit peine à remuer, & plus inutile qu'un membre de bois; & ſi le cal ne rempliſſoit point cet eſpace, il en arriveroit encore pis. Comme on a beaucoup recommandé cette opération pour remplacer dans les articulations malades les parties qu'on a enlevées, j'ai ſaiſi l'occaſion qui s'eſt préſentée de proteſter contre.

Il y a environ un an que j'ai vu par haſard une fracture ſingulière. L'homme auquel elle étoit arrivée me conta qu'il avoit été matelot à bord d'un vaiſſeau marchand allant aux Indes occidentales;

qu'il étoit tombé pendant le paſſage, & qu'il s'étoit caſſé le bras un peu au deſſus du coude. Il n'y avoit point, à ce qu'il me dit, de chirurgien dans le vaiſſeau. Cet homme, après avoir reſté couché plus d'un mois, ſans aucun ſecours convenable, fut mis à terre pour conſulter; mais il étoit alors trop tard. Lorſque je l'examinai, il y avoit une ſéparation complète de l'humérus, de la longueur de deux pouces, formant une articulation artificielle à l'endroit où l'os avoit été fracturé. L'avant-bras étoit un peu atrophié, & entièrement inutile; il pendoit & ballottoit comme s'il eût été mort: les deux parties du bras n'étoient tenues enſemble que par les muſcles & les tégumens, & reſſembloient dans leur connexion à un fléau à battre le grain. La portion inférieure de l'os étoit tournée en dedans, & ne ſuivoit pas la ligne tracée par l'extrémité ſupérieure de la fracture: il paroiſſoit que cela étoit dû à ce qu'on avoit mal adroitement élevé & ſoutenu le bras en tournant l'avant-bras en dehors; & cette poſition, en portant les bouts de l'os fracturé tout-à-fait hors de la ligne, pouvoit avoir empêché la réunion. La fracture avoit été ſimple dans l'origine; & quand je la vis, les bouts

des os paroiſſoient adoucis & polis au toucher.

Si cet homme n'eût pas mendié comme un vagabond, je ſuis perſuadé qu'il auroit ſouhaité d'être débarraſſé du membre conſervé.

Dans le mémoire que j'ai ſous les yeux, il paroît que le principal deſſein que M. *Lucas* ſe propoſe dans ſes obſervations, eſt de faire revivre l'amputation à lambeau, preſque oubliée. Les bornes de votre journal ne me permettent pas d'examiner le mérite de cette opération, à moins que ſes partiſans ne faſſent de nouveaux efforts pour établir ſa ſupériorité ſur la manière adoptée de faire une inciſion circulaire pour opérer. Toutefois je demanderai la permiſſion de recommander à l'ingénieux auteur de ce mémoire, d'en revoir avec attention pluſieurs parties, & je me flatte qu'il penſera avec moi que dans chaque profeſſion, il y a des *minuties* qui ſont au deſſous d'un homme de génie. C'eſt au public à décider juſqu'à quel point on doit admettre dans la pratique chirurgicale l'introduction de lignes, de règle, & par conſéquent de calculs mathématiques. Quand on nous enſeigne à croire qu'il eſt néceſſaire de prendre les dimen-

ſions d'un membre pour déterminer la juſte quantité de tégumens qu'il faut conſerver dans une amputation, on nous donne une opinion fauſſe & meſquine des reſſources de la nature dans les cas d'excès, ou de diminution des parties. Je connois nombre d'exemples dans leſquels l'excédent des tégumens étoit d'un demi-pouce à un pouce; cependant il arrivoit toujours pendant la cure, que cet excédent ſe retiroit, & jamais il ne retardoit la guériſon : quand on a laiſſé trop peu de tégumens, on peut y remédier par le bandage : ce qui arrive journellement dans la groſſeſſe & l'hydropiſie, dans le bec-de-lièvre, & dans d'autres opérations, jettera un jour ſuffiſant ſur ce qui ſe paſſe, lorſqu'il y a trop ou trop peu de tégumens.

On nous cite l'exemple d'un os qu'au premier panſement on trouva dépaſſer, & la concluſion que l'auteur en tire, c'eſt que « l'on n'avoit pas conſervé une juſte » meſure des tégumens ».

J'ai vu pluſieurs cas pareils, &, ſelon moi, ils ont conſtamment eu lieu, parce que l'on a ſéparé ſans précaution les chairs d'avec l'os, plus haut que l'endroit où l'on ſcie en travers. Ceci arrive facilement, particulièrement ſur la partie an-

térieure du tibia, où la membrane cellulaire eſt attachée d'une manière très-lâche; & je me trouve heureux d'avoir cette occaſion de prévenir les chirurgiens contre cette faute, parce qu'un os que l'on met imprudemment à nud au deſſus de l'endroit où on le ſcie, eſt très-expoſé à pouſſer au dehors, ou à s'exfolier. Je ne ſache pas qu'une mauvaiſe proportion des tégumens puiſſe occaſionner ces accidens, à moins qu'en même temps on n'exerce une preſſion d'une manière qui n'eſt pas convenable.

On nous recommande ſoigneuſement de conſerver des parties muſculaires, dans l'intention de protéger l'extrémité du moignon; mais ſi on exerce enſuite une preſſion ſur cette extrémité, elle deviendra en général auſſi mince que ſi on n'eût pas conſervé de parties muſculaires, parce que la preſſion produit une abſorption; & à cauſe de cela, je penſe qu'il vaut mieux comprimer le membre par-tout ailleurs, qu'à ſon extrémité.

On a donné comme une des idées de M. *Alanſon*, de diriger vers le haut le tranchant de l'inſtrument, dans l'intention d'empêcher la membrane adipeuſe de ſaillir. Ce chirurgien a déja coopéré

d'une manière recommandable au progrès de ſon art ; mais

Eſt modus in rebus ; ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum (*a*).

notre auteur préfère le *tenaculum* (*b*) pour ſaiſir les vaiſſeaux : peut-être la pince à diſſéquer conviendroit dans beaucoup de cas.

On donne les dimenſions d'une compreſſe propre à exercer plus efficacement la compreſſion ſur l'artère ; un rouleau de bande ſerré, a toujours réuſſi dans les cas que j'ai eu occaſion d'obſerver.

Je me rappelle une des aſſertions de M. *Lucas* dans un autre endroit (*c*) ; ſavoir, que dans ce pays on pratique rarement l'amputation ſur d'autres malades, que des ſcrophuleux. Cela peut être ainſi à Léeds ; mais j'oppoſerois à cette opinion la pratique de tous les hôpitaux de la marine du royaume, dans leſquels je crois pouvoir aſſurer que ſur vingt amputations, il s'en fait dix-neuf par cauſe

---

(*a*) HORAT. *Sat. lib. j.*

(*b*) L'inſtrument nommé *tenaculum* en anglois, eſt une eſpèce d'érine ou d'alêne courbée.

(*c*) *Medical. obſ. and inq. vol. v*, pag. 325.

d'ulcères vraiment ſcorbutiques, particulièrement dans l'hôpital où j'ai eu l'honneur d'être employé pendant la guerre, où le nombre moyen des malades étoit de plus de mille, & où conſéquemment les opérations ont été nombreuſes. J'appellerois en témoignage de ce fait pluſieurs de mes collègues, maintenant établis dans différentes parties du royaume.

Comme les étrangers ont déja débité qu'il y a beaucoup de conſomptions en Angleterre, ils pourroient, avec raiſon, inférer de cette aſſertion, ſi elle étoit bien fondée, que les ſcrophules, déguiſées tantôt ſous une forme, tantôt ſous une autre, moiſſonnent la moitié de ſes habitans.

Je me flatte que dans l'examen que j'ai fait de quelques-unes des obſervations de M. *Lucas*, je ne me ſuis point écarté des bornes de l'honnêteté, & je déclare que je n'ai eu intention de faire dans cette occaſion aucune offenſe perſonnelle.

Quant à la guériſon du moignon par la première intention, je peux dire qu'à l'hôpital de Haſlar, le ſuccès paſſa toujours notre attente dans les ſujets émaciés, & lorſqu'on avoit commencé par abattre les forces du malade; mais quand

l'opération étoit pratiquée, dans des cas d'accident, ſur des ſujets qui jouiſſoient avant d'une bonne ſanté, elle n'avoit aucun ſuccès : une inflammation violente, & le gonflement qui ſurvenoit, détruiſoient l'adhéſion, les muſcles étoient rejetés au dehors, & il arrivoit que le moignon étoit preſque auſſi découvert que dans l'ancienne méthode d'opérer. Quelquefois les ligatures devenoient incommodes, & retardoient la cure. Un de mes intimes amis, chirurgien d'un grand mérite, a propoſé d'en couper les bouts tout près du nœud ; & dans cet état, de les abandonner à elles-mêmes.

En ſuivant cette méthode, nous avons vu des moignons guéris en dix jours. La courte ligature, ainſi laiſſée dedans, s'eſt fait communément iſſue par une petite ouverture en peu de temps ſans aucun accident, & ſans que le malade en éprouvât de la douleur.

OBSERVATION

Sur un écoulement ſpermatique dans un cheval ; par M. HUZARD.

Un étalon eſpagnol, âgé de ſept ans, du haras de M. le comte de *R*..., d'un tempérament mou, & naturellement aſſez tranquille, ayant les teſticules fort gros, comme la plupart des chevaux entiers de ce pays; après une monte, pendant laquelle il avoit été fortement nourri en avoine & en blé, & qui cependant n'avoit rien eu d'extraordinaire pour le nombre des jumens, fut attaqué d'un écoulement ſpermatique ou ſéminal, qui d'abord n'eut lieu que lorſqu'il entroit en action à la vue des jumens. Peu à peu l'écoulement devint plus fréquent, & il ſuffiſoit ſouvent que le membre ſortît du fourreau pour qu'il eût lieu; il paroiſſoit accéléré par le mouvement ondulatoire ou vibratile, imprimé aux muſcles du bas-ventre par le jeu de la poitrine pendant le hennîſſement, qui étoit devenu beaucoup plus fréquent; l'humeur étoit plus ſéreuſe que dans l'état naturel, & elle couloit goutte à goutte lorſque rien

n'en ſollicitoit une éjaculation plus prompte ; l'animal urinoit ſouvent, ſes urines étoient abondantes, & charioient un ſédiment muqueux & blanchâtre ; il maigrit ſenſiblement, ſon appétit devint irrégulier, fantaſque : quelquefois il mangeoit avidement, & beaucoup, puis à cet état ſuccédoit un dégoût de quelques jours ; les forces étoient diminuées, & il ſe berçoit dans ſa marche.

Pendant ſix mois on employa ſucceſſivement une foule de remèdes de toute eſpèce, & on conſulta un grand nombre de perſonnes. Le cheval fut ſaigné, rafraîchi, purgé, exercé, baigné ; on le mit à l'uſage de l'antimoine, du mercure, qu'on quitta pour faire uſage des martiaux, des aſtringens, des pilules de térébenthine, des aromatiques ; on lui fit prendre le vert à la prairie, ſeul, &c. Rien ne put arrêter l'écoulement ; il diminuoit quelquefois aſſez ſenſiblement après l'effet des purgatifs ; mais il reparoiſſoit bientôt à la moindre occaſion d'irritation dans les parties génitales, & il ſembloit ne reſter plus d'autre reſſource que celle de la caſtration. Le propriétaire commençoit à déſeſpérer de l'état de ſon cheval ; &, lorſqu'il m'eut fait le détail que je viens d'abréger, j'en jugeai à-peu-près

de même. Cette maladie ne m'étoit guère connue ; j'obſervai cependant qu'on n'avoit fait uſage d'aucun remède local, & je preſcrivis des lotions aromatiques & fortifiantes au périné, au fourreau & au membre, ainſi que des injections dans l'urètre ; mais celles-ci ne purent être faites, tant par l'indocilité de l'animal, que parce qu'il retiroit le membre dans le fourreau, & qu'elles ne pénétroient jamais bien avant : ces moyens ne furent pas plus heureux. Je propoſai alors au propriétaire l'application du cautère actuel, & il s'y détermina. Il fit ſemer un très-grand nombre de pointes de feu depuis l'anus juſqu'au fourreau, & à la pointe des feſſes ; les endroits cautériſés furent recouverts d'onguent nervin. L'engorgement, quoique médiocre, devint aſſez conſidérable pour gêner pendant quelques jours le cours des urines ; mais à dater de cette époque, l'écoulement ſpermatique ceſſa entièrement, après avoir duré huit mois. L'animal reprit peu à peu un appétit conſtant, des forces & de l'embonpoint, & au printemps ſuivant, il étoit parfaitement rétabli ; cependant M. de *R*.... ne lui fit point faire la ſaillie de cette année.

***

REMARQUES.

Bartlet, qui a écrit dans un pays où les haras & les chevaux entiers ſont très-multipliés, a connu cette maladie; il la nomme gonorrhée ſimple, ou écoulement ſéminal; (*ſimple gonorrhœa, or ſeminal gleet*); il lui aſſigne pour cauſe une nourriture trop abondante, trop ſucculente, & un relâchement dans les glandes & dans les vaiſſeaux ſpermatiques, dû à de fréquentes évacuations. Il preſcrit pour la cure les bains, la rhubarbe, les baumes naturels en bols & en lavemens, diſſous avec des jaunes d'œufs, ainſi que les injections dans l'urètre faites avec l'eau ou la teinture de roſes, tenant en diſſolution de l'alun & du vitriol blanc. Si tous ces moyens ſont inſuffiſans, il veut qu'on eſſaie de faire ſaillir de nouveau l'étalon, ou enfin qu'on ait recours à l'opération de la caſtration. (Voyez *The Gentleman's fariery : or, a practical treatiſe on the diſeaſes of horſes, &c. By J. BARTLET, ſurgeon. The fifht edition, reviſed. London, printed for Nourſe, Crowder, &c.* 1764. *In-8°, chap. xliv, pag.* 339, 40, 41.)

M. *Vitet* a auſſi parlé de cette maladie (*Médecine vétérinaire, tom. ij*,

classe sixième, ordre iij, genre iij, p. 781); mais il est aisé de voir par ce qu'il en dit, qu'il ne l'a jamais observée, & que lorsqu'il écrivoit, il avoit sous les yeux la traduction françoise de *Bartlet* (*a*), dont il dit ailleurs beaucoup de mal (*b*). Il reconnoît trois causes de l'écoulement séminal, la foiblesse ou le relâchement, l'irritabilité & la pléthore. Dans le premier cas, il prescrit les bains, les applications de terre argileuse & de vinaigre, l'usage du sel marin dans les alimens & dans la boisson. Dans le second l'application des cataplasmes de mie de pain, & les fomentations de vinaigre de Saturne. Dans le troisième la saignée, l'application de la terre argileuse & du vinaigre, le vinaigre de Saturne, celui de Mars, la crême de tartre en lavemens,

---

(*a*) *Le Gentilhomme maréchal*, &c. tome j, page 351 & suivantes.

(*b*) *Médecine vétérinaire*, tome iij, *analyses des auteurs*, page 203 & suivantes. M. *Vitet* place cette traduction sous la date de 1766; mais c'est une erreur; il n'y en a eu qu'une seule édition, du premier volume en 1756, & du second l'année suivante. A Paris, chez *Jombert*. M. *Amoreux* dans sa *Bibliographie vétérinaire*, page 40, a perpétué l'erreur commise par M. *Vitet*.

une nourriture humectante, les bains, les parfums de vinaigre; enfin la caſtration, ſi les autres remèdes ſont inſuffiſans. Voilà, comme on le voit, les mêmes moyens curatifs extérieurs employés dans le relâchement, dans l'irritabilité & dans la pléthore. M. *Vitet* proſcrit la rhubarbe, la térébenthine, &c. indiquée par *Bartlet;* mais, quoi qu'il puiſſe en dire, le traitement du chirurgien anglois paroît beaucoup mieux approprié à la véritable cauſe, à la cauſe la plus fréquente de cette maladie que celui de M. *Vitet*, qui s'eſt plu à donner l'eſſor à ſon imagination dans la rédaction de cet article, comme dans celle de pluſieurs autres.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1787.

La colonne de mercure s'eſt ſoutenue pendant tout le mois de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes, à l'exception des dix, onze, douze & treize, où elle eſt deſcendue de 28 pouces à 27 pouces 1 ligne. La différence a été de 17 degrés, ou 1 pouce 5 lignes.

Le thermomètre a marqué au matin d'un degré & demi au-deſſous de 0, à cinq au-deſſus,

les degrés 3, 4 & 5 ont marqué chacun ſept fois; à midi de 4 à 10 au-deſſus de 0, le 5 ſix fois, le 8 ſept fois, le 9 & le 10 chacun quatre fois; au ſoir d'un degré & demi à 7 au-deſſus de 0, le 4 ſix fois, le 5 cinq fois, le 6 huit fois. La différence a été de dix degrés & demi.

Le ciel a été clair huit jours, couvert ſix, & variable quatorze jours; il y a eu douze fois du brouillard, donc dix fois bas, épais & puant, onze fois de la pluie, cinq fois de la bruine, une fois de la neige, une fois de la grêle & douze fois du vent, dont deux fois impétueux par S., & par S-O, & deux fois très-piquant par N.

Les vents ont ſoufflé du premier au quatorze huit jours S, un jour S-O, un jour S. matin. S-O. ſoir, un jour S-O. matin, O ſoir, un jour E., un jour E. matin S-O. ſoir, un jour S. matin, E. ſoir. Du quinze au vingt-huit ils ont ſouffié ſept jours N., deux jours E-E-N, deux jours S., un jour S-O., un jour O, un jour O., un jour O. matin, S. ſoir.

L'hygromètre au matin a été preſque conſtamment de 0 à 3 au-deſſous, à l'exception des 18, 19, 26, 27 & 28, où il s'eſt élevé de 0 à 2 au-deſſus; au ſoir il a été du premier au dix-huit de 0 à 3 au-deſſous; du dix-huit au vingt-huit, il a été d'un demi-degré à quatre au-deſſus de 0.

La conſtitution de ce mois a été très-humide

& modérément froide pour la saison, les brouillards ont été fréquens, l'est a été plus froid que le nord, qui a été piquant deux fois ; il a fait des gelées les matin, qui ont retardé la végétation ; le ressort de l'atmosphère s'est maintenu la plus grande partie du mois au-dessus de 28 pouces, il s'est détendu subitement, ce qui a occasionné des coups de vents orageux.

Les maladies qui ont régné ont été les catarrhes, les rhumes, les fluxions, les éruptions & les dévoiemens. Les dysenteries séreuses & inflammatoires se sont manifestées avec des symptômes effrayans. Les inflammatoires étoient accompagnées de fièvre, douleurs aiguës, & les évacuations sanguinolentes ; une ou deux saignées ont suffi à la plupart, & l'ipécacuanha avec les boissons muqueuses ont fait disparoître les symptômes inquiétans : plusieurs ont été putrides : à celles-ci, le quinquina ajouté à la boisson, ou mêlé à l'ipécacuanha, a produit les meilleurs effets. Les fausses fluxions de poitrine ont été nombreuses ; elles ont exigé quelques saignées promptes dans l'invasion pour amener la détente & placer un émétique : à celles à qui elles ont été négligées, la maladie a traîné en longueur. En général la bile a coulé avec peine, & le plus souvent elle s'est manifestée verdâtre ou d'un jaune clair, ce qui a retardé plus ou moins les crises, & cette qualité a occasionné

beaucoup de ſpaſmes nerveux, les hémorrhoïdaires ont ſouffert beaucoup, ainſi que les mélancoliques ; les ſangſues ont produit d'aſſez bons effets ; elles en ont produit auſſi de mauvais, lorſqu'on a employé ce moyen avant d'avoir diſſipé la pléthore ſanguine par la ſaignée.

Les affections rhumatiſmales ont continué de ſe montrer ; elles ont été moins nombreuſes, moins aiguës & moins anomales que pendant le mois précédent : on en a traité beaucoup d'anciennes qui n'ont cédé qu'aux ſaignées & aux purgatifs, quelques-unes ont exigé le feu.

Les petites-véroles ſe ſont montrées, mais diſcrètes ; on a vu quelques fièvres intermittentes printannières, parmi leſquelles les anomales ou protéiformes ont été aſſez communes. Cette ſaiſon a été fâcheuſe aux vieillards, aux phthiſiques. Il y a eu des apoplexies & beaucoup de paralyſies, la plupart mortelles.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
FÉVRIER 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au leverdu Soleil.	*A deux heures dusoir.*	*A neuf heures dusoir.*	*Au matin.*	*A midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	0,15	6, 1	3, 4	28 3, 0	28 2, 5	28 2, 0
2	3, 4	5,19	4, 0	28 2,11	28 3, 0	28 3, 0
3	2, 0	4, 2	4, 6	28 2, 3	28 2, 1	28 2, 1
4	3, 4	5, 5	1, 6	28 2, 0	28 1, 3	28 0, 4
5	-1, 0	4,14	-0,14	27 11, 0	27 10,10	27 10,10
6	-1, 3	3,19	5, 3	27 10, 5	27 10, 3	27 10, 3
7	5, 8	8, 0	6,17	27 9, 5	27 9, 0	27 9,11
8	4, 0	5, 8	3,19	28 0, 0	28 0, 9	28 0, 9
9	3, 5	8, 0	5, 8	27 11, 2	27 9, 6	27 7,11
10	4, 7	6,10	5, 8	27 6, 0	27 4, 3	27 4, 1
11	2,13	7, 6	5, 9	27 4,10	27 2, 8	27 0, 2
12	5, 2	7, 8	4,11	27 0, 4	26 11, 2	26 10,11
13	4, 7	6, 4	3,18	26 11, 2	27 3, 0	27 5, 3
14	2, 0	6, 8	3,15	27 7, 0	27 10, 0	27 11,10
15	2, 3	7, 0	6,15	28 0, 7	28 0, 7	28 1, 0
16	2,15	8,17	6, 0	28 1, 3	28 0, 7	28 0, 7
17	4,10	7,10	4,16	28 2, 6	28 3, 3	28 3, 7
18	1, 3	6,14	5,10	28 3, 3	28 2, 9	28 2,10
19	6, 0	9,10	6, 0	28 2, 3	28 2, 3	28 2, 2
20	4, 7	8, 0	6, 0	28 1, 7	28 1, 5	28 1, 3
21	4,13	6, 6	4,14	28 0, 3	27 11, 7	27 11, 5
22	0, 0	4,13	0, 0	27 11, 3	27 11, 1	27 11, 4
23	-2, 0	3, 6	0, 4	27 11, 8	27 11, 6	27 11, 7
24	-0,18	3, 9	-0,13	27 11, 6	27 11, 4	27 11,10
25	-2, 0	5, 0	2, 2	27 11, 9	27 11, 6	27 11, 6
26	5, 0	8,16	5,16	28 0, 0	28 0, 3	28 0,10
27	2,14	9,15	3,10	28 0,11	28 0, 0	27 10,10
28	5,10	10, 5	7,13	27 11, 4	28 0,11	28 0,11

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	E. serein, froid.	E. serein, frais.	N-E. sere. froid
2	N-E. broui.froi.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
3	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	S. *idem.*
4	E. *idem.*	S-E. couv. frais.	N-E. couv. froi.
5	E. serein, froid, vent.	E. serein, froid.	E. serein, froid, brouill.
6	N-E. broui. froi.	S-E. *idem.*	S-O. nuag. frais.
7	S. couve. frais.	S-O. *idem.* vent.	S-O. *idem.*
8	O. nuage. froid.	O. *idem.*	O. *idem.*
9	S. couve. froid.	S. *idem*, doux.	N-E. *idem*, froid.
10	S. *idem*, pluie.	S. *idem*, frai. pl.	S-O. *idem.* vent.
11	S. *idem*, froid.	S. *idem*, frais.	S-O. *id.* plui. ve.
12	S. *idem.*	S. *idem.*	N-E. *idem.*
13	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
14	S-O. serei. froi. vent.	S-O. *idem.* frais, vent.	S-O. *idem.* froid.
15	S-O. nuag. froi.	S-O. cou. dou. v.	S-O. *idem.*
16	N. serein, froid.	S-O. *id.* dou. ve.	S-O. *idem.*
17	N. serein, frais.	N. *idem*, doux.	N. *idem*, frais.
18	N. nuag. froid, gelée blanch.	O. couver. frais.	N-E. *idem.*
19	N-E. couv. frai.	N-E. *id.* tempér.	N-E. sere. frais.
20	N. couve. froid, brouillard.	N. nuag. doux.	N. couv. doux.
21	N. *idem*, frais, bruine.	N. *idem*, doux.	N. *idem*, frais.
22	E. serein, froid.	E. *idem*, vent.	E. *idem.*
23	E. *idem.*	E. nuag. froid.	N-E. couv.froid.
24	E. *idem.*	E. nuag. froid.	E. serein, froid.
25	E. nuage. froid.	E. couv. froid.	E. *idem.*
26	E. couve. froid.	N-E. *idem.*	N. *idem.*
27	S. nuag. froid.	S. couv. doux.	S. serein, froid.
28	S-O. cou. fro. v.	O. *idem*, tempe. vent.	O. couvert, frais, vent.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.	10, 5 deg. le 28
Moindre degré de chaleur...	-2, 0 le 23 & 25
Chaleur moyenne...	4, 16 deg.
Plus grande élévation du Mercure.....	*pou. lign.* 28, 3, 7, le 17
Moindre élev. du Mercure..	26, 10, 11, le 12
Elévation moyenne..	27, 11, 0

Nombre de jours de Beau....	7
de Couvert.	14
de Nuages...	4
de Vent...	4
de Brouillard	6
de Pluie....	4
Quantité de Pluie.....	6, 3 lign.
Evaporation.....	23, 0
Différence.....	16, 10
Le vent a soufflé du N....	12 fois.
N-E...	8
S.....	15
S-E....	2
S-O...	16
E.....	17
O.....	6

TEMPÉRATURE : assez douce & sèche.

MALADIES : quelques rhumes.

Plus grande sécheresse...	37, 3 degr. le 22
Moindre.....	3, 6 le 3
Moyenne.....	19, 6

A Montmorency ce premier mars 1787.

JAUCOUR, Prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de février 1787; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps, durant tout le cours de ce mois, eſt reſté dans un état de température moyenne; ce n'eſt que dans les premiers & les derniers jours du mois que la liqueur du thermomètre eſt deſcendue vers le terme de la congélation: le 23, elle a été obſervée à un degré au-deſſous de ce terme.

La première moitié du mois a été pluvieuſe, le vent ayant été conſtamment ſud juſqu'au 14. Le 12 au ſoir on a apperçu du côté du ſud-eſt des éclairs qui ſe ſont ſuccédés rapidement pendant quelques ſecondes.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le mercure, qui le 2 du mois s'étoit élevé au terme de 28 pouces 4 lignes, étoit deſcendu, le 8, à celui de 27 pouces 1 ligne. Le 12, il a été encore obſervé à ce dernier terme, & le 14, il étoit remonté à celui de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 6 degrés au deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 7 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
1 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
1 jour d'éclairs.
8 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de février 1787.

Il y a eu, ce mois, peu de maladies aiguës; quelques esquinancies qui ont cédé assez aisément à un traitement méthodique, & des péripneumonies en petit nombre, du genre de celles qui avoient régné dans le mois précédent.

Quelques personnes ont encore essuyé la fièvre putride maligne; mais aucun de ceux, qui ont reçu à temps les secours requis, n'a succombé. Ce genre de maladie n'étoit pas encore dissipé dans les cantons de la campagne, où nous avons dit ci-devant qu'elle régnoit; mais le caractère en étoit moins grave, & tous ceux, qui étoient traités convenablement, en échappoient.

Nous avons vu nombre de personnes affectées de constipation opiniâtre, causée, dans quelques-uns par un état phlogistique des entrailles. Cette dernière espèce demandoit un traitement circonspect, consistant en saignées

répétées, beaucoup de boiſſons délayantes & émollientes, & des lavemens de même genre. On devoit ſe défier des purgatifs, même les plus doux, & ne les employer que lorſqu'il n'exiſtoit plus de ſoupçon de phlogoſe.

Les rhumes ont été moins répandus ce mois que dans les mois précédens, il en a été de même des fièvres intermittentes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon; ſecond Semeſtre, 1785. *In-8°. A Dijon, chez* Cauſſe; *& à Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins. Prix 6 l. 12 ſ. broché, l'année.*

I. *Examen d'un ſel qui a été fourni à un malade, ſous le nom de ſel ſédatif; par M.* DE MORVEAU.

1. Les épreuves auxquelles M. *de Morveau* a ſoumis ce prétendu ſel ſédatif, prouvent que c'étoit un muriate mercuriel ou ſublimé qui tenoit une portion aſſez conſidérable de ſublimé corroſif, ſoit par mélange, ſoit par l'effet d'une mauvaiſe préparation de mercure doux.

M. *de Morveau* rappelle à l'Académie qu'un de ſes membres lui avoit remis, il y a quelques années, un ſel qu'un chirurgien de cam-

pagne lui avoit donné pour du tartre de potaſſe, (vulgairement ſel végétal) & qu'il reconnut être de l'alun calciné. Le malade auquel on avoit adminiſtré de ce ſel, n'échappa à la mort que par la promptitude des ſecours que ſa famille lui procura.

Ces exemples, auxquels il ſeroit facile d'ajouter un grand nombre d'autres, prouvent combien il eſt dangereux de laiſſer vendre les ſels médicinaux en poudre par d'autres que par les gens de l'art, & ils ſont bien propres à faire impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui ſont chargés de veiller à la ſureté publique.

II. *Mémoire ſur le champignon ridé, & ſur les autres plantes de la même famille; par M. DURANDE.*

Parmi les plantes découvertes en Bourgogne, depuis le temps où M. *Durande* a publié le catalogue des végétaux de cette province, il en eſt une qui ſemble mériter d'autant plus d'attention, qu'elle ne fait que commencer à fixer les regards des botaniſtes. (*Boletus rugoſus*) *ſtipitatus perennis, pileo dimidiato.* LINN.

Il paroît que cette plante a été décrite, pour la première fois, par M. *Jacquin.* On l'a trouvée dans pluſieurs endroits de la Bourgogne, & il ſemble par la deſcription, qu'en donne M. *Durande*, que le bolet de M. *Jacquin* eſt une variété de celui de Bourgogne, ce qui l'a engagé à en publier une nouvelle figure.

On ſait combien d'opinions ſe ſont formées ſur la nature & ſur la reproduction des champignons. Encore de nos jours on a voulu les éloigner de la claſſe des végétaux, mais M. *Durande* obſerve qu'ils conſervent conſtamment la même

même forme en quelque lieu qu'on les rencontre, qu'ils doivent donc indubitablement contenir en eux-mêmes le principe de leur reproduction; qu'ils diffèrent, par toutes leurs propriétés, des plantes sur lesquelles ils croissent; qu'on ne peut donc les comparer qu'aux plantes parasites. Les champignons sont donc des êtres organisés & vivans, ou autrement de vraies plantes. Si l'on ne connoît pas assez la manière dont ils se reproduisent, plusieurs insectes sont dans le même cas; & les champignons sont des plantes, comme ces insectes sont des animaux dont l'histoire, quant à la reproduction, n'est pas connue.

III. *Réflexions sur les inductions qu'on tire de la mort d'un homme, arrivée dans l'espace des quarante jours qui ont suivi le moment où il a été blessé; par* M. *Maret.*

M. *Maret* s'élève contre les erreurs funestes auxquelles peut conduire l'opinion trop générale qui attribue à une blessure la mort qui peut survenir dans l'espace de quarante jours. En prenant ce préjugé pour guide, on est exposé à se tromper. 1°. Parce qu'il peut se faire que l'homme le mieux portant en apparence recèle dans son sein une cause de mort, qui produira son effet dans un moment plus ou moins rapproché de celui où cet homme aura été maltraité; 2°. parce que des circonstances absolument étrangères à des blessures même considérables, peuvent influer sur l'évènement sans que ces blessures soient mortelles par elles mêmes; 3°. enfin, parce que les précautions ordonnées par le législateur, dans l'intention de connoître la nature du délit, sont le plus souvent

insuffisantes, & capables de livrer à l'erreur contre laquelle on travaille à se prémunir. M. *Maret* développe avec clarté & avec force ces trois causes qui rendent si souvent dangereux le préjugé qu'il combat.

IV. *Réflexions sur quelques moyens de se garantir de la contagion ; par M.* GODART.

Lorsque les miasmes morbifiques sont en parfaite dissolution dans l'air, ils ne peuvent plus, selon l'auteur, pénétrer dans les vaisseaux inhalans ; ce n'est que lorsqu'ils sont flottans & qu'ils y nagent sans être dissous, qu'ils peuvent se mêler à nos humeurs, & pénétrer avec elles dans l'intérieur de nos organes. Le meilleur moyen pour prévenir la communication des maladies contagieuses, est donc de faire ensorte que les molécules qui s'exhalent des corps infectés, puissent se disperser dans une grande masse d'air, pour s'y dissoudre complétement. M. *Godart* applique cette idée aux précautions qu'on doit prendre dans les maladies contagieuses, à la construction des hôpitaux & au traitement des épizooties.

V. *Examen des faits qui doivent servir de base à la théorie de la conversion du fer en acier ; par M.* DE MORVEAU.

L'on trouve dans ce Mémoire un précis des principales observations qui ont été faites sur le fer, la fonte & l'acier, & le savant auteur les discute avec la sagacité qu'on lui connoît.

On trouve encore dans ce volume les Mémoires suivans.

VI. *Mémoire sur la construction de la tour de ville d'Arras, appelée le Beffroi, munie accidentellement d'un paratonnère ; par M.* BUISSART.

VII. *Addition au Mémoire précédent ; par M.* CHAUSSIER.

VIII. *Conſidération ſur l'état actuel de l'aſtronomie ; par M.* DE LA LANDE.

IX. *Mémoire ſur les maladies épidémiques, obſervées en Bourgogne, dans le printemps de 1785 ; par M.* MARET.

X. *Mémoire ſur la maladie de S. Jean de Pontailler ;* par le même.

XI. *Journal des obſervations du baromètre de M.* LAVOISIER *; par* M. PICARDEL.

XII. *Suite de l'hiſtoire météoro-noſologique ; par M.* MARET.

XIII. *Obſervations météorologiques, botaniques, &c par M.* PICARDEL.

Verhandelingen van de natur en geneeſkundige correſpondentie Societeit, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires de la Société des correſpondances ſur la nature & la médecine dans les Provinces-Unies, établie à la Haye, Vol. II & III ; in-8°. A la Haye,* 1785 *&* 1786.

2. Chaque volume eſt diviſé en deux parties, dont la première renferme des obſervations météorologiques ; & la ſeconde, des obſervations de médecine, faites dans différens diſtricts des provinces unies.

On trouve dans la première partie quelques

remarques curieuſes concernant l'influence de la lune ſur les variations du temps, & une comparaiſon de certains mois des années 1780 & 1781, avec les lunaiſons correſpondantes de deux périodes chaldéennes, ſavoir, de 1744 & 1745, & de 1762 & 1763; comme auſſi avec celles de deux cycles métonics de 1742 & 1743, & de 1761 & 1762. La conformité du temps eſt bien plus grande avec les lunaiſons correſpondantes du ſaros, qu'avec celles des cycles métonics; & bien qu'on y remarque des différences aſſez conſidérables, on voit néanmoins que l'enſemble a le plus grand rapport. La Société a encore ſoumis à l'épreuve les méthodes d'annoncer le temps, indiquées par MM. *Sennebier* & *Toaldo*; & elle a trouvé que l'événement les a aſſez ſouvent juſtifiées.

La ſeconde partie de chaque volume contient des obſervations, préſentées par les Médecins & les Chirurgiens, ſur les maladies qu'ils ont rencontrées en 1780 & 1781 dans les lieux de leur réſidence, & ſur tous les autres objets qui peuvent intéreſſer la ſanté. Les maladies qu'on y décrit, ſont celles qui infectent les pays bas & marécageux. On eſt ſouvent étonné de voir que dans ces maladies on a ſuivi un traitement évidemment contraire à leur nature, & qu'on s'eſt opiniâtré à y inſiſter, lors même que les mauvais ſuccès auroient dû faire ouvrir les yeux ſur les cauſes de cette non réuſſite.

Cet ouvrage, entrepris pour l'avantage de l'art, auroit beſoin d'être rédigé par une main habile & intelligente.

Conſiderationes pathologico-ſemeioticæ de omnibus humani corporis functionibus, quæ per partes ſucceſſivas ſub theſium formâ propoſitæ fuerunt per triennium ſtudii medici in univerſitate Biſuntina, auctore ac præſide, N. F. ROUGNON, doctore medico, in eâdem univerſitate profeſſore regio, ſcientiarum Academiæ Biſuntinenſis, necnon regiæ Societatis medicæ Pariſiorum ſocio. Faſciculus I. Veſuntione, typis *J. F. Couché*, univerſitatis regiæ typographi, *1786. In-4° de 336 pag.*

3. M. *Rougnon* a déja publié des élémens de phyſiologie, qui lui ont mérité de juſtes éloges, & qui furent annoncés dans ce journal, cahier d'avril 1777. Il promettoit dans la préface de cet ouvrage un *compendium ſemeio-pathologicum*, & un *prophylactico-therapeuticum*. Il s'acquitte aujourd'hui d'une partie de ſa promeſſe; il eſt à deſirer qu'il la rempliſſe tout-à-fait. Il ne peut manquer d'être utile à ceux qui veulent acquérir des notions juſtes ſur les principes de l'art de guérir. Après leur avoir fait connoître en quoi conſiſte la vie phyſique de l'homme, & les fonctions qui en aſſurent la durée, il indique & détaille les ſignes auxquels

on peut reconnoître que ces fonctions ſont altérées, & les cauſes connues de ces altérations.

En général les forces vitales ſont altérées, lorſque les puiſſances de la circulation, celles de la reſpiration & celles du cerveau ſouffrent quelque léſion. La plus forte, la plus redoutable que puiſſe éprouver la circulation, eſt celle qui réſulte des bleſſures du cœur. *Hippocrate* a déclaré qu'elles étoient ſuivies d'une mort certaine, ainſi que *Celſe*. *Galien*, en les regardant auſſi comme telles, a ajouté cependant qu'on pouvoit vivre un jour & une nuit, après avoir été bleſſé au cœur. *Morgagni*, *Senac* & *Van-Swieten* rapportent des exemples de gens bleſſés ainſi, qui ont vécu plus long-temps. M. *Rougnon* a vu un ſoldat qui avoit ſurvécu à une bleſſure du ventricule droit du cœur; bleſſure qui avoit été tout-à-fait guérie.

Les affections les plus graves du cerveau ſont celles qui ſont produites par les émanations méphitiques.

Comme ce n'eſt pas aſſez pour le médecin, de connoître les ſignes & les cauſes des maladies, & qu'il doit auſſi chercher à les prévenir, M. *Rougnon* indique les ſecours qu'on peut tirer de la connoiſſance des conſtitutions de l'année, des ſaiſons & de chaque jour, de l'état actuel de la ſanté de chaque individu, de l'âge & du ſexe, des maladies qui ont précédé, de la convaleſcence, de la conſtitution des humeurs & des lieux qu'on habite.

L'auteur paſſe de-là aux différentes manières dont l'appétit, la manducation, la déguſtation & la déglutition peuvent être altérés; & ſuivant les produits de la digeſtion juſqu'à ce que confondus avec le ſang, ils s'identifient & cir-

culent avec ce fluide, il montre les vices de la chylification, de la coction des alimens, & les divers dérangemens des inteſtins à cet égard. Le chapitre, qui traite de la dyſenterie, eſt un tableau très exact de cette affection grave. Il prétend qu'elle dépend d'un état éryſipélateux des inteſtins; & les ſaiſons & les circonſtances dans leſquelles cette maladie règne ordinairement, rendent très-probable ſon opinion, qui d'ailleurs ſe rapproche beaucoup de celle de *Stoll*, & de pluſieurs autres médecins.

Il expoſe auſſi les vices du tiſſu cellulaire, de la graiſſe, les léſions des membranes, des vaiſſeaux, des artères, & à l'occaſion de ces dernières, les ſignes pathognomoniques de l'inflammation & ſes différentes terminaiſons. Les altérations du ſyſtême veineux & du ſyſtême lymphatique préſentent une ſuite de notions claires & déduites de la nature des choſes. Cela conduit naturellement l'auteur à conſidérer les changemens morbifiques qui ſurviennent dans la circulation du ſang, & dont le phénomène le plus commun & le plus marqué eſt la fièvre. Il examine & préſente par conſéquent les ſignes qui caractériſent les différentes eſpèces. Il adopte & ſuit ſur leur diagnoſtic, ſur leur prognoſtic & leurs criſes, les principes d'*Hippocrate*, dont les différens paſſages rapprochés, comparés & expliqués de la manière la plus nette, ne forment pas la partie la moins intéreſſante de l'ouvrage de M. *Rougnon*. Il le termine par le tableau des maladies éruptives. La préciſion qui y régne; & l'exactitude des notions, toujours renfermées dans les bornes de ce que l'obſervation & l'expérience ont offert juſqu'ici de plus aſſuré ſur la nature des mala-

dies, le rendent très-propre aux personnes à qui son auteur le destine.

BURSERIUS von kanilfeld, anleitung zur kenntniss und Heilung der Fieber, &c. C'est-à-dire, *Introduction à la connoissance & au traitement des fièvres ; in-8° de deux alphab. sept feuilles. A Giessen, & à Marbourg, chez* Krieger le jeune; 1785.

4. C'est la traduction allemande d'un ouvrage imprimé à Milan en 1781, sous le titre d'*Institutionum medicinæ practicæ, quas suis auditoribus prælegebat Jo.-Bapt. Burserius* de Kanilfeld, *Volumen primum de febribus. Præmittitur commentariolum de inflammatione.* Comme il ne paroît pas que cet ouvrage soit connu en France, & que l'original ne nous est pas parvenu, nous allons en donner une analyse d'après la traduction.

L'auteur a mis à la tête de cette pyrétologie un traité sur l'inflammation : ce préliminaire étoit d'autant plus nécessaire, qu'il est impossible de donner un système complet des fièvres, sans avoir établi préalablement des notions claires sur l'inflammation. Après avoir rapporté avec beaucoup d'érudition les principales hypothèses des anciens & des modernes, & développé celle qui lui paroît la plus probable, M. *Burserius* expose les causes éloignées & prochaines de l'inflammation, indique les symptômes qui l'accompagnent, décrit ses diverses terminaisons,

donne le prognostic, présente les indications curatives, trace le plan d'un traitement méthodique, propose un choix des meilleurs remèdes, & y joint les préceptes sur la manière de les administrer. On sent bien qu'il a dû parler dans ses discussions de la crase inflammatoire du sang, de la couenne inflammatoire, de son origine & de ses causes, objets dont il faut lire le développement dans l'ouvrage même.

M. *Burserius* adopte le sentiment de ceux qui placent le siége de l'inflammation dans les petites ramifications artérielles, & dans le tissu cellulaire. En parlant de l'inflammation des veines, il soutient avec *Ludwig*, que ce n'est point une véritable inflammation, & que c'est une suite de la dissolution du sang, & de l'épuisement de la force vitale. Les extrémités artérielles n'étant plus capables de pousser le sang avec vigueur, il croupit, s'accumule dans les veines, & les gonfle à un degré plus ou moins considérable. Les raisons sur lesquelles est fondée cette opinion, sont. 1°. que les veines se trouvent alors dans un tel relâchement, & si dilatées, qu'elles ne sauroient se vider; 2°. qu'elles contiennent un sang liquide, dissous, qui ne se coagule que très-lentement, ou pas du tout; 3°. que cette stagnation ne se rencontre que dans les fièvres malignes putrides, les plus dangereuses, & peu de temps avant la mort; 4°. que le pouls des malades, qui en sont attaqués, est très-petit & très-foible; 5°. qu'il n'y a ni douleur ni aucun autre symptôme essentiel ou concomitant de l'inflammation; 6°. enfin, que la saignée est absolument nuisible.

En parlant des différentes espèces d'inflammation, l'auteur indique en même temps le cara-

ctère propre à chacune, & observe à l'occasion du prognostic, que le danger des inflammations est en raison de l'importance dont est pour la vie la partie qui en est affectée. Il veut que dans les inflammations graves, on débute par une saignée révulsive, afin de diminuer un peu par cette évacuation, la trop forte congestion du sang, que constitue l'essence de l'inflammation ; que cependant dans les sujets pléthoriques, lorsque l'inflammation n'a pas encore duré long-temps, il faut opérer la révulsion peu-à-peu, en ouvrant d'abord une veine éloignée, & ensuite quelque autre, située plus près du siége de la maladie, afin de prévenir l'abord excessif du sang dans la partie affectée, & d'attirer le liquide vital dans les vaisseaux voisins, au moyen du jeu que la saignée donne à l'impétuosité de la circulation. Quant à la manière d'opérer cette révolution, l'expérience prouve que plus la veine qu'on ouvre est ample, & plus l'ouverture par où le sang s'élance est grande, plus la révulsion est prompte & sûre.

Dans son traité sur les fièvres, l'auteur, avant d'entrer en matière, s'occupe de quelques généralités ; il examine quelle est l'origine du mot fièvre, apprécie les descriptions qu'en ont données plusieurs médecins célèbres, tels que *Galien*, *Bellini*, *Boerhaave*, *Cullen*, *Tode*, *de Sauvages*, *Selle*, *Vogel*, &c. & discute cette question, si l'essence de cette maladie consiste dans la fréquence du pouls ? Convaincu par sa propre expérience, il assure que l'on rencontre de temps en temps dans la pratique la fréquence du pouls, bien qu'on ne puisse pas dire que les malades ont la fièvre ; tandis que d'un autre côté cette maladie n'est pas toujours accompagnée de l'augmenta-

tion du nombre des battemens de l'artère. Il définit enſuite la fièvre « une maladie qui attaque le corps entier, & trouble la plupart de ſes fonctions, qui eſt tantôt aiguë, tantôt chronique, quelquefois continue, d'autres fois avec des interruptions & des retours périodiques; qui eſt engendrée par des choſes contre-naturelles, généralement accompagnée de la diminution des forces animales, d'un pouls fréquent, & d'altération dans le degré de chaleur naturelle; laquelle enfin, ſi elle eſt une maladie primordiale & diſpoſée à avoir une iſſue heureuſe, ſe termine par la coction & l'évacuation critique de la cauſe matérielle ».

M. *Burſerius* penſe que la fièvre ſuppoſe des altérations & dans les ſolides & dans les liquides, comme auſſi dans leurs actions réciproques; & il entre dans un très-grand détail à l'égard des cauſes, tant phyſiques que morales, qui peuvent la produire.

Il conſidère après cela les effets de la fièvre, ſes différentes terminaiſons, les ſymptômes qui demandent le ſecours de l'art, & les moyens curatifs qui peuvent convenir à toutes les eſpèces de fièvres.

La claſſification des fièvres & leurs différences occupent une ſection entière: M. *Burſerius* y porte ſon jugement ſur la diſtribution que ſes prédéceſſeurs ont introduite. Il appelle fièvres malignes celles qui, ſous l'apparence de fièvres bénignes, attaquent d'une manière inſidieuſe, anéantiſſent promptement les forces des malades, ſans cauſe manifeſte, troublent les fonctions des nerfs & du cœur, ſont accompagnées de ſymptômes peu communs, difficiles à concilier, & éloignés de ceux que préſentent des maladies

simples, & qui gardent leurs caractères ordinaires.

Suivant M. *Burserius*, il faut réformer les noms spécifiques qui ont pour base quelque symptôme, & conserver ceux qui sont adaptés à la nature même des maladies. Il établit en conséquence les ordres suivans : fièvres continues, fièvres rémittentes, fièvres intermittentes, fièvres composées & compliquées. De-là les grandes divisions de cet ouvrage, dont la première est destinée aux fièvres intermittentes. L'auteur, à la suite de quelques considérations générales sur cet ordre, traite en particulier de la fièvre quotidienne, de la fièvre tierce, de la fièvre quarte, de celles qui ne reviennent que tous les cinq, six ou sept jours. Il regarde les fièvres dont les accès ne reviennent qu'au bout d'un mois ou d'un an, comme des fièvres éphémères, qui ne forment point une suite de paroxysmes.

Peu satisfait des hypothèses de *Valcarenchi*, *Boerhaave* & de *Friedrich Hoffmann*, sur la cause prochaine des fièvres périodiques, il avance que « la seule chose qui paroît probable, est que les fièvres intermittentes, primitives & réglées, cédant toutes aux vertus du quinquina, ont aussi toutes une même cause prochaine, & ne diffèrent entr'elles que par le degré du principe qui les produit, selon qu'il est pur, endémique, épidémique, plus ou moins malin ; & que c'est à cette diversité de degré & de qualité qu'il faut attribuer la variété des accidens qui accompagnent la maladie ». Il s'ensuit de-là que les fièvres, quoique périodiques, qui ne cèdent point au kina, reconnoissent une autre cause prochaine.

M. *Burserius* remarque ensuite qu'il n'est point du tout de l'essence des fièvres intermittentes

que le ferment fébrile occupe toujours le même siége, ou qu'il se manifeste constamment par les mêmes effets ; il affecte quelquefois des siéges différens, & cause des symptômes variés, sans cesser d'être le même. On connoît des fièvres locales, des fièvres masquées, qui ne se décèlent que par leur retour périodique, telles que certaines migraines, coliques, points de côté, crachemens de sang, épilepsies, que l'écorce du Pérou guérit aussi complétement que les fièvres tierces réglées. L'auteur n'est cependant pas éloigné de croire que la matière morbifique ne produit ses effets que lorsqu'elle est transportée aux principaux organes de la circulation, & qu'elle peut faire une impression immédiate sur les nerfs, sur-tout sur ceux qui partent de la moëlle épinière, ou se distribuent principalement dans les viscères du bas-ventre.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses recherches ultérieures sur les causes, tant éloignées que prédisposantes, qui terminent cette aitiologie ; nous ne nous arrêterons pas non plus au diagnostic ni au prognostic, ni à la thérapie générale, ni à l'énumération des fébrifuges, parmi lesquels le quinquina tient le premier rang.

M. *Burserius* traite en particulier des différentes espèces de fièvres intermittentes. Il commence par la fièvre quotidienne, qui est quelquefois double, comme il l'a observé lui-même. La fièvre quotidienne symptomatique fixe surtout son attention ; il en reconnoît de deux espèces, celle qui survient à une maladie universelle, & celle qui est due à une affection locale. Les fièvres quotidiennes, principalement la symptomatique, dégénèrent aisément en fièvres lentes hectiques, si on les néglige. Celles qui doi-

vent leur origine à l'hyſtéricie, à l'hypocondriacie, aux maladies vaporeuſes ou ſpaſmodiques, ſont fort opiniâtres & ſujettes aux rechutes. La fièvre quotidienne qui ſurvient au ſcorbut, bien qu'opiniâtre & longue, eſt moins dangereuſe, lors toutefois que le ſcorbut n'a pas atteint ſon plus haut degré. L'hydropiſie, la pulmonie, les fièvres inflammatoires & les ſuppurations, terminent fréquemment celles qui dépendent d'un vice des viſcères du bas-ventre, de la poitrine ou d'autres maladies.

Ces fièvres exigent ſouvent l'uſage répété des purgatifs ; & on adaptera le traitement particulier des fièvres ſymptomatiques aux circonſtances, & à la maladie principale.

Les fièvres tierces ſont ou légitimes ou bâtardes. M. *Burſerius* indique les moyens de les connoître. Les paroxyſmes des premieres durent moins que ceux des bâtardes, bien que le friſſon ſoit plus violent ; elles ſe terminent régulièrement aux accès, ſans exiger des ſecours efficaces & multipliés de l'art. Les paroxyſmes de la ſeconde eſpèce de ces fièvres, ſont de plus de durée, & la maladie elle-même traîne ſouvent en longueur. Pour les guérir, il faut avoir recours à l'uſage des atténuans, des évacuans & du quinquina.

Nous ne ferons qu'indiquer les fièvres tierces ſymptomatiques dont l'auteur s'occupe : ce ſont les fièvres *bilieuſe*, *dyſentérique*, *cardialgique*, *avec vomiſſemens*, *&c.*, de *SAUVAGES* ; ſudatoire, *ſyncopale*, glaciale (*algida*); *ſoporeuſe*, *ſuffocative*, de *MORAND* ; *avec coliques*, *avec cécité*, de *MORAND* ; *ſcorbutique & pétéchiale*, du même auteur ; ſans parler des fièvres tierces *urticaire*, *ſcarlatine*, *miliaire*, *&c.*

L'auteur ſuit la même marche en traitant de

la fièvre quarte, plus sujette aux rechutes que les autres. Il conseille sur-tout, pour préparer les malades à l'administration du quinquina, de leur faire prendre le mercure doux, s'il y a quelque soupçon de levain vérolique; & lors même que rien ne suggère cette crainte, il le combine à la dose de 4 ou 6 grains par jour avec le quinquina. Il assure qu'il lui a vu opérer des effets surprenans; on le continue long-temps, ayant soin d'en diminuer la quantité, ou de le supprimer tout-à-fait s'il excite la salivation ou le cours de ventre.

Les œdèmes, l'anasarque, les obstructions, que la durée de la fièvre & l'emploi répété des purgatifs ont amenés, cèdent, ainsi que la fièvre, à l'usage du quinquina.

L'ordre des fièvres continues (*synochi*), fait le sujet de la seconde section. M. *Burserius* est persuadé que ces fièvres ont pour cause un vice du sang, qui, à la vérité, peut tirer son origine de fermens croupissans dans les viscères du bas-ventre, mais dont une quantité assez considérable a passé dans le sang, pour y entretenir la chaleur au même degré jusqu'à la crise. La synoque, qui provient d'un vice primordial dans le sang, constitue la fièvre continue primitive ou essentielle, tandis que l'autre prend le nom de secondaire. Outre ces deux espèces, il en existe d'autres; ce sont celles dont la cause réside dans les autres liquides, principalement dans la lymphe, ou affecte les nerfs, ainsi que les autres solides. De-là résultent les différentes espèces dont M. *Burserius* traite en particulier: savoir, la fièvre éphémère, la synoque simple, la synoque putride, la fièvre lente nerveuse, & la fièvre hectique. Nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous voulions

ſuivre pas à pas l'auteur dans ſes diſcuſſions ; nous remarquerons ſeulement qu'à l'égard de toutes ces eſpèces de fièvres, il entre dans les plus grands détails concernant l'aitiologie, la ſémeiotique & la thérapie. Nous rapporterons néanmoins quelques remarques détachées. La fièvre éphémère eſt ordinairement exempte de tout danger. Il n'en eſt pas de même de ces fièvres que l'on comprend ſous cette dénomination, relativement au temps de leur durée ; telles ſont les *éphémères ſudatoires* épidémique & ſporadique, l'*éphémère gangréneuſe*, l'*éphémère contractée par contagion*. L'auteur a eu le plus grand ſoin d'établir les ſignes & la méthode curative de ces différentes maladies.

La cauſe de la ſynoque ſimple eſt dans le ſang ; cependant elle peut tirer auſſi ſon origine de la bile, & conſtituer une fièvre continue bilieuſe, lorſque les cauſes qui la produiſent généralement ſe trouvent dans un corps bilieux, ou bien dans une conſtitution ſèche ardente, mais vigoureuſe. Il faut faire la plus grande attention au tempérament, à l'âge, à la qualité des liquides, à la température de l'air, à la ſaiſon, à la complication des cauſes, afin de ne pas s'en laiſſer impoſer par les ſymptômes, ſouvent très-ſinguliers.

La ſaignée eſt en général néceſſaire dans le traitement de la ſynoque ; mais il faut la ménager dans la ſynoque bilieuſe, & lui ſubſtituer les ventouſes ſcarifiées & les ſangſues ; le ſaignement du nez, étant de la plus grande utilité dans cette maladie, il convient de chercher les moyens de le provoquer.

L'auteur n'a conſervé la dénomination de ſynoque putride que pour éviter l'embarras où jetteut

les innovations ; car il prouve juſqu'à l'évidence qu'il n'y a point de véritable putréfaction dans cette maladie, & qu'elle provient des mêmes cauſes que la ſynoque ſimple, avec cette différence que ces cauſes ont plus d'intenſité, & augmentent non-ſeulement le mouvement du ſang, mais en altèrent encore la mixtion & la contexture. Les pétéchies n'y ſurviennent que trés-rarement, à moins qu'on n'ait employé un traitement incendiaire, ou qu'il n'y ait malignité. Si des ſignes de coction ſe préſentent le ſeptième jour, on peut s'attendre pour le quatorze à une terminaiſon heureuſe. Plus l'urine eſt rouge & épaiſſe, plus, toutes choſes d'ailleurs égales, elle annonce une terminaiſon prompte & ſalutaire.—Une urine blanche eſt un indice de la mort.

Bien que la ſaignée & les délayans ſoient indiſpenſables dans le traitement de cette maladie, il faut garder un juſte milieu dans leur uſage, de crainte de déranger la coction, qui ne ſauroit ſe faire ſans un certain degré de fièvre. Il faut abſolument s'abſtenir de cathartiques, ſi les premières voies ne ſont pas chargées, & les matières diſpoſées à l'évacuation. Si néanmoins il y avoit tranſport à la tête, on donnera à la ſuite des ſaignées un minoratif, de deux jours l'un, juſqu'à trois différentes repriſes. Les minoratifs ſont indiqués, lorſqu'après la coction, la matière morbifique n'eſt pas évacuée aſſez promptement.

L'article *Fièvre lente nerveuſe* eſt très-important ; l'auteur l'a traité avec le plus grand ſoin. La marche perfide & inſidieuſe de cette maladie fait un grand nombre de victimes, & exige un médecin très-exercé pour la reconnoître. Le tableau fidèle & détaillé que M. *Burſerius* en trace, pourra ſervir, autant que la deſcription la plus

exacte eſt capable de le faire, à guider les médecins commençans ; & les règles de pratique qu'il inculque leur préparent les plus heureux ſuccès, s'ils les obſervent avec diſcernement. L'auteur comprend dans cette claſſe les fièvres d'hôpitaux, de vaiſſeaux & de priſons, comme auſſi celles qui accompagnent la diſſolution du ſang, ou qui ſont excitées par quelque germe virulent. Il obſerve que les ſaignées & les cathartiques ſont preſque toujours déplacés dans cette maladie, mais qu'on peut eſpérer beaucoup de l'uſage des véſicatoires.

« Comme dans cette fièvre, dit-il, l'irritabilité & la force des nerfs ſont principalement affoiblis, que d'ailleurs la circulation des liquides eſt gênée ſur-tout vers la tête, on ne peut guère trouver rien de plus convenable pour ſatisfaire à la première indication & faciliter la ſeconde, que les mouches cantharides, appliquées ſur la peau ; toutefois ſi le ſang étoit ou déja diſſous, ou avoit une forte diſpoſition à la diſſolution putride (ce qui a principalement lieu lorſque la maladie eſt épidémique, ou produite par un ferment putride, & qu'elle avance rapidement vers ſon plus haut degré), il ne faut point faire uſage des véſicatoires, qui augmenteroient la diſſolution putride, à moins qu'on ne modère leur vertu diſſolvante par des antiſeptiques & des acides actifs qui s'oppoſent à cette diſſolution ».

Il y a des ſymptômes qui exigent un traitement particulier, tels que la diſſolution du ſang, les aphthes, les pétéchies, le pourpre (lors ſurtout que ces exanthèmes ſont rentrés), les veilles opiniâtres, les parotides, &c. Voici en partie ce que M. *Burſerius* dit à l'égard de ces dernières : les parotides qui prennent en peu de

temps (dans l'espace de douze à vingt heures) un volume considérable, qui sont pâteuses & sans inflammation, comme les tumeurs emphysémateuses, ou qui causent une douleur violente, sont toujours dangereuses; tandis que celles qui au commencement sont dures & tendues, qui affectent une forme oblongue, se développent peu-à-peu, & ne font souffrir que modérément, sont ordinairement salutaires, sur-tout si, pendant leur accroissement, elles conservent quelquefois leur fermeté. Mais si ces tumeurs sont entourées d'un cercle de différentes couleurs (*irino colore*) ou d'un rouge vif, d'une couleur plombée ou noire, elles sont d'un fort mauvais augure.

La troisième section comprend les fièvres rémittentes: il y en a de quotidiennes, de tierces, de quartes, de simples, de doubles, de triples, de régulières, d'anomales, &c. L'auteur estime que les redoublemens viennent de ce qu'à certaines époques il passe dans le sang quelque levain des premières voies, ou des glandes conglobées du système lymphatique ou du tissu cellulaire, qui infecte toute la masse du sang. Les espèces & les variétés de ces fièvres sont en grand nombre. L'auteur traite d'abord des fièvres rémittentes quotidiennes; il y comprend la quotidienne des anciens, que les modernes appellent fièvre pituiteuse; la fièvre catarrhale, la fièvre de lait & la fièvre gastrique, dont la fièvre de Hongrie (la fièvre catarrhale maligne des Allemands, *febris petechizans*) constitue une variété.

M. *Burserius* ne croit pas que la fièvre de lait soit occasionnée par l'abord du lait aux seins, bien qu'il convienne qu'elle se manifeste vers le

temps que les mammelles ſe gonflent ; il penſe qu'elle a plus d'une origine, & que ſa nature varie en conſéquence. Il voudroit proſcrire le nom de fièvre de lait, qui indique qu'elle eſt cauſée par la ſécrétion de cette liqueur, tandis qu'elle dépend probablement de la conſtriction de la matrice, qui ſe fait plus tôt ou plus tard. C'eſt alors que les lochies, moins abondantes & plus ténues, prouvent que la circulation dans cette partie eſſuie une certaine réſiſtance, qui force le cœur & les artères à un mouvement plus ou moins tumultueux : de-là la fièvre qui tombe auſſitôt que la liberté de la circulation eſt rétablie. Arrive-t-il qu'une portion des liqueurs impures ou corrompues paſſe de l'utérus ou des viſcères du bas-ventre dans le ſang, la fièvre dure plus long-temps, & reparoît avec des exacerbations, juſqu'à ce que ces impuretés ſoient chaſſées, ſoit par la ſueur, ſoit par les urines, ſoit par la diarrhée ; comme de l'autre côté la femme ſera ſans fièvre, ſi la conſtriction de la matrice ſe fait aſſez doucement pour qu'il n'en réſulte aucun trouble dans la circulation, & qu'il ne paſſe rien d'étranger dans le ſang, dont la nature ne pourroit ſe débarraſſer ſans exciter des mouvemens fébriles.

L'auteur réſerve le nom de fièvre de lait à celle qui ſurvient à une congeſtion du ſang & du fluide laiteux dans les ſeins, qui les gonflent exceſſivement, y produiſent de la chaleur, douleur, &c.

La dernière variété de la fièvre de lait, eſt celle qui, ſelon *Van-Swieten*, doit ſon origine à une légère inflammation de la ſurface interne de l'utérus.

M. *Burſerius* compte au nombre des fièvres

rémittentes tierces les fièvres continue & ardente. Il passe ensuite à celles qui affectent tantôt le type des fièvres rémittentes quotidiennes, tantôt celui des fièvres rémittentes tierces ; telles sont la fièvre lente maligne avec rémissions, la fièvre rémittente soporeuse des vieillards, celle qui est accompagnée de paralysie de la moitié du corps, la tête exceptée, enfin la fièvre puerpérale des modernes. Après avoir remarqué qu'*Hippocrate* a déja décrit cette fièvre dans ses épidémiques (premier & troisième livre), il expose les sentimens de *Puzos*, *Levret*, *Kulme*, *White*, *Gastellier*, *&c.* à ce sujet, & déclare que *Riviere* & *Villis* lui semblent avoir le mieux rencontré. Cette section est terminée par la doctrine concernant les fièvres intermittentes quartes, telles que celle dont *de Sauvages* rapporte un exemple, & celle qui est accompagnée de léthargie.

La dernière section, qui n'occupe qu'un petit nombre de pages, est relative aux fièvres composées ; 1°. de fièvres intermittentes ; 2°. de fièvres intermittentes & de fièvres aiguës, continues ou rémittentes ; 3°. de fièvres continues & de fièvres rémittentes.

Cet ouvrage est un des meilleurs que nous ayons sur les fièvres.

Onomatologia medico-practica, *&c.* C'est-à-dire, *Encyclopédie de médecine pratique à l'usage des médecins cliniques, par ordre alphabétique, rédigée par une société de médecins ; troisième volume ; grand in-8° de deux alphabets vingt*

feuilles. A Nuremberg, chez Richter, *1785.*

5. Cet utile travail approche de sa fin. Un quatrième volume & la table générale le termineront. Celui que nous annonçons aujourd'hui contient les lettrines L—P. Les articles qu'il renferme sont en général très-bien faits; quelques-uns d'entre eux sont d'une étendue très-considérable. Ceux dont on sera particulièrement satisfaits, sont; *lethalitas vulnerum, lithiasis; magnetismus; malignitas; malum hypochondriacum & hystericum; martialia; mechanica medicina; medicati fontes; menses; metaptosis; methodica secta; miasma; miserere; mola; monstrum; morbi dissimulati, rariores & simulati; morbus niger; morbus periodicus; morbus popularis; natura; nosocomium; nosologia; obstetrix; onania; orgasmus; osteosarcosis; palpitatio cordis; paraplegia; parotis; pharmacopola; pœnæ afflictivæ; politia medica; puerperium; purpura.*

Le premier volume a été annoncé dans notre Journal, *tom.* lxv, pag. 297; & le second, *tom.* lxviij, pag. 126.

Prælectiones ANT. DE HAEN, quondam S. C. R. apost. majest. à consiliis & archiatri, medicinæ in almâ & antiquis. univers. Vindobonensi profes. primarii, &c. in Herman. BOERHAAVII institutiones pathologicas, collegit, re-

censuit, additamentis auxit, edidit F. de WASSERBERG. Editio nova, &c. Coloniæ Allobrogum. *A Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins, n° 32, 1784, deux volumes in-4°. Prix 21 liv. brochés.*

6. *De Haen* est un des auteurs dont on peut le mieux connoître le caractère personnel d'après la lecture de ses ouvrages, parce qu'il écrivit en homme passionné. Cette disposition, qui est la plus favorable où puisse se trouver un écrivain qui doit traiter des objets de morale, de sentiment ou d'imagination, est au contraire la plus opposée au genre dont s'est occupé *De Haen*. Si quelqu'un de ses lecteurs n'avoit pas saisi le caractère & l'esprit de ce médecin, il pourroit les retrouver fidèlement retracés dans le portrait que fait de lui M. *Gilibert*, dans la préface instructive qu'il a mise à la tête de l'ouvrage que nous annonçons. Il dit l'avoir vu à Vienne, en 1775, & l'avoir trouvé tel qu'il lui avoit paru dans ses ouvrages, enveloppé de préjugés, dominé par un bile noire, qui à la moindre occasion entroit en incandescence. Le moindre éloge, donné à *Van-Swieten*, à M. *Collin*, ou à M. *Storck*, faisoit sur lui le même effet qu'une satire qui auroit été dirigée contre sa personne. Il abhorroit, en général, les médecins françois; mais il entroit en frénésie au seul nom de *Bordeu* & des partisans de ses principes. D'ailleurs il étoit plein de la lecture des anciens. Les opinions de *Boerhaave* étoient sacrées pour lui; son style véhément & âcre étoit allumé par une

imagination qui a fini par livrer ſon eſprit aux ſpéculations métaphyſiques, aux rêveries théurgiques, & à toute l'inanité d'une vie aſcétique.

Cependant M. *Gilibert* lui pardonne ſes défauts en faveur de ſa doctrine, conforme à celle d'*Hippocrate*, ſur le pouvoir de la nature, & la néceſſité de ne point troubler ſes mouvemens par des méthodes trop actives. Cette doctrine, plus ou moins obſcurcie par les différens ſyſtêmes, ſe retrouve, dit M. *Gilibert*, dans la pratique admiſe par preſque toutes les différentes écoles de médecine, dont les principales ſont celles de *Stahl*, d'*Hoffmann* & de *Boerhaave*. Toutes ſuppoſent la puiſſance médicatrice de la nature, ſi on en excepte les diſciples de *Fizes*, qui regardent la doctrine d'*Hippocrate*, comme une tranquille *méditation ſur la mort*, & qui purgeant de deux jours l'un, attribuent leurs ſuccès à leurs altérans, & aux efforts d'une pratique toujours inquiète & turbulente. Pour prouver l'excellence de la doctrine d'*Hippocrate*, M. *Gilibert* s'appuie donc ſur-tout de la pratique des trois principales écoles, de *Stahl*, d'*Hoffmann* & de *Boerhaave*, qui malgré la diverſité de leurs principes, s'accordent à reconnoître le pouvoir immédiat de la nature pour la guériſon des maladies. Il auroit dû remarquer cependant que les idées fondamentales de leurs divers ſyſtêmes ne ſont point indifférentes. Il dit au contraire qu'il importe peu qu'on admette un concours de cauſes mécaniques, ou tout autre principe dans la production des phénomènes, pourvu qu'on convienne que ce même principe tend auſſi à guérir les dérangemens de notre organiſation. Cette idée ne nous paroît pas tout-à-fait juſte,

juſte, parce que les hommes, lorſqu'ils ſont inconſéquens, ne le ſont pas tout-à-fait. Il eſt bien difficile que leurs principes n'influent plus ou moins ſur leur conduite. Car nos principes nous modifient malgré nous & à notre inſu, & dirigent enſuite de même ſans que nous nous en appercevions, la plupart de nos déterminations. Le moyen qu'un diſciple de *Boerhaave*, qui verra par-tout la pléthore & les embarras du ſang, ne ſoit pas tenté de ſaigner fréquemment ? La lecture des anciens, & l'autorité d'*Hippocrate* peuvent bien lui faire oublier pour un moment les axiomes de ſon école ; mais il eſt bientôt ramené, ne fût-ce que par cette facilité que donnent les principes phyſiques appliqués à la médecine, d'expliquer bien ou mal les diverſ phénomènes de l'économie animale, facilité qui plaît ſi fort à l'amour propre, & qui en impoſe tant au vulgaire.

Les ouvrages de *Boerhaave*, qui ont donné lieu à des commentaires ſi volumineux, ſont trop connus, pour ne pas nous diſpenſer de tracer le plan & la marche de celui que nous annonçons. Sa prolixité ne le cède point à celle des autres productions, où l'on a délayé ou plutôt noyé les idées du profeſſeur de Leyde ; & peut-être que, pour avoir été commenté dans un pays où les écrivains ſemblent s'être fait un défi à qui donnera le plus de volumes, & les plus gros, ce n'eſt pas trop des deux in-4° qui compoſent ces préleçons. Les lecteurs y trouveront une érudition immenſe, beaucoup de choſes bonnes, & beaucoup de mauvaiſes. Ils auront à la fois à ſe garantir & du vice radical & connu du ſyſtême théorique de *Boerhaave*, & des préjugés particuliers de celui qui le commente. Voilà les

écueils qu'ils ont à éviter, s'ils veulent tirer tout le fruit poſſible des inſtructions réelles que peut offrir cet ouvrage.

Inſtruction ſommaire ſur le traitement des maladies vénériennes dans les campagnes, lue dans la Séance tenue au Louvre par la Société royale de médecine, le 12 ſeptembre 1786, rédigée & publiée par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de Ph. Pierres, *premier imprimeur ordinaire du Roi, & de la Société royale de médecine,* 1786. *Broch. in-8° de 48 pag.*

7. Rien n'étoit plus important ni plus néceſſaire qu'une pareille inſtruction. Les ouvriers qui quittent la capitale pour retourner dans les campagnes, y apportent ſouvent la maladie vénérienne, qu'on n'y connoiſſoit pas autrefois; elle ſe propage dans les familles, en aggrave les miſères, & corrompt la ſource de la population. Un ſi grand mal demandoit un ſecours efficace; la ſituation des hommes qui le réclamoient vouloit qu'il fût ſimple & peu diſpendieux. Les moyens indiqués dans l'inſtruction que nous annonçons, réuniſſent ce double avantage. Les noms ſeuls de M. *de Laſſone* & de M. *Dehorne*, qui l'ont rédigée, ſuffiroient pour inſpirer la confiance qu'elle mérite. Indépendamment des connoiſſances profondes qui ſont communes à ces

deux médecins célèbres, l'expérience consommée du dernier dans les matières qui font le sujet de cette instruction, doit donner le plus grand poids aux règles qui y sont établies.

Ces règles comprennent tous les cas de la maladie; chacun des symptômes y a son traitement particulier, qui, lorsqu'ils sont seuls ou récens, suffit souvent pour garantir de la vérole le sujet qui les éprouve; car ces symptômes ne la supposent pas toujours nécessairement. Le traitement de la vérole confirmée est parfaitement approprié à l'état & au tempérament des personnes qu'on y a en vue, ainsi qu'au sexe & à l'âge des malades, & ne laisse rien à desirer relativement à ces différentes circonstances. Nous renvoyons le lecteur à l'instruction même, qui ne sauroit être tronquée, & dont tous les détails sont essentiels à connoître.

Manuel des goutteux & des rhumatisles, ou *l'art de se traiter soi-même de la goutte, du rhumatisme, & de leur complication, avec la manière de s'en préserver, de s'en guérir, & d'en éviter la récidive; par M.* GACHET, *maître en chirurgie, auteur de l'élixir antigoutteux: nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée, avec cette épigraphe:*

Una salus podagris ex hoc sperare salutem.

Abjurant désormais votre incrédulité,
Goutteux, d'un bon remède espérez la santé.

A Paris, chez M. Gachet fils, *quartier Saint-Denis, rue Beauregard, n° 50, au premier;* Le Boucher, *libraire, quai de Gêvres, à la Prudence,* 1786. *In-12 de 383 pag.*

8. M. *Gachet* nous dit, dans sa préface, qu'étant encore enfant, il eut le malheur de perdre M. son père, par l'effet d'une goutte remontée. Dès ce moment il déclara une guerre éternelle à la goutte. Il se fit aussitôt chirurgien, pour être mieux en état de la disséquer; mais le monstre échappoit à toutes les armes de la chirurgie. Il en falloit une d'un autre genre pour le faire succomber; c'étoit un *Elixir*, & M. *Gachet* eut le bonheur de le trouver, on ne sait comment. M. *Gachet*, quoiqu'il n'eût pas la goutte, en fit d'abord l'essai sur lui, & il jugea qu'il avoit trouvé son affaire. Il l'avala avec autant d'intrépidité qu'Alexandre but la potion que lui offrit le médecin Philippe. Il dit que tout bon citoyen doit tenir à gloire *d'expérimenter sur lui-même un remède qui peut devenir d'une grande utilité pour le public; que ce procédé est plus généreux & plus sage que ces dévouemens orgueilleux, si vantés dans l'histoire grecque & romaine.* En effet, il n'y a pas de comparaison à faire entre le dévouement héroïque de M. *Gachet*, & celui de Régulus ou de Léonidas. Mais il résulte de tout ceci, que M. *Gachet* vend un élixir contre la goutte, qui est très-bon, selon ce qu'il dit.

An Eſſay on the retroverſion of the uterus, &c. C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur la rétroverſion de l'utérus, éclaircie par des faits & des obſervations ; par* GUILL. COCKWELL, *D. M. ; in-4° de 34 p. A Londres, chez* Law ; *& ſe trouve chez* Kerſley & Dodeley, 1785.

9. La déviation de la matrice eſt, ſuivant M. *Cockwell*, plus fréquente qu'on ne le penſe : on la méconnoît ſouvent, & par cette raiſon elle devient fréquemment mortelle. Il n'eſt pas moins dangereux de la laiſſer ſubſiſter trop long-temps. Cet accident arrive ordinairement aux femmes d'une fibre lâche & d'une conſtitution foible, vers le troiſième mois de leur groſſeſſe. Les malades commencent par éprouver une difficulté d'uriner, dont elles ne s'étoient jamais apperçues. Cette difficulté va toujours en augmentant à meſure que la geſtation avance. Il s'y joint, à la région du pubis, une douleur ſourde qui ſe termine en une ſuppreſſion parfaite. La douleur fait des progrès, le téneſme ſe met de la partie, & la femme ſouffre d'une conſtipation opiniâtre. En examinant alors les parties, on ne ſauroit ſe méprendre ſur la nature de la maladie. Le vagin lui-même participe à ce dérangement, & en y introduiſant le doigt, on ſent la matrice qui préſente un côté, & ſon fond eſt placé dans la courbure de l'os ſacrum, &c.

L'indication la plus preſſante eſt de vider la

veſſie, & de ſolliciter, à l'aide des lavemens, l'évacuation des matières ſtercorales. On fera enſuite les eſſais néceſſaires pour redreſſer le fond de l'utérus. Pour cet effet, l'auteur conſeille d'introduire toute la main dans le vagin, de la fermer lorſqu'elle y ſera, & de pouſſer enfin à différentes repriſes contre la matrice, juſqu'à ce qu'elle ait repris ſa ſituation naturelle. (*Ce conſeil ne ſera vraiſemblablement pas adopté par ceux qui connoiſſent les procédés moins douloureux qui ont réuſſi à pluſieurs praticiens éclairés.*) La réduction faite, il faut adminiſtrer à la malade un opiatique, & lui ordonner le repos pendant huit à dix jours. Elle évitera en même temps de faire des efforts pour uriner ou pour aller à la garde-robe.

A ces préceptes M. *Cockwell*, qui exerce l'art des accouchemens à Pontefract en Yorckshire, a joint quatre faits qui ſe ſont préſentés à lui dans le cours de ſa pratique. L'une des malades eſt morte, parce qu'on a demandé trop tard du ſecours, qu'il eſt ſurvenu une paſſion iliaque, & que les parties intéreſſées ont été gangrénées. Deux autres ont eſſuyé le même accident dans deux groſſeſſes conſécutives; & une fois l'auteur a vu une rechute dans la même groſſeſſe.

Médecine des animaux domeſtiques, renfermant les différens remèdes qui conviennent pour les maladies des chevaux, des bœufs, des vaches, des brebis, des chiens & des cochons; par M. BUCHOZ, auteur de différens ouvra-

ges économiques ; tome IIe. A Paris, chez Guillot, *libraire de* MONSIEUR, *Frère du Roi, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 1787, avec approbation & privilège du Roi; in-12 de 299 pages : plus deux feuillets pour les titres, & deux pour l'avis. Prix broché, 2 liv.*

10. Nous avons donné la notice des deux éditions du premier volume de cet ouvrage dans ce journal, tom. lxv, pag. 137, cahier de septembre 1785 ; nous allons aujourd'hui rendre un compte succint & aussi fidèle de celui que nous annonçons.

Après les titres, on trouve un avis de deux pages & demi, qui ne concerne point particulièrement la médecine des animaux domestiques, & qui semble destiné à être placé à la tête de la plupart des ouvrages futurs de l'auteur. M. *Buc'hoz* y annonce pour l'année 1788 une suite à ses *Secrets*, publiés en 1769, qui, comme nous l'avons dit, (*même volume*, pag. 142,) ont servi de matière au premier volume de l'ouvrage que nous faisons connoître. M. *Buc'hoz* dit qu'il déposera (toujours sur le bronze) toutes les nouvelles découvertes relatives à la cuisine, à la médecine, à l'art vétérinaire, &c. ; & son *choix des médicamens* (a), son *art alimentaire*, sa *méde-*

(a) Voyez la notice de cet ouvrage, *Journal de Médecine, tome* lxiij, *page* 135, cahier de janvier 1785.

cine des animaux, & ſon *recueil de ſecrets à l'uſage des artiſtes*, ſerviront d'introduction à ce nouvel ouvrage, qui, comme on le voit, ſera dignement eſcorté.

M. Buc'hoz a coutume de ſe livrer dans ſes préfaces, à un accès d'humeur contre ceux qui apprécient ſes productions littéraires; il les appelle ſes adverſaires & ſes envieux, comme s'il étoit poſſible qu'il en eût; & il ne veut point qu'on traite ſes recueils de *rapſodies*, comme s'il étoit poſſible de leur donner un nom qui puiſſe plus légitimement leur convenir (*a*).

L'ouvrage commence par un *ſupplément au premier chapitre des maladies des chevaux*. Ce ſupplément a 117 pages: il eſt entièrement copié dans le tome j du *Dictionnaire vétérinaire, & des animaux domeſtiques* du même auteur, depuis la page 410, juſqu'à la page 474. Ce premier volume a paru, comme on ſait, pour la première fois, en 1770; & pour la ſeconde, en 1775. En obſervant la différence du format & de l'exécution typographique des deux ouvrages, on verra aiſément pourquoi le premier étend à 117 pages ce qui n'en contient que 64 dans l'autre.

CHAP. II. *Des différentes maladies des bœufs & vaches*; il a 53 pages, & eſt copié dans le même volume, depuis la page 181, juſqu'à la pag. 209.

CHAP. III. *Des maladies des brebis*; 52 pages, copiées auſſi dans le même volume, depuis la page 248, juſqu'à la page 279.

CHAP. IV. *Des maladies des chiens*; 28 pages,

(*a*) *Rapſodie* ſubſt. fém. Pluſieurs choſes ramaſſées; mauvais ramas, ſoit de vers, ſoit de proſe: *Dictionnaire de Richelet, par* DE WAILLY, 1775.

également copiées dans le premier volume du *Dictionnaire vétérinaire*, depuis la page 524, jusqu'à la page 539.

CHAP. V. *Des maladies des cochons;* 20 pages, toujours copiées dans le même volume, depuis la page 590, jusqu'à la page 610.

L'article *Morve*, qui occupe le numéro 1 de ce second volume, se trouve déja copié dans le premier volume, n° 126, pag. 62 & suivantes; mais il l'est plus au long, & avec plus de fautes dans celui que nous analysons. Une différence sensible que nous avons remarquée dans le traitement, c'est que l'auteur (copiste d'abord des autres, & ensuite de lui-même) prescrit l'*ellébore noir* dans le premier volume, page 70; & dans le second, l'*ellébore blanc*, pag. 13. Du reste, c'est la même source qui a fourni les deux articles; & pour ne pas laisser nos lecteurs dans l'embarras du choix, nous leur dirons que la traduction que l'on copioit, prescrit le premier ellébore (*a*). Un grand nombre d'autres articles, soit de ce chapitre, soit des suivans, se trouvent également déja dans le premier volume. Le numéro 11, par exemple, est le même que le numéro 120 de ce premier volume; le 59, est le 372; le 118, est le 428; le 138, est le 493, &c.

Les Chapitres I, II, III, IV & V sont presque entièrement extraits du *Gentilhomme cultivateur*, que l'auteur citoit dans son *Dictionnaire vétéri-*

(*a*) Voyez *le Gentilhomme cultivateur, traduit de l'anglois de M. HALL; par M. DUPUIS DEMPORTES*, 1761-1764, tome v, livre xj, sect. iv, chapitre 107, page 283, in-4°; & tome x, liv. xij, sect. iv, chapitre liv, page 413, in-12.

naire, mais qu'il ne cite plus dans ſa *Médecine des animaux domeſtiques*; le quatrième contient la *Lettre de M. Deſmars ſur la mortalité des chiens en Boulonnois en* 1763; les autres recettes de ce chapitre ſe retrouvent dans tous les cynographes. Nous nous abſtiendrons de faire ici aucune réflexion ſur ces plagiats multipliés, & ſur cette eſpèce d'extrait tacite de ſes propres ouvrages: nous laiſſerons M. *Buc'hoz* s'expliquer lui-même.... *Quand on n'a que des intentions pures, dit-il, on ne craint point de citer les ſources où l'on a puiſé; c'eſt un devoir que la reconnoiſſance impoſe, & dont il eſt doux de s'acquitter.* Proſpectus du *Dictionnaire vétérinaire*, 1771, in-8°, p. 5.

On trouve enſuite huit tables qui occupent 29 pages, & qui ſont communes aux deux volumes. L'auteur paroît s'occuper particulièrement de ce genre de travail, qui n'eſt pas ſans utilité (*a*), & qu'il multiplie ſouvent à la fin de ſes ouvrages. Nous avons obſervé dans quelques-unes de celles-ci, que pluſieurs mots n'étoient pas à leurs places; *anneau de l'os*, par exemple, dans la première, doit être placé après *altération; obſtruction* avant *ongle*, &c.

Aux fautes nombreuſes d'une impreſſion très-mal ſoignée, on doit ajouter toutes celles du copiſte, qui ſont inévitables lorſqu'on écrit à la hâte, & dans l'unique but de faire des volumes ſur un objet qu'on ne connoît point, & dont on ignore par conſéquent les termes: auſſi tous les lecteurs inſtruits qui liront: *fenouil camphré* pour

(*a*) Ces tables nous ont été très-commodes pour découvrir les numéros du ſecond volume qui ſe trouvent déja dans le premier, & dont nous n'avons cité que quelques-uns.

fenouil concaſſé, *jarrêts de devant*, *loupes* pour *lampas*, *ſinus* pour *ſeimes*, *corne* pour *cancer*, *éclarre* pour *éclat*, &c. &c., & qui verront tous ces termes fautifs & barbares figurer de bonne foi dans les tables, conjointement avec les véritables, qui par haſard ſe trouvent bien écrits ailleurs, ſeront en droit de prononcer inconteſtablement ſur l'ignorance profonde en vétérinaire de celui qui les y a placés; ils ſe rappelleront *Leſpiney*, *Baugrand*, *les auteurs du grand Maréchal François*, *de la Buſſiniere*, *l'abbé de Villers*, & tant d'autres, qui tous ne peuvent, ainſi que la *Médecine des animaux domeſtiques*, qu'induire en erreur quiconque conſultera de pareils guides pour les maladies de ſes beſtiaux.

D'après ce que nous venons de dire, on pourroit s'attendre au moins qu'un ample *errata* rectifieroit une partie des fautes contenues dans les deux volumes, mais il n'en exiſte point; celui que l'auteur a placé à la dernière page ne contient qu'un mot, & ce mot n'eſt point une faute: nous lui devons à cet égard des excuſes; & en mettant aujourd'hui nos lecteurs à même de juger de l'importance de l'objet dont il s'agit dans l'*errata*, nous nous empreſſerons de lui rendre toute la juſtice qui lui eſt due.

En rendant compte de la ſeconde édition du premier volume de cet ouvrage, nous avons dit, (*Journal de médecine*, cité pag. 140,) que le n°. 556, faiſant partie du ſupplément de ce volume, étoit copié de la *bibliothèque phyſico-économique*, & que le copiſte avoit ſubſtitué la *ſavatte* à la *ſarriette*, preſcrite par l'original, pour les tranchées des chevaux; nous avons eu ſoin d'avertir en même temps que l'erreur ne tiroit point à conſéquence; mais *l'auteur de la mé-*

decine des animaux domeſtiques n'a pour but que de ſe rendre utile à ſes ſemblables... quand les critiques qu'on fera de lui ſeront juſtes, il tâchera d'en profiter pour des nouvelles éditions... (*a*). Fidèle à ce principe, & croyant devoir s'en rapporter entièrement à nous, il s'eſt hâté dans ce ſecond volume de rectifier la prétendue faute que nous lui avions indiquée, & il a fait imprimer en caractères romains à la ſuite des tables : *Faute eſſentielle à corriger dans le premier volume, page 360, ligne 4 : ſavatte, liſez ſarriette.* S'il eût été moins confiant, ou ſi ſa mémoire moins chargée lui eût rappelé les véritables ſources où il avoit puiſé, il auroit pu nous dire avec raiſon : je n'ai point copié la *bibliothéque phyſico-économique*, & je n'ai point fait la faute que vous m'imputez mal-à-propos : c'eſt dans la bibliothèque qu'eſt cette faute, & non dans mon ouvrage ; ouvrez le *Mercure de France*, *janvier 1768*, ſecond volume, page 169 ; vous y trouverez dans une lettre de M. *Cardonne*, l'original du remède que j'ai copié ; mais faites mieux encore, ouvrez le premier volume de ma *Médecine des animaux domeſtiques*, vous y verrez, page 49, n° 101, ce même remède que j'y avois déja inſéré, & dont alors j'ai cité l'auteur ; vous ſerez convaincus que je copie quelquefois exactement, que j'ai bien mis de la *ſavatte*, comme il le falloit, & que s'il m'arrive d'imprimer pluſieurs fois les mêmes choſes dans le même ouvrage, c'eſt que..... &c. &c.

Le ſecond volume de la *médecine des animaux*

(*a*) *Proſpectus pour l'année 1786, des ouvrages nouveaux de M. Buc'hoz*, in-4°, page 3.

domestiques est donc, comme le premier, l'extrait, la réimpression, ou, comme le dira l'auteur, la nouvelle édition d'une partie d'un ouvrage publié il y a seize ans, dont les exemplaires sont très-multipliés (*a*), & qui est bien connu; il est même aussi en partie l'extrait du premier volume, comme nous l'avons dit; & comme lui, on le fait payer 2 liv.; mais il en diffère essentiellement par ce même prix, puisqu'il a non-seulement 94 pages de discours de moins, mais parce qu'il faut en retrancher encore tout ce qui se trouve déja dans le premier volume qui a été précédemment payé; ce qui le diminue peut-être d'environ un tiers, & le réduit, comme on voit, à bien peu de chose.

Au surplus, si nous ne nous sommes pas attachés à donner une notice raisonnée & médicale de cet ouvrage, c'est que non-seulement le mérite des originaux, dont il n'est qu'une mauvaise copie, est parfaitement apprécié depuis très-long-temps, mais c'est qu'encore le but de l'auteur de tous ces ouvrages économiques est aussi parfaitement connu.

Afin que M. *Buc'hoz* n'imagine point que nous nous refusons à lui rendre justice, à tous égards, nous joindrons ici une Lettre à son adresse, avec des excuses de ne l'avoir pas publiée plus tôt.

(a) On en a tiré 3000. Voyez *Liste chronologique des ouvrages publiés par M. Buc'hoz*, in-8°, 1786, page 12.

*LETTRE de M. CHOUTEAU, médecin, à M. BUC'HOZ, auteur de l'*Hiſtoire des inſectes nuiſibles à l'homme, *de différens ouvrages d'hiſtoire naturelle, de botanique, d'agriculture, d'économie, de médecine, &c.*

A CHOLLET, LE 27 OCTOBRE 1785.

« Les moyens que vous rapportez, Monſieur, dans votre ouvrage (*a*), pour détruire les courtilières, m'ont ſi bien réuſſi, que j'étois tout diposé à faire uſage au beſoin des différentes recettes qui s'y trouvent; mais j'ai été arrêté par la difficulté de les employer. Comme je n'ai point l'imagination heureuſe, je vous ſerai obligé d'y ſuppléer par les reſſources de la vôtre, & de vouloir bien m'indiquer avec quel ingénieux inſtrument, avec quel heureux tour de main, vous parvenez à placer des ſangſues à l'orifice interne de la matrice, dans les ſuppreſſions menſtruelles des filles (*b*). Leur application, on ne peut plus immédiatement locale, doit être bien ſecourable ſans doute; mais comment s'y prend-on? Qui ſont les auteurs qui les propoſent ainſi? N'eſt-ce point cet *Alexis Piémontois*, dont vous avez recueilli beaucoup d'autres ſecrets? »...

(*a*) *Hiſtoire des inſectes nuiſibles à l'homme, aux beſtiaux, à l'agriculture & au jardinage, &c.* troiſieme édition 1784, chap. xv, pag. 146 & ſuiv. (*Voyez* l'annonce de cet ouvrage dans ce Journal, tome lxiij, cahier de janvier 1785, page 138.)

(*b*) « On s'en ſert encore dans les ſuppreſſions menſtruelles; on les applique pour lors à l'orifice interne de la matrice, *pag.* xiv, de l'introduction de l'hiſtoire citée ».

« J'ai appris dans votre même ouvrage que les mouches étoient émollientes & aſtringentes. Avant d'en faire l'eſſai, pour que je le faſſe avec plus de certitude de ſuccès, je vous prie de me dire ſi dans la mouche il y a certaines parties qui ſoient aſtringentes & d'autres qui ſoient émollientes ; ou ſi les mouches ſont émollientes & aſtringentes à volonté, ſelon l'intention combinée de celui qui les conſeille, & de celui qui s'en ſert ; ou enfin ſi ces vertus oppoſées ne dépendent point de quelques paroles magiques, prononcées convenablement, avant, pendant, ou après leur application (*a*) » ?

« Si je ne craignois de vous faire perdre des momens que vous employez ſi précieuſement, je vous prierois de me dire ce qu'on doit entendre par *vénéneux ;* ce qui vous fait penſer que le ſcorpion n'eſt pas vénéneux, malgré le détail que vous faites des accidens qui ſuivent ſa piqûre, & que vous ajoutiez : il eſt (le ſcorpion) le plus ſûr antidote contre ſon propre venin (*b*) » ?

(*a*) « Les mouches communes ſont émollientes & aſtringentes, *pag.* xviij de l'introduction, *id.* »

(*b*) « *Voyez* la première époque de Notre nature conſidérée, tome iij, lettre 3e. Cette piqûre (*du ſcorpion*) eſt ſuivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tenſion, engourdiſſement, ſueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en ſont piqués aux parties inférieures ſont affectés d'enflure aux aînes. Si la plaie eſt aux parties ſupérieures, & ſi elle eſt large, il ſe forme, ſous les aiſſelles, une tumeur ; mais ſi la piqûre eſt conſidérable, la partie eſt affectée d'une chaleur pareille à celle que cauſent les brûlures ; il paroît des meurtriſſures, accompagnées de démangeaiſon autour des lèvres de la plaie, auſſi-bien que ſur tout le corps, de ſorte qu'on diroit

« J'aurois encore bien d'autres queſtions à vous faire ; mais je ſuſpendrois trop long-temps la fécondité de votre plume. Je finis en vous remerciant au nom de tous les lecteurs de votre ouvrage, de l'avoir enrichi d'un brillant morceau de M. *Charvet*. — Quel plaiſir de voir un *limaçon qui marche d'un pas grave & aſſuré... que rien n'oblige de ralentir ſa courſe...*; qui ſuit *ſa route avec intrépidité !* Le charmant tableau ! l'éloquente ſimplicité ! »

J'ai l'honneur d'être, &c.

PARMI ces ſecrets que M. *Buc'hoz* recueille avec le plus grand ſoin, pour les dépoſer ſur ſon bronze favori, il y en a un qui eſt bon ; il fait rire ; nous allons le rappeler ici. On le trouve dans ſa *Nature conſidérée ſous ſes différens aſpects*, cahier du 13 janvier 1775, article *zoologie & chaſſe*; c'eſt un moyen excellent pour prendre des canards ſauvages.

« Il faut choiſir un gland de chêne, le plus gros & le plus long qu'on puiſſe trouver, & le faire bouillir dans une décoction de ſéné & de jalap ; on l'attache enſuite par le milieu à une

---

que le malade a été frappé de la grêle : ſon viſage eſt contrefait ; il s'amaſſe des matières gluantes autour des yeux ; les larmes ſont viſqueuſes ; les jointures perdent leur mouvement, & cet accident eſt accompagné d'une chûte du fondement & d'un deſir continuel d'aller à la ſelle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, eſt attaqué du hoquet, & tombe dans les convulſions qui tiennent de l'opiſthotonos. »

« Le meilleur remède que l'on connoiſſe pour remédier aux mauvais effets de la piqûre du ſcorpion, vient du ſcorpion même ; il eſt le plus sûr antidote contre ſon propre venin. » Pag. 247, & 248.

ficelle mince, mais cependant assez forte. On jette cette espèce de ligne, dont le gland est l'appât, dans l'endroit où se rassemblent communément les canards sauvages ; on tient fortement le bout de la ficelle, qui doit être assez longue pour que le chasseur puisse se cacher ; autrement, il causeroit de l'inquiétude aux canards. Le premier d'entre eux qui apperçoit le gland, l'avale avec beaucoup de voracité : comme ce gland est très-purgatif, le canard est obligé de le rendre dans l'instant ; un second le saisit aussitôt : il le rend pareillement ; à celui-ci succède un troisième, puis un quatrième, &c. Quand on en tient cinq ou six, on tire la ficelle ; le gland s'arrête à l'anus du dernier, qui se trouve par-là enfilé avec tous ceux qui le précèdent. On évitera que le gland soit avalé par un trop grand nombre de canards, afin de ne point s'exposer à un accident pareil à celui qu'éprouva un huissier qui s'occupoit de cette espèce de chasse, près de l'étang du Gué-Chaussée, dans le Perche. Ce chasseur imprudent s'étoit attaché la ficelle au bras ; il laissa plus de vingt canards s'enfiler ; ils prirent le vol & l'enlevèrent de terre : la corde se rompit, & il eut la cuisse cassée ».

Un homme célèbre qui faisoit alors un journal, lu par tout le monde avec le plus grand intérêt, a consigné dans ses *annales* ce merveilleux secret, recueilli par M. *Buc'hoz*, & en a exposé la raison, en ces termes :

« Ce que nous donnons comme une anecdote remarquable, ce n'est pas ce ridicule secret, c'est la crédulité qui l'a fait insérer dans un journal du 25 Janvier 1775, & par conséquent au milieu du dix-huitième siècle. Il avoit paru l'année dernière dans quelques feuilles périodiques,

de province : on en avoit ri... Nous prions l'auteur de nous dire ſous quel aſpect il a conſidéré la nature, en adoptant cette abſurdité.... Ce ſeroit ſe couvrir ſoi-même de ridicule que de réfuter ſérieuſement une pareille anecdote »... *Journal politiq.* 1775, *tom.* j, *pag.* 151, 152.

En conſignant ſur ſon bronze, comme un merveilleux ſecret, ce moyen pour prendre des canards, M. *Buc'hoz* a fait preuve, il eſt vrai, d'une bonhomie bien rare; mais il ne pouvoit en réſulter aucun danger: il n'en eſt pas de même de pluſieurs des remèdes empiriques qu'il a publiés. Qu'il n'oublie jamais que celui qu'il a oſé indiquer pour la guériſon du cancer, ayant malheureuſement été mis en uſage par une demoiſelle de cinquante-cinq ans, affligée de cette maladie, elle a éprouvé des douleurs horribles, qui la jetèrent dans le déſeſpoir; & que ſa mort eſt arrivée au moment où un cinquième crapaud vivant alloit être appliqué.

Voy. Journal de médec., ann. 1784, *tom.* lxij, *pag.* 139.

JOH. HENR. MUNCH, ſuperior zu clotz practiſche anleitung wie und in welchen fællen die belladonna bey den thieren in der Landwirthſchaft anzuwenden iſt. C'eſt-à-dire, *Inſtruction pratique ſur l'uſage de la belladona pour les animaux, dans l'économie rurale; par M. JEAN-HENRI MUNCH. A Stendal, chez* Franz & Groſſe, *1787. In-8° de 140 pag.*

11. L'auteur, après avoir parlé de la belladona

en général, de ſa nature, de ſes propriétés & de ſes vertus, indique ſon uſage dans les maladies des chevaux, telles que la rage, la toux, les morſures des animaux. Il expoſe enſuite les effets que cette plante opère, ſur les bœufs, ſur les moutons, les chèvres, les porcs, les chiens, & enfin ſur les oies, les canards & les poules.

On trouve dans cet ouvrage, des obſervations neuves & intéreſſantes.

Uber die regeneration der nerfen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Sur la régénération des nerfs : Lettre à M.* PIERRE CAMPER, *par* FRIEDRICH MICHAELIS ; *in-8° de 17 pag. A Caſſel, chez* Hampe, 1785.

12. Ce fut pendant l'hiver de 1776, que M. *Cruikshank*, d'après quelques expériences, avança que des portions de nerfs ayant été emportées, la nature les remplace par une ſubſtance qui a la plus grande conformité avec celle qu'on a enlevée. Cette aſſertion excita la curioſité de pluſieurs ſavans. M. *Michaëlis* alla voir les préparations, & en envoya une deſcription à M. *Richter*, qui l'a inſérée dans ſon excellent Journal allemand, intitulé *Bibliothèque chirurgicale.* MM. *Monro* & *Fontana* firent de nouvelles expériences, dont le réſultat confirma au moins une partie des aſſertions de M. *Cruikshank*. Le premier (M. *Monro*) coupa en travers la moelle épi-

nière & le nerf sciatique à des grenouilles, & trouva ensuite dans quelques-unes d'elles que les extrémités du nerf s'étoient réunies ; mais que les membres, au bout d'un an, n'avoient pas encore recouvré leur sensibilité au-dessous de la section, sans toutefois être atrophiées. M. *Fontana* a reconnu la continuité de la structure spécifique des nerfs dans la portion régénérée ; mais il n'a jamais observé que la fonction du nerf fût rétablie.

Eclairé par ces expériences, M. *Michaëlis* a cru entrevoir la confirmation de leurs résultats dans quelques faits de chirurgie. « J'ai vu, dit-il, à la suite de blessures qui avoient intéressé le tronc nerveux, que le sentiment & le mouvement sont revenus dans les parties qui recevoient des ramifications de ce tronc. Je me rapelle un fait qui m'a paru singulièrement remarquable. Un doigt avoit été presque entièrement coupé : il s'étoit écoulé dix-huit mois sans que le sentiment fût revenu ; ce ne fut encore que quelque temps après que la chaleur s'y fit sentir de nouveau, & que le mouvement s'y rétablit. Cependant c'est l'observation suivante qui a fait sur moi la plus forte impression. Une balle de fusil avoit percé le bras d'un homme ; elle étoit entrée à l'endroit de la réunion des deux têtes du muscle biceps, & étoit sortie précisément à l'opposite. L'os n'étoit point blessé, mais la direction de la plaie ne laissoit point de doute que le nerf & l'artère n'eussent souffert : à l'instant même de la blessure, cet homme avoit perdu le sentiment & le mouvement. Quinze jours après on ne sentoit que par intervalles battre l'artère au poignet ; les incisions, les brûlures n'excitoient pas la moindre

ſenſation dans la partie du bras au-deſſous de la bleſſure, bien que la chaleur naturelle s'y fût conſervée, & que le bleſſé y eſſuyât parfois un chatouillement particulier. La plaie étoit preſque guérie. Je conſeillai l'uſage de la broſſe & des véſicatoires ; ces moyens eurent un ſi heureux ſuccès, qu'au bout de ſix ſemaines le bras étoit entièrement revenu à ſon état naturel. »

Ces faits ſont certainement preſſans ; mais le ſont-ils plus que le retour des douleurs pour leſquelles on a coupé le nerf ſous-orbitaire ? ſection qu'*Albin* a déja faite, puiſqu'il avertit qu'il faut la répéter conſtamment, attendu que la douleur reparoît après la première ſection. Le même événement a été remarqué par MM. *Sandifort*, *Schlichting*, *&c.* & on en trouve encore des exemples dans le neuvième volume des Mémoires de la Société de Vlieſſing. Toutes ces obſervations s'accordent à prouver que la douleur n'a ceſſé après l'opération que pour un temps, & aſſez ordinairement juſqu'à ce que la plaie externe fût cicatriſée. *Morgagni* parle de deux chiens auxquels on avoit coupé les deux nerfs récurrens : le premier de ces chiens avoit récupéré la voix dès le ſecond jour, & le deuxième étoit reſté muet pendant neuf jours.

Il réſulte des expériences de M. *Michaëlis*, qu'il ſe paſſe ſouvent un mois & plus ſans qu'on voie la moindre marque de régénération des nerfs ; ce qui arrive ſur-tout dans les lapins, ſur leſquels ces expériences réuſſiſſent en général moins bien : que quelquefois on rencontre une régénération parfaite en apparence ; la portion régénérée a le tiſſu ſpécifique des nerfs, mais la partie du nerf qui eſt au-deſſous de l'endroit rétabli eſt inſenſible : que les piqûres faites à la

portion ſupérieure n'y entraînent point de mouvemens ſpaſmodiques: que cependant on diſtingue ordinairement avec facilité la cauſe de cette imperfection; car ou une des extrémités régénérées n'eſt pas ſi parfaitement ſoudée avec l'autre, qu'on ne puiſſe l'en ſéparer très-aiſément, ou il y a aux deux extrémités des nodoſités ſi dures, qu'après avoir fendu le nerf, ſoit au-deſſus, ſoit au-deſſous, il n'eſt pas poſſible, en déchirant, de prolonger cette fente juſque dans le nœud: qu'il ſuffit même d'une très-foible violence pour détacher l'ancienne ſubſtance de la nouvelle.

Quelquefois la régénération eſt néanmoins parfaite au point, qu'à quelque endroit qu'on applique le ſtimulus, ſoit à la partie ſupérieure, ſoit à l'inférieure, ſoit à la portion régénérée, il en réſulte le même effet que dans l'état naturel; ce cas paroît le plus ordinaire, & dans ces circonſtances l'auteur n'a jamais remarqué de cal, même à l'aide des meilleurs microſcopes. Il a toujours vu que l'ancienne portion ſe perdoit dans la nouvelle, avec cette différence que celle-ci étoit plus mince que l'autre, & que pour cette raiſon il n'y a coalition qu'avec la moitié, plus ou moins, de l'ancien cordon nerveux. Il a vu différentes fois, même à l'œil nud, un vaiſſeau ſanguin dans l'intérieur de la ſubſtance du nerf, qui paſſoit de l'ancienne portion dans la nouvelle.

Il ſeroit à deſirer qu'on pût déterminer les circonſtances qui font prévoir avec certitude la régénération: car une ſimple ſection même n'eſt pas toujours ſuivie d'une réunion parfaitement organique, tandis que d'autres fois des pertes de ſubſtance nerveuſe de quelques pouces ſe répa-

rent entièrement: en général la vertu plaſtique de la nature ne s'exerce point avec la même énergie dans tous les individus; elle eſt plus ou moins active, ſans qu'on ſache juſqu'à préſent à quoi attribuer cette diverſité.

L'auteur a vu une fois que d'une petite quantité de ſang coulé dans la cavité du thorax, en faiſant l'opération de l'empyème, il s'étoit formé, dans l'eſpace de dix heures, une peau organiſée, ſervant de lien entre le poumon & la plèvre, & qui tenoit encore au reſte du ſang, coagulé à la vérité, mais non organiſé.

Un teſticule de coq ayant été introduit dans le bas-ventre d'une poule, étoit au bout de huit à dix heures fortement attaché au géſier, à l'omentum, & au duodenum, au moyen de membranes nouvellement formées, & parfaitement ſemblables aux anciennes; elles étoient aſſez longues & parſemées de vaiſſeaux qui partoient, ſoit du teſticule, ſoit des viſcères mentionnés: phénomène d'autant plus étonnant, que le teſticule étoit reſté un quart-d'heure ſur la table & avoit été froiſſé. M. *Michaëlis* eſt encore en poſſeſſion de cette pièce, ainſi que d'une autre préparation anatomique, préſentant un teſticule qui avoit été tout-à-fait écraſé, avant d'être appliqué à la crête d'un coq, avec laquelle il avoit néanmoins formé preſqu'auſſi promptement une concrétion ſi intime, qu'on a pu l'injecter.

En examinant la membrane rejetée par un malade attaqué du *croup* depuis peu de jours, M. *Michaëlis* a diſtinctement reconnu des vaiſſeaux ſanguins; mais d'un autre côté, ayant introduit dans le ventre d'une poule, quelques muſcles, & le cœur encore palpitant d'un pigeon, il les a trouvés au bout de quelques

jours ſans adhérence, bien que la lymphe qui en tranſſudoit, eût déja commencé à former des membranes.

M. *Michaëlis* a obſervé la même différence dans la régénération des nerfs. Quelquefois la nature y emploie pluſieurs mois ; d'autres fois elle répare en peu de ſemaines les plus grandes pertes de ſubſtance ; il paroît même que quelquefois peu de jours lui ont ſuffi. On n'auroit pas raiſon de prétendre que cette régénération ne ſauroit ſe faire en ſi peu de temps, vu que la nature n'a eu beſoin que d'un travail de dix-huit heures pour former de nouvelles membranes, pourvues d'artères, & probablement encore de nerfs.

On a trouvé des polypes charnus & des tumeurs enkyſtées d'un très-gros volume, & parſemées de nerfs. Que ces nerfs ſoient d'une nouvelle formation, ou des prolongemens de ceux qui exiſtoient déja, il n'en faut pas moins convenir que la nature ſait compoſer un tiſſu nerveux, qui n'eſt pas dans la conception primitive du plan qu'elle a exécuté, & qu'il n'y a vraiſemblablement pas plus de difficulté à prolonger les nerfs, c'eſt-à-dire, de faire jeter des filets nerveux dans un polype, que de faire pouſſer un tiſſu nerveux des extrémités d'un nerf coupé, juſqu'à ce que ces prolongemens ſe rencontrent & ſe joignent ; & cela d'autant moins qu'on ne peut guère expliquer ces prolongemens, ſans admettre une léſion dans les enveloppes qui contenoient les nerfs & les empêchoient de végéter: léſion qui dans ces cas peut produire le même effet que la ſection.

La doctrine de la régénération des nerfs mérite ſans contredit l'attention des médecins ; ſi elle eſt fondée, elle influera ſur différens points de la pratique

pratique chirurgicale ; par exemple, on n'espérera plus d'ôter la sensibilité à une partie en coupant le nerf qui s'y rend, à moins qu'on ne soit en état d'empêcher qu'il ne se régénère : on abandonnera, par cette même raison, la section du nerf dans le tétanos qui survient aux blessures des doigts ; enfin on s'abstiendra de faire l'amputation d'une extrémité dont le tronc nerveux a été coupé.

Présentons à present l'abrégé du petit nombre d'expériences que M. *Michaëlis* a détaillées, afin de servir de pièces justificatives.

Il a emporté trois quarts de pouce du second grand nerf sciatique à un chien ; au bout de vingt-six jours il a trouvé le vide rempli d'un tissu cellulaire ; mais les extrémités nerveuses n'étoient point concrètes avec ce tissu : l'extrémité inférieure étoit insensible & atrophiée ; la supérieure tuméfiée. Cet animal, ainsi que tous les autres auxquels on a coupé ce nerf & lié l'artère très-près du ligament de Poupart, n'en est pas devenu boiteux.

L'auteur ayant coupé au même chien le nerf phrénique au cou, il a trouvé les extrémités réunies dans l'espace de douze jours ; néanmoins la partie inférieure étoit atrophiée & insensible, tandis que la portion supérieure étoit tuméfiée. Il a enlevé ce nerf, & l'ayant entamé, il a voulu le déchirer dans sa longueur ; mais arrivé au nœud formé par le cal, il a essuyé une résistance invincible. La même chose a eu lieu en s'y prenant par en-bas, avec cette différence, qu'en employant une force modérée, il a fait sortir la partie inférieure du nerf du nœud dans lequel elle s'insinuoit, au moyen de deux pointes fibreuses, sans y être intimement unie.

Dans une autre expérience, M. *Michaëlis* a obſervé, au bout de dix jours, une régénération en apparence parfaite, d'un pouce de nerf phrénique, qu'il avoit emporté au chien : toutefois, la partie inférieure étoit encore inſenſible. Cette portion régénérée ſe diſtinguoit au premier coup-d'œil, car le tiſſu cellulaire qui l'entouroit étoit devenu dur, & la nouvelle ſubſtance nerveuſe, bien qu'en tout ſemblable à l'ancienne, étoit cependant moins brillante & un peu griſâtre, tandis que ſon volume n'égaloit pas celui du reſte. En fendant le nerf de haut en-bas, l'obſervateur a rencontré, à l'endroit de la régénération & de la jonction des deux bouts, la même réſiſtance que dans les autres expériences ; & ayant employé un peu de force, les deux portions ſe ſont ſéparées. Il n'en a pas été de même en commençant par en-bas ; la fiſſure s'eſt continuée ſans obſtacle, à travers la portion nouvellement formée. Il eſt vrai qu'un examen attentif lui a fait reconnoître que, même à l'extrémité de la partie inférieure, l'union n'étoit pas intime, & que la partie régénérée avoit jeté ſeulement pluſieurs filamens dans l'autre.

Un pouce & demi du nerf phrénique ayant été enlevé à un chien, il lui ſurvint auſſitôt des vomiſſemens abondans qui ont duré quelques jours, & une toux fatigante, laquelle a même continué après la ceſſation des premiers accidens. Un mois après cette déperdition de ſubſtance, tout a été ſi bien rétabli, qu'on pouvoit à peine diſtinguer la portion régénérée d'avec l'ancienne ; la ſection du grand nerf crural, faite trois mois auparavant, n'avoit pas non plus laiſſé la moindre trace.

Chez un autre chien, examiné deux mois

après lui avoir coupé le nerf phrénique, la réunion s'eſt faite ſi parfaitement, qu'on a pu le fendre en tirant même à travers la cicatrice, ſans eſſuyer de réſiſtance, & que les deux portions de nerf n'ont pu être déchirées à l'endroit de leur jonction : la ſoudure avoit été du ſang.

M. *Michaëlis* a ſerré très-fort par deux ligatures le grand nerf crural d'un chien, & a emporté entre ces deux ligatures un morceau de trois quarts de pouce : dix jours après, la perte a paru entièrement réparée, cependant la portion inférieure étoit atrophiée.

Il a coupé un pouce du nerf phrénique, du côté droit, à un chien qui, pendant quelque temps, a eſſuyé des vomiſſemens violens. Au bout d'un mois l'auteur a détaché ce nerf, dans toute la longueur du cou, du tiſſu cellulaire, & l'a trouvé complétement régénéré, avec cette différence que la portion régénérée étoit plus mince, & un peu moins blanche que le reſte. Le nerf, au-deſſous de la ſection, étoit de ſa groſſeur naturelle ; l'animal ſouffroit les plus vives douleurs, & eſſuyoit des convulſions du diaphragme toutes les fois qu'on piquoit ce nerf, ſoit au-deſſus, ſoit au-deſſous de la portion régénérée. Quinze jours après cet examen, M. *Michaëlis* a coupé au même chien le nerf phrénique du côté gauche, ſans qu'il en réſultât aucun accident ; & dès le troiſième jour il s'étoit déja formé une nouvelle ſubſtance, qui ſervoit d'intermède aux deux portions. Cette ſubſtance n'avoit pas un tiers de la groſſeur du nerf ; elle avoit d'ailleurs cela de particulier qu'elle n'étoit pas ſoudée au moyen d'un caillot de ſang, comme cela arrive ordinairement lorſqu'on ne fait que couper le nerf en travers, & que les deux

extrémités, éloignées l'une de l'autre d'un pouce, étoient concrètes avec les parties voisines ; la nouvelle substance étoit en outre aussi luisante que l'ancienne, avec laquelle elle avoit même une conformité parfaite lorsqu'on l'examinoit à l'aide d'un microscope. Ayant ensuite dénudé le nerf phrénique droit, il a reconnu que la portion régénérée avoit tellement grossi dans l'espace de dix-sept jours qu'il ne l'avoit point vue, qu'elle différoit à peine du reste du nerf, & qu'elle étoit encore plus sensible qu'auparavant. Le moindre attouchement, soit de cette nouvelle substance, soit de l'ancienne, tant au-dessus qu'au dessous de la première, causoit des mouvemens convulsifs.

M. *Michaëlis* l'a alors coupée pour la seconde fois en travers, & dès cet instant, le chien a été attaqué de mouvemens convulsifs, qui l'ont emporté peu de temps après.

L'auteur conclud de-là, que si la déperdition du nerf phrénique droit n'avoit pas été effacée par une véritable régénération, tous ces accidens auroient dû arriver lors de la section du nerf phrénique gauche ; & qu'ils ne sont survenus après une seconde solution de continuité, que parce qu'apparemment la nouvelle substance du nerf phrénique gauche n'avoit pas encore acquis la perfection nécessaire pour remplir les fonctions qui lui sont propres.

Il observe ensuite qu'antérieurement il avoit incisé au même chien les chairs de toute la moitié interne de la cuisse jusqu'à l'os, & que cet animal a commencé à marcher au bout de huit jours ; que la plaie étant parfaitement cicatrisée trois semaines après, le chien a couru aussi bien qu'auparavant ; qu'ensuite il a fait une incision

pareille à la moitié externe, enſorte qu'au moyen de cette double ſection, toutes les parties molles avoient été diviſées : cependant l'animal a commencé dès le troiſième jour à ſe ſervir de ſa patte, bien que la plaie ne fût pas encore fermée. M. *Michaëlis* a trouvé le nerf crural parfaitement guéri. Il ajoute : « J'avois emporté du tronc nerveux de l'autre cuiſſe un morceau de la longueur d'un pouce, que je trouvai au bout de quatre ſemaines ſi parfaitement régénéré, que le chien ſouffroit les plus violentes douleurs & de fortes convulſions toutes les fois que je piquois ou pinçois le nerf, dégagé de toute ſubſtance étrangère, ſoit au-deſſus, ſoit au-deſſous de l'ancienne plaie, ce qui n'empêchoit pas que la portion régénérée ne fût plus mince que le reſte ».

On lit enſuite quelques remarques ſur cette queſtion : les polypes, formés excluſivement par une lymphe coagulée, peuvent-ils avoir une ſtructure véritablement organique ? On a rejeté ſans examen l'aſſertion de quelques auteurs, qui ont déclaré avoir vu des maſſes de ſang extravaſé, ou, ce qui eſt la même choſe, des maſſes formées par la partie lymphatique du ſang, qui étoient réellement organiſées. Le baron *de Haller*, *Senac*, *Morgagni*, n'ont pas même héſité à leur refuſer toute créance.

« Sans entrer dans le détail des preuves, dit M. *Michaëlis*, je me crois autoriſé à penſer que la couenne du ſang des pleurétiques; que les polypes de la trachée-artère, ſurvenus au crachement de ſang, & qui ſont ſouvent une continuation immédiate du caillot; que ce caillot lui-même, les polypes dans l'angine membraneuſe, ceux qui leur reſſemblent en tout, & que les ma-

lades rendent quelquefois par le fondement ; que ces croûtes blanches, dont la consistance varie depuis celle de bouillie jusqu'à celle de membranes, même de cartilages, qui recouvrent quelquefois les viscères des grandes cavités, & y forment souvent un grand nombre d'adhérences vicieuses, entre les poumons & la plèvre, le cœur & le péricarde, le foie & le colon, &c. ; que la matière qu'on trouve dans le sac des anévrismes vrais ou faux ; la soudure qui réunit les lèvres des plaies, & remplace la substance perdue ; que le liquide qui se fige, lors des inflammations des poumons, dans les plus petites ramifications des bronches, & devient par-là la cause prochaine de la mort, en donnant à ce viscère la fermeté du foie, &c. ; que toutes ces concrétions sont formées par la même matière ; savoir : par la lymphe sanguine, cette lymphe plastique, à laquelle la physiologie & la pathologie font jouer un rôle si important ».

« En assurant comme témoin oculaire, poursuit-il, que j'ai vu devenir organisée cette même modification de la lymphe coagulable dans quelques cas où l'erreur étoit impossible, je ne vois pas de raison de récuser d'autres témoins, parmi lesquels il s'en trouve d'un très-grand poids & de la plus grande véracité, qui certifient avoir vu la même modification ».

« J'ai rencontré très-souvent à la suite de maladies inflammatoires, des membranes formées par une extravasation lymphatique, qui tenoient encore quelquefois à un coagulum de lymphe non organisé, qui étoient parsemées de vaisseaux sanguins, visibles même à l'œil nud, & qui attachoient les poumons à la plèvre, le cœur au péricarde, ou les divers viscères de l'abdomen

entr'eux. Il y a quelques années que j'en ai envoyé une notice à M. le conseiller *Richter*, qui lui a accordé une place dans sa bibliothèque chirurgicale. Je crus qu'il valoit la peine de constater l'existence de ces vaisseaux, attendu que le grand *Haller* l'a niée. J'ai vu avec plaisir que quelques observateurs modernes, entre autres M. *Stoll*, l'ont également reconnue. Les mêmes membranes & vaisseaux de nouvelle création, je les ai vus toujours se former à la suite des transplantations des testicules, dans les corps d'autres animaux, d'après l'idée suggérée par M. *Hunter*. Je me suis même convaincu que les polypes de la trachée dans le *croup* étoient véritablement organisés. *Monro* & *Hunter* ont injecté le caillot de sang, comme je m'en suis assuré chez le dernier ».

« Est-il donc juste après cela que l'Académie de chirurgie ait supprimé le traité de *Petit*, dans lequel il soutient que les polypes du cœur, & les masses polypeuses des anévrismes sont véritablement organisés ? (*Œuvres de M. PETIT*, vol. I, pag. 58). Convient-il de refuser sa croyance à *Collins*, qui a déclaré avoir vu des polypes du cœur entourés d'une membrane propre ? (*Voyez HALLER*, physiol., *t.* II, *pag.* 24.) & à *DIEMERBROECK* (*Opera*, p. 278), qui y a découvert de véritables vaisseaux, & à plusieurs autres qui sont des témoins également dignes de foi » ?

Uber die reproduction der nerfen, *&c.*

C'est-à-dire, *Sur la reproduction des nerfs ; par JUSTE ARNEMANN*,

docteur en médecine ; in-8° de 61 pages. A Gottingue, chez Dietrich, 1780.

13. L'auteur débute par des considérations sur la reproduction en général : il examine d'abord la diversité qui règne à cet regard dans les différens animaux ; il s'occupe ensuite de cette facilité avec laquelle les corps d'une organisation simple réparent les pertes qu'on leur fait essuyer ; il apprécie les exemples qu'on en a produits ; il indique les obstacles qui s'opposent à l'exercice de cette faculté réparatrice dans les animaux à sang chaud. De-là il passe aux détails qui regardent la reproduction des cheveux, de la peau, du tissu cellulaire, des ongles, des tendons, des membranes, des os, de la chair, des vaisseaux. Il estime que, de toutes les expériences faites sur ces parties, il résulte que la nature est la plus active dans les jeunes sujets, & d'autant plus que leur organisation est plus simple ; & que cette vertu se perd dans les organes les plus parfaits & dans un âge avancé.

Comme la régénération des nerfs mérite surtout une très-grande attention, M. *Arnemann* propose les objections qui se présentent contre le sentiment de MM. *Cruikshank*, *Fontana*, *Monro*, *Michaëlis* ; & après avoir fait une analyse sévère des expériences de ce dernier, il conclud que toutes les preuves, en faveur de la reproduction des nerfs sont insuffisantes, quelques-unes même contradictoires, & que les faits avancés pour confirmer cette doctrine ne sauroient être admis sans restriction. On y confond souvent, suivant lui, des accidens causés par les artères avec ceux qui sont propres aux

nerfs: on ſe trompe même dans les affections nerveuſes ſur le véritable ſiége du mal, & l'on eſt bien plus ſouvent ſujet à ſe méprendre dans les concluſions qu'on tire des bleſſures des nerfs, que dans celles que préſentent les autres plaies. Il regarde les prétendues régénérations nerveuſes comme un tiſſu cellulaire que l'inflammation a rendu compacte, & qui ſert de ſoudure aux extrémités du nerf, dont la ſupérieure étoit tuméfiée, calleuſe, & formoit un nœud quelquefois du volume d'un pois, tandis que l'inférieure étoit plus petite. Il auroit été à ſouhaiter que M. *Arnemann* eût développé les raiſons pour leſquelles la nature eſt, ſelon lui, moins capable de faire pulluler la ſubſtance nerveuſe que celle que forme le tiſſu cellulaire, & qu'il eût expliqué ce qui empêche de ſuppoſer que le tiſſu cellulaire eſt le tiſſu élémentaire de toute ſubſtance organiſée.

L'auteur a fait ſes expériences ſur des chiens: comme il a trouvé que le nerf phrénique y étoit le moins propre, il a préféré ceux de la huitième paire, mais ſur-tout ceux des extrémités. Dans aucun cas il n'a reconnu d'autre moyen d'union qu'un tiſſu cellulaire qui rempliſſoit d'autant plus promptement le vide, que celui-ci étoit plus petit.

M. *Arnemann* promet de donner dans la ſuite le détail de ſes expériences. En attendant il a publié à Gottingue une diſſertation intitulée: *Experimentorum circa redintegrationem partium corporis in vivis animalibus inſtitutorum prodromus* (*a*). Cet écrit académique ne peut qu'augmenter le deſir de voir paroître contre la ré-

(*a*) Annoncé *tom.* lxix, de ce Journal, *p.* 522.

génération des nerfs les preuves de fait qu'il a annoncées.

Cautions concerning cold bathing, &c. C'eſt-à-dire, *Précautions à obſerver, relativement à l'uſage des bains froids, & de la boiſſon des eaux minérales; par* GUILL. BUCHAN, *D. M. ſervant de ſupplément à la neuvième édition de ſa Médecine domeſtique; in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1786.

14. Il ne paroît pas qu'on abuſe ailleurs des bains froids & des eaux minérales au même point qu'en Angleterre. L'utilité de cette addition, à la médecine domeſtique, ſera donc plus grande pour les Anglois, que pour les autres nations.

De Scilla, ou *Diſſertation de médecine ſur la ſcille; par M.* PHIL. HENRI CASPARI *de Schavembourg, docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue, chez* Dieterich; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785. *In-4° de 40 pag.*

15. Depuis bien des ſiècles, la ſcille eſt d'uſage en médecine. On devoit effectivement attendre de grands effets d'une plante qui dans ſa fraîcheur donne la mort à de petits animaux,

qui en mangent, & qui excite des veſſies ſur les mains de ceux qui la touchent ſouvent & ſans précaution. On trouve dans cette diſſertation tout ce qu'on a écrit ſur la ſcille & ſes propriétés.

Tout le monde ſait qu'elle eſt antihydropique & diurétique ; ſa vertu, ſa réputation vermifuge, eſt moins ſolidement établie ; cependant le baron *de Storck*, premier médecin de l'empereur, emploie toujours contre les vers l'oxymel ſcillitique, avec les anthelmintiques, ce qui lui a toujours réuſſi, même contre le ténia. Voici ſa formule ordinaire :

Prenez, *Sel polychreſte*,
Racine de jalap en poudre,
De Valériane, } de chacun un gros.
Oxymel ſcillitique, quatre onces.
Mêlez.

On fait prendre quatre fois le jour, demi-once de ce mêlange aux adultes, & ſeulement un ou deux gros aux jeunes gens. Par ce ſeul remède, tous ceux qui étoient attaqués de vers, ont été guéris, pourvu qu'il n'y eût pas complication d'autres maladies. La ſcille eſt contraire à toutes les eſpèces de vers indiſtinctement, & M. *Caſpari* nous apprend qu'elle a guéri pluſieurs perſonnes du ver ſolitaire. M. *Murray*, profeſſeur de Gottingue, lui a dit, qu'après quelques doſes de la mixture purgative de M. *Storck*, une femme avoit rejeté par le vomiſſement pluſieurs parties du *tænia ſolium de* LINNÉ, leſquelles ſembloient être inanimées, & qui néanmoins réſuſcitoient alternativement, ſelon que M. *Murray* verſoit par-deſſus de l'eau

chaude ou froide; & que ce ne fut qu'après leur mort, qu'ils prirent cette figure oblongue ſous laquelle on les voit dépeints dans *Coulet* avec le faux nom de vers aſcarides.

Teoria e pratica dell' elettricità medica, *&c.* C'eſt-à-dire, *Théorie & pratique de l'électricité médicale de M. Th.* CAVALLO, *&c.*, *& de l'efficacité de l'électricité dans les ſuppreſſions des menſtrues; par le chirurgien G.* BIRCH, *traduction de l'anglois en italien, enrichie de quelques notes, & précédée d'une hiſtoire de l'électricité médicale; par* JEAN VIVENZIO, *chevalier de l'ordre royal & militaire Conſtantinien de S. George, premier médecin de LL. MM., &c. Grand in-4° de 157 pages, avec quatre planches gravées. A Naples, de l'imprimerie royale, 1784.*

16. Les ouvrages que M. *Vivenzio* offre à l'Italie ſont connus, & ont obtenu un accueil général. Quant à l'hiſtoire de l'électricité médicale, qui ſe trouve à la tête de la traduction, elle ne nous apprend rien; elle aſſure ſeulement à M. *P. F. Pivati*, juriſconſulte venitien, l'honneur d'avoir écrit le premier ſur ce ſujet.

D. CHRIST. FRIDER. REUSS, medicinæ professor. Tubingensis, dispensatorii universalis supplementum : *Supplément au dispensaire universel ; par M. CHRET. FREDER. REUSS. A Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787. *In-8°.*

17. Par une grande inadvertance typographique, l'article des onguens avoit été omis dans le dispensaire universel de M. *Reuss* ; ce professeur a profité de cette faute pour donner à son ouvrage un supplément assez volumineux.

Ayant rendu compte Du dispensaire (*tome* lxviij, *page* 155 de notre Journal), il est nécessaire d'en faire connoître le supplément. Il est divisé en trois parties ; la première contient ce qui regarde les onguens ; la seconde renferme, par ordre alphabétique, beaucoup de formules ; on trouve dans la troisième partie l'indication des maladies, & celle des formules qui peuvent y êtres utiles. Ce volume est terminé par un *appendix*, où l'on donne l'explication des termes pharmaceutiques, & la préparation des médicamens.

Etrennes à l'humanité, ou *Recueil de préservatifs contre-plusieurs maladies qui affligent l'homme, & peuvent lui causer la mort. Recueil très-curieux & très-*

utile pour les curés, chirurgiens, pères de famille, laboureurs, fermiers, &c. A Paris, chez Sorin, *libraire quai des Auguſtins, près la rue Gilles-Cœur,* 1787. *In-16 de 107 pag.*

18. On peut ſe faire une idée de ces préſervatifs, & du jugement avec lequel ils ont été rédigés, par ce qu'on y dit de l'eau de goudron: *c'eſt un préſervatif ſûr & merveilleux contre le ſang corrompu ou appauvri, la morſure des bêtes venimeuſes, le poiſon, les ulcères, les paralyſies, l'aſthme, le ſcorbut, les maladies de la peau, & toutes les maladies dangereuſes auxquelles l'humanité eſt expoſée.*

GUILIELMI-GODOFREDI PLOUCQET, profeſſoris medicinæ Tubingenſis, commentarius medicus in proceſſus criminales ſuper homicidio, infanticidio, & embryotomia: *Traité de médecine, relativement aux inſtructions criminelles, ſur l'homicide, l'infanticide & l'avortement volontaire; par* GUILL. GODEF. PLOUCQUET *de Tubinge. A Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787. *In-8° de 370 pag.*

19. M. *Ploucquet* avoit publié il y a dix ans un écrit allemand ſur ces ſujets importans de ju-

risprudence criminelle, où les lumières des médecins doivent éclairer les juges. L'édition en fut promptement épuisée. De nouvelles observations & un examen plus approfondi, ont engagé l'auteur à revoir son ouvrage, à l'augmenter & à le refondre. Mais pour le rendre d'une utilité plus générale, il l'a mis en latin. Il est divisé en trois parties principales, annoncées dans le titre.

Quoiqu'il ait paru depuis quelques années divers ouvrages sur la médecine ou la chirurgie légale, celui-ci mérite d'être accueilli : la clarté, l'exactitude des descriptions, les recherches nombreuses qu'il contient, le feront toujours distinguer. Il sera de la plus grande utilité pour tous ceux qui peuvent être consultés par quelques tribunaux, afin de décider si les marques qu'on apperçoit sur tel ou tel cadavre prouvent l'assassinat. On y verra que souvent ces marques sont trompeuses, & qu'ainsi on ne peut apporter trop de circonspection, puisqu'il s'agit de la vie ou de la mort d'un accusé. Une traduction française de ce traité pourroit être utile à un grand nombre de chirurgiens des petites villes, que les juges sont souvent obligés d'employer pour dresser un rapport juridique, mais qui n'ayant pas toutes les lumières nécessaires, ont quelquefois commis de fatales erreurs.

PROSPECTUS de M. ARNEMANN, docteur en médecine à Gottingue, traduit de l'allemand.

La médecine est riche en découvertes ; mais l'histoire de ces découvertes a été trop négligée,

Quelques écrits périodiques annoncent, il eſt vrai les nouvelles inventions ; mais cela ne ſuffit pas. Un ouvrage dans lequel on conſigneroit les pièces originales, les rudimens de toutes les découvertes, relatives à l'art de guérir, les noms des inventeurs, la deſcription & la date de ces découvertes, les améliorations qu'elle éprouveroit par la ſuite ; qui démontreroit par des preuves authentiques, par des textes formels, qu'une invention, publiée comme nouvelle, appartient à un auteur plus ou moins ancien ; un tel ouvrage, dis-je, ne ſeroit-il pas utile & même néceſſaire ?

J'avoue que cette entrepriſe, par ſon étendue, ſurpaſſe les forces d'un ſeul homme, puiſqu'il ſeroit obligé d'embraſſer également toutes les parties de la ſcience ; mais, d'un autre côté, je vois fort bien que dans ma ſituation, à la ſource de tous les objets littéraires, ce plan peut ſe réaliſer. Depuis pluſieurs années, j'ai employé à la compoſition de cette hiſtoire tout le temps que m'ont laiſſé & mes occupations journalières, & l'édition de la ſeconde partie de mes expériences ſur la régénération (*a*). Cependant le terme où cet ouvrage ſera publié me ſemble encore très-éloigné. La vie la plus longue ſuffiroit à peine pour lui donner une certaine perfection. Les livres s'étant prodigieuſement multipliés dans toutes les branches de la médecine, comment un ſeul homme pourroit-il ſeulement les parcourir ? Ce n'eſt pourtant qu'en les conſultant qu'on peut y retrouver ces découvertes, dont les plagiaires cachent avec ſoin la ſource,

(*a*) Ces expériences de M. *Arnemann* ſont annoncées Journal de médecine, *tom.* lxix, *page* 522.

pour s'en faire honneur, en les annonçant comme nouvelles & de leur invention.

Il faut donc, pour l'exécution de ce travail, le concours de plusieurs savans réunis. Je réclame & j'invoque leurs secours. Je recevrai avec la plus vive reconnoissance tout ce qui aura rapport à cette histoire; la notice des sources, devenue rare aujourd'hui; des extraits d'écrivains particuliers, qui auroient fait connoître quelque découverte intéressante; une liste même d'auteurs qui ne contiennent rien de remarquable; les citations des passages qui concernent une matière particulière, & qui souvent coûtent beaucoup à trouver, & autres choses semblables.

L'histoire des découvertes dans chaque partie séparée de la médecine, paroîtra à part. Mais quelle partie paroîtra la première, & quand paroîtra-t-elle? C'est ce qui dépend entièrement des circonstances & des secours des savans, auxquels je promets témoigner publiquement ma reconnoissance la plus sincère, pour les lumières qu'ils voudront bien me communiquer.

Zoologie universelle & portative, ou *Notions élémentaires du règne animal; ouvrage dans lequel on a joint la méthode à la description de tous les animaux nommés en notre langue, & des espèces anonymes les plus intéressantes, avec une concordance de divers noms qui leur ont été donnés; le tout disposé*

ſelon l'ordre alphabétique, rapporté à l'ordre méthodique. Par l'abbé RAY, *garde des cabinets du Lycée, &c. &c.*

Après beaucoup d'incertitudes ſur la marche que je ſuivrois, dit M. *Ray*, je me ſuis décidé pour l'ordre alphabétique, comme le plus commode à ceux qui conſultent : car cet ouvrage eſt plus fait pour être conſulté que pour être lu. Ainſi il eſt compoſé des méthodes & d'une concordance réunie à un dictionnaire univerſel des animaux ; & j'ai tâché que ce dictionnaire fût plus exact & plus complet que les ouvrages de ce genre, même les plus volumineux. Je ne connois en effet aucune de ces compilations zoologiques à laquelle on ne puiſſe reprocher une foule d'omiſſions, d'inexactitudes & d'incohérences.

Cet ouvrage n'attend plus que le moment où il occupera la preſſe. Il ſera borné à un ſeul volume *in*-4°. de ſept à huit cents pages, en deux colonnes, caractère *philoſophie*, ſur beau papier. Pour ne m'expoſer ni au regret d'en avoir fait tirer trop peu d'exemplaires, ni au déſagrément de les avoir trop multipliés, je ne le livrerai à l'impreſſion que dans deux mois. Ce temps ſera employé à recevoir les noms des perſonnes qui ſe feront inſcrire ; & celles qui ont le projet de le faire, ſont priées de ſe préſenter au plutôt : on tirera peu d'exemplaires au-delà du nombre néceſſaire pour les ſatisfaire. Le prix de l'ouvrage, broché, ſera de dix livres, qu'on ne paiera qu'en le recevant. On peut ſe faire inſcrire à Paris, chez *Belin*, rue Saint-Jacques, près S. Yves, & chez *Royez*, quai des Augu-

ſtins, près du pont-neuf. Dans les provinces & pays étrangers, chacun peut s'adreſſer à un des libraires de ſa ville, qui fera parvenir, franc de port, directement ou indirectement, l'engagement en ſon nom à un des libraires ci-deſſus nommés. Les perſonnes qui fréquentent le Lycée ſont prévenues que le libraire qu'on y trouve eſt autoriſé à les inſcrire. Les exemplaires qui reſteront, la liſte des Souſcripteurs remplie, ſeront vendus douze livres, brochés.

ANNONCE.

BAINS DE M. ALBERT.

Afin de donner une connoiſſance préciſe de cet établiſſement utile, nous nous ſervirons du rapport des commiſſaires nommés par la Faculté de Médecine pour en examiner les détails.

M. *Albert* avoit formé le projet de cet établiſſement dès 1769. Il ſe préſenta dès-lors devant la Faculté, qui nomma des commiſſaires; ſur leur rapport, par un décret du 21 janvier de la même année, la Faculté a jugé que l'on devoit applaudir aux vues de l'établiſſement propoſé, & qu'il falloit en encourager l'entrepriſe. Mais en louant le deſir du ſieur *Albert* de ſe rendre utile au public, la Faculté s'étoit réſervé, après l'exécution de ſon plan, à lui accorder une nouvelle approbation; le décret en forme eſt ſigné de M. *Thieullier*, lors doyen.

Sans doute que différens obſtacles ont retardé l'exécution du projet. Le ſieur *Albert* s'eſt enfin rendu de nouveau à la Faculté, dont il de-

ſiroit d'obtenir l'approbation. Les commiſſaires nommés ſe ſont tranſportés dans la maiſon que le ſieur *Albert* a fait conſtruire *ſur le quai d'Orſay, au coin de la rue de Belle-Chaſſe, en face de la rivière & du jardin des Tuileries.* Voici la deſcription qu'ils en ont donnée.

Le bâtiment eſt compoſé de quatre corps de logis, au milieu deſquels eſt une cour vaſte; la diſtribution des différens étages, rez-de-chauſſée, premier & ſecond, comprend à-peu-près quatre-vingts pièces : la moitié eſt deſtinée à l'uſage des hommes, & l'autre à celui des femmes; de ces quatre-vingts pièces, cinquante ſont garnies d'une baignoire & d'un lit; elles ſerviront à l'uſage des bains ordinaires: deux autres contiennent chacune deux baignoires; elles ſont deſtinées pour ceux qui voudront faire uſage des bains ordinaires & des bains compoſés: dix-ſept autres pièces doivent ſervir à ceux qui prendront des bains de vapeurs & des douches. Le zèle du ſieur *Albert* pour le bien public, malgré la dépenſe conſidérable que cet établiſſement doit avoir occaſionnée, lui a fait conſacrer pour les pauvres deux pièces particulières, garnies chacune d'une baignoire, & munies des choſes qui peuvent être néceſſaires.

Les bains de vapeurs s'adminiſtrent de deux manières : la pièce deſtinée à donner le bain à la manière ruſſe, eſt partagée en deux ſections égales; l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes, ſans aucune communication de l'une à l'autre, quoique la chaleur ſoit pouſſée par un ſeul & même foyer. Ces deux parties ſont entourées de gradins, ſur leſquels on pourra s'aſſeoir & choiſir le différent degré de chaleur;

la partie réſervée pour les dames doit être diviſée en ſix caſes fermées par des chaſſis de cannevas, afin que chaque femme puiſſe être iſolée.

Les étuves ſont de deux eſpèces ; les unes ne ſont autre choſe qu'une boîte, dans laquelle étant enfermé juſqu'au cou, on peut recevoir, à l'aide de tuyaux placés à la partie inférieure, les vapeurs quelconques ſimples ou compoſées de parties médicamenteuſes, ſuivant l'indication du médecin, & dont on peut modérer la chaleur par une ouverture latérale qui y eſt pratiquée.

Les autres étuves ſont ſéches & reſſemblent aux fours uſités en Allemagne : ce ſont des chambres preſque ſphériques qui ſont chauffées par-deſſous leur plancher, dans leſquelles on peut porter la chaleur au plus haut degré.

Les douches ſont aſcendantes, ou deſcendantes, ou latérales, & dirigées à volonté, ſuivant la partie affectée & l'intention du médecin ; la douche deſcendante a douze lignes d'épaiſſeur, & tombe de neuf pieds de hauteur, & pouſſée verticalement par ſix pieds de chaſſe: on peut diminuer le volume de cette lame, en donnant moins d'ouverture aux robinets qui gouvernent la chûte.

La douche aſcendante eſt une colonne d'eau cylindrique de neuf lignes de diamètre, allant de bas en haut juſqu'au plancher avec une très-grande force : de cette ſeconde douche, avec un tuyau courbe & dirigé à volonté, on obtient les différentes douches latérales & locales.

Les douches peuvent être chaudes ou froides à volonté.

Dans toute la diſtribution du bâtiment, il y a des canaux d'eau chaude, & d'eau froide.

Les douches ſont placées dans une pièce que l'on peut échauffer à un très-haut degré par les ſerpentins qui rampent ſous le marbre dont elle eſt pavée : cette pièce eſt précédée de deux autres moins chaudes, dans leſquelles on peut s'eſſuyer & reprendre la température de l'air de l'atmoſphère.

L'eau qui fournit aux différens uſages de ces bains, eſt élevée par une pompe double aſpirante & refoulante, établie dans la cave de ce bâtiment, & par le moyen d'un aqueduc pratiqué, tant ſous le bâtiment que ſous le quai, & qui communique par un tuyau qui aſpire à vingt-cinq pieds dans la rivière : cette eau eſt amenée dans un réſervoir fort conſidérable partagé en deux parties ; l'une plus petite, remplie de ſable, au travers duquel l'eau filtre avant que de paſſer dans l'autre qui eſt beaucoup plus grande ; l'eau ainſi épurée, eſt de-là conduite par une multitude de tuyaux qui ſerpentent dans les corridors dans les différens lieux où l'on en a beſoin.

La Faculté par ſon décret, du vendredi premier août 1783, a prononcé que l'on devoit encourager & favoriſer cet établiſſement.

L'Académie royale de chirurgie, après avoir fait examiner auſſi par ſes commiſſaires, les bains médicinaux de M. *Albert*, a déclaré dans ſa délibération du jeudi 6 novembre 1783, que *cet établiſſement étoit très-utile, digne de la confiance du public & de la protection du gouvernement.*

La Société royale de médecine n'a pas jugé moins favorablement de l'établiſſement de M. *Albert ;* après avoir entendu le rapport de ſes

commissaires, elle prononça le 14 mai 1784, que *cet établissement méritoit la reconnoissance du public, l'approbation des médecins, & la protection du gouvernement.*

Nos 1, M. BERTHOLET.

2, 4, 5, 9, 12, 13, 14, 16, M. GRUNWALD.

3, 6, 7, 8, 18, M. ROUSSEL.

10, M. HUZARD.

11, 15, 17, 19, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de février 1787.

Page 272, ligne 10, supprimez le *le* au commencement de la ligne.
Page 283, ligne 4, Fode, *lisez* Tode.
Page 314, ligne 1, Kentisch, *lisez* Kentish.
Page 349, ligne 13, impulsion, *lisez* impression.

TABLE.

OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1787, n° 4. *Réflexions sur les observations insérées dans le Numéro précédent*, Page 3

Précis des Observations de M. Le Tual fils, sur la fièvre miliaire avec des Réflexions. Par M. Gosset, *médecin*, 61

Observation sur une rechute causée par une vive affection de l'ame, &c. Par M. Caratery, *méd.* 76

Observat. sur une aliénation d'esprit. Par M. Pothonier, *méd.* 85

Observat. sur l'utilité des frictions sèches dans quelques affections nerveuses. Par M. Naudau fils, *médecin.* 87
Remarques touchant les observations pratiques de M. *Lucas, sur l'amputation.* Par M. Lancelot-Haire, *chirurgien,* 89
Observ. sur un écoulement spermatique dans un cheval. Par M. Huzard, 105
Remarques, 108
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février, 1787, 110
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 114
Observations météorologiques faites à Lille, 117
Maladies qui ont régné à Lille, 118

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie. 119
Médecine, 125
Chirurgie, 149
Vétérinaire, 150
*Lettre à M. Buc'hoz, auteur de l'*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, &c. 158
Physiologie, 163
Matière médicale, 178
Electricité, 180
Pharmacie, 181
Jurisprudence médicale, 182
Prospectus de M. Arnemann, méd. 183
Autre Prospectus, 185
Annonce, 187

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'avril 1787. A Paris, ce 24 mars 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1787.

DU MOUVEMENT DE LA TRANSPIRATION;

Par M. LE COMTE, docteur en médecine à Evreux (*).

I. J'AI dit qu'un œuf verni ne donnoit rien ſous la poule ; ce n'eſt pas que le vernis tue le germe, ou qu'il porte la pourriture dans les liqueurs qui l'envi-

(*) *Voyez* vol. lxviij, pag. 424, & vol. lix, p. 266.

Le numéro 5 des Obſervations faites dans le département des hôpitaux civils paroîtra avec le numéro 6 dans le cahier de juin.

ronnent. Un œuf dont on a ainſi arrêté la tranſpiration, devient au contraire preſque inaltérable : il eſt au bout d'un an ce qu'eſt celui qui vient d'être pondu (*a*); & en lui ôtant cet enduit, il peut êrte couvé avec le même ſuccès (*b*). S'il a beſoin de tranſpirer pour qu'un poulet en écloſe, c'eſt donc parce que ſans tranſpiration le poulet ne peut ſe développer.

II. Il ne ſuffit pas qu'au ſortir du corps de l'embryon le principe du développement tranſpire, ou ſe diſtribue dans les liqueurs de l'œuf. Il le peut ſous le vernis, & cependant le vernis arrête tout le progrès du développement. Il faut donc de plus que l'humeur vitale puiſſe s'écouler au dehors par les pores de la coque.

III. Pourquoi cette néceſſité ? C'eſt qu'il en eſt de ce premier élément du poulet, ou des liqueurs préparées pour le nourrir, comme de l'autre élément où il doit paſſer un peu plus tard; c'eſt que ces liqueurs, pénétrées à un certain point de la matière du développement, n'en peuvent plus recevoir; & comme tout mouvement organique dépend du libre

(*a*) Reaumur, *loc. cit. II*, pag. 277, 278.
(*b*) Pag. 317.

cours de cette matière, ſa tranſpiration étant arrêtée par le vernis, rien ne va plus. Ainſi le poulet éclos n'a pas ſeulement beſoin d'un air pur, mais d'un air libre, ou du moins d'un air en maſſe ; &, comme le melon ſur lequel le jardinier n'auroit pas ſoin d'élever un peu ſa cloche, il périroit promptement dans une portion d'air, même aſſez conſidérable, qu'on iſoleroit entièrement du reſte.

IV. *Boerhaave* ſe demandoit pourquoi un air ſans mouvement & circonſcrit dans un petit eſpace perdoit ſes propriétés relativement à la vie (*a*). « Semez, dit-il, une graine au fond d'un vaiſſeau de verre, que vous couvrirez enſuite de manière à intercepter tout accès à un nouvel air. Que rien ne manque au reſte, ni le choix de la terre, ni le degré de chaleur que la plante deſire : elle germera, mais pour périr peu de temps après. A cette graine ſubſtituez un moineau, même un inſecte, & le plus commun de tous, une mouche ; ils mourront encore plus promptement (*b*). Cette expérience ſi certaine, ajoute-t-il, me paroît abſolument

(*a*) *Inſtitut.* n°. 625.
(*b*) *Prælect. in hunc loc.*

inexplicable. Je ſoupçonne dans cette portion d'air, non un ſurcroît de chaleur que le thermomètre ne marque point, non un ſimple excès d'humidité, non pas même la ſeule diminution du reſſort, mais un ſecret principe de vie qui nous eſt encore inconnu, & que peut-être un autre ſiècle découvrira (*a*) ». Cette découverte que *Boerhaave* attendoit, ſe réduit, comme on voit, d'une part à un phénomène chimique, c'eſt-à-dire, à la diſtribution du principe odorant de la tranſpiration dans tous les interſtices d'une portion d'air, de ſorte qu'il n'y reſte plus de place pour de nouvelles émanations; & de l'autre, à l'inévitable néceſſité de la tranſpiration pour l'entretien de la vie.

V. Cet air, chargé de la matière de la tranſpiration, eſt devenu par conſéquent inutile pour la vie. M. *Hales* lui a rendu ſa première propriété, en lui donnant du mouvement par l'action d'un ſoufflet (*b*); & c'eſt auſſi le moyen auquel on a recours dans les mines, pour empêcher les ouvriers de ſuffoquer (*c*). C'eſt que le

(*a*) *Prælect. loc. cit.* & n°. 203.
(*b*) HALLER, *not. m. in Prælect.* n°. 203.
(*c*) *Idem*, not. *qq. in.* n°. 625.

principe volatil de la tranſpiration eſt plus léger que l'air, que le mouvement en conſéquence l'en dégage, & rétablit l'air dans ſa pureté.

Ce que fait le mouvement, la légéreté reſpective des deux élémens peut le produire dans le repos. Ainſi dans une ſalle de ſpectacles, l'air le moins ſain ou le moins propre à être reſpiré, eſt celui qui approche le plus du plancher.

Cette dernière ſéparation cependant, celle qui dépend du ſimple repos, ne paroît pas prompte ; autrement un chien ne pourroit pourſuivre long-temps, comme il fait, un animal ſouvent très-éloigné ſur les traces duquel on le met. On ne peut douter qu'elle ne ſoit relative à la denſité de l'air : ainſi l'odeur d'un parterre ſe fait plus ſentir le matin & le ſoir, que dans le milieu du jour, quoique dans ce dernier cas les plantes tranſpirent beaucoup plus.

VI. J'ai remarqué que le premier élément du poulet étoit les liqueurs qui l'environnent. Sa tranſpiration peut donc ſe mêler à un certain point, même à de l'eau ; car ces liqueurs en contiennent. Ainſi, quoique le bain tiède ne ſoit que de l'eau pure, on ne peut douter que

l'homme n'y tranſpire. Il eſt même probable qu'il y tranſpire plus que dans un air qui auroit la même température, & dans lequel on le placeroit tout nud, parce que l'évaporation de la peau dans cette ſeconde circonſtance, en produiſant un petit froid qui n'a pas lieu dans le bain, occaſionne le reſſerrement des artères cutanées. Il paroît cependant certain que dans le poulet & dans les autres êtres qui, comme lui, doivent vivre dans l'air, le principe de la vie a beaucoup moins de rapport avec l'eau, même tiède, qu'avec l'air. Ainſi les graines germent à l'humidité; mais la petite plante enſuite, ſi l'air lui manque, ne tarde pas à périr; & de toute cette couvée que M. *de Réaumur* entretint dans un bain d'eau chaude, aucun poulet, non-ſeulement ne vint à bien, mais ne vécut long-temps dans ſa coquille. Un homme ſe ſoutient dans un bain de cette eſpèce, parce que la tranſpiration pulmonaire ſupplée à celle de la peau, lors même que celle-ci eſt nulle. Je ſuis donc porté à croire que les liqueurs dans leſquelles le germe du poulet tranſpire, ont pour ſeconde deſtination d'empêcher, comme ſa coque, que ſa tranſpiration ne ſoit trop abondante.

VII. Dès avant que le poulet écloſe, la nature commence à l'habiller; elle n'a pas pris le même ſoin pour l'homme. Comme elle le deſtinoit à peupler toute la terre, en lui donnant la raiſon, elle a laiſſé à ſa liberté le choix de ſes habits, ſuivant les climats où ſes beſoins le porteroient. C'eſt à lui par conſéquent à chercher ceux qui réuniſſent le double avantage de lui conſerver ſa chaleur naturelle, & de ſe charger de la matière de ſa tranſpiration. Il paroîtroit s'enſuivre d'une expérience de M. *de Réaumur*, que la laine n'eſt pas propre à ce dernier uſage. Il enveloppa dans de la flanelle quelques-uns des œufs que l'humidité de ſes premières couches lui faiſoit généralement perdre; & il les perdit de même (*a*). J'ignore à quoi cet accident a pu tenir; mais il eſt certain qu'il n'eſt aucune des matières ordinaires de nos habillemens, qu'un chien ne puiſſe reconnoître pour avoir touché au corps de ſon maître, & dont le tiſſu par conſéquent ne puiſſe recevoir & retenir le principe caractériſtique de la tranſpiration : ce fait ſe confirme par un autre preſque auſſi commun; celui d'un chat

(*a*) *Loc. cit.* tom. j, p. 275; 276.

ou d'un petit chien qui paſſe toute une nuit entiérement caché entre des draps, où à ſa propre tranſpiration ſe joint celle de ſa maîtreſſe, & qui, malgré la chaleur, malgré l'humidité de l'air, malgré la petiteſſe du volume qui lui en reſte, & qu'il eſt obligé de rentraîner ſans ceſſe dans le poumon, ne donne pas le plus léger indice de l'anxiété qui le prendroit en moins de trois-quarts d'heure ſous une cloche de verre. Si l'air reſte pur dans ce cas, ce ne peut-être que parce que la matière de la tranſpiration ſe diſtribue dans les enveloppes de l'animal avec plus de liberté même que dans l'air. Il eſt vrai qu'elle y reſte auſſi, bien plus obſtinément, & que la propreté par conſéquent eſt indiſpenſable dans les habits, ſi l'on veut conſerver à la peau toute ſon action. On reconnoît ceux qui gouvernent les moutons, les chevaux & les autres beſtiaux, à l'odeur particulière de leurs vêtemens; odeur qui ne ſe perd bien qu'à la leſſive: nouvelle preuve de la miſcibilité du principe volatil de la tranſpiration avec l'eau.

VIII. A meſure que le principe de la vie s'évapore par une extrémité du ſyſtême vaſculaire, la matière des alimens le re-

fournit à l'autre extrémité. Dans les plantes terreſtres, comme dans le poulet éclos, ces deux extrémités, ou ces deux ordres de vaiſſeaux, ont ceci de différent; que les uns redoutent l'humidité, & que les autres la deſirent, ou du moins avec très-peu d'air, aſſez d'humidité pour délayer les ſucs dans leſquels le principe de la vie eſt mêlé: ainſi, dans les plantes dont il s'agit, tandis que la tige & les branches s'élèvent dans l'air, qui eſt leur élément, les racines ſe prolongent dans la terre; & dans le poulet & les animaux qui lui reſſemblent, tandis que le corps eſt plongé dans l'air où leur tranſpiration s'écoule, les vaiſſeaux qui prennent le principe de la vie parmi les alimens, demandent de l'eau, qui leur aide à le dégager.

On a cherché les cauſes de cette action des vaiſſeaux qui pompent le chyle. L'exemple des plantes prouve que c'eſt une véritable ſuccion, déterminée par le mouvement de la tranſpiration, nulle par conſéquent en hiver où les plantes ne tranſpirent plus, foible d'abord au printemps, & conſidérable enſuite lorſque toutes les feuilles développées rendent la tranſpiration très-abondante. Ce que les plantes ont de particulier, c'eſt, 1°. qu'on ne voit point le réſidu de leurs

digeſtions, parce que leur nourriture n'eſt pas, comme celle des animaux, contenue dans des canaux qui la préſentent aux petites bouches des racines; 2°. c'eſt que les racines ont, comme la tige, la propriété, non pas de croître tant que la plante vit, mais de pouſſer de nouvelles branches, qui ſuppléent aux anciennes lorſque celles-ci ſont devenues inutiles.

Il ſuit de ce parallèle, que le choix des alimens ne nous importe pas moins qu'aux plantes le choix du terrain; que comme les racines attirent de toutes parts les ſucs de la terre, de même les vaiſſeaux lactés attirent le chyle de tout le canal inteſtinal à proportion de la tranſpiration; que ces vaiſſeaux ne ſe renouvelant pas comme les racines des plantes, une des premières attentions pour la ſanté, eſt de les débarraſſer de temps en temps des matières étrangères qui peuvent en déranger l'action; que les purgatifs vont à ce but, lorſque de leur opération il réſulte, ce qui eſt ordinaire, moins de liberté de ventre.

Ce qui eſt commun aux deux règnes, c'eſt que de la même nourriture, ou des mêmes ſucs, chaque eſpèce ſépare une ſève qui lui eſt propre, & qui ſe tranſmet de l'individu à ſa ſemence; enſorte que

dans toute la ſuite des générations les caractères de la tranſpiration d'une eſpèce ſe retrouvent perſévéramment les mêmes. Je n'ai pas beſoin de dire que cette ſève particulière eſt le principe de la vie. J'ai averti que cette matière étoit preſque toute faite dans nos alimens : ce qui le perſuade encore, c'eſt que les mêmes graines, ſi on les sème à poignées, comme le bled, le lin, le chanvre, ne réuſſiſſent pas pluſieurs années de ſuite dans la même terre. Ce principe cependant eſt loin d'être, & dans les alimens, & à l'origine des vaiſſeaux qui l'y prennent, ce qu'il eſt à l'extrémité des vaiſſeaux qui le tranſmettent au dehors ; le chien nous l'a prouvé. Il eſt encore plus loin d'être dans l'embryon, ce qu'il ſera dans le même individu parvenu à ſa maturité, ou à l'état adulte. Ainſi, ni l'odeur, ni la ſaveur, ni les autres qualités d'une graine, ne ſe retrouvent plus dans la petite plante qui en vient de naître : les plantes les plus odorantes, cueillies lorſqu'elles viennent de lever, ne ſentent que l'herbe, & les plus vénéneuſes peuvent ſe manger impunément. Ce principe de la vie, quoique contenu dans les ſucs qui nous nourriſſent, eſt donc une production organique qui n'acquiert toutes ſes pro-

priétés, & celle ſur-tout de féconder les ſemences, que lorſque les ſolides ont acquis leur entier développement. Ainſi la race humaine ſeroit condamnée demain à l'anéantiſſement, ſi demain une nouvelle loi du Créateur réduiſoit notre vie au deſſous de la puberté. Avec la matière féminale, le germe reçoit donc un principe de vie tout autrement travaillé que celui que ces organes lui rendent aux dépens de ſa nourriture. Ce principe, évaporable comme il eſt, ne peut pas lui reſter long-temps; mais ſa vie étant commencée, celui qu'il ſe prépare à lui-même, lui ſuffit enſuite pour parcourir à ſon tour tous ſes âges. On apperçoit là quelle eſt la ſource de cette chaleur propre que M. *de Réaumur* a reconnue dans le poulet, & qui augmente enſuite de plus en plus avec le temps. On voit comment le chien ne confond point la trace d'un vieux animal avec celle d'un jeune; comment dans une eſpèce chaque âge peut avoir ſes épidémies particulières; & la chimie doit perdre probablement l'eſpoir d'imiter le principe de la vie.

IX. Point de développement ſans une chaleur déterminée, mais qui varie ſelon les eſpèces: la chaleur eſt donc l'ame de

la nature. Cependant, avec cette chaleur même, un œuf verni ne donne point de poulet. Avec la chaleur par conſéquent, point de développement encore, avons-nous dit, ſi le germe n'a la liberté de tranſpirer. Pourquoi ſans cette ſeconde condition, le cœur & les artères reſtent-ils ſans mouvement? C'eſt ſans doute parce que, malgré la chaleur propre à les tirer de l'inaction, & malgré la préſence du principe de la vie, leur mouvement ne peut avoir d'autre direction que celle du mouvement de la tranſpiration. Si le cœur pouvoit pouſſer les humeurs dans un autre ſens, il agiroit ſous le vernis, & indépendamment de la tranſpiration, dès qu'un certain degré de chaleur lui ſeroit appliqué; & ſi de cette action il ne réſultoit pas un poulet bien organiſé, il en réſulteroit au moins quelque choſe. Ce principe de la vie roule donc, mêlé dans les mêmes canaux, avec le ſang & les autres humeurs; & le ſang & toutes les humeurs n'ont de mouvement qu'autant que la matière de la tranſpiration peut en avoir, & vers les mêmes points. Les loix du mouvement du ſang ſont donc celles du mouvement de la tranſpiration.

Obſervons 1°. que ce n'eſt point le

cœur qui commence. Celui-ci ne s'émeut dans le poulet qu'à une chaleur de 31 ou 32 degrés. Le principe de la vie, ou le principe volatil de la tranſpiration, eſt ſenſible à une chaleur beaucoup moindre : il coule, il s'échappe au travers d'un œuf non verni, même dans un lieu frais, où ni le cœur, ni les artères ne peuvent s'ébranler ; il coule par conſéquent inutilement pour le progrès du germe ; comme rien ne le remplace, il s'épuiſe, il tarit, & un œuf où le germe étoit très-vivant d'abord, n'eſt plus bon à rien. Le premier reſſort de la vie n'eſt donc pas le cœur, comme on l'a penſé, mais la matière ſéminale, ou la matière ſubtile de la tranſpiration.

Ajoutons 2° cette remarque importante, que le poulet a des veines comme l'homme, & que, malgré leur communication avec les artères, tout mouvement des humeurs eſt arrêté dans l'embryon par le vernis étendu ſur ſa coquille. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement le mouvement du ſang dans les artères qui devient impoſſible ſans la tranſpiration, mais encore ſon retour par les veines, & par conſéquent la circulation. C'eſt le cas d'un homme qui périt ſuffoqué dans un air méphitique, ou d'un animal qui

meurt ſous une cloche de verre, quoique l'une & l'autre cauſe n'arrête que l'action des petites artères exhalantes du poumon, ſans intéreſſer celle des veines.

X. Tout mouvement du principe de la vie ne fait pas le mouvement du reſte des humeurs. Nous venons de voir qu'il a beſoin d'une meſure déterminée, pour entraîner tout le torrent ſur ſes pas; & cette meſure, c'eſt la chaleur portée à un point à-peu-près précis, qui la donne. Dans le poulet, c'eſt le 31e ou 32e degré. Pourquoi, au deſſous de ce terme, le principe de la vie s'écoule-t-il en pure perte, ou ſans exciter l'action du cœur & des artères? Je l'ai dit ailleurs; c'eſt ſans doute parce qu'un mouvement moins rapide du principe de la vie n'eſt pas ſorti dans le germe du poulet par les organes deſtinés au mouvement du ſang.

Deux conditions donc pour le mouvement des humeurs; l'une eſt la liberté de la tranſpiration; l'autre le rapport précis de ſon mouvement avec la ſenſibilité du cœur & des artères. Je ſais qu'à l'égard des artères quelques anatomiſtes ſont en doute; mais leurs raiſons prouveroient également contre la ſenſibilité des vaiſſeaux lactés, & ainſi elles ne prouvent point.

Deux principes par conſéquent pour expliquer toutes les variétés du mouvement du ſang; l'un, que la matière de la tranſpiration, à la manière des autres fluides, ſe porte d'elle-même vers les parties qui lui réſiſtent le moins; l'autre, qu'elle ſe porte en plus grande quantité vers les parties qui ont le plus de ſenſibilité. Je ne m'arrêterai qu'aux principales conſéquences.

XI. Il ſuit du premier principe,

1°. Que ſi on ouvre à un animal un vaiſſeau conſidérable par une inciſion qui le ſoit auſſi, preſque tout ſon ſang ſe raſſemblera de toutes parts vers le même point, & s'écoulera par cette ouverture avec le principe de ſa vie.

2°. Qu'il en perdra moins, ſi, au lieu d'avoir été ſurpris en repos, il venoit d'être agité par un long & violent exercice; encore moins, ſi, après l'ouverture du vaiſſeau, on continue de le pouſſer à la courſe; & moins encore, ſi le vaiſſeau ouvert eſt petit, ou ſi un plus grand n'eſt ouvert que par une petite inciſion; parce que le nouveau mouvement, ou la dérivation qui réſulte de cette bleſſure, ne peut avoir les conſéquences que nous venons de dire, qu'autant qu'il ſurmonte la ſomme du mouvement général

qui emporte les humeurs vers la peau & vers toutes les autres parties du corps.

3°. Qu'on peut avoir par conſéquent la ſomme totale du mouvement des humeurs, en prenant celle du mouvement par lequel elles s'écoulent d'un grand vaiſſeau aſſez amplement ouvert pour donner en peu de temps la mort à un animal en repos.

4°. Que le remède à une hémorrhagie, lorſque le vaiſſeau eſt hors de la portée des ſecours chirurgicaux, n'eſt pas ſeulement de diminuer, ni même de ſuſpendre le mouvement des humeurs dans tout le corps, à quoi mènent les ſaignées & la ſyncope, mais encore d'en accélérer ou d'en multiplier les directions vers d'autres parties.

5°. Qu'on ne doit point attendre de dimotion d'une petite ſaignée, à moins que le ſang n'ait peu de mouvement, la peau par conſéquent peu de chaleur, le pouls peu de plénitude & de dureté, le malade peu de vigueur, & que la ſituation du corps ne concoure à mettre l'action du poids du ſang dans la direction que la ſaignée doit lui donner.

6°. Que les évacuations naturelles doivent ſe compenſer réciproquement; que

l'homme qui ſue en été, doit moins uriner; que celui dont la peau ſe reſſerre en hiver, doit plus perdre par d'autres voies.

7°. Que tandis que les plantes n'ont qu'une direction pour pouſſer, l'homme doit en avoir deux. Qu'il croît d'abord comme elles, de bas en haut; mais qu'enſuite la boîte du cerveau étant devenue oſſeuſe, il doit croître de haut en bas.

8°. Que la ſphère du mouvement des humeurs diminue d'étendue à meſure que plus de parties s'endurciſſent; mais que c'eſt alors l'âge du travail, qui conſume le ſuperflu du principe de la vie, ou le temps de s'inſtruire du prix de la ſobriété.

XII. Du ſecond principe il ſuit,

1°. Que là, où la ſenſibilité eſt excitée, les humeurs déterminées par le cours du principe de la vie, ſe rendent avec plus d'abondance. Que l'homme par conſéquent le moins incommodé de ſa ſalive ne pourra plus la retenir, s'il ſe met un peu de moutarde dans la bouche. Que l'œil le plus ſain ſe baignera de larmes, ſi un peu de pouſſière ou un petit poil vient à s'engager ſous la paupière.

2°. Que les ſources de cet écoulement, loin de tarir, groſſiſſent à proportion de l'irritation. Qu'ainſi une nourrice qui ne donne à tetter que de l'une de ſes mammelles, ne tarde pas à les avoir inégales, & la mammelle qui ne donne rien, moins volumineuſe que l'autre. Que par-tout où le ſentiment augmente de vivacité, on doit s'attendre en conſéquence à un engorgement de vaiſſeaux plus ou moins conſidérable. Que telle eſt la cauſe de la petite inflammation qui ſurvient à une piqûre, à une écorchure, à une plaie incapable d'ailleurs de déranger l'action du cœur & des artères.

3°. Qu'une irritation locale, & le mouvement des humeurs accéléré en conſéquence par celui du principe de la vie, ſont de même l'unique cauſe des engorgemens non-ſymmétriques qui ſurviennent à un côté du corps, ſans paroître en même temps de l'autre, d'un accès de goutte qui s'attache à un pied, du panaris qui n'attaque qu'un doigt, d'une glande qui ne ſe produit qu'à l'une des aines, ſous l'un des bras, à l'une des mammelles; d'une ophthalmie qui ſe borne à un œil, de tous les engorgemens, & des productions paraſites qui n'ont point de ſiège déterminé, du dévelop-

pement d'une verrue, de celui d'une loupe, &c.

4°. Que le cours du principe de la vie étant déterminé par la ſenſibilité, une irritation locale peut la faire aller même à contre-ſens de ſon mouvement naturel. Qu'ainſi, lorſqu'on ſe purge avec une doſe de quelque ſel, non-ſeulement pendant cette opération les vaiſſeaux lactés ne prennent ni le chyle qui peut être mêlé avec le ſel, ni le ſel lui-même, mais reverſent dans le canal inteſtinal les liqueurs qu'ils y avoient puiſées. Qu'il s'établit par conſéquent alors une véritable dérivation, qui, ſi elle dure, comme dans les diarrhées longues & rebelles, entraîne peu à peu dans le même ſens tous les ſucs du corps, & conduit au maraſme.

5°. Que ſi les vaiſſeaux lactés n'avoient que la ſenſibilité de nos doigts ou de la peau, ils laiſſeroient paſſer les ſels, qui cependant ne peuvent s'y engager, du moins à grande doſe. Que les faits nous conduiſent de même à reconnoître dans chacun des organes deſtinés à quelque ſécrétion, une ſenſibilité particulière. Qu'en conſéquence le cours du principe de la vie doit ſe diriger vers l'un de ces organes plutôt que vers l'autre, à pro-

portion de ce que, dans le torrent commun des humeurs qu'il mène avec lui, le tact particulier de cet organe rencontre plus de la matière qui lui eſt analogue ; qu'il doit s'en détourner enſuite, lorſque la fonction de cet organe ceſſe ; qu'il doit enfin réduire tous ces mouvemens à l'équilibre, lorſqu'aucune ſécrétion ne ſe fait plus. Que la tranſpiration cutanée, par conſéquent, n'eſt en aucun temps moins abondante que pendant les premières heures qui ſuivent le repas (*a*) ; parce que le principe de la vie eſt alors occupé avec les autres organes ſécrétoires. Qu'ainſi le mouvement des humeurs n'a pas à beaucoup près l'égalité qu'on lui croiroit en conſultant le pouls & la reſpiration.

6°. Que le mouvement trop rapide du principe de la vie vers un organe, peut donc être diminué ou détourné, en excitant l'action d'un ou de pluſieurs autres organes. Que cette permutation des fonctions de nos organes eſt en effet au pouvoir de l'art, & l'un de nos principaux moyens de guérir. Que nous pouvons même déterminer toutes les dire-

(*a*) HALLER, *Elem. phyſiol.* V, p. 73.

ctions du mouvement du principe de la vie & du cours des humeurs vers un seul point, en excitant en cet endroit une irritation vive & durable, comme on le voit par l'exemple des grandes plaies, des abcès considérables, de la salivation mercurielle, où toutes les autres évacuations se suppriment, où la peau se dessèche, où tout le corps se fond. Qu'ainsi nous pouvons, non-seulement dégager une partie par une autre, mais réduire presque au degré qu'il nous plaît, la sensibilité générale qui croît comme le mouvement du principe de la vie, en détournant ce principe de tous côtés vers une seule partie, dont l'irritation n'a rien d'important.

7°. Qu'il n'est point particulier au cancer, devenu douloureux, de susciter de la fièvre & d'autres accidens qui s'étendent à tout le système des nerfs & des vaisseaux. Que le même ébranlement a lieu dans les grandes plaies, dans les vastes dépôts inflammatoires, dans les panaris placés sous la peau, dans la piqûre des tendons. Que dans ces derniers cas, le désordre dont il s'agit, loin d'être regardé comme une raison de négliger le local, est au contraire un nouveau motif de s'en occuper. Qu'il en

devroit donc être de même du cancer. Que la ſenſibilité étant portée à cet excès, la méthode que nous venons de voir n'a plus de place. Qu'il ſeroit abſurde d'entreprendre de détruire une telle irritation par une autre irritation. Qu'inutilement à leur tour les remèdes généraux ſeroient-ils employés ſeuls contre ces accidens. Que le ſuccès n'eſt prompt & certain qu'en attaquant la cauſe du mal à ſon origine, c'eſt-à-dire en traitant le local. Que cet excès de mouvement par conſéquent n'eſt point dû primitivement à l'état général des humeurs ni des canaux qui les tranſportent, mais à une nouvelle activité, communiquée au principe de la vie par une violente irritation locale. Que le principe de la vie peut donc être déterminé à ſe mouvoir plus ou moins rapidement dans tout le corps, non-ſeulement à raiſon de la ſenſibilité plus ou moins grande qu'il rencontre dans chaque individu, mais à raiſon de celle qui le remue dans un point nerveux quelconque, qui ſe trouve bleſſé ou malade. Que la vie ou la mort par conſéquent ne dépend pas ſeulement du bon ou du mauvais état de nos humeurs, ou de nos parties priſes enſemble, ni de la conſtitution ſaine ou

maladive de quelqu'un de nos viſcères, pris dans ſa totalité, mais ſouvent d'un petit ulcère, d'une légère plaie, d'une contuſion qui paroît ſans conſéquence, d'une piqûre imperceptible, dans une partie dont le ſentiment eſt exquis, & ſur laquelle les ſecours chirurgicaux n'ont point d'accès. Que le mouvement du principe de la vie, prêt à s'arrêter, ou même abſolument arrêté, dans un corps qui d'ailleurs conſerve ſa chaleur, ou auquel on peut la rendre à temps, peut donc être rétabli, au-delà même de ſa meſure ordinaire, par le chatouillement, par l'irritation vive, par la brûlure d'une ou de pluſieurs parties extrêmement ſenſibles. Que ces eſpèces de réſurrections même, ſi honorables pour la ſcience, & ſi touchantes pour le médecin, ne ſont point rares. Que ſi la goutte par conſéquent eſt un mal dans la conſiſtance de l'âge, c'eſt une reſſource dans la vieilleſſe; que le régime qui l'entretient, loin d'être un abus dans ce dernier cas, eſt de précepte. Que l'art de prolonger la vie ne conſiſte pas ſeulement à empêcher que les viſcères inférieurs, & ſur-tout les conduits du chyle, ne s'embarraſſent, mais à exciter le mouvement de la matière de la tranſpiration, &

& conſéquemment l'appétit & le beſoin de réparer, par des irritations conſtamment entretenues à la peau, comme un arbre revit en quelque ſorte, en prenant ſoin de ſon écorce.

8°. Que tout ce qui diminue la ſenſibilité, doit diminuer le mouvement du principe de la vie, & celui des humeurs, qui en dépend. Qu'une des cauſes les plus générales de ce ralentiſſement, c'eſt par conſéquent la réplétion. Que l'on en a une preuve palpable dans l'état contraire, c'eſt-à-dire dans l'amaigriſſement qui ſuit les grandes maladies, & dans lequel, à meſure que le principe de la vie reprend l'activité qu'il avoit perdue, ſes mouvemens s'exécutent avec une liberté qu'il n'avoit peut-être pas eue même dans l'embryon. L'appétit double, tout prend du goût, tout ſe digère, le teint ſe ranime, le tiſſu cellulaire ſe refournit, les muſcles s'épaiſſiſſent, les chairs acquièrent une fermeté & un coloris qu'on ne leur avoit ſouvent jamais remarqués. Qu'il importe donc plus que le commun même des médecins ne l'imagine, de produire de temps en temps dans nos corps une révolution qui approche de celle-là, non en preſcrivant de loin en loin une ſimple purgation, mais les mê-

mes purgations, les mêmes émétiques, la même quantité de tisane, la même abstinence, le même traitement en un mot, & avec la même suite que l'on conseille à un homme attaqué d'une maladie grave. Que cette méthode active seroit sur-tout nécessaire aux riches d'un âge mûr, qui mangent beaucoup & qui perdent peu. Qu'elle le seroit encore plus précisément à ceux qui commencent à être sur le retour, & que cette accumulation de mauvais sucs conduit à l'apoplexie. Qu'il est contre la raison de croire que la médecine n'est bonne qu'en maladie, & de ne pas considérer que ce que l'on prend encore pour de la santé, touche souvent de si près à la mort, qu'il pourroit même être trop tard de nous appeler. Que le riche est le seul au monde qui n'ait que son appétit pour mesure. Que les plantes ont leurs vicissitudes de pluies & de sécheresse. Que les animaux les moins alégres, les plus maladifs, les moins vivaces, ceux en un mot qui nous ressemblent le plus, sont ceux que nous soignons comme nous dans le repos. Que le vrai régime, celui de la nature, est celui de l'animal sauvage, qui dort peu, qui mange peu, dont la nourriture, au lieu de venir à lui des quatre

parties du monde, au lieu de ſe trouver prête à des heures réglées, au lieu de ſurpaſſer ſes beſoins, eſt éparſe, veut être cherchée, & par le deſir qu'elle ne ſatisfait preſque jamais entièrement, le tient dans un continuel exercice. Qu'un arbre peut-être renouvelé par le retranchement des branches & des racines inutiles, retranchement qui donne lieu à de nouvelles pouſſes, dans leſquelles le principe de la vie ſe diſtribue avec plus de liberté; mais que pour l'homme il n'eſt qu'un moyen de bien vivre, & de vivre long-temps, c'eſt de ſe nourrir moins, de s'exercer plus, ou de ſe purger à propos de la matière de ſes excès.

XIII. Une propriété de la ſenſibilité, excitée par le mouvement du principe de la vie, eſt de porter nos parties à ſe reſſerrer. On le voit par ce qui arrive ſur le déclin d'un accès de fièvre intermittente, & encore mieux dans une ſyncope ou à l'agonie. Alors le mouvement du principe de la vie, étant ou ralenti, ou preſque réduit à rien, la peau ſe lâche de toutes parts, & tout le corps ſe couvre de ſueur. Ainſi en même temps que le principe de la vie cherche à s'échapper au dehors, il tend d'un autre côté

à rétrécir les petites ouvertures qui le laiſſent tranſpirer. Ce mécaniſme étoit néceſſaire pour en retarder la diſſipation, qui ſans cela eût été trop prompte, & probablement encore pour lui donner lieu de ſe perfectionner, en éprouvant plus d'une fois l'action des vaiſſeaux. J'en conclus,

1°. Que le principe de la vie circule, c'eſt-à-dire qu'après avoir été porté par les artères à ſes divers débouchés, il revient en partie par les veines, pour rentrer dans la maſſe commune. Je n'en produirai qu'une ſeconde preuve; c'eſt qu'il ſe dépoſe même dans les inteſtins, parmi les matières ſtercorales, dans leſquelles les chiens de chaſſe, comme on ſait, le reconnoiſſent.

Je conclus, 2°. Que ſon mouvement peut être excité à tel point par une irritation locale, qu'il s'intercepte à lui-même toutes les iſſues. Alors l'irritation continuant, on doit voir tous les vaiſſeaux s'engorger, leurs diamètres s'agrandir, leurs fonctions changer, le ſang ſuccéder preſque par-tout aux ſucs blancs qui ſe vident dans le tiſſu cellulaire, toute la partie devenir rouge, dure, la chaleur augmenter, en un mot, un phlegmon ſurvenir; & ſi l'art, en relâ-

chant cet engorgement, ne vient à bout de rétablir la tranſpiration, le principe de la vie ſe dénaturer, devenir ſeptique, & la tumeur tomber en pourriture.

XIV. Je n'ai rien dit du ſyſtême ordinaire de la circulation. Je ne ſuis pas le premier qui ne l'ait point pris pour celui de la nature. Dans les plantes, & dans la plupart des êtres vivans, on ne trouve ni le cœur, ni ſes cavités, ni ſes valvules, ni ſes oreillettes. Dans les animaux même où il ſe rencontre, on ne ſait ſi à chaque contraction il ſe vide en tout ou en partie. On veut que ſa ſyſtole ſoit alternative avec celle des artères; & des expériences très-preſſantes, dont le précis a été imprimé dans le Journal de ſeptembre 1786, m'ont preſque perſuadé que ces deux mouvemens arrivoient en même temps. On ne ſait ce que c'eſt que le pouls dans les artères, ſi c'eſt une vraie diaſtole ou un ſimple ébranlement du vaiſſeau. Cette théorie d'ailleurs ne peut expliquer ni le mouvement de la ſève dans les plantes, ni les ſécrétions, ou la plupart des autres phénomènes de l'économie animale.

RÉFLEXIONS & OBSERVATIONS

Sur le traitement & la terminaiſon de quelques eſpèces d'hydropiſie; par M. BALME, *médecin au Puy en Vélay.*

Si quidquid vidit melius, pejuſve ſuâ ſpe,
Defixis oculis animoque & corpore torpet.
HORAT. Ep. 6, lib. j.

L'hydropiſie forme un genre de maladie très-fréquente. Depuis *Hippocrate* juſqu'à nous, les médecins ont fait des recherches & des obſervations ſur les remèdes à tenter pour la diſſiper ; mais ce n'eſt que dans ces derniers temps que les préjugés ſur les cauſes, la formation & le traitement de l'hydropiſie, ont été écartés. Des connoiſſances plus exactes & mieux dirigées, ont plus particulièrement fixé les idées ſur un point de doctrine & de pratique bien eſſentiel pour l'heureux traitement de l'hydropiſie.

Il eſt reconnu aujourd'hui, que quelle que ſoit ou puiſſe être la cauſe de cette affection, ſouvent ſi compliquée & ſi opiniâtre, il n'eſt aucun cas où il faille reſpecter l'opinion ancienne, où il faille forcer le malade à endurer la ſoif. Il n'y a

plus de doute que l'abſtinence de la boiſſon ne ſoit dangereuſe & preſque toujours pernicieuſe aux hydropiques. Généralement tous les praticiens conſeillent aujourd'hui une boiſſon abondante, & appropriée aux circonſtances, pour calmer & diſſiper les irritations, ſuite ordinaire des cauſes de la maladie, ou effet néceſſaire des remèdes. On évalue mieux auſſi l'action des remèdes; on en dirige l'uſage d'après des indications plus poſitives; & j'oſe le dire, nous ſoulageons les hydropiques, & nous les guériſſons plus ſouvent que par le paſſé. C'eſt une reconnoiſſance que nous devons à pluſieurs médecins du temps préſent, & ſur-tout à M. *Bacher*, qui n'a rien laiſſé à deſirer ſur la validité des preuves en faveur de la boiſſon abondante, comme un moyen curatif néceſſaire dans le traitement de l'hydropiſie (*a*).

Cependant il reſte encore bien des recherches à faire ſur les cauſes, ſur la marche & ſur les terminaiſons de cette maladie, objets bien capables de fixer l'at-

(*a*) *Voyez* Ses Recherches ſur les maladies chroniques, particulièrement ſur les hydropiſies & ſur les moyens de les guérir. *Voyez* ſes deux lettres à M. *Bouvart*.

tention des médecins qui ne comptent point trop sur la richesse excessive des pharmacopées, & sur les découvertes de quelques spécifiques modernes.

On a dit depuis long-temps, & on a répété avec raison, que les maladies chroniques avoient, ainsi que les maladies aiguës, leur temps, leurs périodes & leurs crises; on a soutenu encore, & avec vérité, que toutes les maladies se jugeoient par une crise préparée par la nature, avec ou sans le secours de l'art.

La Société royale de Médecine a proposé un prix, à distribuer cette année, pour un sujet véritablement sublime (*a*). Je doute qu'on puisse trouver une matière plus intéressante, plus nécessaire & plus essentielle. Il est à desirer que quelque praticien consommé satisfasse pleinement à une question si utile à l'art, & aussi avantageuse à l'humanité. Ces réflexions aideront peut-être à confirmer ce qu'on aura établi. On reconnoîtra plus généralement le pouvoir de la na-

(*a*) « Déterminer dans quelles espèces & » dans quel temps des maladies chroniques, la » fièvre peut être utile ou dangereuse, & avec » quelles précautions on doit l'exciter ou la mo- » dérer dans leur traitement ». (Pour 1787.)

ture ; on comptera moins ſur les remèdes ; on ſaura évaluer la vertu des ſpécifiques ; & le praticien ſe trouvera moins dans l'état d'incertitude & de perplexité.

Monro (Traité de l'hydropiſie), cite quatre exemples d'hydropiſies guéries par des hémorrhagies naturelles & artificielles. On a cru devoir propoſer la ſaignée comme un moyen de guériſon, ou comme un moyen prophylactique : on cite bien quelques ſuccès ; mais la ſeule expoſition de ces faits iſolés, & la recommandation ſpéciale de nombre de précautions pour employer ce genre de remède, font diminuer la confiance qu'on pourroit lui donner. Enfin on ne trouve que des généralités, des apperçus qui ne ſuffiſent point pour établir une pratique ſûre & irréprochable.

Je préſente deux exemples de plus des efforts heureux de la nature, pour la guériſon d'une eſpèce d'hydropiſie, dont la marche comme le développement ne préſageoient qu'une iſſue funeſte, ſoit par rapport à l'âge des perſonnes, & à leur état habituel d'infirmité, ſoit à cauſe de l'inutilité des remèdes employés, & au refus des ſecours comme du régime ordonnés.

PREMIERE OBSERVATION.

Mad. *C****, religieuse du couvent de Notre-Dame Sainte-Marie de cette ville, âgée de soixante-douze ans, traînoit depuis long-temps une vie toujours languissante. Elle mangeoit beaucoup & digéroit mal. Le ventre étoit volumineux. Elle prenoit de temps à autre quelques apéritifs légers, combinés avec quelques stomachiques, se purgeoit assez souvent, & se plaignoit toujours. Il y a près de deux ans que son mal-être parut augmenter ; les pieds s'enflèrent, & les jambes, les cuisses, les reins successivement ; la poitrine accoutumée à une expectoration abondante, fut plus oppressée, les forces un peu moindres se soutenoient pourtant ; mais on voyoit évidemment son état s'aggraver ; & elle présumoit, ainsi que les autres religieuses, que cette maladie, qui faisoit des progrès assez rapides, termineroit bientôt sa vie.

Dans la nuit il survint une hémorrhagie du nez, qui, par sa continuité & son abondance, fit demander des secours dans la matinée. Je ne vis dans cette évacuation qu'une augmentation prochaine de l'enflure, & une fin précipitée. Les foiblesses étant sur le point de sur-

venir, je ne doutai pas de la néceſſité d'arrêter au plus tôt cette hémorrhagie.

Notre prélat, M. *de Galard de Terraube*, m'avoit offert un remède reconnu bon pour arrêter les hémorrhagies : je voulus en faire l'eſſai. Le zèle de ce reſpectable évêque fut dans cette occaſion, comme il a toujours été pour les malheureux, d'une promptitude qui augmente la reconnoiſſance du bienfait. L'hémorrhagie fut arrêtée ; quatre heures après le pouls ſe releva ; il devint bon, plein & fort. Les urines avoient coulé dèja, au ſoulagement de la malade, qui ſe trouvoit mieux. Un régime convenable, duquel cependant je me promettois tout auſſi peu que de l'amélioration de ſon état, laiſſa couler librement les urines, qui devinrent de plus en plus abondantes. L'enflure des reins, des cuiſſes, des jambes, du viſage & des mains, diſparut peu-à-peu, & aſſez promptement. La malade guérit, mais je comptois peu ſur ſa guériſon ; elle fut cependant très-aſſurée. Il y a près de ſix mois qu'elle a eu encore une autre hémorrhagie pareille, mais moins forte : cette dernière hémorrhagie n'a été ni précédée ni ſuivie d'enflure, & il n'a été beſoin d'aucun ſecours pour l'arrêter.

IIe OBSERVATION.

La nommée *C****, boulangère, âgée d'environ ſoixante-cinq ans, d'une fortune peu aiſée, & accablée de chagrins & de travaux, paroiſſoit s'acheminer à un état de langueur. Son tempérament étoit ſec, maigre, mais vivace. Le dégoût, ſurvenu peu-à-peu, fut bientôt ſuivi d'oppreſſion, de difficulté à marcher, qui augmenta par l'enflure des jambes. La malade, ſoit par le peu d'eſpérance de guériſon, ſoit par indifférence pour la vie, ne cherchoit aucun ſecours; & en la voyant, on ne pouvoit que préſumer que ſa fin ſeroit très-prochaine. L'enflure ayant augmenté conſidérablement dans tout le corps, ſur-tout aux extrémités, les urines étant preſque ſupprimées, ſon état enfin devenu plus grave, je fus appelé. Mes eſpérances ſe réduiſirent, tout au plus à quelque ſoulagement paſſager: ſon pouls petit & preſque vide, ſon viſage terreux, ſes forces abattues, ne pouvoient me donner aucun eſpoir de l'action connue de l'effet de quelques remèdes appropriés que j'ordonnai; mais n'étant pas aidés d'ailleurs par la confiance de la malade, ni par des ſoins, ils ne procurèrent aucun avantage.

Je fus appelé quelques jours après, pour obvier à une hémorrhagie du nez, qui avoit duré une grande partie de la nuit & toute la matinée. Les ſecours ordinaires avoient déja été employés ſans effet : les forces de la malade baiſſoient ; ſon pouls étoit preſque perdu ; les extrémités froides. L'obſervation précédente ſe préſentoit à ma mémoire, mais ſans me flatter d'aucune eſpérance. Je fis introduire dans les narines des bourdonnets ſaupoudrés d'une poudre faite avec l'éthiops martial, l'alun, le maſtic & le ſang de dragon. Je preſcrivis auſſi un cordial pour obvier aux foibleſſes, & je recommandai le plus grand repos. Dans la ſoirée l'hémorrhagie fut arrêtée ; le pouls fut meilleur & preſque fiévreux : le lendemain la fièvre fut très-marquée. Un lavement produiſit deux ſelles abondantes. Je purgeai le quatrième jour, & avec ſuccès : les urines preſque ſupprimées, commencèrent à couler dans la première ſoirée ; elles augmentèrent pendant la fièvre, & l'enflure diſparoiſſoit en même proportion. La malade fut enfin purgée le huitième jour pour la ſeconde fois ; elle ſe rétablit enfin peu-à-peu, & ſa convaleſcence ne fut guère plus longue qu'elle ne l'eſt ordinaire-

ment à la ſuite d'une maladie aiguë ordinaire. Il s'eſt écoulé près d'un an depuis cet accident, ou depuis ce mouvement critique.

Des terminaiſons auſſi heureuſes & auſſi inattendues, ſont bien faites pour augmenter notre confiance dans le pouvoir de la nature, & dans les efforts qu'elle fait dans les maladies chroniques. Mais généralement on ne voit, ou on ne veut voir dans le caractère comme dans les cauſes de ces maladies, que *relâchement*, *épaiſſiſſement*, *obſtructions*. Toute la confiance eſt dans les ſecours de l'art : on ne s'occupe qu'à *fondre*, *briſer*, *inciſer*, *atténuer*. Chaque remède eſt envoyé dans un département particulier ; il ſemble qu'il lui eſt défendu de paſſer autre part que dans le viſcère où on l'envoie ; ou bien on a recours, ſur tout dans ces derniers temps, à quelques ſpécifiques, dont l'action comme l'effet ont, d'après les promeſſes, l'air magique, l'air de l'enchantement. Leur multiplicité & l'adoption qu'on en fait, laiſſent toujours le praticien dans une vaine eſpérance, & dans une dangereuſe ſécurité. La fièvre ſurvenue chez la malade qui fait le ſujet de cette obſervation, fait reconnoître

ſon utilité, & ſa néceſſité pour détruire les cauſes des maladies, qui éludent ſans elle l'action des remèdes. J'en ai parlé dans mon *Mémoire ſur les maladies chroniques*, inſéré dans les journaux de médecine de février, mars & avril, année 1774. Mais ce ne ſont encore que des généralités, ou des vues qui demandent des additions.

Parmi un aſſez grand nombre d'obſervations que je pourrois produire, j'en choiſis deux particulières, dont l'iſſue funeſte peut laiſſer des regrets ſur la conduite comme ſur la pratique ordinaire, & faire regarder des hémorrhagies naturelles ou artificielles, comme un ſecours utile & néceſſaire à la nature, que la multiplicité comme la variété des remèdes ordinaires ne fait que déranger.

Je parle de ces ſuppurations ſourdes, cantonnées dans des viſcères eſſentiels, qu'une conſtitution humorale favoriſe par différentes congeſtions, dont les cauſes toujours agiſſantes, préſentent à l'extérieur tous les ſignes d'une maladie chronique, ſans jamais laiſſer appercevoir le point principal d'irritation, qui demande les mêmes ſecours, & qui ſubira la même terminaiſon, que dans les cas où cette irritation & ces congeſtions ſe mon-

trent à découvert, c'eſt-à-dire dans les maladies aiguës.

Je me ſuis toujours préſervé, du moins autant que je l'ai pu, de tout attachement à quelque opinion particulière. En admirant tout ce que quelques ſyſtêmes avoient d'ingénieux, je n'ai pu me laiſſer entraîner que par l'expérience & par l'obſervation. La multiplicité des ſaignées dans les maladies aiguës, ſi applaudie & ſi long-temps reçue, n'a jamais pu me ſéduire. On peut juger combien j'en ai dû être long temps éloigné dans les maladies chroniques; mais la pratique, en me confirmant ſur l'abus des ſaignées dans les maladies aiguës, m'a inſtruit ſur la trop grande négligence, diſons mieux, ſur l'excluſion dangereuſe de ce ſecours dans les maladies chroniques, & ſur-tout dans quelques hydropiſies. *Stahl* a traité cette partie d'une manière véritablement tranſcendante; mais on l'a négligé, & on ne ceſſe de nos jours de déprécier ſes vues comme ſa doctrine, parce qu'on ne ſauroit & qu'on ne peut l'adapter aux théories & à la pratique ordinaire.

Je connois une dame, âgée d'environ quarante-deux ans, dans un état toujours malade, depuis dix-ſept ans, dont les affections ſont ſi différentes, ſi ſingu-

lières & si variées, qu'il est impossible de les décrire ; tenant tantôt à l'aigu, tantôt au chronique, elles ont toujours fait craindre une hydropisie prochaine, qui se montre en différens temps, & dont l'apparition n'empêche jamais que la malade ne soit saignée. Dans l'espace de temps mentionné, elle a été saignée au moins cinq cents fois, le plus souvent par grande nécessité, & toujours avec succès : *vera loquor, sanctè affirmo.* On auroit tort de contester ce nombre excessif de saignées, parce que des recherches plus exactes en donneroient une quantité bien plus considérable.

Voici un exemple des tristes suites de l'omission de la saignée dans des cas analogues.

IIIe OBSERVATION.

Dom *M*..., prieur de la chartreuse de B., est affecté depuis quelque temps d'un mal-aise général ; il se plaint de gonflement & d'un défaut de respirer, qui lui fait craindre un asthme : il est dégoûté, son teint est jaune ; il est triste & mélancolique ; il a éprouvé quelques mouvemens de fièvre, & de peu de durée. On lui a prescrit quelques purgatifs &

quelques apéritifs légers, qui n'ont pas réuſſi : les ſelles ſont difficiles, rares & en petite quantité. Il étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans. Il avoit antérieurement toutes les marques de la ſanté, à quelques affections nerveuſes près, qui l'inquiétoient de temps en temps.

Son mal devint plus grave. Je fus conſulté, & je reconnus une ſurabondance d'humeurs dans les viſcères du bas-ventre, & un embarras dans le ſyſtême de la veine porte. Il avoit été ſujet aux hémorrhoïdes, les hypochondres étoient un peu élevés, l'épigaſtre douloureux, les urines rouges & en petite quantité, le ventre un peu volumineux, les oppreſſions plus conſidérables, le dégoût extrême.

Je cherchai à ſatisfaire à toutes ces indications ; mais la ſaignée que je propoſai fut rejetée. On uſa de purgatifs combinés avec les apéritifs : le mal empira, l'enflure des pieds devint plus conſidérable. Le malade vint ſe fixer ici, pour être plus à portée des ſecours, que l'éloignement rendoit plus difficiles & moins variés.

On fit une conſultation : on admit l'application des ſangſues au fondement, vu qu'il ſe faiſoit naturellement un peu d'ef-

fort vers cette partie. Mais on ne vit qu'une hydropiſie, & on voulut reconnoître une aſcite bien formée. Sans qu'il y eût de la fluctuation, on ſe détermina pour les diurétiques violens, & le mal fut en augmentant. L'enflure devint exceſſive; on ſe confirma dans l'opinion qu'il y avoit une aſcite. Les hémorrhoïdes parurent *ab exolutione virium* ; on les ſcarifia inutilement : le malade ſouffrit beaucoup & mourut.

Mais ce qui eſt à noter, c'eſt qu'après la mort, l'aſcite prétendue, diſparut ; le ventre s'affaiſſa entièrement, & ne laiſſa aucune trace d'une maladie à l'exiſtence de laquelle on avoit cru. La maiſon ne permit pas l'ouverture du cadavre, où l'on auroit très-certainement trouvé des embarras très-conſidérables, & peut-être auſſi quelques foyers de ſuppuration dans le foie & dans tout le ſyſtême de la veine porte, puiſque le corps devint d'un jaune très-foncé dans toutes ſes parties, immédiatement après la mort.

IVe OBSERVATION.

Mad. *L****, âgée d'environ ſoixante-dix ans, d'un bon tempérament, d'un embonpoint conſidérable, ſujette aupa-

ravant à quelques douleurs rhumatiques, après bien des inquiétudes & des chagrins, perd les forces & l'appétit ; elle reſſent une douleur à la région épigaſtrique avec oppreſſion ; elle en accuſe la poitrine, qui ne ceſſe de ſe vider par une expectoration ſoutenue & toujours abondante. Depuis long-temps ſon pouls eſt toujours petit, profond, aſſez réglé, mais vif & fréquent. Son ſommeil eſt bon, tranquille & ſoutenu ; la poſition du corps aiſée, facile, telle que dans l'état de ſanté ; la malade ſe couche librement ſur tous les côtés ; mais dans le ſommeil, les joues, les lèvres ſont comme violettes. A ſon réveil, les yeux paroiſſent engorgés ; mais elle n'éprouve aucun ſentiment de ſuffocation & de douleur. Il ſurvint dans le commencement de la maladie quelques enflures aux jambes, qui diſparurent par le bon effet de quelques évacuans, aidés de quelques délayans, & de l'uſage de la crême de tartre, d'après les conſeils de M. *Tiſſot* (*Epiſt. Hallero*) ; mais l'enflure ſe renouveloit de temps en temps, & la malade ſe fatiguoit aiſément des remèdes ; il falloit que le mal-être fût plus grave, & l'enflure plus conſidé-

rable, pour la déterminer à revenir aux mêmes remèdes.

L'utilité d'une ſaignée vint pluſieurs fois dans l'idée, & je la crus d'autant plus fondée, qu'autrefois les règles & les pertes de ſang dans nombre de couches avoient été conſidérables; mais, d'après l'âge avancé, les chagrins toujours ſubſiſtans, & plus encore d'après les heureux effets des évacuans & autres remèdes employés, je ne pouvois me déterminer à preſcrire la ſaignée.

Enfin la maladie devint plus grave; l'oppreſſion & la douleur épigaſtrique augmentèrent; les urines déja rouges & briquetées diminuèrent: l'enflure gagna les cuiſſes & les reins.

Je m'en tins peut-être trop malheureuſement aux remèdes ordinairement employés; les apéritifs actifs, ou fort diurétiques, furent combinés avec les évacuans. Peu d'effet, nul eſpoir. Dans ſes derniers momens, elle eut quelques convulſions: ſon viſage devint preſque noir, ainſi que ſa langue, qu'elle ſortoit comme ſi elle étoit étranglée. Elle mourut, en me laiſſant des regrets qui ſe renouvelleront peut-être encore trop ſouvent dans d'autres occaſions, ſi toutefois on ne réuſſit point à fournir des lumiè-

res que la pratique ou la doctrine reçue juſqu'à préſent ne ſauroit procurer.

Je termine ces réflexions par une dernière conſidération, que je crois très-intéreſſante dans la pratique de la médecine ; j'ignore ſi on l'a faite avant moi : ce ne ſera point un mal de la remettre ſous les yeux des médecins cliniques.

Parmi les inconvéniens qui réſultent de l'uſage du tabac en poudre, on doit remarquer celui d'annuller, ou tout au moins de rendre très-difficiles les hémorrhagies du nez, que la nature peut ſuſciter avec avantage dans la cure des maladies. C'eſt une obſervation que j'ai faite plus particulièrement dans le cours des maladies aiguës. J'en ai parlé dans un mémoire ſur les fièvres putrides-bilieuſes, qui a obtenu un prix de la Société royale de médecine. En effet, j'ai vu très-ſouvent tous les ſignes prochains d'un ſaignement de nez, que je deſirois pour le bien du malade, & dont il étoit fruſtré contre mon attente & mon prognoſtic. L'obſervation m'a appris dans la ſuite, qu'il y avoit très-peu à compter ſur cette évacuation, même critique, ſi le malade avoit habituellement pris du tabac. J'ai cherché à prévenir cet inconvénient, qui n'eſt pas mince, par des fu-

migations émollientes, ou par de légères irritations mécaniques ; mais rien ne m'a réuſſi.

Il eſt auſſi très-eſſentiel à remarquer, que les deux premiers malades, objets de ces réflexions, & qui ont été guéris par un ſaignement de nez, n'ont jamais fait uſage du tabac en poudre, & que les deux ſujets des obſervations, troiſième & quatrième, en prenoient beaucoup, & depuis long-temps.

ADDITION DE L'EDITEUR.

Les réflexions de M. Balme nous déterminent à rapporter ici quelques paſſages relatifs aux ſaignées, extraits des recherches ſur les maladies chroniques, particulièrement ſur les hydropiſies, & ſur les moyens de les guérir.

« *Avant de preſcrire les ſaignées, il eſt très-eſſentiel de s'aſſurer de l'état des ſolides, parce que le principal effet des ſaignées eſt moins de changer la qualité du ſang, que de produire, ſouvent d'une manière très-prompte, une impreſſion déciſive ſur les ſolides ; & cette action dépend elle-même de la circonſtance dans laquelle la perte du ſang eſt procurée, ſoit par la nature, par l'art ou par accident. C'eſt à ces principes qu'il faut*

remonter, pour ſaiſir les raiſons pour leſquelles il arrive quelquefois que les ſaignées produiſent des effets oppoſés ; pourquoi, dans certains cas, elles diſpoſent à l'hydropiſie, elles la décident & l'entretiennent, & pourquoi, dans d'autres, elles préviennent & elles guériſſent même cette maladie ; comment, dans les cas où la ſaignée eſt indiquée, & où elle ne ſuffit pas pour guérir, elle diſpoſe au moins à la guériſon, en facilitant l'effet des remèdes qui ne pourroient agir heureuſement qu'étant précédés par une ou pluſieurs ſaignées (a), qui diſpoſent les ſolides à ſe prêter & à répondre à leur action.

Dans les hydropiſies qui ont pour cauſe l'abondance du ſang, la ſuppreſſion des hémorrhoïdes & des menſtrues, on ne doit point héſiter à tirer du ſang, lorſqu'il eſt épais & viſqueux, & lorſque les ſolides ſont en même temps trop rigides & tendus. Mais, dans le cas où le ſang ſeroit épais & viſqueux, ſi les ſolides étoient déja dans un relâchement qui ſuccède plus ou moins complétement à la pléthore, ſelon le degré de ces excès, il ſeroit préjudiciable de tirer du ſang, ſi on ne mettoit en

(a) *Voyez* les obſervations vij, x, xij & xiij, ouvrage cité.

uſage

uſage avant & après la ſaignée les délayans & les toniques. C'eſt dans ces circonſtances que conviennent les eaux ferrugineuſes, aérées, ſulphureuſes, qui ont la vertu de réveiller & de ſoutenir le ton des vaiſſeaux, de détremper les humeurs, de réſiſter à leur penchant à la tenacité & à l'âcrimonie, & de les diſpoſer à une circulation plus égale & plus facile. Tout ce que nous venons de dire peut également s'appliquer aux hydropiſies compliquées avec l'état de groſſeſſe.

Dans le temps où la pléthore & l'engorgement d'un ou de pluſieurs viſcères du bas-ventre s'annoncent par les ſymptômes qui leur ſont propres, dans le principe des obſtructions cauſées par pléthore & tenſion, l'application des ſangſues doit produire de bons effets; & elle les produira encore, lorſque ces obſtructions ſeront formées, tandis que la tenſion & la pléthore ſont permanentes.

Les premières conditions pour réſoudre les obſtructions, ſont de diſpoſer les vaiſſeaux au mouvement oſcillatoire, afin qu'ils puiſſent agir efficacement ſur la matière obſtruante : ainſi, dans le cas ci-deſſus expoſé, on facilitera le mécaniſme de la réſolution, lorſqu'on diminuera la maſſe des humeurs contenues dans la

proximité & continuité des vaisseaux obstrués.

On doit d'autant moins différer l'application des sangsues, tandis que la pléthore & la tension sont permanentes, qu'on ne peut employer dans ces circonstances que les délayans & les relâchans, dont les effets trop lents, laissent parvenir le mal à un degré souvent irremédiable : car on conçoit, qu'alors les vaisseaux fatigués & débilités par une distension trop forte & trop continuée, perdent leur élasticité, & passent aisément de l'état de tension, à celui de l'affaissement.

Cette remarque doit également être appliquée aux autres saignées : nous ajouterons seulement qu'on ne doit pas évacuer trop de sang à la fois ; que les saignées du bras & du pied peuvent également précéder & suivre l'application des sangsues ; mais quand on prévoit qu'on ne peut pas suffisamment débarrasser les vaisseaux par les sangsues, il faut faire précéder leur application par une saignée du bras. Il est encore à observer que la pléthore ne suffit pas plus pour assurer le succès de l'application des sangsues, que d'une autre saignée. Lorsque le sang est engorgé, lorsqu'il est épaissi dans des vaisseaux très-relâchés, la perte du sang, dans ces cas, est suivie d'un

plus grand relâchement, & de ſes mauvaiſes ſuites. En pareil cas, il eſt très-difficile de trouver des moyens efficaces, même ſeulement pour ſoulager. §. 64, 65, 66, 67, 68, 69; & plus loin, §. 108 & ſuiv.

En expoſant les moyens pour ſaiſir les véritables indications, & pour y ſatisfaire dans les hydropiſies, dont le traitement eſt difficile, M. Bacher *dit:* « *La trop forte conſiſtance des liqueurs & leur abondance, qui diſpoſent à la tenſion, doivent ſe compter parmi les cauſes des infiltrations & des épanchemens. Dans ces cas, qui ne ſont pas rares, la pratique ordinaire s'écarte ſingulièrement des principes les plus certains, puiſqu'elle emploie les évacuans les plus forts & les plus âcres, & qu'on inſiſte avec une opiniâtreté d'autant plus grande ſur les diurétiques, les émétiques & les draſtiques, que les évacuations ſont pénibles & peu ſatisfaiſantes, & que la maſſe de l'enflure ſe manifeſte & augmente davantage. On connoîtra évidemment combien cette pratique, qui n'eſt fondée que ſur les préjugés, eſt pernicieuſe, quand on aura examiné les raiſons qui ſoumettent l'hydropiſie par pléthore & tenſion aux principes généraux de la médecine, & quand on verra le traitement fondé ſur une théorie*

certaine, ſuivie des ſuccès les plus ſatisfaiſans.

Dans les hydropiſies par pléthore & tenſion, le pouls eſt plein, dur & ſerré; les ſolides ſont criſpés; la circulation, les ſécrétions & les excrétions gênées : les malades ſont très-altérés, ils ſe plaignent d'étouffement, de chaleur, d'accablement & d'inſomnie. Quand un de ces ſymptôme, &, à plus forte raiſon, pluſieurs à la fois ſe font remarquer, ſans être accompagnés d'œdème, on s'abſtient des alimens ſecs & échauffans, & on ne manque point de faire uſage des délayans. Si le régime humectant, rafraîchiſſant, ne ſuffit point, il eſt ſuivi & ſoutenu par la ſaignée, & on la répète ſelon le degré de la pléthore. Quelles ſont donc les raiſons pour renoncer à des ſecours ſi bien indiqués pour diminuer la pléthore & la tenſion ? Se perſuaderoit-on que la perte du ſang n'occaſionne l'enflure que par un changement dans les ſolides, qui les diſpoſe ou les amène ſubitement à l'atonie; o eſt-ce la crainte que les boiſſons abondantes ne fourniſſent matière à l'épanchement & à l'infiltration ? Ces erreurs naiſſent des ſens, d'un raiſonnement défectueux, & d'un manque de connoiſſances pour diſtinguer les différentes cauſes de

l'hydropiſie. La pléthore & la tenſion produiſent les diverſes maladies qui peuvent en réſulter à raiſon de la gêne de la circulation, de la criſpation, de l'étranglement & des efforts ſpaſmodiques qui s'en enſuivent. Si l'hydropiſie peut être déterminée par les cauſes que nous venons d'aſſigner, il eſt auſſi certain que, tant qu'elles ſubſiſtent, l'effet doit être permanent. Il ne l'eſt pas moins, que les moyens qui ſont les plus propres à diminuer & à diſſiper la pléthore & la tenſion, ſont auſſi ceux qui ralentiront, empêcheront l'infiltration & l'épanchement. Il réſulte donc de cette théorie inconteſtable, que les délayans, les relâchans, la perte du ſang proportionnée à l'état de pléthore, ſont les vrais moyens de prévenir, de retarder & de diſſiper cette eſpèce d'hydropiſie, qui deviendroit d'autant plus rebelle à l'art, que l'on tarderoit de recourir aux moyens indiqués. Mais, en ſuppoſant même que la maladie ſoit encore plus avancée, & que les vaiſſeaux, à raiſon d'une extenſion trop forte & trop continuée, aient perdu de leur reſſort & de leur action, l'indication la plus indiſpenſable ſera toujours de déſemplir les vaiſſeaux tant qu'ils ſeront ſurchargés d'un ſang épais, parce qu'il faut commencer par ôter la cauſe qui les fatigue, & qu'il

n'eſt pas poſſible de leur rendre leur reſſort & leur action, tandis que l'excès de la pléthore ſubſiſte. Nous convenons, dans ce cas, qu'effectivement la ſaignée peut être promptement ſuivie de l'augmentation de l'enflure, à raiſon du relâchement auquel la perte du ſang amène quelquefois les ſolides : mais ce mal eſt néceſſaire, puiſqu'il laiſſe encore des reſſources pour guérir ; tandis que l'omiſſion de la ſaignée ne laiſſe que la triſte perſpective des ſuites d'une maladie qui enfin réſiſte au pouvoir de l'art.

OBSERVATION

Sur les bons effets des eaux ſulfureuſes d'Enghien dans une fièvre hectique, précédée de déjection de pus & de ſang; par MM. PETIT & DUCHANOY, docteurs-régens de la Faculté de médecine de Paris (*).

M. *Lambert*, ſecrétaire des Commandemens de S. A. S. monſeigneur le prince

(*) On trouve dans le Journal du mois d'avril 1785, le rapport avantageux des commiſſaires de la Faculté, ſur les eaux ſulfureuſes d'Enghien. Pluſieurs obſervations ont prouvé l'année der-

de Condé, âgé de ſoixante-un ans, bien conſtitué, ſe trouva le printemps dernie dans l'état le plus fâcheux, dont l'origine datoit de 1780. Etant alors à Marſeille, il fut expoſé à un vent froid, qui lui fit éprouver à l'épaule, pendant ſix ſemaines, une douleur très-vive : un mois après, en revenant à Paris, il eut un dévoiement qui dégénéra en flux de ſang ; il l'attribua à du verd-de-gris trouvé dans une caſſerole. Il fit un voyage en Lorraine, où il éprouva des alternatifs de coliques, de dévoiemens, d'enflure aux jambes, des mieux apparens, pendant leſquels il ſentoit néanmoins des mal-aiſes, & des coliques. En revenant à Paris, il fut repris d'un flux de ſang, d'agitations, d'inſomnies, d'angoiſſes, & enfin d'une fièvre qui devint continue, avec des douleurs atroces qui avoient un ſiège fixe dans le bas-ventre. Cette maladie le retint dix-huit jours à Verdun, & lui laiſſa un téneſme qui continua juſqu'au printemps de 1781, qu'il prit les eaux de Bourbon-l'Archambaut : il en fut ſoulagé ; mais un accident, qui troubla ſon

---

nière & la précédente, leur efficacité dans les maladies de poitrine, les affections dartreuſes, & les ulcères internes.

traitement, lui fit perdre le fruit de ſon voyage.

Il employa différens remèdes, dont quelques-uns le ſoulagèrent; mais le téneſme ſubſiſta toujours; il ſurvint un dévoiement ichoreux très-fétide, ſans mélange de matières fécales, qui, malgré les lavemens, s'accumuloient dans les inteſtins, & produiſoient, après quelques jours, des évacuations copieuſes, avec des angoiſſes, & réduiſoient le malade à l'état le plus déplorable. Enfin au mois de ſeptembre dernier, M. *Lambert* ſe trouvant dans la poſition la plus inquiétante, nous appela. L'expoſé des accidens, la fièvre hectique, une douleur fixe & invariable, vers le point qui ſépare les régions iliaque & hypogaſtrique, où le tact faiſoit appercevoir une tuméfaction très-ſenſible, les déjections mêlées de pus & de ſang, la maigreur & la foibleſſe extrême du malade, nous firent juger qu'il y avoit ulcération dans un des inteſtins : nous preſcrivîmes deux purgations avec le ſirop magiſtral, des injections anodynes dans le rectum pour calmer le téneſme, & l'uſage du lait de chèvre coupé avec les eaux de Barèges.

Dès le premier jour, quoiqu'il n'eût mis dans ſon lait que deux cuillerées

d'eau de Barèges, M. *Lambert* eut des coliques assez vives; il persista deux jours encore, & il éprouva le même effet; il crut, sur ce qu'il avoit appris des eaux sulfureuses d'Enghien, pouvoir les substituer aux eaux de Barèges; & nous ne pouvons que nous féliciter de ce parti: la santé de M. *Lambert* s'est rétablie; la fièvre a cessé; les forces sont revenues; les coliques ont disparu; les fonctions & les garderobes se sont bien rétablies, & la matière purulente est rarement sensible: de temps en temps les injections anodynes sont encore employées pour calmer un reste de ténesme; mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître les effets salutaires des eaux minérales sulfureuses d'Enghien dans une circonstance où nous aurions employé celles de Barèges. Nous conseillons d'en recommencer l'usage au printemps; & des faits de cette nature, étant nécessaires pour confirmer, à l'égard d'un médicament, les vertus que promet son analyse, nous nous faisons un devoir de dire en cette occasion les succès que nous en avons obtenus.

OBSERVATION

Sur une paſſion iliaque, guérie par l'ipécacuanha en lavement; par M. MICHEL, chirurgien à Graveſon, viguerie de Taraſcon, en Provence.

Le nommé *Paulmiſtrat*, jardinier, âgé de quarante-un ans, d'une conſtitution grêle, & d'un tempérament délicat, avoit depuis dix-huit mois, des accès de fièvre tierce & quarte, qui dégénérèrent, au commencement de l'automne, en fièvre putride. Cette dernière maladie fut traitée par les remèdes appropriés avec tout le ſuccès poſſible. Il y avoit déja pluſieurs jours que le malade mangeoit de légères ſoupes, lorſqu'il lui ſurvint tout-à-coup, pendant la nuit, un dévoiement de matières noires, ſuivi d'un vomiſſement de la même nature, accompagné de coliques ſpaſmodiques très-violentes & de mouvemens convulſifs. Je fus appelé dans la même nuit du vingt-ſeptième octobre 1779. Le dévoiement & le vomiſſement avoient ceſſé; mais le pouls étoit concentré & fréquent. Je preſcrivis une potion huileuſe

adouciſſante, avec quarante gouttes de liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, de l'eau de poulet pour boiſſon, & des fomentations émollientes ſur le bas-ventre. Le calme, que le malade éprouva par ces remèdes, ne fut pas de longue durée ; les coliques augmentèrent, & la maladie prit un vrai caractère de paſſion iliaque ; le vomiſſement devint fréquent, & les matières noires, rejetées alors, avoient quelquefois l'odeur d'excrémens ; les ſelles ſe ſupprimèrent totalement ; le ventre ſe tendit ; les douleurs étoient vives, ſur-tout dans l'hypochondre droit. Il ſurvint des angoiſſes, des ſyncopes, des ſueurs froides, un hoquet fatigant, des ſoubreſauts dans les tendons ; le pouls devint convulſif ; le viſage étoit très-altéré, la voix foible : tous ces ſymptômes annonçoient un danger preſſant. Les potions huileuſes & calmantes, les boiſſons délayantes & adouciſſantes, rendues laxatives par la ſolution de pulpe de caſſe, les fomentations, les lavemens émolliens & purgatifs furent mis en uſage, ſans effet : le mal ne faiſoit que s'accroître.

Comme l'eſtomac ne pouvoit rien garder, étant irrité & ſoulevé par la préſence des matières âcres & putrides,

exiſtantes dans les premières voies, & renvoyées par les inteſtins, il étoit néceſſaire de le débarraſſer, & de procurer par le bas l'évacuation de ces matières, mais le moyen d'y réuſſir ne me paroiſſoit pas aiſé. Pour y parvenir (ne pouvant avoir l'avis d'un médecin), je me décidai à lui faire prendre un lavement, fait avec trois dragmes d'ipécacuanha, concaſſé & bouilli dans une décoction de caſſe.

Lorſque le malade eut reçu ce lavement, ſon mal-être augmenta, & il éprouva des mouvemens convulſifs & des *grouillemens* conſidérables dans les inteſtins; mais un moment après, une évacuation abondante de matières noires, qui continua environ douze heures, par intervalles, diminua de beaucoup les ſymptômes alarmans. Les matières devinrent ſanguinolentes, & contenant par fois du ſang pur, ce qui dura pendant ſept à huit heures; enſuite elles parurent jaunes, & les ſymptômes diminuèrent en proportion de ce changement. Alors je regardai mon malade comme échappé de la mort. Je ne m'occupai qu'à aider la nature & à achever avec elle la curation, que j'obtins.

La convaleſcence fut longue. Une im-

prudence cauſa une autre attaque de cette maladie; mais qui fut moins forte, & qui céda à un lavement compoſé avec une dragme d'ipécacuanha & une demi-once de ſéné; il ſortit par le bas un morceau de matière blanchâtre, d'environ trois travers de doigt de long, & très-dur. Le malade entendit un bruit dans le ventre du côté de l'hypochondre droit, lorſque cette matière ſe détacha.

OBSERVATION

Sur un vomiſſement preſque continuel, guéri auſſi par l'ipécacuanha en lavement; par le même.

La femme d'un de mes confrères, âgée d'environ quarante-ſix ans, d'un tempérament bilieux, fort & robuſte, étoit attaquée, depuis une douzaine d'années, d'un aſthme humide & convulſif, dont les paroxyſmes violens & fréquens ne cédoient qu'aux ſaignées, plus ou moins répétées, & aux purgatifs, qui, quoique fort doux, cauſoient cependant du dérangement dans l'eſtomac. Elle ſentoit les crachats épais & viſqueux ſe dé-

tacher de la partie ſupérieure de l'hypochondre droit, qui étoit toujours douloureux & tendu. Elle ne pouvoit abſolument ſe coucher, ni faire le moindre exercice. Dans cet état, il lui ſurvint au commencement de janvier 1783, un vomiſſement preſque continuel de matière jaune & porracée, & d'un goût acide. L'eſtomac étoit ſi irrité, qu'elle vomiſſoit les boiſſons les plus légères. Elle avoit des défaillances ; le pouls étoit petit, concentré & fébrile ; le ventre étoit météoriſé & douloureux ; les ſelles étoient rares & jaunes.

Il fut décidé de lui donner des potions anodynes & aſtringentes, des pillules ſtomachiques avec la thériaque, le corail, les yeux d'écreviſſes, le ſel d'abſynthe & le laudanum, des lavemens émolliens & purgatifs, & d'appliquer des fomentations ; mais l'effet de tous ces remèdes fut peu ſenſible. Envain tenta-t-on auſſi de lui faire paſſer, à l'aide des narcotiques, un mélange de manne & de pulpe de caſſe : le vomiſſement ne fit qu'augmenter. La malade étant dans ce triſte état depuis pluſieurs jours, elle s'affoibliſſoit & couroit le plus grand riſque. On lui fit prendre deux lavemens, faits avec une décoction, dans

laquelle on avoit fait bouillir de l'ipécacuanha : alors les ſelles devinrent abondantes ; la malade éprouva un mieux ſenſible, & le vomiſſement diminuant peu-à-peu, ceſſa enfin totalement. Il ne reſtoit qu'à réparer les forces, qui ſe rétablirent à l'aide du régime & de l'opiat de *Salomon*, dont ſon eſtomac s'accommodoit parfaitement ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que depuis ce temps, cette perſonne eſt débarraſſée de l'aſthme & de la douleur à l'hypochondre, & elle jouit d'une meilleure ſanté qu'auparavant.

Ces obſervations ne ſemblent-elles pas engager à donner à l'ipécacuanha en lavement, la préférence ſur d'autres remèdes employés dans la paſſion iliaque, & dans des vomiſſemens dépendans de ſpaſme & de reſſerrement dans les inteſtins. Il paroît mériter cette préférence par ſa vertu évacuante, & plus encore par la vertu anti-ſpaſmodique qu'on lui reconnoît.

RÉPONSE

A la Lettre inſérée au Journal de janvier dernier, relativement à un Mémoire à conſulter, ſur une perte ſpermatique involontaire habituelle. (Voyez *le cahier de ſeptembre 1786, p. 429.*)

J'ai lu, Monſieur, avec attention les détails que vous avez donnés en réponſe aux queſtions que j'avois faites. L'expoſé, en m'éclairant ſur des objets néceſſaires à connoître, m'a rapproché avec plus d'intérêt encore de l'homme infortuné qui demande & attend des remèdes à ſes maux.

Il réſulte des éclairciſſemens que vous nous communiquez, que le moral n'a jamais eu, & n'a point encore d'influence ſur les accidens annoncés. Raiſon de plus, Monſieur, pour n'employer que des moyens mécaniques; & c'eſt cette conſidération qui m'avoit déterminé à vous préſenter cette *boule* qui devoit veiller à la ſureté du malade, ou plutôt le forcer à veiller lui-même. C'eſt elle encore qui me faiſoit propoſer l'*inter-*

verſion de la vie habituelle. Il s'agiſſoit, ſelon moi, de tromper la nature égarée, de lui donner le change, en contrariant pendant quelques nuits, ſes irradiations deſtructives.

Cependant, comme ces moyens pourroient bien ne pas produire d'abord les effets avantageux qu'il eſt permis de s'en promettre, je crois qu'on pourroit eſſayer des injections légérement aſtringentes, & ſur-tout vers le temps de l'écoulement, qui peut-être appartient autant aux *proſtates*, qu'aux vaiſſeaux ſéminaux.

On pourroit appliquer encore ſur le raphé, l'hypogaſtre & les reins, des éponges pénétrées d'oxymel ſimple, ou de quelque décoction aſtringente.

Mais un moyen qui me paroît mériter quelque attention, malgré la délicateſſe & le préjugé qui conſpirent à l'exclure, c'eſt l'application du *moxa*, ſur le pli de chaque aine (*a*). L'autorité d'*Hippocrate*, & de pluſieurs nations parmi leſquelles le *moxa* eſt un remède familier, la pratique ſi heureuſe d'un homme fait pour immortaliſer ſon art & ſes ſuccès, la pra-

(*a*) *Quæ non ſanant remedia, ſanat ferrum, quæ ferrum non ſanat, ſanat* ignis ; *& quæ* ignis *non ſanat, inſanabilia ſunt.* HIPP.

tique de M. *Pouteau*; tout ſemble décider, en dernier reſſort, la queſtion de l'utilité du feu dans certaines maladies; & ſi ce genre de ſecours trouve encore tant d'antagoniſtes ou d'ennemis, c'eſt qu'il éprouve l'injuſtice d'un ſentiment toujours irréfléchi, de l'amour propre, qui ſe révolte aiſément contre les apparences d'un mal qui peut troubler le ſyſtême de ſa ſenſibilité. C'eſt en réfléchiſſant aux *bubons* qui ſurviennent quelquefois dans les maladies vénériennes, & à l'iſſue, ſouvent avantageuſe, de ces tumeurs bien traitées, que je me ſuis dit: « La nature, par le gonflement des glandes inguinales, ſemble indiquer la route à ſuivre dans les déſordres des parties de la génération; & ſans vouloir comparer les principes, ni les mœurs du conſultant, aux excès que ſe permet le libertinage, je crois qu'on peut établir une ſorte d'uniformité dans le traitement de deux affections qui, ſans ſe reſſembler dans leur origine, paroiſſent avoir cependant quelque analogie dans leur mécaniſme, ou dans leurs effets.

Mais, en portant une attention particulière ſur la maladie principale, il ne faut pas perdre de vue les dépravations qu'elle a fait naître ſucceſſivement. Des

digeſtions languiſſantes, une conſtipation opiniâtre, un ſommeil preſque nul, ou toujours agité; tels ſont les acceſſoires qui rendent plus pénible l'état du malade, & qui lui retracent nuit & jour la vérité trop certaine de ſon malheur.

Pour rétablir les digeſtions, vous connoiſſez mieux que moi, Monſieur, les bons effets de la flanelle trempée dans du vin chaud, & appliquée ſur cette partie. Hippocrate employoit le *pain chaud* (*a*). Au lieu de ſe permettre de ſouper, le malade ne pourroit-il pas y ſuppléer par quelques légers repas dans la journée? Les frictions avec l'eau-de-vie camphrée, ſur la colonne dorſale, ne me paroiſſent pas devoir être infructueuſes; & ſi l'on ajoutoit à ces moyens l'uſage d'un vin médicamenteux, fait avec

---

(*a*) *Oris ventriculi morſum, merum in pane calido adhibitum, ſanat.*

NOTA. L'éditeur du Journal vient de recevoir une lettre, dans laquelle on conſeille de frotter le pubis & le périné, avec une cuillerée d'huile de térébenthine, avant de ſe coucher, trois jours de ſuite; de ſe frotter de même, trois jours de ſuite, avant de ſe coucher, les plantes des pieds; de continuer ainſi alternativement à pluſieurs repriſes.

le mars & le vrai kina, peut-être auroit-on réuni tous les ſecours qui peuvent donner à l'eſtomac l'activité qu'il a perdue.

Pour remédier à la conſtipation, & en même temps aux hémorrhoïdes qui en ſont une ſuite, les ſavonneux, tels que le fiel de bœuf, ou un léger apéritif, comme la *terre foliée*, me paroiſſent préférables à tout autre remède, & ſur-tout à la monotonie des lavemens, qui finiſſent par devenir néceſſaires.

Augmenter la tranſpiration aux dépens des urines, eſt encore un moyen de produire dans l'une & l'autre excrétion, un changement avantageux. Le ſoir ſurtout, le malade auroit ſoin d'éviter la quantité des boiſſons; car je ſoupçonne que la plénitude de la veſſie contribue à l'écoulement qu'on cherche à intercepter tout-à-fait.

Telles ſont, Monſieur, les différentes vues que m'ont ſuggéré, & la maladie du conſultant, & les détails que vous m'avez fournis. Peut-être vous en ſera-t-il propoſé de plus efficaces; mais j'aurai du moins ſuivi l'impulſion de mon cœur; & je me féliciterois toute ma vie, d'avoir communiqué mes conſeils, s'ils contribuoient à ſoulager les maux d'un

homme en faveur duquel vous avez excité la compaſſion générale.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un anévriſme de l'artère fémorale, à la ſuite d'un coup d'arme à feu; par M. MANOURY, chirurgien à l'hôtel-dieu de Paris.

Nicolas Fourcroy, âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament ſanguin, demeurant au grand Montreuil, paroiſſe de Champ-Roſai, du diocèſe de Paris, jardinier de M. *Lhéritier*, conſeiller à la Cour des aides, reçut, le 29 mars 1785, un coup de fuſil chargé de plomb & de chevrotine. Le coup fut tiré par mégarde, dans le moment où *Fourcroy* étoit tourné de côté, & dans un lieu moins élevé que celui où étoit placée la perſonne qui tenoit le fuſil. Les balles lui traversèrent la cuiſſe gauche de part en part vers la partie moyenne & un peu inférieure. Tout étourdi du bruit, il ne s'apperçut pas d'abord qu'il étoit bleſſé; mais ayant vu quelques gouttes de ſang qui avoient jailli ſur ſa femme, avec laquelle il étoit, il voulut

avancer vers elle : auſſitôt il reſſentit une vive douleur dans la cuiſſe, s'écria qu'elle étoit caſſée, & tomba par terre. On le tranſporta chez lui, & pendant ce temps-là, on alla chercher le chirurgien de l'endroit, qui n'arriva que trois heures après l'accident. On apperçut au côté externe de la cuiſſe bleſſée, & vers ſa partie moyenne & un peu inférieure, trois ouvertures de la grandeur d'un tuyau de plume à écrire. Elles avoient été faites par trois balles, dont deux étoient ſorties par la partie interne de la cuiſſe, en y formant deux ouvertures correſpondantes aux deux inférieures ; mais la balle qui avoit fait l'ouverture ſupérieure externe, n'avoit point eu aſſez de force pour aller percer la peau au côté interne de la cuiſſe, ſous laquelle elle étoit reſtée, & où l'on pouvoit la diſtinguer aiſément avec le doigt : ces différentes ouvertures étoient ſituées les unes au deſſus des autres, à-peu-près à un pouce de diſtance ; les externes étoient un peu plus haut, & plus en devant que les internes ; & ſi, par leur ſituation reſpective, l'on peut juger du trajet que les balles avoient parcouru, je préſumerois que celle qui a pénétré inférieurement avoit traverſé la peau, l'aponévroſe *faſcia lata*, le muſ-

cle vaſte externe, la courte portion du biceps fémoral, enſuite avoit gliſſé à la partie poſtérieure & inférieure du fémur, entre cet os & le commencement des vaiſſeaux poplités, avoit diviſé le demi-membraneux, la partie inférieure du troiſième adducteur de la cuiſſe, le grêle interne & la peau; que la balle qui avoit fait le trou du milieu avoit paſſé entre le muſcle droit antérieur de la cuiſſe & le fémoral, traverſé le couturier, en laiſſant à ſa partie poſtérieure les vaiſſeaux fémoraux; que celle qui a fait la plaie ſupérieure, ayant diviſé l'aponévroſe *faſcia lata* & le muſcle fémoral, avoit traverſé le cordon des vaiſſeaux fémoraux, le grêle interne, étoit venue mourir ſous la peau, où on la ſentoit diſtinctement; il eſt probable que c'eſt cette dernière balle qui, en diviſant l'artère, ou en y faiſant une forte contuſion qui s'eſt terminée par la gangrène, a donné lieu aux accidens conſécutifs dont nous allons rapporter la marche & les progrès.

Le malade n'eut preſque point d'hémorrhagie, & le ſang étoit entièrement arrêté lors de l'arrivée du chirurgien, qui, n'ayant apperçu qu'une ecchymoſe de la grandeur de la paume de la main autour de la balle qui étoit reſtée ſous la peau,

ſe contenta de mettre des bourdonnets de charpie dans les ouvertures, & appliqua un bandage circulaire, peu ſerré. Le lendemain matin le drap mis ſous la cuiſſe du malade & l'appareil étoient teints de ſang; on changea l'un & l'autre, & l'on ſerra un peu plus le bandage. Le ſang ne donna plus; il ne ſurvint aucun gonflement à la cuiſſe ni à la jambe, qui conſervèrent leur chaleur naturelle. Le cinquième jour les petites plaies commencèrent à ſuppurer. La balle qui étoit reſtée ſous la peau, la perça; & il ſortit, par l'ouverture qu'elle fit, une aſſez grande quantité de ſang coagulé. Le chirurgien fit des injections avec l'eau d'orge miellée, pour procurer la ſortie de tous les caillots de ſang & faciliter la déterſion de la plaie: il les continua pendant huit jours. Pluſieurs des ouvertures ſe cicatriſèrent; & cinq ſemaines après cette bleſſure, la guériſon parut parfaite. La jambe & la cuiſſe étoient dans leur état naturel; le malade n'éprouvoit aucune douleur ni foibleſſe dans le membre; mais il a dit qu'il étoit toujours reſté à la partie interne & antérieure de la cuiſſe, entre les deux ouvertures ſupérieures, une petite groſſeur; ou, pour ſe ſervir de ſon expreſſion, une petite glande. Il crut qu'elle

qu'elle ſe diſſiperoit d'elle-même. Il marcha, & fut à la meſſe le quinze mai. Cette tumeur indolente, & à laquelle on n'avoit pas d'abord remarqué de pulſation, s'accrut par la marche, & les battemens y devinrent manifeſtes : elle étoit toujours ſans douleur & ſans changement de couleur à la peau. Vers la fin de mai elle avoit acquis le volume d'un œuf de poule, & les pulſations étoient alors ſi fortes, qu'elles ſoulevoient les couvertures de ſon lit. Le malade éprouvoit ſouvent des treſſaillemens involontaires dans la cuiſſe qui avoit été bleſſée. La marche étant devenue très-douloureuſe & même impoſſible, il garda le lit, où en moins de huit jours la tumeur prit des accroiſſemens très-rapides (*a*), & à meſure qu'elle groſſiſſoit, les battemens diminuoient, & bientôt ils devinrent inſenſibles. Cette tumeur acquit un volume conſidérable ; le genou, la jambe & le pied ſe tuméfièrent. Le chirurgien, qui

(*a*) Peut-être la chaleur du lit a-t-elle eu beaucoup de part à cette augmentation de volume. M. *Deſault* nous a fait cette obſervation ſur pluſieurs anévriſmes faux, dont je me propoſe de donner les détails, & qui conſtamment ont augmenté de volume en peu de jours, lorſque les malades ont gardé le lit.

y avoit d'abord appliqué un emplâtre, dont j'ignore la compoſition, ſubſtitua un cataplaſme fait avec l'oſeille, des oignons de lis, des blancs de poireaux & de la graiſſe fondue : ce cataplaſme fut continué pendant pluſieurs jours. Les parens du malade voyant le peu de ſuccès de ces remèdes, appelèrent un autre chirurgien, qui changea la compoſition du cataplaſme, & en appliqua un fait avec la mie de pain, l'eau de guimauve & deux gros de poudre de quinquina. On crut voir diminuer la tumeur, ainſi que l'engorgement de la jambe & du genou. Les deux chirurgiens continuoient de voir enſemble le malade. Le premier, curieux de connoître la nature de cette tumeur, qu'il n'avoit pas même ſoupçonnée, comme le prouve ſon traitement, y fit, en l'abſence de ſon confrère, une ponction avec une lancette. Il en ſortit ſept à huit gouttes d'un ſang vermeil; heureuſement il ne pénétra pas profondément, & ne diviſa que la peau. Cependant les douleurs devenoient de plus en plus vives. L'inquiétude s'empara de l'eſprit du malade ; il demanda à être tranſporté à l'hôtel-dieu de Paris, où il eſt entré le 9 Juin 1785.

A cette époque, la tumeur s'étendoit

depuis le quart ſupérieur & interne de la cuiſſe juſqu'à ſon quart inférieur, & depuis ſa partie externe juſqu'à ſon côté interne & poſtérieur, faiſant une ſaillie très-conſidérable à la partie antérieure. La peau étoit très-tendue & luiſante, de couleur jaunâtre ; on n'y ſentoit aucune pulſation, pas même le frémiſſement qu'on diſtingue aſſez ordinairement dans les anévriſmes faux.

M. *Deſault* n'eut aucun doute ſur la nature de cette maladie. Quoique l'opération de l'anévriſme promît peu de ſuccès, à cauſe de l'altération où devoient être toutes les parties compriſes dans cette tumeur, à cauſe de l'étendue de l'ulcère qui devoit en réſulter, de l'abondante ſuppuration qui devoit en être la ſuite, des reflux purulens qu'on avoit à craindre, du mauvais air de l'hôpital & des accidens de la ligature d'une artère auſſi conſidérable ; cependant cette opération parut être le moyen le plus efficace qu'offroit la chirurgie, pour ſauver ce malheureux d'une mort certaine, & probablement très-prochaine. Le cas étoit urgent ; mais la fatigue du voyage, la triſteſſe que cauſe à un homme de la campagne la ſéparation de ſa femme & de ſes enfans, ſon ſéjour dans un hôpital

où il eſt entré pour la première fois, l'effroi où doit le mettre l'annonce d'une opération auſſi grave, quelque précaution qu'on prenne pour l'y déterminer, étoient autant de motifs qui devoient la faire différer de quelques jours, afin qu'il pût, pour ainſi dire, ſe familiariſer avec l'attente de cette opération, & y être préparé.

Comme les douleurs étoient très-vives, le pouls dur & fréquent, le malade fut ſaigné du bras, trois fois en trois jours; on lui donna un lavement le ſoir & le matin, afin d'éviter les efforts en allant à la garderobe. Il fut mis au régime adouciſſant; on n'appliqua aucun topique ſur ſa tumeur, on la contint ſeulement avec un bandage circulaire, médiocrement ſerré, afin de ſoutenir la peau, qui étoit ſi tendue, & paroiſſoit ſi amincie, qu'on avoit à en craindre la rupture. La douleur devint moindre, le pouls plus ſouple & moins fréquent. Le malade reprit courage, & M. *Deſault* ſut lui inſpirer une telle confiance, qu'il demandoit lui-même l'opération, qui lui fut faite neuf jours après ſon entrée dans l'hôpital.

On le plaça ſur un lit préparé convenablement; on le coucha ſur le dos. Un

aide fit avec une pelotte une compreſſion ſur l'artère à l'arcade crurale, pour ſe rendre maître du ſang (*a*). M. *Deſault* fit à la peau une inciſion longitudinale & oblique, ſuivant le trajet de l'artère, & qui commençoit preſqu'à la même hauteur que la tumeur, & ſe terminoit vers ſa partie inférieure : cette inciſion pouvoit avoir entre huit à neuf pouces de longueur. Il ſe ſervit d'un biſtouri droit ordinaire, avec lequel ayant enſuite diviſé le tiſſu cellulaire & l'aponévroſe *faſcia lata*, il donna iſſue à pluſieurs caillots de ſang. Cette ſeconde inciſion fut prolongée en haut & en bas, de la même étendue que la première, ce qui donna encore iſſue à une grande quantité de caillots qu'il tira en partie avec ſes doigts, ainſi que pluſieurs concrétions polypeuſes, qui avoient la conſiſtance de membranes, & dont on remplit un baſſin, qui contient au moins deux pintes &

(*a*) Il n'eût pas été poſſible d'employer le garot, ni le tourniquet, à cauſe de l'étendue & de l'élévation de la tumeur vers l'aine. D'ailleurs ce moyen auſſi sûr, beaucoup plus ſimple, plus prompt, moins effrayant, eſt préféré par M. *Deſault*, dans toutes les opérations de la cuiſſe, & même dans celles de la jambe, où l'on doit ſe rendre maître du ſang.

demie. Au milieu de cet amas de ſang s'eſt trouvé une branche de nerf ſaphène interne, dont M. *Deſault* a fait la ſection. Après avoir abſorbé avec une éponge tout le ſang contenu dans la tumeur, il s'apperçut que le fémur étoit dénudé dans ſa partie moyenne & interne, de l'étendue d'environ trois pouces de longueur ſur un pouce de largeur; que les fibres du muſcle vaſte interne, qui le recouvrent, étoient déchirées, ainſi que pluſieurs de celles des muſcles triceps & couturier, qui faiſoient partie des parois de cette tumeur (ce dernier muſcle étoit au côté interne de l'inciſion, de même que les vaiſſeaux fémoraux). Il ne ſortoit point de ſang de ces vaiſſeaux; mais ayant fait ceſſer la compreſſion de l'artère à l'arcade crurale, il en jaillit auſſitôt avec force. On recommença à faire la compreſſion; mais la pelotte ayant été un peu dérangée, le ſang continuoit de couler. M. *Deſault* porta ſon doigt ſur l'artère, à l'endroit d'où le ſang jailliſſoit & s'en rendit aiſément maître par ce moyen. On fit la compreſſion plus exacte, & le ſang fut arrêté. On épongea de nouveau, & on vit à la partie antérieure de l'artère, environ quatre travers de doigt au-deſſus

de ſon paſſage à travers le muſcle triceps, une ouverture ovalaire d'environ trois lignes de longueur ſur deux de largeur. M. *Deſault* paſſa enſuite deux ligatures autour de l'artère, à la partie ſupérieure de ſon ouverture. Il ſe ſervit d'une aiguille courbe, mouſſe à ſa pointe & ſur ſes côtés, armée d'un double ruban de fils cirés, qu'il porta de dedans en dehors. Il ne ſerra qu'une de ces ligatures, ſe réſervant à ſerrer l'autre dans le beſoin. Pour ſerrer la première, il ſe ſervit de pinces à anneaux ou à panſement, & après avoir fait le nœud ſimple, il tordit une des extrémités du fil autour de ces pinces, qu'il enfonça profondément, & tirant l'autre extrémité du fil de ſon autre main, il put ainſi ſerrer ſans ſecouſſe, par degrés & à volonté, ce qu'il eſt très-difficile de faire ſans ce moyen, lorſque l'artère eſt ſituée auſſi profondément. M. *Deſault* fit enſuite un ſecond nœud; mais il n'avoit ſerré la ligature qu'autant qu'il le falloit pour arrêter le ſang, ayant pour principe qu'il faut éviter les ligatures trop ſerrées, qui font tomber l'artère en gangrène, & donnent preſque toujours lieu à une nouvelle hémorrhagie. Le ſang, qui s'écouloit après cette première ligature, ne

venoit plus de la partie supérieure de l'artère, mais il refluoit de sa partie inférieure, où l'on passa de même deux ligatures, dont une seule fut serrée. On cessa la compression à l'arcade crurale, & le sang ne couloit plus. M. *Desault* fit un nœud aux extrémités des ligatures qui avoient été serrées, pour pouvoir les distinguer des autres; il les mit ensuite l'une & l'autre sur les côtés de l'incision, en les enveloppant d'un linge fin, pour qu'elles ne fussent pas confondues avec la charpie, ni tiraillées, ou arrachées dans les pansemens subséquens. Après avoir lavé la plaie avec de l'eau tiède, qu'il absorba avec une éponge, il la remplit mollement de charpie fine saupoudrée de colophone; il mit plusieurs gâteaux de charpie à l'extérieur, qu'il recouvrit de deux compresses quarrées, le tout contenu par le bandage à dix-huit chefs médiocrement serré.

Cette opération, quoique faite avec habileté, n'étoit cependant qu'un point dans la cure de la maladie; il falloit encore beaucoup de lumières & de connoissances thérapeutiques pour remédier aux accidens qui devoient survenir, ou les prévenir en partie.

Le malade passa la journée tranquil-

lement ; il fut fort gai ; il dormit une heure dans la matinée ; il n'éprouva pas le plus léger ſentiment de froid dans la jambe, ni dans le pied, ſur leſquels on n'avoit appliqué aucun topique ; les parties conſervoient leur chaleur naturelle, & étoient ſans douleur. On fit obſerver la diète, & on donna de la limonade. Le ſoir le pouls étoit un peu élevé, mais ſans dureté. La tenſion & l'engorgement de la jambe & du pied étoient déja moindres. La nuit fut bonne, & le malade dormit pendant pluſieurs heures.

Le deuxième jour, il y avoit un peu de fièvre, mais point de ſoif ; le gonflement de la jambe & du pied ſe diſſipoit pour ainſi dire à vue-d'œil, & ces parties conſervoient leur chaleur & leur ſenſibilité. On renouvela les compreſſes de l'appareil, qui fut arroſé avec de l'eau tiède animée d'un peu d'eau-de-vie camphrée.

Le troiſième, le pouls, quoique fréquent encore, étoit un peu plus ſouple que la veille ; les petits caillots de ſang qui étoient reſtés dans la plaie, & qu'on n'avoit pu extraire lors de l'opération, délayés par le ſuintement des parties environnantes, avoient détaché toute la charpie du fond de la plaie, & traverſé les compreſſes. On renouvela l'appareil,

& la charpie fut de même ſaupoudrée de colophone.

Le quatrième, la fièvre étoit moindre; le malade tranſpiroit beaucoup; la ſuppuration étoit déja abondante; le pus étoit viſqueux, brunâtre, & entraînoit des lambeaux de tiſſu cellulaire pourri. On l'abſorba avec des bourdonnets de charpie; pour éviter ſon croupiſſement. M. *Deſault* panſa trois fois par jour; ce qu'il continua juſqu'au quarante-deuxième jour. Il couvrit les lèvres de la plaie de bandelettes de linge fin, enduites d'onguent ſtyrax, afin de les préſerver du frottement & de l'irritation que peut cauſer le panſement.

Le cinquième, le malade n'avoit preſque point de fièvre, & il étoit en fort bon état. La charpie qui ſervoit aux panſemens étoit toujours ſaupoudrée de colophone, qu'on employoit alors comme un digeſtif ſec, propre à ranimer l'action des parties, & à abſorber le pus.

Le ſixième, il y eut une petite hémorrhagie, l'appareil, & un drap plié en huit, qui étoit ſous la cuiſſe, en furent traverſés. Le chirurgien de garde l'arrêta facilement, en faiſant une compreſſion ſur l'artère à l'arcade crurale. M. *Deſault* leva l'appareil; & ayant fait ceſſer la

compreſſion pour voir d'où venoit le ſang, il en coula quelques gouttes de la partie ſupérieure de la plaie. On ſerra les ligatures d'attente, tant ſupérieure, qu'inférieure : on fit le panſement comme auparavant, & le ſang ne donna plus. Je préſume que les ligatures étant devenues plus lâches, ſoit parce qu'elles avoient un peu cédé, ſoit par l'affaiſſement du tiſſu cellulaire des tuniques de l'artère, le ſang aura pu paſſer entre les parois du vaiſſeau & le caillot qui s'étoit formé, qui peut-être aura auſſi diminué de volume. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, le malade, que des élèves peu réfléchis avoient pluſieurs fois félicité de ce qu'il n'avoit point eu d'hémorrhagie, fut très-effrayé, & ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à le raſſurer. Le ſoir il eut de la fièvre, la ſuppuration étoit diminuée de moitié ; il fut inquiet pendant toute la nuit, & n'eut qu'un ſommeil interrompu.

Le ſeptième, voyant que le ſang n'avoit plus donné, le malade fut plus calme ; la fièvre ſe diſſipa, la ſuppuration redevint abondante, & augmenta même juſqu'au dixième, où pour accélérer la déterſion de la plaie, M. *Deſault* fit des injections avec la décoction de quinquina.

Le malade, qui juſqu'alors n'avoit pris que du bouillon, mangea une ſoupe dans la journée, & but un peu de vin pur.

Le onzième la ſuppuration étoit ſi abondante, que malgré la fréquence des panſemens, il s'amaſſoit toujours une grande quantité de pus dans le fond de la plaie, qui ne pouvoit s'écouler, à cauſe de la ſituation de l'inciſion qu'on avoit été obligé de faire ſur le trajet de l'artère, & non point dans l'endroit le plus déclive de la tumeur. Pour obvier à cet inconvénient, M. *Deſault* mit une compreſſe épaiſſe & graduée à la partie poſtérieure & interne de la cuiſſe.

Le douzième, le pus avoit un peu moins ſéjourné. Le malade avoit aſſez de forces. On lui permit avec ſa ſoupe un peu de pain avec des confitures de groſeilles.

Le quinzième, les ligatures inférieures tombèrent d'elles-mêmes; les ſupérieures ne ſe détachèrent que le dix-huitième.

Le dix-ſeptième, malgré la compreſſe graduée à la partie poſtérieure & interne de la cuiſſe, le pus, toujours très-abondant, s'amaſſoit encore dans le fond de la plaie. M. *Deſault* projetoit depuis pluſieurs jours d'y pratiquer une contre-ouverture; mais il attendoit que le temps

des accidens que l'on peut redouter dans l'anévriſme fût paſſé ; enfin, il ne crut pas devoir différer davantage ; il n'y avoit que la peau à diviſer, encore étoit-elle beaucoup amincie. Cette inciſion fut faite vers le tiers inférieur de la cuiſſe, près de l'extrémité inférieure de la première diviſion, & à la partie poſtérieure du muſcle grêle interne. On y paſſa une mèche de linge fin. On ſubſtitua à la charpie ſaupoudrée de colophone, des plumaceaux trempés dans une décoction de quinquina & de miel roſat.

Le dix-huitième, quoiqu'on eût couché le malade ſuivant un plan incliné, de manière que le tronc & la partie ſupérieuſe de la cuiſſe étoient plus élevés que le reſte du membre, le pus n'avoit point ſorti par la contre-ouverture, & avoit ſéjourné de même dans le fond de la plaie ; cependant on continua d'y paſſer une mèche juſqu'au vingt-unième, où voyant ſon inutilité, on la ſupprima. Le pus en ſortoit ſeulement pendant le panſement, lorſqu'on ſoulevoit la cuiſſe ; mais ſon écoulement n'avoit pas lieu dans l'intervalle des panſemens, parce que la contre-ouverture étant ſituée à la partie poſtérieure de la cuiſſe, le mem-

bre par ſon poids la fermoit exactement, en l'appliquant contre la charpie & les compreſſes. Cette contre-ouverture étoit parfaitement cicatriſée le vingt-huitième.

Le vingt-quatrième, la ſuppuration continuoit d'être toujours très-abondante; &, quoiqu'on ſoutînt les forces du malade par les analeptiques, on avoit toujours à craindre l'épuiſement & le dévoiement. Pour prévenir cet accident, on donna tous les jours des pilules faites avec l'extrait de quinquina, le camphre & le ſirop d'abſynthe.

Le vingt-ſixième, les chairs, qui étoient blafardes, furent ſaupoudrées de quinquina, que l'on continua juſqu'au vingt-neuvième, où voyant qu'on n'en retiroit aucun avantage, que la ſuppuration étoit toujours auſſi abondante, les chairs molles & flaſques, on injecta un peu de teinture de myrrhe & d'aloès.

Le trentième, on fit la même injection à chaque panſement, c'eſt-à-dire, trois fois dans la journée.

Le trente-unième, la ſuppuration étoit diminuée, le malade ſe plaignit de coliques: on lui donna un lavement émollient; il fut pluſieurs fois à la ſelle pendant la nuit, ainſi que le jour ſuivant;

ce qui le fatigua un peu. On ſupprima l'injection. La ſuppuration redevint plus abondante.

Le trente-troiſième, il n'y avoit point eu de ſelle pendant la nuit, les chairs paroiſſoient avoir plus de vigueur, le pus étoit mieux élaboré, & quoique très-abondant, cependant il l'étoit moins qu'auparavant.

Le trente-ſixième, la ſuppuration étoit beaucoup diminuée, & le malade reprenoit des forces; la plaie avoit bien moins d'étendue & de profondeur, & étoit par-tout couverte de bourgeons charnus aſſez fermes.

Le trente-ſeptième, au lieu d'un pus blanc & lié comme la veille, on ne trouva qu'une matière jaunâtre, reſſemblant à une eſpèce de gelée, ou de lymphe nourricière. Le panſement ſe fit ſeulement avec de la charpie brute, une compreſſe quarrée & une bande circulaire.

Le quarante-deuxième, la cicatrice faiſoit des progrès très-ſenſibles; on ne panſa plus qu'une fois par jour.

Le cinquantième, l'embonpoint revenoit, la cicatrice étoit très-avancée, le pus toujours de même nature, c'eſt-à-dire, une eſpèce de gelée lymphatique.

Le cinquante-quatrième, comme les

chairs étoient un peu fongueuſes, M. *Deſault* les toucha avec la pierre infernale, & en réitéra l'application le lendemain.

Le ſoixantième, la cicatrice étoit preſque achevée : on fit faire au malade quelques légers mouvemens de la jambe du pied.

Le ſoixante-troiſième, il commença à marcher à l'aide de béquilles. La jambe & le pied s'engorgèrent un peu ; mais dans le lit cet engorgement ſe diſſipa.

Enfin le 27 août, ſoixante-cinquième jour après l'opération, la cicatrice étoit parfaite & enfoncée. Le 10 ſeptembre, le malade ſortit de l'hôtel-dieu, lorſqu'il commençoit à marcher ſans béquilles. La reconnoiſſance le ramena pluſieurs fois à cet hôpital. La jambe avoit la même force que celle du côté oppoſé. En voyant M. *Deſault*, il verſoit des larmes, auſſi honorables pour lui, que pour celui qui en étoit l'objet.

OBSERVATION CHIRURGICALE:

NÉCROSE DE LA MACHOIRE INFÉRIEURE;

Par M. BERTRAND, maître en chirurgie, & chirurgien de l'amirauté, à Boulogne-ſur-mer.

Je fus appelé le 4 janvier 1786 pour la fille du ſieur *Berquel*, tailleur d'habits, en la baſſe ville de Boulogne-ſur-mer. Cet enfant, âgé d'environ douze ans, d'une bonne conſtitution, de parens ſains, étoit attaquée depuis huit à dix jours d'une fluxion à la joue gauche. Je trouvai les mâchoires ſi rapprochées & ſi ſerrées, que toute la nourriture ſe réduiſoit à un peu de bouillon ou de lait, qu'on lui faiſoit couler à travers les dents. L'haleine étoit mauvaiſe, & le côté de la joue fort enflé & tendu vers l'angle de la mâchoire; le pouls étoit naturel. Je parvins avec difficulté à introduire le doigt entre la joue & les dents; j'apperçus une double rangée de dents (phénomène qui n'avoit lieu que de ce côté). Les gencives me parurent gorgées, & laiſſoient échapper un peu de matière

purulente à l'insertion des dents. Je prescrivis les injections & fomentations relâchantes, les cataplasmes émolliens, anodyns, les lavemens & boissons appropriées, enfin tout ce qui pouvoit opérer le relâchement, que je n'obtins que cinq jours après. A cette époque, la bouche commença à s'ouvrir de quelques lignes, & un léger écartement des mâchoires facilita un peu le passage des boissons & des alimens liquides. Le treize, la bouche étoit assez ouverte pour laisser appercevoir toutes les dents. J'eus la liberté d'introduire l'instrument & d'extraire les doubles canines & les premières molaires, qui étoient cariées. Pendant & après l'opération, les alvéoles des dents extirpées fournirent abondamment d'un pus d'abord assez blanc, mais d'une odeur très-mauvaise, auquel succéda une sérosité rougeâtre, d'une fétidité insoutenable. Comme je soupçonnois qu'il y avoit carie aux alvéoles, je fis des injections avec la décoction d'orge, aiguisée de teinture de myrrhe & d'aloès, & le miel rosat. Je continuai les cataplasmes extérieurement jusqu'au vingt-un; alors le pus se fit jour de nouveau, & sortoit des alvéoles & gencives des dents antérieures & postérieures que j'avois ôtées. Je fus

obligé d'en venir à l'extraction de deux inciſives & de deux molaires (toujours dans l'ordre double). La matière renfermée dans les alvéoles, ayant une libre iſſue, parut en grande quantité, & auſſi fétide que la première fois. Après avoir injecté les vides, j'y inſinuai légèrement un peu de charpie, imbibée d'huile de myrrhe par défaillance. Le traitement ci-deſſus eut lieu juſqu'au quatre février, qu'il fallut extraire, pour les mêmes raiſons, les dernières molaires, quoiqu'elles ne fuſſent pas gâtées. L'alvéole étoit noire & cariée intérieurement, & fourniſſoit une ſéroſité rouſſâtre, d'une odeur déſagréable. Juſque-là les gencives n'avoient pas éprouvé une grande altération ; l'enfant qui avoit ſupporté ſon mal & les opérations avec un courage & une réſignation au-deſſus de ſon âge, étoit aſſez bien portant du reſte : il me ſembloit pouvoir eſpérer que la chute des portions d'alvéoles cariées termineroit un état auſſi fâcheux. ; mais le 22 février, il ſe préſenta à la partie baſſe de l'os de la mâchoire inférieure, une tumeur de la groſſeur d'une noix, qui, par l'ouverture que je fis, donna beaucoup de matière ſanieuſe, & une petite eſquille. J'injectai la plaie, & mis ſur la portion d'os décou-

verte un plumaceau imprégné d'eſſence de térébenthine chaude. Dès-lors je commencai à redouter le progrès de la carie ſur l'os de la mâchoire ; cependant je panſai la malade, le plus ſimplement poſſible, juſqu'au 22 juin, que je m'apperçus que le bord alvéolaire de cette mâchoire étoit ébranlé, & ſe mouvoit tout d'une pièce, depuis la ſymphyſe du menton juſqu'à la branche de cette mâchoire. J'avoue que je fus un peu intimidé en prévoyant le vide qu'alloit laiſſer un pareil délabrement, & les accidens qui pourroient le ſuivre. Auſſi, dès-lors mettant toute ma confiance dans les reſſources de la nature, je me déterminai à lui laiſſer le ſoin de ſéparer le mort du vif, & me contentai d'écarter les obſtacles, par un panſement & un régime méthodique. Les choſes ſubſiſtèrent dans cet état juſqu'au 29 ſeptembre, que voulant extraire une petite molaire, qui étoit repouſſée, & dont la malade ſouffroit, tout le bord alvéolaire, auquel elle tenoit par ſa racine, la ſuivit ſans aucune hémorrhagie ni accident. Il reſtoit des portions d'os cariés à la branche de la mâchoire malade ; mais (quelques jours après la chûte du proceſſus alvéolaire) elles ſe détachèrent au nombre de qua-

tre, plus ou moins cariées. Je continuai le traitement le plus ſimple juſqu'au 10 octobre, époque où j'eus la ſatisfaction de voir la malade radicalement guérie, ſans aucune difformité, ſans cicatrice & ſans marque extérieure.

N. B. Les dents ôtées à ce côté de la mâchoire, ſont au nombre de douze, quatre inciſives, deux canines & ſix molaires; la portion alvéolaire tombée eſt longue de deux pouces, épaiſſe de quatre lignes, ſa hauteur eſt de ſix lignes; elle porte ſix grandes alvéoles, dont chacune contenoit deux dents. Les quatre portions d'os détachées de la mâchoire, ſont de quatre, cinq & ſix lignes de longueur, de trois à quatre de largeur & de deux ou trois d'épaiſſeur (*a*).

(*a*) Une maladie de cette nature a été obſervée pluſieurs fois à la mâchoire inférieure. L'inflammation des gencives & du périoſte, la ſuppuration de ces membranes peuvent priver de la vie une portion plus ou moins grande de cet os, en empêchant les ſucs nutritifs de s'y porter. Cette portion morte eſt un corps étranger qui eſt ſéparé par l'action des parties voiſines oſſeuſes, qui jouiſſent de la vie. Mais pendant cette ſéparation, il ſe fait dans le tiſſu du périoſte, une ſorte de ſéparation de la ſubſtance oſſeuſe par des ſucs que les vaiſſeaux de

cette membrane fourniſſent; de ſorte qu'après l'extraction de l'os mort, il ne reſte preſque point de difformité; les muſcles attachés a la mâchoire conſervent leur point d'appui, & exécutent leurs fonctions, & la ſubſtance nouvelle, quoique moins épaiſſe, ſupplée complétement aux uſages de l'os ſéparé. De tous les exemples de nécroſe de la mâchoire, il n'en eſt point de plus notable pour la perte d'une grande portion de cet os ſans léſion des fonctions, que celui qu'on lit dans une thèſe ſoutenue, en 1776, aux Ecoles de Chirurgie de Paris, ſur la nécroſe des os.

Un jeune nègre eut pendant long-temps les gencives inférieures en ſuppuration, principalement du côté des dents molaires. Enfin on ſentit des portions de la mâchoire vacillantes, & on tira de chaque côté la branche montante de cet os, c'eſt-à-dire, l'angle avec les apophyſes coronoïdes & condyloïdes, excepté leur ſommet. Il n'eſt reſté d'entier que la partie antérieure de l'arc, ou le menton proprement dit. Malgré cette grande déperdition dans l'étendue de la mâchoire, & la chute de preſque toutes les dents, le jeune nègre a joui d'une bonne ſanté, & la maſtication s'eſt faite ſans difficulté.

OBSERVATION

Sur une tumeur carcinomateuſe de la langue ; par M. GENY, *chirurgien de* MONSIEUR, *Frère du Roi, ancien chirurgien du grand hôtel-dieu de Lyon, prévôt des maîtres en chirurgie de la ville de Montbriſon-en-Forez.*

Dans le courant de février 1786, le nommé *Rival*, fils de Pierre *Rival*, habitant de Laulme, petit hameau, paroiſſe de Moingt, vint me conſulter ſur une maladie quil avoit à la langue depuis neuf années, pour laquelle il avoit conſulté pluſieurs médecins & chirurgiens, & fait quantité de remèdes ſans aucun ſuccès.

Après un examen attentif, je reconnus une tumeur carcinomateuſe, implantée dans la ſubſtance même de la langue, & occupant environ la moitié de cet organe, particulièrement du côté gauche. La baſe de la langue, dans l'étendue d'un pouce environ, n'étoit point affectée. Le malade ne pouvoit parler ; il éprouvoit des douleurs très-vives lors de la maſtication des alimens.

Le moyen qui se présenta le premier, comme capable de guérir cette cruelle maladie, fut l'amputation de la tumeur. Sans en faire part au malade, je le renvoyai à la huitaine, afin d'avoir le temps de réfléchir & de consulter mes confrères. J'avoue que n'ayant jamais vu pratiquer cette opération dans aucun hôpital, je craignois beaucoup l'hémorrhagie, dans une partie où je ne pouvois faire ni ligature ni compression. MM. *Dionis*, *Ledran*, *Garengeot* & *Morand*, ne parlent point de l'amputation de la langue. Le cinquième volume des mémoires de l'Académie de Chirurgie est le seul ouvrage où je trouvai de quoi fixer mon incertitude. Mon malade étant revenu au temps indiqué, je lui proposai l'opération, comme le moyen le plus certain, ce qu'il accepta courageusement. Le 22 février, tout étant disposé pour l'opération, & assisté de plusieurs de mes confrères, je la fis de la manière suivante.

Un aide tenoit le malade ; un autre affermissoit un bâillon entre les deux mâchoires. Je saisis la langue de la main gauche, je l'enveloppai dans un linge, de crainte qu'elle ne m'échappât. Etant bien assujettie, je pris, de la main droite, un

un biſtouri, & emportai toute la tumeur, deux lignes au-delà dans la partie ſaine, obſervant de donner une forme un peu alongée à ce qui reſtoit de la langue. Le ſang ſortoit avec aſſez de vivacité ; j'avois un réchaud de braiſe & des fers tout rouges, je les portai deux fois ſur les vaiſſeaux coupés ; par ce moyen l'hémorrhagie fut bientôt arrêtée. Le malade ſe rinça la bouche pendant trois ou quatre minutes, avec de l'eau à la glace, ce qui calma beaucoup l'effet de la cautériſation. *Rival* ſupporta l'opération avec beaucoup de fermeté. Pendant les dix premiers jours, la ſeule choſe qu'il fit, fut de ſe rincer la bouche avec de l'eau miellée. L'eſcare étant tombée, & les chairs commençant à pulluler, je fus obligé de les toucher tous les deux jours avec la pierre de vitriol, quelquefois avec la pierre infernale. La ſalive a achevé de déterger & de cicatriſer la plaie : la guériſon fut complète le vingt-cinquième jour.

Son régime, pendant les premiers jours, étoit du lait, des crêmes de riz, d'avoine, d'orge, &c. Le ſieur *Rival* articule tous les mots & ſe fait bien entendre, excepté les mots qui commencent par une *L*. Je conſerve dans de

l'eau-de-vie cette langue amputée, pour ceux qui seroient curieux de la voir.

OBSERVATION

Sur une éventration considérable faite par la corne d'un taureau; par M. POINCELET, *chirurgien à Houdan.*

Je fus mandé le 21 janvier 1785, pour voir la veuve *Magnefin*, fermière, demeurant sur la paroisse de Gambais, élection de Montfort-Lamaury. J'appris que cette femme, âgée de cinquante-sept ans, d'un tempérament sec & bilieux, venoit d'être blessée par un taureau; qu'elle avoit eu le courage de ramasser elle-même ses entrailles sorties de son ventre, & de gagner sa maison, éloignée d'environ 40 pas de l'étable où elle avoit reçu le coup, il y avoit trois heures. Cette femme avoit des vomissemens très-considérables. Après avoir ôté un bandage de corps qu'on lui avoit appliqué par dessus ses habits, je trouvai une plaie qui s'étendoit transversalement depuis une crête antérieure & supérieure de l'os des îles jusqu'à l'autre : en décrivant en devant la figure

ſemi-lunaire du baſſin, la rétraction des muſcles abdominaux portoit la lèvre ſupérieure de cette plaie juſqu'à l'épigaſtre, laiſſant une ouverture de la grandeur de plus de quinze pouces en travers, & de dix à onze pouces de haut en bas, d'où s'échappoit tout le paquet inteſtinal. La malade voyant mon inquiétude, chercha elle-même à me raſſurer, & me dit d'une voix forte : *Travaillez, Monſieur, je ne mourrai pas de cela.*

L'hémorrhagie avoit ceſſé. Je fomentai avec du vin chaud l'épiploon, qui ſe préſentoit le premier; je le nettoyai du ſang grumelé qui y étoit attaché : ce viſcère étoit déchiré & comme mâché par ſon bord inférieur; je le renverſai ſur la poitrine, pour nettoyer & fomenter les inteſtins, dont aucun n'étoit léſé; enſuite je les replaçai dans le ventre; je les faiſois aſſujettir à meſure par une ſœur griſe qui avoit été appelée avant moi; je recouvris le tout de l'épiploon, ayant l'intention de maintenir au bord de la plaie ſes portions déchirées, pour que dans la ſuppuration qui devoit s'y faire, le pus trouvât une iſſue. Je rapprochai avec peine, & très-lentement les lèvres de la plaie, & je les aſſujettis par douze points de ſuture entrecoupée; je recouvris cetre plaie

avec des compreſſes trempées dans le vin chaud ; je ſoutins le tout avec un bandage de corps, & je mis la malade dans une poſition, telle que les points de ſuture ne pouvoient point être tiraillés. Je recommandai qu'on ne la fît point parler, & qu'on ne lui donnât que quelques cuillerées de bouillon & d'une tiſane adouciſſante, parce qu'elle étoit enrhumée. J'appris le lendemain matin que la nuit avoit été aſſez tranquille, que les vomiſſemens avoient été moins fréquens, mais avoient entraîné beaucoup de bile d'une odeur inſupportable ; la malade avoit rendu quelques vents par en-bas, ce qui l'avoit ſoulagée : elle avoit ſouffert des tiraillemens aux endroits de ſuture, quoique je ne les euſſe point ſerrés à cauſe du gonflement qui devoit arriver ; elle avoit de la fièvre, & beaucoup de chaleur à la peau.

Je levai l'appareil, & je trouvai tous les bords de la plaie ſecs, très-phlogoſés & très-tuméfiés, ainſi que tout le ventre. Les points de ſuture commençoient à être tiraillés au point d'en faire craindre la rupture & la gangrène. Je fomentai le tout avec de l'eau de guimauve ; je laiſſai ſur la place des plumaceaux, & ſur le ventre des compreſſes trempées dans

la même eau. Je recommandai de les en arroſer très-ſouvent.

Le lendemain j'appelai en conſultation M. *Le Prince*, médecin de grande réputation à Dreux, & M. *Laurency*, mon confrère, chirurgien inſtruit, réſident à Houdan. Nous trouvâmes la malade avec de la fièvre; la peau & la bouche étoient arides, mais le vomiſſement étoit diminué. En levant l'appareil, nous jugeâmes par l'odeur cadavéreuſe qui s'exhaloit, que la gangrène étoit ſurvenue. En effet, elle avoit déja parcouru au moins trois travers de doigt ſur les bords de la plaie. Les points de ſuture étoient prêts à manquer, & nous vîmes bien qu'ils tomberoient avec les eſcares gangréneuſes. Nous convînmes unanimement que les antiſeptiques en tous genres devoient être employés. La malade fit uſage d'une préparation de quinquina & de camphre, qu'elle prenoit par cuillerées toutes les demi-heures. On lui donna un lavement qui procura beaucoup d'effet, & elle fut panſée le ſoir avec des lotions de quinquina animé de camphre. La nuit fut plus tranquille, les vomiſſemens ceſsèrent en grande partie; il y eut même un peu de ſommeil, mais la fièvre ne diſcontinua pas, l'altération ſe ſoutint, & fut calmée

par une boiſſon de vinaigre étendu dans une eau de graine de lin.

Le troiſième jour, je reconnus que la gangrène avoit fait de nouveaux progrès; je panſai deux fois le jour avec les mêmes remèdes juſqu'au huitième, que la pourriture s'étant portée tranſverſalement juſqu'à deux travers de doigt au deſſous de l'ombilic, & d'une hanche à l'autre, j'apperçus en différens points des bords de la plaie, de petites lignes rougeâtres, qui m'annoncèrent que la gangrène ſe bornoit. Ceux des points de ſuture qui avoient déja manqué, commençoient, ainſi que le reſte des bords de la plaie, à charger les plumaceaux d'un ichor plus lié & moins odorant; la fièvre étoit moins forte. Je chargeai alors mes plumaceaux très-légèrement d'un digeſtif animé: je continuai les lotions antiſeptiques; & comme les points de ſuture ne devoient plus maintenir la plaie rapprochée, & que je devois craindre une nouvelle éventration à la chute des eſcares, j'y ſuppléai par un bandage de corps fait artiſtement, par la ſituation, & par le repos le plus exact.

Ce traitement fut continué avec ſoin juſqu'au vingt-quatrième jour, que la ſuppuration étoit très-abondante: alors j'en-

levai toutes les eſcares gangréneuſes, ainſi que les points de ſuture qui ſe ſont détachés d'eux-mêmes, avec des portion conſidérables d'épiploon. Cette déperdition de ſubſtance a laiſſé à découvert une grande partie des inteſtins ſur leſquels j'appliquai dans les panſemens ſuivans de la charpie sèche bien mollette. A cette époque, la malade ſe plaignit d'une douleur aiguë & lancinante ſous le muſcle ſacro-lombaire gauche; elle eut de la fièvre la nuit ſuivante, & beaucoup d'agitation. J'apperçus en cet endroit, de la tenſion & de l'inflammation à la peau; je fis appliquer des cataplaſmes émolliens & maturatifs, & j'augurai que la nature cherchoit à ſe débarraſſer du ſang qui avoit été épanché dans le ventre, par un dépôt qu'elle diſpoſoit dans l'endroit douloureux. En effet, je découvris ſix jours après une fluctuation ſourde & très-profonde : alors j'appliquai le diachylon gommé; & trois jours après, la tumeur étant aſſez proéminente, & la fluctuation aſſez ſenſible, je fis une inciſion ſuffiſamment grande à la partie la plus déclive du ventre & de la tumeur. Avec toutes les précautions néceſſaires, je parvins à porter l'inſtrument conduit avec mon doigt dans le ventre; auſſitôt je vis

ſortir une quantité conſidérable de pus d'une odeur infecte, & d'une couleur vineuſe : après cette évacuation, je mis une tente dans la plaie, & j'appliquai le reſte de l'appareil. Je continuai le panſement à l'ordinaire, & je fis des injections déterſives dans cette dernière plaie. La malade fut plus tranquille après cette opération, & n'eût plus de fièvre ; les évacuations alvines ſe faiſoient régulièrement chaque jour ; & à chaque panſement, j'admirois la marche heureuſe de la nature qui alongeoit la circonférence des bords de la plaie du bas-ventre, pour s'unir avec des mammelons charnus qui ſe formoient par gradation à la ſurface des entrailles dépourvues d'enveloppe.

C'étoit alors le trente-deuxième jour de l'accident. Le dépôt que j'avois ouvert ſe détergeoit ; le pus étoit plus louable : cet endroit devint plus mou, perdit de ſon volume, & parvint aſſez promptement à une entière guériſon. La grande plaie du bas-ventre faiſoit auſſi beaucoup de progrès vers la cicatrice : je ne la panſai plus qu'une fois le jour, & avec de la charpie sèche. Le régime a toujours été très-exact. La malade a eu une docilité peu ordinaire parmi les gens de la

campagne. Ni ſes affaires domeſtiques, ni la crainte de la mort, ne l'ont jamais occupée pendant tout ſon traitement, qui a duré trois mois. Elle eſt enfin parfaitement guérie. Depuis plus d'un an, elle vaque aux ouvrages ordinaires de ſa maiſon, monte à cheval pour ſes affaires du dehors, à l'aide ſeulement d'un bandage de corps, que je l'ai obligée de porter, afin de prévenir dans quelques mouvemens violens la rupture de la cicatrice, qui eſt très-mince. On voit par cette obſervation combien la nature a de reſſources, lorſqu'elle eſt ſecondée & dirigée par l'art.

LETTRE DE M. LEYS,

Docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, à l'Editeur du Journal de médecine, au ſujet de deux manuſcrits ſur la mort apparente.

Le public & les compagnies ſavantes deſirent, Monſieur, depuis long-temps un ouvrage *ex profeſſo* ſur les ſignes qui font reconnoître quand la mort n'eſt qu'apparente, &, en ce cas, ſur les moyens de rappeler les aſphyxiés à la vie. Vous avez inſéré dans le Journal de médecine

pluſieurs articles relatifs à ces connoiſſances importantes. Dans le cahier de mars, vous avez donné un extrait du Programme de l'Académie de Bruxelles, qui demande pour le prix de la claſſe phyſique : *Quels ſont les moyens que la médecine & la police pourroient employer pour prévenir les erreurs dangereuſes des enterremens précipités.* M. *Thiery*, médecin de la Faculté de Paris, & conſultant du Roi, a depuis quelques années fait deux excellens ouvrages ſur ce ſujet. J'ai été nommé un des commiſſaires pour rendre compte de l'un de ces ouvrages. Il a mérité l'approbation de la Faculté ; il eſt intitulé, *La vie de l'homme reſpectée, & défendue dans ſes derniers momens ;* ou *Inſtruction ſur les ſoins qu'on doit aux morts, à ceux qui paroiſſent tels, & ſur les ſépultures.* Cet écrit eſt deſtiné à l'uſage même des perſonnes étrangères à l'art. Il y a douze ans que j'ai eu auſſi entre les mains l'autre manuſcrit, & qui n'eſt fait que pour les médecins ; pluſieurs de nos confrères l'ont vu, & en deſirent la publication. Je vous invite, Monſieur, d'annoncer ces deux ouvrages ; ce ſera le plus sûr moyen de déterminer M. *Thiery* à ne pas nous les faire attendre plus long-temps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1787.

La colonne de mercure, le premier & le ſecond du mois, s'eſt abaiſſée de 28 pouces 2 lignes, à 27 pouces 11 lignes ; du trois au ſept & le neuf elle s'eſt abaiſſée de 27 pouces 11 lignes, à 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$; le huit & du onze au vingt-deux elle s'eſt ſoutenue de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne, à 28 pouces 7 lignes ; & du vingt-trois au trente-un elle s'eſt abaiſſée de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 7 lignes. La différence a été un pouce ou douze degrés.

Le thermomètre a marqué du premier au quinze, de 3 à 8 au matin, de 5 à 11 à midi, de 4 à 10 au ſoir ; du quinze au trente-un, il a marqué de 3 à 10 au matin, de 5 à 15 à midi, & de 5 à 11 au ſoir. Le degré de la moindre chaleur a été 3 au-deſſus de 0, & le degré de la plus grande chaleur a été 15 au-deſſus de 0. La différence a été de douze degrés.

Les vents ont ſoufflé huit jours S. ; un jour S-O. ; trois jours O. ; trois jours S-O. matin, S. ſoir ; un jour O. matin, S-O. ſoir ; un jour S. matin, N-E. ſoir ; trois jours N. matin, S. ſoir ; ſix jours N. ; deux jours N-E. ; un jour N-N-O. ; un jour N. matin, N-E. ſoir ; un jour N-E. matin, N-O. ſoir.

Le ciel a été clair ſept jours, couvert neuf, & variable quinze jours; il y a eu 22 fois de la pluie, dont grande pluie & vent 4 fois, grêle deux fois, & brouillard une fois; il y a eu de fréquentes gelées blanches, & même à glace.

Les vents S. & O. ont régné du premier au onze, à l'exception du cinq & du huit, où ils ont été N-E.; du douze au vingt-un ils ſe ſont maintenus N., N-E., N-N-O.; du vingt-trois au trente-un ils ſe ſont retournés S., S-O., & O., à l'exception d'une partie du vingt-quatre & vingt-cinq, où ils ont été N-E. & N.

La température a été douce les premiers & derniers jours du mois par S. & O.; elle s'eſt refroidie par N-E., & s'eſt maintenue froide par N., & même quelquefois par S.; les coups de vents ont été violens par S. & par O., & le N. a été plus ou moins piquant; il a gelé fréquemment les matins, d'où eſt réſulté une température irrégulièrement froide & tempérée, que les pluies fréquentes ont rendu humide.

Cette conſtitution a entretenu les affections catarrhales: chez les enfans elles ſe ſont manifeſtées par la coqueluche, qui a été pour l'ordinaire longue & rebelle, par des fluxions aux yeux & par le dévoiement; aux adultes, par des rhumes, des catarrhes ſimples & inflammatoires, des diarrhées ſéreuſes & fréquemment ſanguinolentes; aux vieillards, par des catarrhes ſou-

vent gangréneux, par des paralyſies & des apoplexies, *à ſerosâ proluvie & colluvie.*

Les affections rhumatiſmales ſimples & inflammatoires, qui avoient diminué le mois précédent, ſe ſont montrées en grand nombre; elles ont attaqué les deux ſexes; & quoique généralement elles ſe ſoient manifeſtées à l'extérieur, cependant il y en a eu beaucoup qui ſe ſont portées comme en janvier dernier ſur divers organes, tels que la poitrine, le bas-ventre, &c.; aux hommes, ſur les voies urinaires, & aux femmes ſur la matrice. Cette dernière claſſe a été longue & rebelle; ce n'a été que par les ſaignées répétées, les bains, les diaphorétiques nitreux, & à la fin par l'uſage du lait d'âneſſe, qu'on eſt parvenu à diſſiper les accidens qui en dérivoient.

Dans ces affections, ſpécialement dans les rhumatiſmales, la bile n'eſt entrée en fonte qu'à la longue & avec beaucoup de difficulté & de lenteur; ce qui a prolongé ces maladies. On n'a ſouvent pu ſe procurer par les lavemens qu'une bile crue qui ſoulageoit les malades, mais ſans amener la curation: cette bile âcre a ſouvent excité & entretenu une petite fièvre d'irritation accompagnée de toux sèche, que la moiteur & les ſueurs continuées ont diſſipée. Les diaphorétiques nitreux, les décoctions de bardanne & de ſcorſonère, auxquelles on ajoutoit deux à trois gouttes de laudanum de *Sydenham* par pinte

de ces boiſſons, le nitre & le camphre mêlés avec un peu de kermès minéral, & donnés à petites doſes répétées, ont aidé la nature à procurer & à entretenir cette criſe, qui amenoit la coction de la bile : alors les purgatifs terminoient la cure. On a cependant été obligé de donner enſuite le lait d'âneſſe à beaucoup de convaleſcens, pour achever de diſſiper les reſtes d'impreſſion que cette humeur délétère avoit occaſionnée.

Les fluxions de poitrine rhumatiſmo-bilieuſes, ont été moins fréquentes & moins graves que celles des mois précédens, ainſi que les coliques & les douleurs de bas-ventre. Les goutteux ont été vivement tourmentés ; on a vu quelques gouttes vagues, mais elles ont été très-légères & de peu de durée.

Comme on peut attribuer à cette diſpoſition rhumatiſmale dominante l'âcreté de la bile & la difficulté d'en obtenir la coction (ce qu'on a conſtamment obſervé chez tous ceux qui en ont été attaqués, malgré l'abondante boiſſon, le ſuc épuré des plantes nitro-ſavonneuſes, dont on s'eſt ſervi long-temps pour cet effet), on peut penſer auſſi que c'eſt à cette bile âcre & réſineuſe (ne coulant que crue & par ſaccade), dépendante de cette conſtitution, que ſont dus l'agacement & la tenſion des hypochondres, dont beaucoup de malades ſe ſont plaints, ſur-tout les mélancoliques & les perſonnes ſujettes aux af-

fections nerveuſes : chez ceux qui ont eu des vomiſſemens de bile porracée, plus ou moins acerbe, les agacemens n'étoient pas de durée; les autres ont ſouffert des anxiétés plus ou moins fortes à la région précordiale, dans le bas-ventre, ſuivies de coliques; dans ce cas, les ſangſues ont produit des effets d'autant plus ſalutaires, que la détente operée par cette eſpèce de ſaignée, amenoit des évacuations ſouvent noirâtres & gluantes d'abord, ſuivies enſuite de bile cuite.

Les fièvres bilieuſes ſimples, & les fluxions de poitrine bilieuſes ont été communes; elles ont particulièrement régné dans la claſſe du peuple; elles n'ont point été fâcheuſes, elles ont cedé facilement au traitement méthodique. Pluſieurs ont exigé l'uſage répété de l'émétique, mais placé de bonne heure; preſque toutes ont été jugées vers le ſept de la maladie.

On a vu quelques fièvres intermittentes printannières, mais en petit nombre; les protéiformes ont été les plus fréquentes. On a peu vu de petites véroles; celles qui ont paru ont été bénignes: d'autres eſpèces d'éruptions ont été fréquentes & de nature éréſypélateuſe. Enfin cette conſtitution a été fâcheuſe aux phthiſiques & aux vieillards.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	7, 7	10,15	11, 4	27 11, 7	27 10,10	27 9, 2
2	7, 4	10, 6	5, 3	27 8, 0	27 7, 2	27 9, 6
3	4,10	7, 0	8, 7	27 8, 5	27 4,11	27 2, 5
4	4,13	7, 0	4, 0	27 5, 7	27 4, 8	27 8, 9
5	2, 0	4, 8	5, 6	27 9, 4	27 7, 8	27 7, 2
6	4, 0	8, 3	8, 7	27 7, 4	27 5, 3	27 2, 2
7	5, 0	6,13	3, 7	27 3, 6	27 5, 3	27 8, 1
8	1,13	7,17	1, 9	27 9, 8	27 10, 3	27 9, 8
9	0, 7	7,10	3, 4	27 6, 6	27 5, 3	27 5, 3
10	5, 0	9, 0	5, 3	27 5, 0	27 4, 0	27 7, 6
11	4, 0	7,10	4, 5	27 10, 4	27 10, 4	27 11, 4
12	2,10	6, 0	4, 7	28 1, 9	28 3, 0	28 4, 4
13	2, 0	8,17	5, 9	28 4, 9	28 4, 7	28 4, 8
14	3, 0	9,13	6, 4	28 4, 2	28 3, 9	28 3, 2
15	3, 9	9,12	5, 0	28 3, 0	28 3, 0	28 3, 0
16	3, 8	10, 9	7,12	28 3, 0	28 2, 7	28 2, 6
17	4,11	10,13	6,16	28 2, 0	28 1, 7	28 1,11
18	4,12	8, 0	3,17	28 3, 2	28 3, 5	28 3, 4
19	1,10	9, 0	5, 0	28 2, 9	28 2, 1	28 1, 7
20	2, 0	11, 0	6, 1	28 1, 0	28 0,10	28 1, 0
21	3, 2	12, 0	7, 0	28 1, 6	28 1, 3	28 1, 1
22	4, 5	12, 0	7, 0	28 0, 7	27 11, 1	27 11, 3
23	5,15	7, 0	4,11	27 9, 3	27 6, 7	27 5, 4
24	3, 0	5, 7	4, 0	27 5, 8	27 6, 3	27 8, 3
25	1, 5	10, 0	7, 5	27 9, 0	27 8, 1	27 8, 3
26	7, 4	14,10	10,11	27 8, 0	27 7,11	27 7, 8
27	7, 0	10, 3	5, 7	27 8, 8	27 8,10	27 9, 2
28	5,15	8, 6	8, 5	27 8, 6	27 8,11	27 7, 5
29	6,10	10, 6	10, 6	27 6, 0	27 5, 1	27 4, 3
30	8,13	14, 9	9, 4	27 4,10	27 4, 4	27 4, 6
31	6, 8	11,13	6,11	27 5, 6	27 7, 0	27 7, 8

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	S-O. cou. fra. v.	S-O. *idem*, te. v.	S-O. *idem.*
2	S-O. *idem.* frais, vent.	S-O. *idem*, tem. ve. gr. de pl.	S-O. *idem.*
3	S-O. *id.* frai. ve.	S-O. *id.* f. v. g. d. p.	S-O. *id.* dou. ve.
4	S-O. *id.* fr. v. gr. de pluie.	S-O. *idem*, fr. v.	S-O. *id.* froi. ve.
5	E. *idem*, froid.	S-O. *idem*, frais.	S-O. *idem*, brui.
6	S-O. broui. froi.	S. cou. v. do. pl.	S. co. do. pl. tem.
7	S-O. cou. fr. pl. v.	S-O. *idem.*	S O. ſer. fro. ve.
8	S-O. ſere. froid.	S-O. nua. frais.	N. ſerein, froid.
9	E nuag. froid.	S. couvert, frais.	S-O. ſerei. froid.
10	S-O. couv. fr. v.	S-O. *id.* g. d. pl. t.	S-O. nu. fr. pl. t.
11	S. *idem*, frais.	S. *idem*, dou. pl.	N-E. d fr. p. v. gr.
12	N-E. ſere. fr. v.	N-E. nua. fr. ve.	N-E. ſer. froi. ve.
13	N-E. ſere. froid, gelée blanch.	N-E. nuag. doux.	N-E. ſere. froid.
14	N-E. ſere. froid.	E. *idem.* doux.	E. *idem*, froi. v.
15	E. nuag. froid.	S. *idem.* dou. ve.	E. *idem*, frais, v.
16	N-O. couv. froi.	N-O. *idem.* tem.	N-O. *idem.* dou.
17	N-O. *idem*, froi.	N-O. *idem.* te. br.	N-O. *id.* fra. bru.
18	E. *idem*, froid.	N. *idem*, temp.	N-E. ſe. fr. v. au. b.
19	E. ſerein, froid.	N-E. *idem.* tem.	N-E. *idem*, frais.
20	E. *idem*, froid.	E. *idem*, temp.	E. *idem.* frais.
21	N. *idem.* frais.	E. *idem.* témp.	E. nu. do. aur. bo.
22	S. couve. frais.	S. ſer. tem. vap.	S-O. nu. do. ve.
23	S-O. couv. fr. v.	S-O. *id* d. v. g. d. p	S-O. *idem.* v. pl.
24	S-O. *idem.* froid.	S-O. *id.* froi. pl.	S. *id.* fro. pl. fru.
25	E. ſer. fr. gel. bl.	N-E. couv. tem.	N-E. *idem.* dou.
26	S-E. couv. dou.	S. *idem*, chaud.	S. *idem.* tempér.
27	S-O. *idem.* dou.	O. *idem*, tempe.	N-O. nuag. do.
28	S-O. *id.* frais. ve.	S-O. *idem.* do. v.	S-O. *idem.*
29	S-O. *idem.* frais.	S-O. *idem.* tem.	S-O. *id.* pl. v. écl.
30	S-O. *idem.* te. v.	S-O. *idem.* ch. v.	S-O. nu. do. v. to.
31	S-O. *idem*, frais.	S-O. *idem*, tem.	S-O. *idem*, dou.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 14, 10 deg. le 26
Moindre degré de chaleur... 0, 7 le 9

Chaleur moyenne..... 6, 10 deg.

	pouc.	*lig.*	
Plus grande élévation du Mercure.....	28	4,	2, le 14
Moindre élév. du Mercure....	27	2,	24, le 6
Elévation moyenne..	27	9,	9

Nombre de jours de Beau..... 7
de Couvert.. 19
de Nuages.. 4
de Vent.... 11
de Tonnerre. 1
de Brouillard. 1
de Pluie.... 4

Quantité de Pluie.....
Evaporation.....
Différence.....

Le vent a soufflé du N..... 2 fois.
N-E..... 13
N-O..... 9
S..... 10
S-E..... 1
S-O..... 41
E..... 16
O..... 1

TEMPÉRATURE, froide, assez humide & venteuse.

MALADIES: quelques rhumes, & fièvres sans suite.

Plus grande ſéchereſſe... 33, 7 deg. le 8
Moindre ..... 0, 0 le 13
Moyenne..... 15, 3

A Montmorency ce premier mars 1787.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mars 1787; par M. BOUCHER, médecin.

Après quelques jours de pluie, le temps a été ſerein & agréable juſqu'au 23 du mois; après quoi il a encore été pluvieux.

Le 30 du mois on a entendu le tonnerre gronder.

La liqueur du thermomètre s'eſt maintenue, durant tout le mois, entre le terme de 2 degrés & celui de tempéré. Dans les trois derniers jours il s'eſt élevé au-deſſus de ce dernier terme.

Le baromètre a éprouvé des variations aſſez conſidérables; le mercure étoit deſcendu, le 10 du mois, au terme de 27 pouces 3 lignes; &, le 11, il étoit remonté à celui de 28 pouces. Depuis le 1er juſqu'au 10, & après le 22 du mois, il eſt reſté au-deſſus de ce dernier terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le

baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 1 ligne $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
4 fois du Nord vers l'Est.
2 fois du Sud-Est.
8 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
16 jours de pluie.
1 jour de grêle.
1 jour de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de mars 1787.

La pleuro-péripneumonie a été la seule maladie aiguë qui ait régné ce mois. Elle étoit le plus souvent compliquée de fièvre bilieuse putride, de façon qu'après l'emploi des saignées suffisantes, on a dû administrer des purgatifs antiphlogistiques.

Les rhumes & les angines catarrhales ont été encore des maladies communes : elles ne résistoient guère à un traitement méthodique ; mais les rhumes négligés dégénéroient aisément en pulmonie. Les lits de nos hôpitaux de charité n'étoient guère occupés que par des gens tombés dans ce cas, ou affectés d'autres maladies chro-

niques, ou attaqués de vieilles fièvres quartes, contre lesquelles les divers remèdes employés ordinairement dans cette espèce de fièvre, avoient échoué.

La fièvre putride vermineuse, qui régnoit depuis le commencement de l'automne, dans un canton de la campagne peu éloigné de cette ville, avoit paru s'affoiblir au déclin de l'hiver; mais elle a repris vigueur à l'époque du retour du printemps avec un caractère plus malin qu'auparavant.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philosophical transactions, *&c.* C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxvj pour l'année 1786, partie première; in-4°. A Londres, chez* Davis, *1786.*

1. Les articles du ressort de notre Journal sont les suivans.

I°. *Expériences & observations magnétiques; par* TIBERE CAVALLO, *membre de la Société royale de Londres.*

Les métaux auxquels ce savant a reconnu des propriétés magnétiques, sont, outre le fer, le bronze, la platine & le nickel. Mais il paroît que ces propriétés tiennent aux particules fer-

rugineuſes mêlées à ces dernières ſubſtances. La pierre calaminaire, un des ingrédiens du bronze, contient ſouvent du fer: la platine n'en eſt preſque jamais exempte; c'eſt à cet alliage qu'on attribue la difficulté de la fondre, & on peut ſuppoſer que les échantillons, dont l'académicien s'eſt ſervi pour faire ſes expériences n'en étoient point entièrement dépouillés. On ne connoît pas encore parfaitement la nature du nickel; cependant ſon analogie avec le cobalt, qui n'eſt guère ſans particules martiales, porte à croire que c'eſt à ces particules qu'il doit la propriété d'être affecté par l'aimant. Ces obſervations prouvent combien il faut être ſur ſes gardes dans le choix des métaux qu'on emploie à la confection des bouſſoles.

L'auteur a paſſé en différens ſens une baguette d'acier ſur une turquoiſe, & quoiqu'il s'en fût attaché ſi peu ſur cette pierre, qu'une balance aſſez ſenſible pour indiquer un vingtième de grain, n'a marqué aucune augmentation de poids, l'aiguille aimantée n'en a pas moins été dérangée par ſon influence. Ce qui prouve qu'il ne faut qu'une très-petite quantité de fer, pour rendre un corps capable d'agir ſur la bouſſole.

Le laiton, très-ductile & dépourvu de propriétés magnétiques, en acquiert en le battant avec un marteau. On ne ſauroit attribuer ce changement aux particules de fer qui ſe ſeroient détachées du marteau ou de l'enclume, & ſe ſeroient incorporées dans le laiton, ni à la réduction de quelque portion de chaux martiale, mêlée au laiton; attendu qu'en ajoutant du ſafran de mars à ce compoſé, ſon magnétiſme n'a point été augmenté, & que l'expérience a éga-

lement réuſſi lorſqu'on a battu le cuivre jaune avec un caillou. Cependant les variations que M. *Cavallo* a obſervées dans ces expériences, laiſſent quelque doute ſur la juſteſſe de ſes raiſonnemens, concernant cette matière.

II. *Expériences ſur l'air hépatique ; par* RICHARD KIRWAN *; écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

Sous le nom d'air hépatique, M. *Kirwan* déſigne cette eſpèce de fluide élaſtique permanent qu'on obtient par la combinaiſon du ſoufre avec différentes ſubſtances, telles que les alkalis, les terres, les métaux, &c. On le rencontre ſouvent, dit-il, dans les mines de charbon de terre, & il conſtitue le principe d'où dépendent les propriétés de pluſieurs eaux minérales. Il eſt une production particulière de la putréfaction, ſinon de toutes les ſubſtances animales, au moins d'un grand nombre. Les œufs pourris, & les eaux corrompues exhalent la même odeur, & décolorent les métaux de la même manière que lui. Il s'engendte dans le ſang putréfié, & dans le bois pourri. Il poſsède pluſieurs propriétés, parmi leſquelles les plus frappantes ſont ſon odeur déſagréable caractériſtique, qui ne ſe rencontre à aucune autre ſubſtance ; ſon inflammabilité, quand on le mêle à une certaine quantité d'air reſpirable ou d'air nitreux ; la difficulté de s'incorporer dans l'eau ; la faculté de décolorer les métaux, principalement l'argent & le mercure. M. *Kirwan* tire de toutes ces propriétés la concluſion que l'air hépatique eſt un agent puiſſant de la nature ; & pour s'en aſſurer il s'eſt attaché à connoître ſon caractère, ſes propriétés & ſa conſtitution.

Les premieres expériences qu'il a faites roulent ſur les moyens de ſe procurer cet air. En préparant le foie de ſoufre, il s'échappe de l'air fixe avec du ſoufre en ſubſtance, mais ſous une forme très-atténuée. Il paroît que dans ce mêlange il s'eſt déja formé une quantité aſſez conſidérable d'air hépatique, pour qu'il s'en élève des vapeurs qui affectent l'odorat ; bien que le véritable air hépatique ſoit probablement retenu par l'alkali, & que les acides ſemblent plutôt le dégager de ce ſel que de le former. La chaleur ſpécifique & l'air vital que les acides contiennent, n'augmentent nullement la quantité d'air hépatique, & ne ſont point propres à ſe combiner avec l'alkali. Tous les acides, à l'exception de l'air fixe & de l'acide arſénical donnent de l'air hépatique ; mais l'acide marin eſt le plus propre pour cela. Il faut délayer l'acide nitreux, & chauffer l'acide vitriolique, lorſqu'on veut le faire ſervir à cet effet. Le fer, le zinc, & quelques autres métaux, produiſent également de l'air hépatique, avec les alkalis.

La gravité ſpécifique de cet air eſt à celle de l'air commun, comme 10,000 à 9,038 ; il eſt inflammable ; fait rougir les teintures bleues des végétaux ; ſe mêle en différentes proportions à l'eau, d'où il s'en ſépare en peu de jours ſous la forme de ſoufre : il ne précipite pas la chaux de l'eau de chaux, décompoſe le baro-ſélénite acéteux, & une très-petite quantité qu'on en auroit ajoutée à une ſolution d'argent dans l'acide nitreux, ſuffit pour la colorer en brun, &c.

« J'ai mêlé, dit enſuite M. *Kirwan*, deux pouces cubes d'air hépatique à un pouce cube d'air pur, il ne s'eſt formé aucun nuage, le mélange ne s'eſt point échauffé, & le volume

eſt

eſt reſté le même : cependant quinze jours après, ce mélange avoit diminué de moitié ſans le moindre dépôt ſulfureux. L'air nitreux décompoſe le gaz hépatique, mieux que l'air pur, quoique celui-ci le décompoſe auſſi. J'ai rempli une bouteille, capable de contenir douze pouces cubes d'air hépatique, je l'ai bouchée avec un liége, & l'ai tenue renverſée dans l'eau. Au bout de quelques ſemaines l'eau étoit entièrement évaporée ; j'ai laiſſé la bouteille encore quelque temps dans la même ſituation : enfin je l'ai examinée, & j'ai reconnu très-diſtinctement un dépôt de ſoufre en poudre qui formoit une couche circulaire en dedans autour du goulot près du bouchon. Cette précipitation paroit provenir de ce que l'air vital a pénétré inſenſiblement à travers le bouchon, & conduit à une explication très-naturelle de la formation des dépôts ſulfureux que les eaux d'Aix-la-Chapelle laiſſent tomber. »

Notre auteur examine enſuite l'action de l'air hépatique ſur quelques autres gaz. Il eſt impoſſible de déduire des réſultats généraux de ces expériences, qu'il eſt d'ailleurs très-rarement poſſible d'expliquer. Les phénomènes, qui ſe préſentent, paroiſſent principalement venir de ce que la matière du feu ſe dégage, altère la conſtitution des gaz combinés, & occaſionne la précipitation du ſoufre.

Les acides ſemblent abſorber & décompoſer l'air hépatique. Cette décompoſition eſt accompagnée comme à l'ordinaire d'une précipitation de ſoufre. Les alkalis, l'huile de térébenthine, l'éther & le nitre d'argent produiſent les mêmes effets à des degrés différens. Le ſoufre, préſenté ſous cette forme, ſe combine facilement avec

l'esprit de vin ; & les propriétés de l'eau hépatique ne diffèrent point essentiellement de celles de l'air hépatique. M. *Kirwan* n'a jamais vu les métaux s'y dissoudre ; quelquefois le soufre s'en précipitoit.

L'auteur conclud que l'air hépatique est du soufre réduit à l'état d'air par la matière de la chaleur. Il paroît qu'il ne contient pas naturellement de l'air inflammable, bien qu'il y en ait souvent qui y soit mêlé lorsqu'on dégage le premier de substances qui fourniſſent ce dernier.

« Il est remarquable, poursuit M. *Kirwan*, que les corps susceptibles d'une forme aérienne reçoivent la chaleur latente, nécessaire pour cette forme, plus facilement d'un corps qui quitte sa chaleur spécifique, que par la simple application de la chaleur sensible. Ainsi le barote aéré ne sauroit être décomposé par la seule chaleur, comme le prouve le docteur *Withering*, quoique son air soit facilement expulsé par un acide. L'antimoine n'est point entièrement dépouillé de son soufre, même par la vitrification ; cependant il l'est par les acides. Le foie de soufre ne donne point d'air hépatique par la seule chaleur, & il en fournit par le concours d'un acide, quelque foible qu'il soit. En voici, je pense, la raison : la matière du feu n'a aucune affinité particulière avec aucune substance quelconque, comme cela est évident par l'observation constante de son passage d'un corps chaud, quel qu'il soit, dans un autre qui l'est moins, de quelque nature qu'il se trouve ; mais elle est portée à s'unir avec tel ou tel autre corps, en plus ou moins grande quantité, selon la plus ou moins grande capacité de celui-ci

à le recevoir. Or les acides, en s'uniſſant à la baſe alkaline du foie de ſoufre, chaſſent le ſoufre, & lui donnent leur chaleur au moment que par ſa ſéparation il acquiert la faculté de la recevoir ; au lieu que la chaleur externe ſenſible, agiſſant à la fois ſur les deux parties conſtitutives du foie de ſoufre, n'en ſépare aucune, ou ſi elle les ſépare, elle en réduit une par ſon action ſucceſſive en forme de vapeur ; & les corps qui prennent d'abord cette forme, ne peuvent jamais être réduits en état de fluide élaſtique permanent ou aériforme, par l'admiſſion poſtérieure de la chaleur.»

« Les acides vitriolique & nitreux ſont moins propres à produire l'air hépatique que l'acide marin, bien qu'ils contiennent plus de chaleur ſpécifique que la partie proprement acide de l'eſprit de ſel. La raiſon de cette différence eſt probablement qu'ils ont plus d'affinité avec le ſoufre lui-même, & le retiennent par conſéquent.

La dernière ſection concerne l'air phoſphorique, qui n'eſt rien autre choſe que le phoſphore même, ſous la forme aérienne qu'il prend en abſorbant la matière de la chaleur. Son union avec les alkalis eſt néanmoins ſi foible, qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſe ſervir d'acides pour le ſéparer.

III. *Des obſervations ſur les eaux ſulfureuſes d'Harrogate, faites en juillet & août 1783, par le très-révérend* RICHARD LORD, *évêque de Landaff, membre de la Société royale de Londres.*

Les recherches de l'auteur portent principalement ſur les particularités relatives aux ſources & aux terreins d'où elles proviennent. En ana-

lyſant ces eaux, l'auteur a reconnu quelques traces d'une matière huileuſe : elles contiennent d'ailleurs de l'air hépatique, & dépoſent du ſoufre dans les conduits.

IV. *Obſervations ſur les affinités des ſubſtances diſſolubles dans l'eſprit de vin : communiquées dans une lettre à M.* RICHARD KIRWAN, *par M.* JEAN ELLIOT, *docteur en médecine.*

Les expériences & obſervations préſentées dans cet article tendent à prouver l'aſſertion de M. *Kirwan*, que les eaux métalliques ont plus d'affinité avec les acides minéraux que les alkalis & les terres, comme auſſi à confirmer une aſſertion avancée par M. *Elliot* lui-même dans ſon *Appendice* à la ſeconde édition des *Elémens des ſciences naturelles en relation avec la médecine.* L'auteur y a dit « que dans l'eſprit de vin ſe font certaines décompoſitions qui ne s'opèrent ni dans l'eau, ni par la voie sèche ». Il ajoute : « ſi l'on mêle une huile par expreſſion avec la chaux détrempée, pour en former une pâte, d'où réſulte un ſavon calcaire, & qu'enſuite on y combine de l'alkali gazeux, celui-ci ne décompoſera pas le ſavon calcaire, ni dans l'eau ni à un feu de fuſion ; tandis que ſi l'on ſubſtitue l'eſprit de vin à l'eau, on obtiendra un ſavon alkalin, & une terre calcaire gazeuſe ».

Dans ces expériences l'auteur paroît avoir eu en vue la découverte des moyens de préparer un ſavon qui coûteroit peu ; mais il n'a pas réuſſi. Il ſe perſuade néanmoins qu'il a touché plus près du but dans ſes tentatives poſtérieures, & il déclare que ſi l'évènement juſtifie ſes eſpérances, il fera part au public de ſon travail. Il remarque enfin que ſi l'on ajoute au diachylon

dissous dans l'esprit de vin, du sel de cuisine, on obtient un savon alkalin, & un muriate de plomb.

V. *Une description de quelques petits coquillages britanniques, qui ont été mal observés, ou qui ont été tout à fait inconnus jusqu'ici ; par M.* JEAN LIGHTFOOT, *maître-ès-arts, membre de la Société royale de Londres.*

Les coquillages dont l'auteur donne ici la description, sont appelés par lui, 1°. *Nautilus lacustris ;* 2°. *Helix fontana ;* 3°. *Helix spinosa ;* 4°. *Turbo halicinus ;* 5°. *Patella oblonga.*

VI. *Un abrégé des observations du baromètre, du thermomètre & de la quantité de pluie qui est tombée à Fouth-Lambeth en Surrey, comme aussi à Felbourn & à Fyfield dans le Hampshire ; par* THOMAS WHITE, *écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet article, est que, d'après M. *Barker*, la comparaison de quatre périodes successifs, chacun de dix ans, prouve que la quantité de pluie a toujours été en augmentant.

VII. *Détail des expériences faites par M.* JEAN Mc *Nab, à Henley-House, dans la baie d'Hudson, concernant les mélanges frigorifiques : communiquées à la Société royale de Londres, par* HENRY CAVENDISH, *écuyer, membre de la même Société.*

M. Mc *Nab* a eu en vue de décider par l'expérience, si, conformément à l'opinion de M. *Cavendish*, il est possible de se procurer un degré de froid plus considérable que ceux que l'on connoissoit jusqu'ici. M. *Cavendish* avoit soup-

çonné qu'en verſant de l'eſprit de nitre dans la neige, le froid qu'on remarquoit provenoit de la fonte de la neige, & il penſoit qu'il y avoit un certain degré de froid auquel l'eſprit de nitre abandonneroit ſon eau, & la laiſſeroit geler ſans produire aucun nouveau degré de froid. Cependant, comme la portion de l'acide nitreux qui n'eſt pas gelée, n'eſt guère plus concentrée que n'étoit le tout avant la congélation, il faudroit admettre l'une des deux propoſitions ſuivantes; ou que les parties acides ſont embarraſſées dans les aiguilles glaciales, ou que l'acide ſe gèle lui-même. Une choſe aſſez remarquable eſt que l'acide ſe contracte dans la congélation (la glace qu'il forme tombe au fond du vaiſſeau), & qu'il ſupporte un très-grand degré de froid (bien au-deſſous du point de congélation) avant qu'il gèle; mais en gelant la chaleur augmente comme dans l'eau, & revient enſuite à ſon point ordinaire, auſſitôt que cette chaleur s'eſt diſſipée. Cette circonſtance dépend inconteſtablement de la forte attraction de la chaleur ſpécifique, & l'on obſerve qu'en agitant modérément cet acide, il ſe gèle à proportion plus promptement que l'eau. La glace de l'acide eſt graveleuſe, généralement blanche, à cauſe de l'air renfermé entre les aiguilles. Lorſqu'elle eſt plus compacte, elle eſt tranſparente.

Comme les acides concentrés, lors de leur union avec l'eau de la neige fondue, produiſent d'abord de la chaleur, & que par conſéquent une partie du froid de la matière frigorifique ſe diſſipe en ramenant les acides au premier froid, M. *Cavendish* a propoſé de délayer les acides avant de les employer, au point de ne plus s'é-

chauffer par leur mélange à l'eau. En conſéquence de cette proportion, on a alongé les acides, ſans cependant les délayer au point de ne plus s'échauffer du tout en les mêlant à l'eau; & les réſultats de ces expériences ont varié.

Traité de la fièvre maligne ſimple, & des fièvres compliquées de malignité; par M. CHAMBON DE MONTAUX, de la Faculté de médecine de Paris, de la Société royale de médecine, médecin de l'hôpital de la Salpétrière, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1787; 4 volum. in-12. Prix 10 liv. broché; 12 liv. rel.

2. M. *Chambon* s'attache d'abord à combattre l'opinion funeſte qui faiſoit dépendre les ſymptômes de la fièvre maligne d'une compreſſion du cerveau par le ſang; opinion qui, en faiſant multiplier les ſaignées à contre-temps dans le traitement de cette maladie, a immolé tant de victimes. Il la combat avec tout l'avantage qu'on a en réfutant de vieilles erreurs qui tombent d'elles-mêmes, lorſqu'une expérience plus éclairée a amené des notions plus ſaines & plus exactes. Une connoiſſance plus approfondie des facultés du principe vital, ou du ſyſtême nerveux dans lequel il réſide, a déja depuis quelque temps modéré les excès de cette pathologie hydraulique, qui ne montrant par-tout que des engorgemens & des compreſſions, étoit parvenue à faire de la ſaignée la principale baſe de la pratique médicinale.

Plusieurs médecins de la plus grande célébrité, tels que *Sydenham* & *Baglivi*, regardoient la *malignité* comme une chimère. Cette idée fait honneur au savoir de ces grands médecins, qui, accoutumés à voir la nature sous toute sorte d'aspects, n'étoient point surpris, lorsqu'ils la voyoient s'écarter de sa marche la plus ordinaire. Ils tâchoient de l'y ramener, sans crier à la *malignité*, pour faire excuser leurs bévues ou leur ignorance. De leur temps le mot *malignité* étoit un mot vide de sens, dont le commun des médecins abusoit, lorsqu'un symptôme grave, survenu dans une maladie, les embarrassoit. Ainsi *Baglivi* & *Sydenham*, auxquels M. *Chambon* reproche d'avoir méconnu le caractère de la malignité, sont excusables par rapport aux circonstances où ils se trouvoient. Cependant plusieurs médecins anciens avoient très-bien senti, comme la plupart des médecins d'à présent, que ce qu'on appelle *malignité*, dépend d'un état du cerveau ou du principe vital, qui tient ses forces enchaînées, & l'empêche de déployer son énergie pour la conservation du corps.

M. *Chambon* expose très-bien les effets de cet état dans la description qu'il donne de la fièvre maligne simple; mais sa théorie paroîtra peut-être un peu surannée. Fonder sur les vices du fluide nerveux, sur sa viscosité, sur son excès de ténuité, & sur sa surabondance, l'explication des phénomènes de la fièvre maligne; faire dépendre des qualités imaginaires, d'un être dont l'existence même est incertaine, nous paroît un procédé contraire aux principes d'une saine philosophie, qui ne raisonne que d'après des idées claires & précises. Toute la partie théorique de l'ouvrage de M. *Chambon* pêche par ce défaut. Pourquoi ne pas

s'en tenir aux effets immédiats ? On s'épargneroit bien des ſpéculations vagues, & des raiſonnemens frivoles. Il eſt évident que le chagrin, la misère, la mauvaiſe nourriture affoibliſſent par degrés le principe de la vie ; que les impreſſions du miaſme des marais, & celles du miaſme animal tendent tout-à-coup à éteindre ſon énergie, & la rendent preſque incapable de réaction. On n'a pas beſoin de ſuppoſer que toutes ces différentes cauſes donnent de la *viſcoſité* ou de l'*acrimonie* au fluide nerveux. Cette manière de voir peut quelquefois avoir de mauvais effets dans la pratique. M. *Chambon* s'eſt, dans une occaſion, garanti de ce danger. Un eccléſiaſtique avoit été affoibli par des excès d'étude, & par une vie trop ſédentaire. Tout le monde diſoit que c'étoit une mélancolie bien caractériſée, & c'en étoit une en effet. Quoique M. *Chambon* crût que les ſymptômes de cette maladie dépendoient de la *viſcoſité des eſprits animaux*, il le guérit avec le quinquina, & les plantes toniques & anti-ſpaſmodiques. Il eſt certain qu'en ne partant que de l'idée de *viſcoſité*, on auroit pu donner à ce malade des inciſifs capables d'aggraver ſon mal ; mais M. *Chambon*, qui ne pouvoit ſe diſſimuler que la foibleſſe du genre nerveux étoit le fond de la maladie, lui adminiſtra des remèdes propres à le fortifier, & il réuſſit.

Après avoir fait l'énumération des cauſes éloignées & prédiſpoſantes de la fièvre maligne, & expoſé ſes ſymptômes, M. *Chambon* examine en détail, & tâche d'évaluer l'importance des moyens qu'on emploie ordinairement dans le traitement de cette maladie. Il en exclut, avec raiſon, la ſaignée, qui ne peut qu'augmenter la foibleſſe du genre nerveux, & achever d'étein-

dre les facultés vitales. M. *Chambon* redoute peut-être un peu trop les véſicatoires. Il craint qu'ils n'augmentent l'alkaleſcence des humeurs. Cependant il convient qu'un grand nombre des praticiens comptent tellement ſur l'efficacité de ce moyen, qu'ils ne l'excluent jamais du traitement de la fièvre maligne. Quelle eſt donc, demande-t-il, la cauſe de cette diverſité d'opinions? C'eſt, ſans doute, que les uns en jugent d'après l'obſervation, & les autres d'après quelque fauſſe théorie. M. *Chambon* croit les bains utiles dans la fièvre maligne ſimple. Nous croyons qu'il ſeroit plus sûr d'y ſuppléer par les fomentations, qui n'ont pas les mêmes inconvéniens. Quant au quinquina, il penſe que c'eſt le remède par excellence dans la fièvre maligne, & c'eſt en effet le plus propre à faire ceſſer l'affaiſſement du genre nerveux, & réveiller l'activité du principe vital, dont la détérioration conſtitue eſſentiellement le fond de la maladie. Ce qu'il dit ſur les vertus du camphre, eſt conforme à l'expérience des meilleurs praticiens modernes.

M. *Chambon* montre relativement à l'émétique les mêmes appréhenſions que par rapport aux véſicatoires; il craint que ce remède n'augmente l'érétiſme du ſyſtême nerveux. Il nous ſemble qu'en cela, cet auteur juge de l'effet de l'émétique d'après des idées ſpéculatives, plutôt que d'après des faits bien approfondis. Il a vu une femme délicate être incommodée par l'effet de l'émétique; mais il eſt aiſé de ſentir que ce n'eſt point par un fait particulier & iſolé qu'on doit apprécier la valeur d'un remède. Ce qu'il y a de bien sûr, c'eſt que l'émétique diminue bien plus ſouvent l'érétiſme qu'il ne l'augmente.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir, après ſon adminiſtration, le pouls, de petit & concentré qu'il étoit, devenir ſouple & développé, la gêne de la reſpiration diminuer ou ceſſer, le délire ſe calmer, & une légère moiteur ſe répandre ſur tout le corps. Ce qui porte M. *Chambon* à regarder l'émétique comme dangereux, c'eſt qu'il penſe qu'il n'y a jamais de ſaburre dans les premieres voies. Cet état de ſimplicité qu'il ſuppoſe dans la fièvre maligne, s'il n'eſt point illuſoire, eſt du moins un cas très-rare. Car il eſt difficile de concevoir que les facultés vitales ſe ſoient lentement détériorées, ſans que la plupart des fonctions, & par conſéquent la digeſtion aient été plus ou moins viciées. Quant aux cauſes de la fièvre maligne, qui agiſſent inſtantanément, telles que les émanations méphitiques & la contagion, on a cru s'appercevoir qu'elles avoient plus d'action ſur les perſonnes qui ont les premieres voies affectées par la ſaburre, que ſur celles qui ne ſont point dans ce cas, & des médecins même ont cru que ce levain eſt néceſſaire au développement du principe auquel ils attribuent les fièvres intermittentes.

Mais ce n'eſt point d'après l'effet évacuant de l'émétique qu'il faut déterminer les vertus de ce remède. Il eſt tonique & il ranime les forces; l'action qu'il réveille dans l'eſtomac, ſe communique ſympathiquement à tous les autres organes; c'eſt par l'entremiſe de l'eſtomac que la plupart des remèdes agiſſent ſur les autres parties du corps, & c'eſt peut-être auſſi par cette voie que la nature fait paſſer la force de réaction qu'elle veut oppoſer aux cauſes délétères, qui l'affectent. Il ſemble que, lorſqu'elle

eſt atteinte d'un poiſon très-actif, s'il lui reſte encore aſſez de forces, elle excite le vomiſſement (quoique l'impreſſion de ce poiſon ne ſe faſſe pas immédiatement ſur l'eſtomac), pour que cet organe donne l'éveil à tous les autres, & les mette en état de repouſſer l'ennemi commun. Dans les aſphyxies produites par la vapeur du charbon & par le méphitiſme des foſſes d'aiſance, où la ſaburre des premières voies n'eſt pas ce qu'on doit avoir en vue, les vomitifs produiſent les meilleurs effets, comme l'a remarqué M. *Hallé* dans ſes *Recherches ſur la nature & les effets du méphitiſme des foſſes d'aiſance.* C'eſt une expérience aveugle, ou plutôt l'inſtinct, qui a ſuggéré aux ouvriers qui travaillent à ces foſſes de recourir aux vomitifs, comme au moyen qui les ſoulage le plus. La plupart des maladies graves s'annoncent par le vomiſſement; & ce ſymptôme, qui dans l'intention de la nature eſt vraiſemblablement un moyen de réaction, mais qu'on regarde trop comme l'effet d'un éréthiſme qu'il faut ſe hâter de calmer, mérite d'être plus reſpecté qu'on ne le penſe communément.

Le jugement, que M. *Chambon* porte des autres remèdes uſités dans la fièvre maligne, nous paroît très-bien fondé. Il donne cependant aux acides plus d'efficacité qu'ils ne peuvent en avoir. L'idée qu'ils arrêtent la putréfaction, en neutraliſant l'alkaleſcence du ſang, eſt encore une illuſion de l'école. Les acides tempèrent, calment la chaleur; voilà à quoi ſe réduit leur effet. Il eſt même aiſé d'en abuſer, & il n'eſt pas douteux que, s'ils étoient donnés ſeuls dans la fièvre maligne, ils ne fiſſent beaucoup de mal, parce qu'ils ſuppriment les ſécrétions & les ex-

crétions ; mais leur effet y eſt contrebalancé par le quinquina, le camphre & les autres remèdes employés dans le traitement de la fièvre maligne.

Les fièvres compliquées de malignité, ſont traitées par M. *Chambon*, d'après les principes qu'il a développés relativement à la fièvre maligne ſimple. Son ouvrage eſt étayé d'une grande érudition, & il a fait un choix très-judicieux, parmi les ſources où il a puiſé, de ſorte que ſon travail peut être très-utile à ceux qui n'ont pas le temps de faire beaucoup de recherches.

Recherches ſur l'origine & le ſiège du ſcorbut, & des fièvres putrides : ouvrage traduit de l'anglois, de M. MILMAN ; *par M.* VIGAROUX DE MONTAGUT, *docteur en médecine, & membre de la Société royale des ſciences de Montpellier. A Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins ; & à Montpellier, chez* Rigaud, *libraire, rue de l'Aiguillerie, 1786, vol. in-8° de 192 pages. Prix 2 liv. 10 ſ. broché.*

3. M. *Milman* remarque avec raiſon, dans ſa préface, que rien n'étant plus imparfait que la chymie & la connoiſſance des humeurs animales, c'eſt cependant ſur cette baſe infidèle que porte la théorie de la plupart des maladies L'hiſtoire du ſcorbut & des fièvres putrides lui ſert à faire voir de combien d'erreurs cette fauſſe idée

a été la ſource. On a toujours cru, & on croit encore aſſez généralement que ces maladies dépendent de la putridité du ſang. M. *Milman* s'efforce de prouver que cet état du ſang eſt incompatible avec la vie ; que le ſang, tiré des ſcorbutiques & des gens attaqués des fièvres malignes, ne ſe corrompt pas plus vîte que celui des perſonnes en ſanté, & que la véritable cauſe efficiente de ces maladies réſide dans la détérioration des ſolides vivans, & dans l'affoibliſſement des puiſſances vitales. L'examen réfléchi de toutes les cauſes qui diſpoſent au ſcorbut, lui ont fait voir qu'elles tendent toutes à diminuer dans les ſolides cette énergie à laquelle ils doivent la conſervation des qualités qui les rendent propres aux fonctions de la vie. Les cauſes prédiſpoſantes du ſcorbut, ſont les maladies qu'on a déjà éprouvées, l'indolence, le défaut d'exercice, ainſi que l'excès de la fatigue, le froid joint à l'humidité. Les cauſes principales occaſionnelles de cette maladie ſont une nourriture indigeſte, les alimens qui contiennent peu de matière nutritive, les paſſions triſtes. L'influence fatale de toutes ces cauſes, & le pouvoir qu'elles ont d'altérer l'organiſation des ſolides vivans, ſont démontrés par une foule de faits, obſervés par les médecins, ou rapportés par les voyageurs.

M. Milman démontre que toutes les fois qu'on a pris les précautions néceſſaires pour éviter l'impreſſion de ces cauſes, comme a fait le capitaine *Cook*, on s'eſt pleinement garanti du ſcorbut. Il croit qu'on a fauſſement attribué cette maladie au défaut de végétaux, puiſque le docteur *Hillſon*, dans ſon traité ſur l'*Influence du climat*, parle d'une eſpèce de ſcorbut végétal, c'eſt à dire engendré par un uſage habituel de végétaux, &

qu'on ne pouvoit guérir qu'en donnant aux malades une grande quantité de viandes. D'autres médecins, tels que *Lind* & *Monro*, rapportent des cas où le ſcorbut s'eſt déclaré dans un temps où l'on faiſoit un uſage journalier de végétaux. M. *Milman* croit donc que le ſcorbut ne tire point ſa ſource de la nature des alimens, pourvu qu'ils ſoient nourriſſans, mais des cauſes qui détruiſent, ſur-tout dans les fibres muſculaires, cette irritabilité, qui eſt le principe de leur mouvement, & de la conſervation de leur intégrité. Lorſque ce principe eſt altéré, les fibres perdent leur reſſort; les particules qui les compoſent ont moins de points de contact; & leur cohéſion eſt bientôt ſi complétement détruite, qu'elles ſe rompent facilement, & que la putréfaction s'en empare bien vîte. Or, dans le ſcorbut tous les ſymptômes annoncent une diminution de la puiſſance vitale, qui réduit les ſolides à ne pouvoir exercer que des mouvemens foibles, & par conſéquent une affection propre aux fibres motrices.

Le ton de tout le ſyſtême des ſolides étant conſidérablement diminué, les fluides obéiſſent à leur peſanteur, reſtent en ſtagnation, & produiſent néceſſairement des gonflemens & des bouffiſſures. On attribue les taches qui paroiſſent dans les différentes parties du corps, à l'épanchement d'un ſang tourné à la diſſolution putride; mais M. *Milman* rapporte des faits qui prouvent que ce ſang a été trouvé coagulé, au lieu d'être diſſous. Ce fluide ne s'épanche ainſi, ſelon lui, que parce que les parties qui compoſent les vaiſſeaux où il eſt contenu, n'ont plus d'adhérence entre elles. Il penſe que les ſolides ſouffrent une détérioration à-peu-près ſemblable dans les fièvres putrides; qu'on ne connoît point la nature des effluves

nuiſibles, qui s'exhalent des lieux bas, humides & mal-ſains; qu'il faut s'attacher à en arrêter les effets, en corrigeant cet état de notre corps, qui nous laiſſe en butte à leurs impreſſions, en évitant tout ce qui peut affoiblir, ou en corrigeant la foibleſſe que ces cauſes ont introduite dans le ſyſtême de nos ſolides.

Les conſéquences que M. *Milman* tire de ſes principes, qui ne ſont qu'une ſuite de l'obſervation des faits, ſont, que la doctrine moderne des anti-ſeptiques, porte ſur un fondement ruineux, & qu'elle eſt démentie par l'expérience journalière; que les boiſſons acidules ſont agréables & ſalutaires; que les végétaux forment une partie des plus ſaines de notre diététique, en ce que les premières rafraîchiſſent le corps, & que les autres ſont ſucculens & d'une facile digeſtion; que leur uſage peut nous rendre moins diſpoſés aux fièvres putrides; mais que toutes ces ſubſtances n'ont aucune propriété anti-ſeptique, qui puiſſe prévenir l'effet des cauſes occaſionnelles du ſcorbut & des fièvres putrides, & nous défendre de leurs impreſſions. Les aſſertions de M. *Milman* nous paroiſſent appuyées ſur des preuves qu'il ſeroit très-difficile d'ébranler. Quant à l'état du ſang dans le ſcorbut & dans les fièvres putrides, peut-être pourroit-on lui oppoſer des cas où ce fluide s'eſt réellement montré dans un état de diſſolution; mais ſon principe, que la cauſe efficiente de ces maladies conſiſte dans la diminution ou l'anéantiſſement des puiſſances vitales, n'en ſeroit pas moins vrai; & ce principe poſé, il ne ſeroit pas ſurprenant que le ſang privé de leur influence, à laquelle il doit ſa mixtion, ſa conſiſtance & ſes qualités naturelles, ſe détériorât comme les ſolides; d'autant plus que ce fluide

paroît en tout se mettre à l'unisson avec eux, & suivre leurs divers états.

M. *Milman* a occupé avec distinction une des places fondées par le docteur *Radeliffe*. « Ce médecin, dit M. *Vigarous*, dans l'avertissement qu'il a joint à sa traduction, entre autres legs faits pour l'avancement de la médecine & le bien de l'humanité, a laissé à l'université d'Oxford, où il avoit reçu la majeure partie de son éducation, une rente annuelle de six cents livres sterling, destinée à défrayer deux jeunes médecins qui doivent voyager pendant dix ans, dont cinq au moins dans les pays étrangers, pour y observer l'état de la médecine ».

« Jamais institution mieux vue dans ses principes, ni plus heureuse dans ses conséquences; elle ne peut avoir été suggérée que par un cœur bienfaisant & un esprit éclairé. Il n'a pas échappé à la sagacité de son illustre auteur que l'homme qui vit & meurt sur le même sol, ne peut jamais secouer entièrement les préjugés dans lesquels il a été, pour ainsi dire, nourri : la plupart même échappent à ses regards, parce que rien ne peut lui en retracer fidèlement l'image. Cependant le médecin est, de tous les hommes, celui dont la raison doit être la plus dégagée de leur empire: ce qui n'est presque pas de conséquence chez le commun des citoyens, devient dangereux dans un état dont la santé est le but, & le genre humain l'objet. Les voyages sont très-propres à consommer ce dont le raisonnement & la réflexion n'ont pu venir à bout; c'est là qu'en même temps que l'esprit s'éclaire, la raison s'épure; la vue des travers multipliés des autres hommes, fait rentrer en lui-même celui qui en est le spectateur,

& ce coup-d'œil rétrograde, jeté ſur lui-même, met à découvert tout le ridicule des ſiens, qui dès-lors ne tiennent plus contre ſes efforts ; d'ailleurs les différentes occurrences de la vie d'un voyageur, en augmentant le nombre de ſes rapports, ſoit avec les choſes extérieures, ſoit avec les hommes, le rendent infiniment plus difficile ſur les vraiſemblances, & le mettent en garde contre la ſéduction des hypothèſes & des ſyſtêmes, & contre cet eſprit d'enthouſiaſme qui les fait adopter aveuglément ».

Le public doit ſavoir gré à M. *Vigaroux* de lui avoir fait connoître cet ouvrage. Ses talens & les connoiſſances qu'il a acquiſes dans ſa patrie & dans ſes voyages, nous font deſirer qu'il continue à enrichir la littérature médicale.

FRANCISCI-HENRICI BIRNSTIEL, med. doct. civitatis Bruchſalienſis atque in eadem copiarum militarium, noſocomii F. miſericordiæ ad ſanctum Lazarum, orphanotrophii & ſophroniſterii, & principatûs ſpirenſis cis-rhenani, phyſici ac medici, de dyſenteria liber, ſiſtens, præter completam dyſenteriarum in annis 1778, 1779 & 1780, epidemicarum hiſtoriam, hujus morbi ſingùlarem naturam, cauſam & hippocraticàm medendi methodum, unà

eum perbrevi morborum intercurrentium recenſione. *A Manheim*, *chez* Schwan ; ; *à Strasbourg*, *chez* Kœnig, 1786 ; *in-8° de 22 feuilles & demie. Prix 3 liv. 10 ſ.*

4. C'eſt d'après le conſeil de deux hommes éclairés, MM. *Stoll* & *Franck*, que M. *Birnſtiel* s'eſt déterminé à publier cet ouvrage. Il fait d'abord l'hiſtoire de la dyſenterie de 1778, & des maladies qui s'y joignirent. Le mal, qui commençoit par l'inflammation des reins, prenoit enſuite un caractère de putridité. Dès l'invaſion, M. *Birnſtiel* employa l'émétique ; il ſe manifeſta enſuite des fièvres qui, lorſqu'on n'eut pas l'attention d'entretenir la liberté du ventre, ſe terminèrent par l'hydropiſie, ou devinrent putrides. Au mois de juin il y eut des diarrhées, & dans les deux mois ſuivans des dyſenteries bilieuſes, putrides, avec diſpoſition à l'inflammation ; ſouvent la ſuite de la maladie paroiſſoit une angine, qui rendoit les viſcères ſi ſenſibles, que les ſels acides procuroient des convulſions & même des aſphyxies. Alors les vomitifs ne pouvoient être employés ſans danger ; les onguens adouciſſans, avec le camphre, les lénitifs & les émolliens réuſſiſſoient aſſez bien. Aux détails circonſtanciés, & à l'hiſtoire de pluſieurs maladies particulières, ſuccède l'hiſtoire de la dyſenterie de 1779, qui commença dès le mois d'avril, après avoir été précédée de maladies inflammatoires & de coliques ; & qui dura juſqu'en octobre, accompagnée de fièvres putrides : ſouvent il s'y joignoit une enflure éryſipélateuſe à la tête, qui

vraiſemblablement étoit accompagnée de pareilles inflammations dans les viſcères du bas-ventre. Souvent auſſi cette dyſenterie n'eut aucun caractère bilieux dans ses commencemens Celle de 1780 ſembloit tenir de l'affection rhumatiſmale ; elle s'annonçoit avec une ſueur chaude continuelle, qui fut ſuivie d'une tranſpiration extraordinaire. Cet ouvrage eſt écrit avec un peu trop de prolixité.

KUHNS, &c. curart der veneriſchen krankheiten, *&c.* C'eſt-à-dire, *Méthode curative des maladies vénériennes, ainſi que de la gonorrhée & des flueurs-blanches ; par* JEAN-GOTTLIEB KUHN, *docteur en médecine & en chirurgie ; grand in-8°. A Breſlau, chez* Korn l'aîné, 1785.

5. Après avoir donné la deſcription anatomique & la phyſiologie des parties génitales & des organes ouropoïques des deux ſexes, M. *Kuhn* préſente des remarques ſur les remèdes généraux, tels que les cathartiques, les diurétiques, les diaphorétiques, les calmans, les véſicatoires & les rubéfians, la ſaignée, les ventouſes ſcarifiées, les bains, les frictions, &c. De là il paſſe au régime ; differte ſur l'origine de la maladie vénérienne ; traite de la gonorrhée vraie, de la gonorrhée fauſſe, & des pertes ſpermatiques nocturnes. Il donne enſuite des conſidérations ſur la gonorrhée maligne chez les hommes & ſur les reliquats de cette maladie ; ſur les

flueurs-blanches tant bénignes que malignes chez les femmes, avec les écoulemens qui continuent après la guériſon ; ſur les différentes eſpèces d'ulcères de la matrice. Cet opuſcule eſt terminé par un chapitre deſtiné à la maladie vénérienne proprement dite. L'auteur aſſure avoir obtenu de grands ſuccès dans le traitement de ces maladies. Cet ouvrage n'eſt point une addition inutile au grand nombre d'écrits qui exiſtent déjà ſur cette matière.

PLATTNERS, &c. Einleitung in die wundarzney, *&c.* C'eſt-à-dire, *Introduction à la chirurgie, par le docteur* JEAN-ZACCHARIE PLATTNER : *nouvelle édition, revue & augmentée par le docteur* CHARLES-CHRETIEN KRAUSE, *ſenior, de la Faculté de médecine de Leipſick, & du petit collège électoral ; première & deuxième parties, avec ſix planches en taille-douce : grand in-8°. A Leipſick, chez* Fritſch, 1786.

6. *Plattner* a été un des premiers médecins qui ait publié en Allemagne un ſyſtême de chirurgie digne de ce nom ; débrouillé le chaos d'inepties, de pratiques abſurdes & de charlatanerie, ſous lequel cet art étoit enſéveli ; & qui l'ait ramené à des principes avoués par la raiſon & par la nature. Il eſt vrai que depuis lui juſqu'à nos jours, la chirurgie a encore fait des progrès conſidérables ; auſſi M. *Krauſe* a-t-il déja enrichi

l'édition latine de cet ouvtage, qu'il publia en 1783, d'un grand nombre d'additions en forme de notes. Cette édition allemande que nous annonçons eſt encore plus complète, M. *Krauſe* n'ayant rien négligé pour y raſſembler toutes les nouvelles découvertes.

Diſſertation & obſervations ſur la gangrène des hôpitaux, avec les moyens de la prévenir & de la combattre; par ANDRÉ DUSSAUSOY, *chirurgien en chef du grand hôtel-dieu de Lyon. A Genève, 1787. In-8° de 93 pag.*

7. Le bon air, le régime, la diète végétale, les émétiques & les purgatifs, ſont les moyens internes que M. *Duſſauſoy* propoſe pour prévenir la pourriture d'hôpital qui ſurvient aux ſolutions de continuité, moyens qui certainement ne peuvent être que très-ſalutaires. Quant aux externes, la décoction, ou la ſimple infuſion des plantes aromatiques ou crucifères dans l'eau ou le vin, les leſſives alkalines, la diſſolution du foie de ſoufre dans l'eau, ſont les remèdes par excellence qu'il dit employer journellement avec un heureux ſuccès ſur le plus grand nombre de ſes malades. On en imbibe le plumaceau qui couvre l'ulcère, on l'humecte toutes les douze heures, & on ne l'enlève que tous les trois ou quatre jours. Le remède qu'il a trouvé le plus propre à arrêter les progrès de la pourriture, conſiſte à combler l'ulcère avec de la poudre de quinquina, ou de

toute autre ſubſtance amère, à l'humecter ſuffiſamment avec de l'eſprit de térébenthine, de manière qu'il réſulte de leur combinaiſon une eſpèce de ciment capable de défendre les chairs de l'impreſſion de l'air. Le point eſſentiel de ce traitement, eſt que le plus petit intervalle ſoit exactement rempli de ce mélange. Vingt-quatre heures après ſon application il forme, par ſon deſſéchement, une croûte caſſante, capable d'irriter. Il faut alors l'enlever, & y en ſubſtituer un nouveau.

M. *D.* prétend qu'il ne faut pas compter ſur la vertu antiſeptique du quinquina, pour conſerver ou rendre aux principes du ſang cette union & cette cohérence qui en fait une liqueur douce & balſamique. Il dit que ce remède irrite la ſenſibilité nerveuſe, & augmente l'érétiſme & la fièvre. Au lieu de quinquina, il emploie les acides, & ſpécialement la crême de tartre; il en donne deux gros & même une demi-once par jour. Il n'eſt pas douteux que ce dernier moyen ne ſoit approprié au but qu'on ſe propoſe; mais peut-être M. *D.* eſt-il trop prévenu contre le quinquina. Ses bons effets dans les ſuppurations de mauvaiſe qualité, ſont conſtatés par des obſervations contraires aux ſiennes. M. *Collin*, dans ſon *annus medicus*, dit que des parotides qui ſuppuroient, prenoient un mauvais caractère ſitôt qu'on ceſſoit l'uſage du quinquina. Cependant les vues de M. *D.* ſont dignes de l'attention des médecins & des chirurgiens, & leur degré d'utilité ne peut être fixé que par des obſervations ultérieures.

Praktiſche gedanken uber die amputation, *Penſées pratiques ſur l'amputation; par M.* ROBERT MYNORS, *chirurgien à Birmingham, traduites de l'anglois, & accompagnées de remarques. A Jena; & ſe trouve à Straſbourg, chez* Kœnig, 1786.

8. Nous ne dirons rien de cette traduction allemande; il ſuffit d'avertir que nous avons fait connoître l'original anglois, & expoſé dans une notice la méthode de M. *Mynors.*

Voyez le *tome* lxj de ce Journal, *pag.* 654.

Vom kayſerſchnitt, *&c.* C'eſt-à-dire, *De l'opération céſarienne, & de la manière d'y procéder lors d'un accouchement contre-naturel, avec des remarques, & une obſervation pratique; par* GEORGE WINTER; *in-8°. A Vienne*, 1784.

9. L'opération céſarienne, faite par M. *Leber*, & décrite dans le premier volume des *Additions* de M. *Mohrenheim*, fait le fond de cet ouvrage. Les remarques que M. *Winter* y a jointes, ne peuvent que contribuer à diminuer les dangers de cette opération. On y lit entr'autres choſes que les lavemens injectés les premiers jours après l'opération, ſont regardé comme un des moyens les plus efficaces pour obvier aux accidens fâcheux qui

qui pourorient ſurvenir. M. *Leber*, dans l'intention d'évacuer les liquides épanchés dans le bas-ventre, conſeille d'entretenir une ouverture à la commiſſure inférieure des lèvres de la plaie, à l'aide d'une tente qu'on retire tous les jours à différentes repriſes. Il condamne l'uſage de la pompe aſpirante, ainſi que la méthode de faire coucher de temps en temps la malade ſur le ventre. Il a toujours obſervé, que dans cette attitude, il ſe préſentoit une portion d'*omentum* ou d'inteſtin au paſſage, & le bouche.

The anatomy of the abſorbing veſſels of the human body, &c. C'eſt-à-dire, *Anatomie des vaiſſeaux abſorbans du corps humain; par* GUILLAUME CRUIKSHANK; *in*-4°. *A Londres, chez* Nicol, 1786.

10. Cet écrit intéreſſant commence par l'hiſtoire de la découverte du ſyſtême des vaiſſeaux abſorbans. Les anciens croyoient que les liquides épanchés étoient abſorbés par les veines ſanguines: & ils oppoſoient des argumens en apparence très-concluans pour ceux qui entrevoyoient & annonçoient un ſyſtême particulier de vaiſſeaux abſorbans. Cette illuſion cependant n'a pu tenir contre la vérité, & l'on ſait aujourd'hui généralement que ces vaiſſeaux forment un ſyſtême particulier, juſqu'à ce que les liquides qu'ils charient ſoient verſés dans la veine ſous-clavière.

M. *Cruikshank* paſſe enſuite à la deſcription des vaiſſeaux lymphatiques, & entre à ce ſu-

jet dans le plus grand détail : il parle de leurs membranes, de leurs valvules, des corps glanduleux à travers lesquels ils passent, de leurs ramifications, de leurs anastomoses, de leur nombre & de leur volume. Il estime que leurs membranes sont irritables & musculeuses ; qu'elles chassent les liquides par leur contraction, en même temps que les valvules s'oppose nt à leur refoulement.

Les anatomistes ne sont pas d'accord sur la structure des glandes lymphatiques. Les expériences qu'on a tentées, pour s'éclaircir sur leur nature & sur leur fonctions, n'ont pas réussi également bien à tous les observateurs. Il y en a même de contradictoires. Dans ces circonstances il semble qu'on soit autorisé à avoir recours aux raisonnemens. Or, si l'on considère avec quelles précautions la nature cherche à prévenir dans le corps animal, tout mélange de substances nuisibles à la masse générale des humeurs ; combien de corps doux en apparence sont pourtant nuisibles ; on est porté à croire que les glandes sont des réceptacles des nouveaux sucs nourriciers, & qu'elles servent à leur donner un certain degré d'assimilation avant qu'ils soient versés dans les liquides animalisés, pour être portés, après cette incorporation, dans les veines sanguines. Cette conséquence semble découler de ce que les vaisseaux, qui conduisent les fluides vers les glandes, sont sous-divisés en rameaux extrêmement deliés & évidemment destinés à distribuer les nouveaux liquides dans les diverses cellules des glandes. Les vaisseaux, qui ramènent ces liqueurs des glandes, sont également déliés & doivent favoriser le mêlange. Cependant on y trouve cette différence essentielle, que les vais-

ſeaux *efférens* ſe réuniſſent bientôt en deux troncs d'une capacité plus conſidérable que ceux qui charient les liquides vers les glandes, & que ces vaiſſeaux *efférens* forment par leur réunion des troncs d'autant plus conſidérables, qu'ils approchent davantage du conduit thoracique. M. *Cruikshank* s'exprime enſuite de la manière ſuivante : « D'après ce qui a été dit, il paroîtra que ce n'eſt pas une choſe aiſée de développer la ſtructure de la glande lymphatique. Je rapporterai fidèlement ce que j'ai remarqué dans la quantité immenſe de glandes que j'ai injectées avec du vif d'argent. Si ces glandes ſont complètement injectées avec le mercure, & enſuite examinées à l'aide du microſcope, on ne voit évidemment dans pluſieurs ſujets que des convolutions de vaiſſeaux lymphatiques ; mais il eſt également vrai que, lors même que les injections ont réuſſi parfaitement, on rencontre quelquefois des glandes dans leſquelles les cellules ſont très-diſtinctes. J'ai injecté nombre de glandes dans leſquelles il n'y avoit pas la moindre apparence de vaiſſeaux tortueux, & dans leſquelles on ne trouvoit que des branches ou rameaux radiés, c'eſt-à-dire les ſous-diviſions des vaiſſeaux *inférens* & *efférens*, & les cellules intermédiaires. Mais je n'ai jamais injecté de glande lymphatique, dans laquelle je n'aie vu quelques cellules, ſur-tout ſi j'y portois l'attention convenable au moment où le mercure entroit dans la glande. Une des meilleures méthodes, pour faire paroître ces cellules, eſt donc d'arrêter l'injection auſſitôt que la glande eſt à moitié remplie : alors les cellules ſont très-aiſées à diſtinguer ; mais ſi l'on pouſſe l'injection plus loin, les cellules ſe couvrent de ramifications

deliées, dans leſquelles le mercure paſſe même en forçant les valvules, & s'ouvre enfin un paſſage dans les cellules. J'ai injecté des ſujets humains dans leſquels j'ai vu rompre ces ramifications ſur les parois des cellules. Cette ſtructure cellulaire eſt très-aiſée à démontrer dans les quadrupèdes : dans les ânes auſſi bien que dans les chevaux, les glandes du méſentère ſont évidemment cellulaires, comme on peut le voir ſur la planche; mais dans les chevaux il faut ſécher ces glandes avant de les ouvrir : les cellules ſe préſentent alors comme celles d'un rayon de miel, & on peut paſſer des ſoies de porc de l'une à l'autre à travers les ouvertures latérales, comme cela ſe voit ſur la planche. Lorſqu'il n'y a qu'un vaiſſeau *inférent* & un ſeul *efférent*, il n'y a qu'une eſpèce de cellule; mais lorſqu'il y en a pluſieurs, chaque paire de vaiſſeaux paroît avoir ſes cellules propres, qui ne ſauroient être injectées par les autres cellules, mais ſeulement par leur vaiſſeau *inférent* particulier. »

« Quelques auteurs ont prétendu qu'on ne pouvoit juger de la ſtructure cellulaire des glandes par les apparences qu'elles préſentent, étant coupées par le milieu. Car ſi cela étoit, diſent-ils, il faudroit admettre que les véſicules ſéminales ſont également des glandes. Cependant *de Haller* a prouvé qu'au moyen de la macération & de la ſimple ſection de la membrane cellulaire, on peut les dévider & déplier en un petit inteſtin, ou canal droit; enſorte que les ſeules convolutions & les attaches membraneuſes leur donnent la forme cellulaire. Or, continuent-ils, n'eſt-il pas probable que les glandes lymphatiques ne ſont cellulaires qu'en apparence,

& que dans le fait elles ne ſoient que des convolutions de vaiſſeaux ? Mais en premier lieu il n'eſt pas poſſible de faire la même choſe avec ces convolutions (ſuppoſé que c'en ſoit), que *de Haller* a fait avec les véſicules ſéminales. En ſecond lieu, bien que j'avoue que même dans les glandes lymphatiques du cheval, que je préſente gravées, il y a quelque choſe d'approchant d'un vaiſſeau replié à ſa face extérieure, il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer que ce ſoit le vaiſſeau entrant, qui eſt ainſi contourné, attendu que ſon diamètre eſt cinquante fois auſſi grand que celui des extrémités radiées du vaiſſeau *inférent*. D'ailleurs il n'y a pas de convolution de vaiſſeau qui puiſſe ſervir à rendre compte des communications latérales de quelques cellules qui n'ont point de relation avec d'autres».

Les obſervations de notre auteur, ſur les ramifications des vaiſſeaux lymphatiques, & leur terminaiſon dans les veines jugulaire & ſous-clavière, ſont très-claires & très-ſatisfaiſantes. M. *Cruikshank* paſſe enſuite à la maniere dont ſe fait l'abſorption : il croit que les vaiſſeaux, tant lactés que lymphatiques, ne ſont point ſoumis aux loix des tuyaux capillaires, dont l'action eſt néceſſaire, uniforme & conſtante ; tandis que celle de nos vaiſſeaux paroît dépendre d'un autre principe, & qu'ils n'abſorberoient rien quand même on tiendroit les lactés plongés dans le chyle, & les lymphatiques dans la ſéroſité. Il ſuppoſe avec raiſon, une eſpèce d'érection qui met chaque orifice en état d'exercer la ſuccion, & de faire un choix des ſubſtances qu'il faut admettre ou exclure. Les nerfs, dont la préſence dans chaque houppe eſt conſtatée, ſervent à ex-

pliquer ces particularités dépendantes de la vie propre à chaque faiſceau.

Comme pluſieurs médecins ont prétendu que la fièvre puerpérale provenoit d'une métaſtaſe de lait, nous rapporterons le ſentiment de l'auteur ſur ce ſujet. « Au bout de quelques jours de ſes couches, la femme malade ſe ſent attaquée, dit-il, de friſſons & d'autres ſymptômes de la fièvre; ſon lait diſparoît, la fièvre augmente, & la malade meurt. En ouvrant ſon cadavre, on trouve en pareils cas l'abdomen rempli d'un liquide, couleur de petit-lait, chargé de grumeaux d'une matière blanche coagulée. Pluſieurs ont attribué cette fièvre à l'abſorption du lait dans les mammelles, prétendant qu'il a été tranſporté dans les vaiſſeaux ſanguins; & ſe laiſſant aller aux apparences qu'offre la cavité de l'abdomen, ils ont cru que le fluide épanché étoit du lait, & ont nommé cet épanchement un dépôt laiteux. Je ne conteſte pas que dans ces cas le lait eſt abſorbé, mais je crois que cette liqueur ne cauſeroit point de mal dans les vaiſſeaux ſanguins. Les apparences, qu'on rencontre dans l'abdomen, ſont propres aux inflammations du péritoine, & auroient été ſemblables, quand même le ſujet eût été un homme au lieu d'être une femme malade. Le fluide, couleur de petit-lait, eſt le fluide des ſurfaces augmenté en quantité, & mêlé avec du pus: la matière grumelée eſt la lymphe coagulable que l'on trouve conſtamment ſur les ſurfaces enflammées. »

La ſeconde partie contient une deſcription des glandes lymphatiques, & de la diſtribution des vaiſſeaux du même ordre dans les différentes

parties. M. *Cruikshank* déclare, que c'eſt eſſentiellement la même doctrine qu'il a enſeignée depuis douze ans.

Les additions roulent principalement ſur les variations qu'ont préſentées les ſections de divers cadavres. La glande pituitaire, conformément à ſes obſervations, eſt compoſée d'une portion corticale, & d'une portion médullaire: elle paroît reſſembler au reſte du cerveau, ſans avoir aucune conformité avec les glandes ou ſyſtême abſorbant. Cependant M. *Cruikshank* ne nie pas l'exiſtence des vaiſſeaux lymphatiques dans le cerveau. Les glandes, dans le méſocolon, ſont petites & peu nombreuſes; d'où l'auteur conclud que la portion de chyle qui y eſt conduite, eſt déja animaliſée à un degré très-conſidérable. Il remarque, à cette occaſion, qu'il n'eſt point parvenu à ſa connoiſſance qu'un homme ait été nourri au-delà de trois ſemaines avec de ſeuls lavemens.

La doctrine de la diſtribution particulière des vaiſſeaux lymphatiques n'eſt guère ſuſceptible d'être abrégée. L'auteur a vu de ces vaiſſeaux ſur le cœur, ſur le pancréas & ſur quelques autres parties où ils n'ont pas encore été obſervés. Il avance qu'il n'y a point de vaiſſeaux lactés dans l'eſtomac. On ne ſauroit diſconvenir qu'il y ait des vaiſſeaux abſorbans; mais comme la préparation du chyle paroît avoir beſoin du concours des liqueurs verſées dans le duodénum, la conteſtation ne ſemble rouler que ſur des mots. Les effets reſtaurans que ſentent les perſonnes très-fatiguées auſſitôt qu'elles ont pris quelque nourriture, proviennent vraiſemblablement tout autant du ſtimulus qui agit ſur les nerfs de l'eſtomac, que de la portion de ſubſtance

nutritive qui paſſe dans le torrent des fluides. La ſenſation des nourrices épuiſées par la ſuccion d'un enfant vorace, établit mieux que toute autre choſe la réalité de cette ſuppoſition.

M. *Cruikshank* nous apprend que les vaiſſeaux lymphatiques des poumons ſont munis de valvules, & forment des anaſtomoſes très-nombreuſes. Il aſſure que l'air putride qu'on reſpire, cauſe la phthiſie pulmonaire, & il penche à croire que cette maladie eſt au moins quelquefois contagieuſe.

Rapportons ce qu'il dit concernant les vaiſſeaux abſorbans du cerveau. « Il y a quelques apparences de vaiſſeaux abſorbans à la ſurface du cerveau, dit-il, entre l'arachnoïde & la pie-mère. *Ruyſch* les a obſervés le premier: il les a fait graver tels qu'ils ſont, après les avoir remplis d'air, & les appelle *pſeudo-lymphatica*; je les ai très-ſouvent injectés avec du vif argent; mais comme ils me ſemblent manquer de valvules, caractère diſtinctif des vaiſſeaux abſorbans, & que je n'ai pas encore ſuivi leurs traces juſques dans les glandes, je ne ſaurois dire ce que c'eſt. Peut-être que ce ſont des vaiſſeaux abſorbans ſans valvules, attendu que les fluides venant du cerveau, ſont aidés à deſcendre par leur propre poids, & que les valvules auroient été inutiles dans des vaiſſeaux qui ne ſont pas expoſés à la contraction des muſcles environnans. — Je ſuis très-certain qu'il y a des vaiſſeaux abſorbans dans le cerveau; car j'ai vu des glandes de cette nature dans le *foramen caroticum*, qui par leur ſituation ne pouvoient appartenir qu'à des vaiſſeaux ſortans du cerveau. En quittant ces glandes, les vaiſſeaux abſorbans de la tête, ſitués profondément, vont à d'au-

tres glandes placées le long du trajet des veines jugulaires internes & des artères carotides : s'étant enſuite réunis à ceux de l'extérieur de la tête, ils forment des troncs dont la groſſeur augmente à meſure qu'ils approchent de l'inſertion de la jugulaire dans la ſous-clavière : alors ils ſe confondent avec les vaiſſeaux abſorbans de la nuque. »

Notre auteur donne une deſcription particulière du conduit thorachique. Il penſe que les valvules qui le terminent s'oppoſent, lorſqu'il eſt néceſſaire, au ſang qui pourroit forcer le paſſage de la veine ſous-clavière dans ce canal, quoique le *momentum* de la lymphe ſoit plus fort que celui du ſang dans les veines.

Cet écrit, rempli de deſcriptions exactes & curieuſes, eſt bien digne de l'attention des anatomiſtes & des phyſiologiſtes.

JOANNIS BRUGNONI, chir. collegiat. direct. reg. ſchol. veter. de teſtium in fœtu poſitu ; de eorum in ſcrotum deſcenſu ; de tunicarum, quibus hi continentur, numero & origine diſſertatio. *Auguſt. Taurin*, *1786*. *In-4°*, *pag.* 40.

11. De toutes les ſciences pratiques, l'anatomie eſt peut-être celle qui, depuis un ſiècle, a fait le plus de progrès ; mais il reſte encore à rectifier des erreurs, perpétuées même par les plus célèbres anatomiſtes.

Le but de M. *Brugnone*, dans cette diſſertation, eſt d'en diſſiper quelques-unes, relativement aux teſticules.

Les plus anciens anatomiſtes, dit-il, ont obſervé que les teſticules du fœtus humain ne ſont point renfermés dans le ſcrotum hors de l'abdomen, comme ils le ſont après ſa naiſſance, mais qu'ils ſont placés dans l'abdomen même près des reins; ils ſont tous d'accord ſur ce point; ils diffèrent en un autre. Les uns ſoutiennent qu'ils ſont hors du péritoine, ainſi que les reins, les uretères, les capſules ſurrénales, la veine-cave, l'aorte, &c. . . .; les autres au contraire prétendent qu'ils ſont enfermés dans le ſac même du péritoine, de même que le foie, la rate, le ventricule, les inteſtins, &c. . . .

Ils ne s'accordent pas davantage ſur le temps où les teſticules tombent des lombes dans le ſcrotum, ni ſur la manière dont ſe fait cette chute, ni ſur les cauſes qui la déterminent. Car les uns, penſant que la deſcente des teſticules a lieu après l'accouchement, l'attribuent à l'action & aux efforts du diaphragme, des muſcles de l'abdomen, & de tous ceux qui ſervent à la reſpiration; d'autres, qui ont vu dans le fœtus même les teſticules occupant déja le ſcrotum, eſtiment qu'ils y ſont pouſſés par leur propre poids, par l'impétuoſité du ſang, ou par d'autres cauſes.

Mais on diſpute ſur un objet bien plus important, & qui mérite d'être réſolu, à cauſe de l'utilité dont il eſt relativement aux hernies & aux hydrocèles congénitales, & à la méthode curative; je veux dire ſur l'origine de la tunique vaginale du teſticule; la plupart prétendent qu'elle vient du ſeul tiſſu cellulaire du péritoine; ceux-ci, que c'en eſt une véritable lame; d'autres la regardent comme une membrane propre, & nullement produite par le péritoine.

Quoique ces objets aient été traités par des

hommes d'un mérite ſupérieur, *Haller*, *Pott*, les deux *Hunter*, *Camper*, *Girardi*, *Palletta*, il ne faut pas croire qu'en les traitant après eux, M. *Brugnone* répète ce qu'ils ont dit. Il reconnoît qu'ils ont beaucoup fait; mais il penſe que la queſtion n'eſt point parfaitement éclaircie. Il eſpère qu'en expoſant avec candeur ce qu'il a découvert par des diſſections répétées de ces parties, il répandra quelque lumière ſur un point encore très-obſcur, & préparera la réunion des opinions.

Sa diſſertation eſt diviſée en deux parties.

Dans la première, qui eſt anatomique & hiſtorique, M. *Brugnone* dit que dans tous les fœtus humains, de quatre, de cinq ou de ſix mois, qu'il a diſſéqués, il a trouvé conſtamment les teſticules dans la cavité de l'abdomen, placés ſur le muſcle pſoas, & plus ou moins éloignés des reins, & dans la ſituation où ils ſont dans le ſcrotum. Mais ils ſont enfermés dans le péritoine; & l'auteur rend compte des moyens qu'il a employés pour s'en aſſurer. Quand les teſticules deſcendent-ils dans le ſcrotum? La nature, dit M. *Brugnone*, n'a point établi un temps préfix à cette deſcente. Elle ſe fait plus tard dans certains fœtus, & plus tôt dans d'autres. J'ai diſſéqué, ajoute-t-il, des fœtus de huit & de neuf mois, & des enfans d'un & de deux mois, chez leſquels tantôt un ſeul teſticule, tantôt les deux étoient encore dans l'abdomen ou dans l'aîne; d'autres fois ils étoient deſcendus dans le ſcrotum, même chez des fœtus de ſept mois. Cependant mes obſervations, conformes à celles de MM. *Hunter*, *Arnaud*, *Girard* & autres, m'ont appris que le plus ſouvent les teſticules occupent le ſcrotum chez les fœtus de huit mois, & que rarement les enfans qui ſont à terme viennent au monde

le ſcrotum encore vide. Perſone n'a embraſſé l'opinion de *Venette*, qui aſſure que ce n'eſt qu'au huitième ou au dixième mois après la naiſſance que les teſticules deſcendent dans le ſcrotum. Ces parties qui, contenues dans l'abdomen, n'étoient environnées que de deux membranes, en ont alors quatre : fait qui paroît démontré par les preuves ſolides que produit M. *Brugnone*.

Dans la ſeconde partie, qui eſt phyſiologique & pathologique, l'auteur explique par quelle force, par quel ſecours, & de quelle manière les teſticules ſont portés des lombes dans le ſcrotum ; pourquoi le col & l'ouverture de la tunique vaginale ſe ferment ſi promptement dans l'homme ; pourquoi au contraire ils reſtent ouverts dans les quadrupèdes ; & enfin de quelle utilité & de quel uſage peuvent être dans la pratique de la médecine les obſervations qu'il publie.

ED. SANDIFORT, medic. anat. & chirurgiæ in Acad. Batava, quæ Leidæ eſt, profeſſoris, exercitationes Academicæ, liber ſecundus. *A Leyde, chez* Luchtmann ; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785. *In*-4° *de 160 pages, avec des planches.*

12. La première partie de cette collection parut en 1783 ; celle-ci renferme, ainſi que l'autre, des objets d'anatomie comparée.

De ſanguine, & de ſanguineis concretionibus per anàtomen indagatis, & pro cauſis morborum habitis, quæſtiones medicæ, auctore JOSEPHO PASTA, Bergomate, in patria protophyſico, noſocomii majoris medico Ac. exc. DISSERT. I, *avec cette épigraphe* :

Magni eſt ingenii revocare mentem à ſenſibus, & cogitationem à conſuetudine abducere.
CIC. TUSCUL.

A Bergame, chez Locatelli; *& ſe trouve à Turin & à Milan, chez les frères* Reycends; *& à Paris, chez* Crapart, *libraire, place Saint-Michel, 1786. In-8° de 157 pag.*

13. Il n'arrive que trop ſouvent, dit M. *Paſta*, que l'on met au nombre des cauſes morbifiques ce qui eſt une ſuite de la mort : tels ſont les vaiſſeaux tantôt gorgés de ſang, tantôt à moitié pleins, tantôt entièrement vides : telles ſont encore les dilatations des cavités du cœur & des vaiſſeaux, la lividité de quelques parties, les concrétions ſanguines, auxquelles on donne les noms de grumeaux, de polypes, de parties fibreuſes du ſang, comme ſi dans le vivant ces choſes étoient dans le même état où on les trouve lors de la diſſection du cadavre ; & comme ſi l'on ne

devoit pas reconnoître pour vrai ce que mon maître, *André Pasta*, mon parent, a enseigné il y a déja quelque temps, sur la distribution du sang après la mort; & relativement aux polypes du cœur, ce que l'illustre *de Haller* a prouvé, & que l'expérience a constaté.

L'objet de M. *Pasta*, comme on voit, est d'apprécier les assertions des médecins sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations anatomiques, sur le séjour du sang, & sur les concrétions polypeuses. Notre auteur commence par *Harvée*, qui est en contradiction avec lui-même, avec d'autres observateurs, avec l'expérience journalière, en avançant que le sang se retire, après la mort, dans les veines, & abandonne presque entièrement les artères. Il examine les raisons physiologiques qu'*Harvée* donne de ce prétendu phénomène, & remarque entre autres, judicieusement, que la circulation étant réduite, dans les agonisans, à son plus petit *momentum*, il n'est pas possible que le cœur pousse dans les artères le sang avec beaucoup de vigueur; comme il est également impossible que les petits rameaux artériels, dans lesquels la circulation est très-ralentie, puissent exprimer la dernière goutte de ce fluide, que le cœur, par sa dernière contraction, a versé dans les gros vaisseaux. Cependant, comme les faits ont plus de poids que le raisonnement, M. *Pasta* a tenté de nombreuses expériences, afin de s'assurer que dans les cadavres récens le sang se porte où sa gravité spécifique l'entraîne. Il a recueilli un grand nombre d'assertions d'auteurs célèbres (de *Lieutaud* surtout), qui ont prétendu reconnoître, par les sections de cadavres, les causes des maladies & de la mort; mais leurs observations, portant

ſur la diſtribution vicieuſe du ſang dans les cadavres, M. *Paſta* prouve qu'elles ſont deſtituées de fondement. Il tire de-là les preuves de l'importance de ſa doctrine ; & en effet, ſi les prétentions de *Lieutaud* & autres étoient fondées, & que le ſang eût occupé ou abandonné dans le vivant les parties qu'il a vu gorgées ou vides de cette liqueur dans les cadavres, il faudroit introduire des traitemens qui s'écarteroient entièrement des règles ordinaires, & ne répondroient point à la véritable nature des maladies. M. *Paſta* préſente le contraſte des méthodes curatives vraiment adaptées à certaines maladies, & des méthodes qu'il faudroit ſuivre, en partant de la ſuppoſition fauſſe que les phénomènes qu'on a rencontrés dans le mort, exiſtent dans le vivant. Il va plus loin ; d'après les principes phyſiques reconnus vrais par l'obſervation ſur le cadavre, & par des expériences faites ſur des chiens ſuſpendus de différentes manières, juſqu'à ce que la mort s'en ſoit ſuivie, il établit que la diſtribution du ſang dans les cadavres, eſt un pur effet de la gravitation, & qu'elle ne dépend en aucune ſorte ni de l'attraction, ni de l'air développé par la putréfaction, ni de l'élaſticité des artères, ni de la preſſion des parties du corps, ni du froid. Il lui eſt même très-aiſé, d'après ſa théorie, de rendre raiſon de toutes les variations qu'on remarque a cet égard. « Du reſte, déclare-t-il, bien que j'aie dit qu'il eſt impoſſible qu'après la mort le ſang ne ſoit pas tranſporté où il doit ſe rendre, en conſéquence des loix de la peſanteur, & de l'état des vaiſſeaux qui le contiennent ; il n'en eſt pas moins certain qu'il exiſte quelquefois des circonſtances qui l'empêchent de ſe porter dans les parties inférieures, ou qui le

pouſſent en haut contre la force de la gravitation, & le déplacent de l'endroit où il étoit en conſéquence des effets de ſon poids & des loix de l'hydroſtatique. C'eſt ce qu'on voit arriver ſur-tout quand le ſang eſt reſté liquide, ou qu'il n'a point acquis, en ſe figeant, une certaine conſiſtance, qui le rendroit capable de réſiſter aux forces de dehors tendantes à le déplacer ».

« Rien n'eſt plus aiſé, dit *Morgagni*, que de faire quitter ſa place au ſang, lorſqu'on tourne & qu'on retourne les cadavres en tous ſens ; qu'on les tranſporte principalement par des eſcaliers, où ils ſont inclinés, tantôt vers la tête, tantôt vers les pieds, comme auſſi lorſqu'on en enlève les entrailles ».

Ajoutez, pourſuit M. *Paſta*, qu'on lave pluſieurs cadavres, & que ceux qu'on habille ſont vêtus au moment où ils ſont encore flexibles & chauds : dans l'une & l'autre de ces occupations on penche la tête, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, on fléchit les membres & le tronc ; par conſéquent les vaiſſeaux ſanguins qui s'y trouvent, doivent eſſuyer les mêmes mouvemens, & le ſang doit à chaque flexion prendre une autre place ».

« Si d'ailleurs les parties inférieures du corps ſont comprimées par les parties ſupérieures, ou environnantes, de façon que les vaiſſeaux s'en reſſentent, le ſang ne ſauroit y deſcendre. Si cette compreſſion agit ſur le milieu du corps, le ſang ſera porté en partie en haut, en partie en bas. La même irrégularité aura lieu, lorſque les vaiſſeaux qu'ils contiennent ſeront dérangés ».

« Enfin il faut faire attention que le ventre ſe tuméfie ſouvent dans les ſujets morts de maladies très-violentes, & principalement dans ceux

qui ont été ſubmergés, ou ſont tombés de fort haut, qui ont péri par les flammes, par des bleſſures ou par la corde. Cette tuméfaction de l'abdomen repouſſe le diaphragme & le cœur, dont les vaiſſeaux ſont entraînés en même temps, enſorte que le ſang, s'il n'eſt pas fortement coagulé, quitte ſa place naturelle ».

Les concrétions ſanguines & les polypes, occupent M. *Paſta*. *Kerkrang* & *André Paſta* ont déja nié l'exiſtence de ces concrétions : comme il y a néanmoins pluſieurs médecins qui les admettent encore, & qu'il réſulte de-là non-ſeulement un grand obſtacle à la connoiſſance des véritables cauſes des maladies, mais encore des traitemens mal conçus, & d'autres erreurs très-nombreuſes, notre auteur croit qu'il eſt d'une très-grande importance de reprendre ce ſujet, & de le combattre avec de nouvelles armes. Il obſerve d'abord qu'il eſt ſingulier que dans les rapports d'ouverture de cadavres, on tient très-ſoigneuſement note de l'état du ſang lorſqu'il eſt coagulé, comme ſi ce n'étoit pas une choſe bien plus particulière de le rencontrer liquide. Il fait enſuite mention de quelques maladies qu'on attribue fauſſement à la ſtagnation d'un ſang épaiſſi. L'apoplexie eſt de ce nombre, bien qu'elle ſurvienne quelquefois aux grandes hémorrhagies. Nous ne nous arrêterons pas à l'énumération de toutes les autres maladies dont il eſt enſuite queſtion. Nous remarquerons ſeulement que l'obſcurité des cauſes, qui n'eſt pas toujours diſſipée par l'ouverture des cadavres, le porte à avertir que la rencontre des polypes dans le cœur & dans les artères, ne doit pas empêcher de faire les recherches des autres dérangemens qui pourroient être les cauſes de la mort & de la mala-

die précédente, comme s'il étoit abſolument inutile de pouſſer plus loin ſes recherches, lorſqu'on a une fois rencontré ces concrétions. Il déclare enſuite qu'il lui paroît très-invraiſemblable que le ſang puiſſe ſe convertir dans le vivant en une concrétion polypeuſe. Les couches membraneuſes qu'on trouve dans les anévriſmes ſe forment dans un ſang qui eſt hors du torrent de la circulation ; mais il n'en eſt pas de même dans les cavités, où le ſang ne ceſſe d'être mu.

Les argumens tirés des conſidérations particulières qu'offrent la forme & d'autres circonſtances propres à certains polypes, n'embarraſſent qu'autant qu'on n'examine pas de près ces concrétions ; car plus on réfléchit ſur la réunion de ces circonſtances, plus il eſt aiſé de ſe convaincre que les polypes n'ont pu ſe former qu'après la mort.

Petit a prétendu que les hémorrhagies des gros vaiſſeaux coupés s'arrêtent au moyen d'un caillot, qui n'eſt rien autre choſe qu'une ſubſtance polypeuſe. M. *Paſta* penſe que cette concrétion ne ſe forme qu'après la mort, & que l'hémorrhagie eſt arrêtée par le reſſerrement des vaiſſeaux. Les tentatives infructueuſes qu'il a faites pour ſe procurer dans le vivant de pareilles concrétions, ne lui permettent pas de ſe rendre à l'opinion de cet homme célèbre.

Les effets du froid, des défaillances, & certaines affections de l'ame, ont été regardés comme capables de condenſer le ſang, ou de le laiſſer aller à la pente qu'il a naturellement de former des concrétions. Ces opinions ſont erronées; la ſeule remarque, que rien ne pourroit plus réſoudre le ſang concret, ſuffit pour les faire abandonner. D'ailleurs quand même le

froid externe condenſeroit le ſang, il ne s'enſuit pas qu'il formât des polypes dans les gros vaiſſeaux. L'auteur parle encore, & des concrétions du ſang que quelques obſervateurs ont rencontré dans des portions de vaiſſeaux compriſes entre des ligatures, & des aſſertions du baron *de Haller*, qui déclare avoir trouvé du ſang concret dans les varices. Il rapporte enfin, & commente le ſentiment de *Morgagni*, qui croit que les polypes ſont très-rares dans le vivant, & ne ſe rencontrent guère que dans les anciens anévriſmes.

Mais d'où viennent ces concrétions polypeuſes qu'on trouve dans les cadavres? quelle eſt leur nature? d'où tirent-elles leur forme? M. *Paſta* répond à ces queſtions que ce ſont des effets naturels de la ſéparation des différentes parties du ſang après la mort : par une ſuite néceſſaire de cette ſéparation, la partie rouge, comme la plus peſante, ſe réunit dans la partie inférieure, & force la partie lymphatique coagulable à occuper le deſſus. Ces maſſes polypeuſes ſont donc formées par la même portion de ſang qui forme la couenne inflammatoire, & les figures qu'elles adoptent en ſe coagulant dépendent des différentes circonſtances qui accompagnent cette ſéparation, & y influent d'après les loix de la gravitation. M. *Paſta* indique ce qui peut avoir donné lieu de croire qu'il y a des polypes de forme, de texture, & de conſiſtance très-différentes; creux, cartilagineux, oſſeux, &c. & revient à ſa concluſion, que tous ces phénomènes ne préſentent que les effets invariables de la gravitation, qui peuvent être parfaitement expliqués par les loix connues, lorſqu'elles ſont bien appliquées.

Nous nous ſommes peut-être arrêtés un peu trop long-temps à cet ouvrage ; mais l'importance du ſujet nous ſervira d'excuſe ; car il eſt certain que la ſuppoſition de l'exiſtence des polypes dans le vivant, a jeté dans bien des erreurs pratiques dont il eſt eſſentiel d'être garanti.

Nous croyons le travail de M. *Paſta* très-capable d'opérer cet effet ; cependant nous aurions deſiré que ce ſavant eût moins cherché à faire parade d'une très-vaſte érudition ; qu'il eût abrégé ſes digreſſions, qu'il en eût même ſupprimé une partie, & qu'il ſe fût contenté de préſenter dans toute ſa force l'objet eſſentiel de ſon ouvrage.

SEBASTIAN GOLDWIZ, der philoſophie und arzneywiſſenſchaft doctors, neue verſuche zu einer wahren phyſiologie der galle : *Nouvelles expériences pour une véritable phyſiologie de la bile ; par M. SEBASTIEN GOLDWIZ, docteur en philoſophie & en médecine. A Bamberg, chez* Dederich ; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785. *In-8° de 250 pag.*

14. M. *Goldwiz* ayant obſervé dans une épidémie d'un caractère bilieux, à Vienne, des ſingularités qui ne pouvoient s'accorder avec l'opinion reçue ſur la nature de la bile & de ſes effets, ſe mit à lire avec attention ce qu'on avoit écrit juſqu'à préſent ſur ce ſujet, & ne

trouva dans les auteurs que des contradictions & de l'obscurité.

Pour parvenir à avoir une physiologie plus exacte de la bile, il crut devoir soumettre cette liqueur à des expériences, dont il rend compte dans l'ouvrage que nous annonçons. Après avoir fait l'histoire de la bile, il expose les contradictions des physiologistes, & montre comment elles s'affoiblissent réciproquement; il traite de la bile, de sa sécrétion, & de ses parties constituantes.

Voici quelques-unes des expériences de M. *Goldwiz*.

L'huile de vitriol versée sur de la bile de bœuf, n'a point occasionné d'effervescence, mais elle a donné un sédiment d'un vert foncé: devenue jaune par le repos, la bile a repris sa couleur verte, moyennant un peu de cet acide vitriolique. Le même réactif versé sur de la bile putride a aussitôt produit un précipité coagulé sans effervescence. La bile très-putride a donné quelques petites bulles, & la partie coagulée a surnagé par l'addition de l'acide; mais cette masse bilieuse n'a donné aucun cristal en s'épaississant.

L'acide vitriolique versé sur de la bile dans un verre petit & étroit, a occasionné une grande effervescence, ce que M. *Goldwiz* attribue avec raison à la petitesse du vase; car la même bile dans un plus grand, ne fait point effervescence avec le même acide.

Le résultat des expériences nombreuses de l'auteur, est que ni la bile fraîche ni la bile putride, ne contiennent d'alkali fixe, & que conséquemment ce sel ne forme point la base de la bile.

Par la distillation, M. *Goldwiz* a trouvé au col de la cornue, une masse blanche & grasse en apparence, qui a tombé ensuite au fond de la cornue; elle ne tachoit point le papier comme une matière grasse; ce n'étoit surement qu'une lymphe coagulée. Une dissolution d'alun, & tous les acides, versés sur de l'ancienne bile, formoient aussitôt la matière grasse solide de *Homberg*; mais elle ne se montroit pas de même dans toutes les expériences, car quelquefois elle ressembloit au foie de soufre; & en général toutes ces expériences prouvent que la bile ne contient point d'huile, ni de sel lixiviel.

M. *Goldwiz* n'a pas non plus découvert d'air dans la bile, mais ses procédés sur ces objets nous paroissent insuffisans.

Il a trouvé dans la bile de bœuf, recueillie au printemps, un sel qui ressemble au sucre de lait. Les expériences les plus exactes & les plus pénibles n'ont pu lui faire découvrir du fer dans aucune espèce de bile.

Suivant M. *Goldwiz*, la bile offre incontestablement de la lymphe & de l'eau. En lessivant la bile épaisse avec de l'eau, il a obtenu une terre d'un gris cendré, d'une odeur de musc, laquelle brûloit au feu comme du soufre; phénomène qui démontre que le principe inflammable est une des parties constituantes de la bile.

Ce traité curieux & intéressant, ouvre une route nouvelle pour arriver à une parfaite connoissance de la bile.

Cours de matière médicale de M. CULLEN, D. M., ancien professeur de médecine clinique, de chimie, de matière médicale, &c. &c. dans l'université d'Edimbourg, mis à la portée de la bonne éducation; traduit de l'anglois, pour servir d'introduction à ses élémens de médecine-pratique, auquel on a ajouté des notes & des observations; par M. CAULET DE VEAUMOREL, médecin de la maison de MONSIEUR, *Frère du Roi, Tome premier. A Paris, chez l'auteur, hôtel Pasquier, rue Bourg-l'Abbé, n° 56;* Didot le jeune, *libraire, quai des Augustins;* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, 1787; in-8° de 536 pag. Prix 3 liv. 10 s. broché.*

15. Un cours de matière médicale fait par M. *Cullen*, dont l'exactitude, la précision & les vues étendues sont généralement reconnues, est d'autant plus intéressant, que l'incertitude & le désordre règnent davantage dans cette partie de la médecine. Il n'est pas surprenant que cela soit ainsi; la matière médicale comprend toutes les substances & toutes les préparations propres à conserver la vie de l'homme, & à le traiter dans

l'état de maladie. Rien n'eſt plus difficile que de fixer avec une préciſion capable d'inſpirer la confiance, le degré de valeur réelle qui appartient à chacune de ces ſubſtances. Quelle maſſe d'obſervations bien faites un pareil travail ne ſuppoſe-t-il pas, ſi on ne veut point s'en rapporter à des traditions infidèles ſur les vertus de la plupart des médicamens? Ainſi, quand même M. *Cullen* ne diſſiperoit point toute l'obſcurité qui eſt encore répandue ſur cette matière, on a lieu d'eſpérer qu'il y portera quelque lumière, & que ſon génie ne ſe ſera pas occupé en vain de cet objet. Voici le plan qu'il ſuit.

Chaque ſujet ſera conſidéré ſous quatre diviſions principales; la première indiquera la connoiſſance ou la méthode propre à diſtinguer chaque ſubſtance; la ſeconde traitera de leurs propriétés, comme aliment ou comme médicament; la troiſième montrera le fondement de leurs propriétés, dans leurs qualités ſenſibles ou chimiques; la quatrième fera voir leur emploi particulier en médecine, ou la manière de manipuler chaque ſubſtance en pharmacie. La connoiſſance d'un ſujet eſt de deux eſpèces, naturelle & artificielle; la première ne peut s'acquérir que par l'étude de l'hiſtoire naturelle; la dernière, par la fréquente inſpection du ſujet. De toutes les méthodes de connoître les propriétés des ſubſtances à *priori*, la couleur eſt la plus incertaine; l'odorat peut les déceler davantage; mais c'eſt le goût qui eſt le plus propre de ces trois ſens, à nous les manifeſter. M. *Cullen* penſe que l'analyſe chimique, ſtrictement dite, n'eſt d'aucune utilité. Son traducteur le contredit en cela; mais nous penchons pour le ſentiment de M. *Cullen*, dont la maxime eſt *qu'aucun médicament n'agit ſur le cadavre*: maxime

maxime vraie, qu'un médecin ne doit jamais perdre de vue, & à laquelle ſon traducteur met des reſtrictions, qui ne nous paroiſſent point fondées. Le feu, dit celui-ci, les cauſtiques, le froid, le chaud, agiſſent ſur le cadavre. Ils n'exercent ſur le cadavre que l'action qu'ils exerceroient ſur tout autre corps. C'eſt une action purement phyſique, au lieu que les effets qu'ils produiſent ſur les corps vivans ſont un réſultat compoſé de l'action phyſique, qui leur eſt propre, & de la réaction du principe vital. M. *Caulet de Veaumorel* dit que la maxime de M. *Cullen* ne doit s'entendre que des médicamens qui peuvent prévenir la mort ; mais elle s'applique & doit s'appliquer auſſi aux agens qui la donnent. Certainement l'arſenic & le venin du ſerpent à ſonnette ne produiront ſur le cadavre rien qui reſſemble aux effets qu'ils opèrent ſur les corps vivans.

Les effets de diverſes ſubſtances étant ſubordonnés aux loix de l'économie animale, il s'enſuit que la connoiſſance de ces loix eſt abſolument néceſſaire pour bien connoître & bien évaluer les effets de ces ſubſtances. Auſſi M. *Cullen* fait-il précéder ſa matière médicale par quelques notions phyſiologiques, qu'il a cru indiſpenſables : ce ſont des réflexions lumineuſes, ſur les différens âges, ſur les tempéramens, ſur l'idioſyncraſie, ſur les effets de la coutume, & ſon influence ſur les ſolides ſimples, les organes des ſens, les fibres mouvantes, le pouvoir nerveux, les vaiſſeaux ſanguins.

On ſe doute bien qu'un eſprit auſſi juſte que celui de M. *Cullen*, n'a pas manqué de réformer la nomenclature des différentes claſſes de remèdes, & de réduire à leur juſte valeur les ſpécifi-

ques, & les autres agens auxquels on a attribué des vertus qui annoncent plutôt l'ignorance & les prétentions des siècles moins éclairés que le nôtre, que le pouvoir réel de l'art de guérir. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans ce volume, ce sont des réflexions sur le régime végétal & le régime animal, auxquels le traducteur a ajouté des observations qui annoncent beaucoup de connoissances chymiques.

Traité analytique & pratique des eaux thermales d'Ax & d'Ussat, dans le comté de Foix; avec la description des bains, des douches, des fontaines, & la meilleure manière de les employer dans les différentes maladies; par M. PILHES, *médecin-intendant de ces eaux. A Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Augustins*; Croullebois, *rue des Mathurins, n° 32; à Montpellier, chez* Rigaud; *à Toulouse, chez* Brouilhet, *libraires. Broch. in-8°.*

16. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, on traite de l'analyse de ces différentes eaux thermales; celles d'Ax sont divisées en sulfureuses & en savonneuses, parce que les unes sont plus sulfureuses que savonneuses, & les autres plus savonneuses que sulfureuses. Les eaux de l'hôpital sont les sulfureuses; & celles du Couloubret, les savonneuses. Il résulte

de leur analyſe, & de celle de leurs dépôts, qu'elles ſont bitumineuſes, & que leur éminente vertu dépend des principes ſulfureux dont elles ſont imprégnées. Les principes fixes y ſont en très-petite quantité ; de ſorte qu'elles ſont très-légères : il n'en eſt pas de même de celles d'Uſſat où la ſélénite eſt abondante. On trouve dans cet ouvrage une Lettre de M. *Chaptal*, qui, ayant analyſé ces eaux, expoſe les principes fixes qui y ſont contenus. La ſimilitude de leurs réſultats ne laiſſe aucun doute ſur l'exactitude des procédés analytiques.

La ſeconde partie, ou la partie pratique, eſt à la portée du plus grand nombre de lecteurs. Elle fait connoître les vertus & les uſages de ces eaux, ainſi que les mélanges ſalutaires, & les combinaiſons dont celles d'Ax ſont ſuſceptibles. Elle preſente un tableau de la diſpoſition des bains & des fontaines. Cette ſeconde partie eſt ſuivie d'un corps d'obſervations, qui eſt la preuve des propriétés dont ces eaux ſont douées. Ces obſervations conſtatent les effets heureux des eaux d'Ax, 1°. dans les plaies, tant ſimples que compoſées, dans les ulcères fiſtuleux, ſcrophuleux, avec carie des os; dans les vices & congeſtions de la lymphe ; dans les dartres & dans les différentes cachexies ; 2°. dans les maladies de poitrine, comme tubercules, ulcères, vomiques, vieilles affections catarrhales & aſthmatiques ; 3°. dans les maladies de l'eſtomac ; dans les coliques & cachexies bilieuſes ; dans les empâtemens, dans les obſtructions, & autres maladies des viſcères du ventre ; 4°. dans les douleurs rhumatiſmales & goutteuſes, dans les entorſes, dans les gonflemens des articulations, dans les ruptures, ankyloſes, &c. ; 5° dans les différentes affections du genre nerveux. M. *Pilhes* auroit

pu, dit-il, rapporter un nombre infini de guériſons de maladies rhumatiſmales & goutteuſes, il n'a pas cru devoir le faire, parce que toutes les eaux thermales, douées d'un degré de chaleur aſſez fort, peuvent les opérer : il n'eſt donc pas bien ſurprenant, ajoute-t-il, que les eaux d'Ax, dont la chaleur graduée s'étend depuis le vingt-quatrième, juſqu'au trente-neuvième degré, offrent contre ces maladies des reſſources ſupérieures.

L'auteur n'approuve point qu'on uſe des eaux d'Uſſat en boiſſon, à cauſe de leur qualité ſéléniteuſe ; mais, quoiqu'elles ſoient altérées par les raiſons qu'il détaille dans la première partie de ſon ouvrage, il prétend qu'elles conſervent aſſez de cette douce chaleur qu'elles prennent dans les entrailles de la terre, pour avoir des vertus ſous la forme de bains : il les conſeille dans les maladies des nerfs non humorales & contre les douleurs rhumatiſmales, dans les cas cependant où il faut plutôt détendre & amollir les ſolides, que d'en réchauffer le ton & réveiller leurs oſcillations. Il les a vues ſouvent réuſſir contre certaines affections de peau, & contre certaines eſpèces de coliques; mais il fait ſur toutes ces maladies des diſtinctions pratiques, qui donnent des lumières pour admettre ou rejeter l'uſage des bains d'Uſſat.

Analyſe des eaux thermales de Vinay, avec des obſervations ſur les inſectes microſcopiques qui y ſont contenus, ainſi que dans leur mouſſe ; par M. FONTANA, maître en pharmacie, membre de l'Académie royale des ſciences

de Turin, de Sienne, de Georgofili, de Florence, & ſous-ſecrétaire perpétuel de la Société d'agriculture. A Turin, chez Jean-Michel Briolo, *imprimeur-libraire de l'Académie royale des ſciences, 1786. In-8° de 64 pag.*

17. L'auteur de cette analyſe ſoupçonne que toutes les eaux thermales ne doivent point leur chaleur à des feux ſouterrains & à la décompoſition des pyrites, & que l'électricité pourroit bien contribuer à celles des eaux de Vinay, qui ſont hépatiques. On trouvera dans ſon ouvrage des conjectures très-ingénieuſes, & des expériences bien faites.

Supplément à l'eſſai ſur les eaux minérales de Bourbon-l'Archambault en Bourbonnois; par M. FAYE, *médecin, intendant deſdites eaux, & penſionné de Sa Majeſté, &c. &c. A Paris, de l'imprimerie de* Prault, *imprimeur du Roi, quai des Auguſtins; & ſe trouve à Bourbon-l'Archambault, chez la garde des bains, 1787. In-12 de 154 p.*

18. M. *Faye* avoit déja augmenté la célébrité ancienne des eaux de Bourbon-l'Archambault, par l'Eſſai ſur ces eaux, qu'il publia en 1778. (Voyez *Journ. de med. tom. lj, pag.* 472.) Les

nouvelles obſervations qu'il publie aujourd'hui, ſont très-propres à confirmer ce qu'il en a dit dans ſon Eſſai, & à juſtifier la confiance du public pour ce remède.

JOH. NIC. WEISMANTEL, der arzney-wiſſenſchaft, doct. und pract.: über die heilende kraft des quajal-harzes in podagra, und gicht: *Sur la vertu & propriété de la gomme, ou réſine gaïac contre la goutte; par M. JEAN-NIC. WEISMANTEL, docteur en médecine, & praticien. A Erfort, chez* Keyſer; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, 1786; *in-4° de deux feuilles. Prix 10 ſ. le cahier.*

19. M. *Weiſmantel* prétend que depuis que le café eſt devenu d'un uſage général, même dans les claſſes inférieures du peuple, les affections hémorrhoïdales & goutteuſes ſont très-fréquentes, & qu'il y a des villages où le tiers des habitans en eſt attaqué. Il inſiſte beaucoup ſur la néceſſité de diſſoudre la gomme de gaïac dans d'excellent tafiat; lorſque ce diſſolvant n'eſt point de bonne qualité, (car il eſt ſouvent falſifié) le remède fait très-peu d'effet.

Il a vu preſque conſtamment cette diſſolution diminuer les douleurs de la goutte, exciter la ſueur, augmenter un peu la ſoif & rendre l'appétit plus grand. Un malade ayant eu l'indiſcrétion d'en prendre, un jour, huit doſes à la fois,

il éprouva de violentes douleurs, puis des étourdiſſemens, & un ſommeil pendant lequel il ſurvint une ſueur prodigieuſe; mais la ſueur fit diſparoître toutes les douleurs.

Dans les temps froids, le remède agit toujours plus lentement, & plus par les ſelles que d'une autre manière; c'eſt pourquoi M. *Weiſmantel* borne ſon efficacité aux temps chauds de l'année. Quand on veut en éprouver de bons effets, il ne faut point la délayer dans l'eau ou le thé, comme le pratiquent quelques perſonnes, parce que l'eau précipite la gomme; ſeulement on peut, ſi l'on veut, y ajouter un peu de ſucre.

Au reſte, ce remède caraïbe ne convient ni aux perſonnes maigres ou ſanguines, ni à celles qui ont la poitrine foible. Ceux qui le ſupportent le mieux, ſont les tempéramens humides & les conſtitutions graſſes, &, pour ainſi dire, ſpongieuſes. Son action eſt tantôt plus prompte, tantôt plus lente. Ce remède eſt auſſi très-ſalutaire dans les maladies non accompagnées de fièvre, qui proviennent de l'épaiſiſſement des humeurs (*a*).

R. A. VOGELS, &c. Lehrſætze der chemie auſdem lateiniſchen überſetze, und mit anmer kungen verſchen, von

---

(*a*) On peut conſulter ſur ce remède, les *Lettres de M. EMÉRIGON*, inſérées dans ce Journal, en 1777, *tom.* xlvij, page 422. *Note de l'Editeur du Journal.*

J. C. WIEGLEB, *&c.* C'eſt à-dire, *Principes de chimie de* RODOLPHE-AUGUST. *VOGEL, traduit du latin, & accompagnés de remarques ; par M.* JEAN-CHRET. *WIEGLEB, apothicaire. A Langenſatza, chez* Weimar, 1785 ; *& ſe trouve chez* Kœnig, *libraire à Strasbourg ; in-8° de 632 pag. Prix 7 liv.*

20. Le nom de *Vogel* eſt connu dans les annales de la chimie & de la médecine ; mais depuis la mort de ce médecin, arrivée en 1774, la chimie a fait tant de progrès, que les élémens qu'il a publiés auroient perdu la plus grande partie de leur prix, ſans les ſoins de M. *Wiegleb.* C'eſt en 1775 qu'il donna la première édition de la traduction que nous annonçons. Le ſuccès qu'elle a eu, l'a engagé d'en donner une ſeconde. Il a rectifié ou refait entièrement pluſieurs articles de *Vogel* ; il en a corrigé d'autres ; quelques unes de ſes remarques ont éré revues & perfectionnées ; d'autres ſont abſolument nouvelles. Cet ouvrage amélioré, ſera très-utile à ceux qui veulent être initiés dans la ſcience chimique.

Reiſe durch Sachſen, in rüchſicht der natur geſchichte und oeconomie, beſchriebenvon NATH. GOTTFR. LESKE: *Voyage dans la Saxe, relatif à l'hiſtoire*

naturelle & à l'économie ; par NOEL GEOFFROI LESKE. *A Leipſick, chez* Muller ; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785 ; *in-4° de 548 pages. Prix avec figures enluminées, 80 livres ; & en figures noires, 40 liv.*

21. M. *Leſke*, d'abord profeſſeur en l'univerſité de Leipſick, & depuis peu à celle de Marbourg, où il vient de mourir, eſt connu en Allemagne par des ouvrages eſtimés, d'hiſtoire naturelle & d'économie. Le voyage, dont il a donné l'hiſtoire, fut entrepris dans l'été de 1782. M. *Leſke* étoit accompagné de pluſieurs de ſes compatriotes, dont les noms ſont à la tête du volume. Il contient des choſes curieuſes & intéreſſantes ; on n'a rien à deſirer du côté de l'exécution typographique ; il eſt orné de quarante planches, & de dix-huit vignettes, dont la plupart repréſentent des vues piquantes.

Les exemplaires enluminés ont, de plus que les autres, huit vues ſuperbes en grand *in-folio.*

Naturſyſtem aller bekannten in und auſlaendiſchen inſecten als eine fortſetzung der von buffonſchen naturgeſchichte, *&c.* C'eſt-à-dire, *Syſtême naturel de tous les inſectes connus, indigènes & exotiques, pour ſervir de ſuite à l'hiſtoire naturelle de M.* DE

BUFFON, disposé d'après le système de LINNÉ; par M. CHARLES GUSTAVE JABLONSKY, secrétaire privé de S. M. la reine de Prusse, de la Société des curieux de la nature de Halle. A Berlin, chez Pauli, tome premier, *avec six planches enluminées; & se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire.*

22. M. *Jablonsky* commence par des observations générales sur l'histoire naturelle des insectes, & particulièrement sur ceux de la première classe du chevalier de *Linné*. Il considère les caractères principaux de toute la famille des scarabées, leur nourriture, leurs habitudes, &c. Il fait des observations très-instructives sur la méthode & sur la division de *Linné* & de *Fabricius*, à l'égard des coléoptères. M. *Jablonsky* n'a rien épargné pour la perfection de cet ouvrage; il a consulté & comparé les meilleures sources avec un soin digne d'éloges; il a eu recours à des savans du premier mérite, & a fait graver avec toute l'attention dont il étoit capable, soit d'après nature, soit d'après des dessins très-exacts.

Die conchylien im cabinette des hernn erb prinzen von Schwarzburg-Rudelstadt: *Coquillages de M. le Prince héréditaire de Schwartzbourg-Rudelstadt.*

A Rudelſtadt, chez Bergmann; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig; *in-8°, avec douze planches enluminées. Prix 16 liv.*

23. Les catalogues, du moins pour la plupart, intéreſſent fort peu les naturaliſtes. Celui-ci, rédigé par M. *Kæmmeren*, garde du cabinet d'hiſtoire naturelle de M. le Prince héréditaire de Schwarzbourg-Rudelſtadt, mérite d'être diſtingué de la foule. La collection eſt rangée ſuivant le ſyſtême de *Martini*, que l'auteur a perfectionné. Il n'établit point de nouveaux genres; mais il a mis à la ſuite des genres exiſtans des coquilles terreſtres & fluviatiles qui y ont rapport. Ainſi, avec cette énumération, on a une eſquiſſe complète du ſyſtême de *Martini*, laquelle peut ſervir de guide à ceux qui n'ont pas l'ouvrage précieux de ce naturaliſte. De plus, M. *Kæmmerer* donne les figures enluminées, & les deſcriptions détaillées des morceaux les plus rares de la collection. Ces figures ont été deſſinées & gravées avec le plus grand ſoin.

L'auteur cite à chaque coquillage connu, *Martini*, *Linné*, *Schrœter*, *Knorr* & *d'Argenville*. Il y a mis des obſervations ſur la nature des coquillages, & en particulier ſur l'accroiſſement des coquilles. Elles confirment le ſyſtême de *Réaumur*, & y jettent le plus grand jour.

Cette collection peut être regardée comme une des plus belles de ce genre.

Animalcula infuſoria fluviatilia & marina, quæ detexit, ſyſtematicè deſcripſit

& ad vivum delineari curavit OTHON. FRED. MULLER; ſiſtit opus poſthumum, quod cum tabulis æneis 50 in lucem tradit vidua ejus nobiliſſima, curâ OTHONIS FABRICII, paſtoris orphanotrophii Havn.

24. Le célèbre naturaliſte M. *Otton Fréderic Muller*, conſeiller d'état de Sa Majeſté Danoiſe, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature d'Allemagne, ſous le nom de *Pline Danois*, de celles de Turin, Munich, Stockholm, Berne, Berlin, &c. avantageuſement connu, par près de cinquante ouvrages d'hiſtoire naturelle, mort il y a près de deux ans, a laiſſé imparfait un *Traité ſur les animalcules*, que M. *Fabricius*, également verſé dans l'étude de la nature, vient de publier; ſur les cinquante planches en taille-douce ſont repréſentées plus de 370 eſpèces d'animalcules, dont la deſcription contient ſoixante feuilles d'impreſſion.

Cet ouvrage ſe vend 54 livr. Il ſe trouve, ainſi que les autres écrits de *Muller* & de M. *Fabricius*, chez *Amand Kœnig*, libraire à Straſbourg.

Gründlicher unterricht von Bergbau nach anleitung der markſchneide kunſt, &c. C'eſt-à-dire, *Inſtruction approfondie ſur la ſcience des mines, d'après les principes de la géométrie*

ſouterraine, ébauchée par AUGUSTE BEYER, *nouvelle édition, corrigée & augmentée. A Altenbourg, chez* Richter; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, 1785. *In-4° de 1176 pages, avec 51 planches.*

25. Dès 1758, M. *Beyer* avoit publié en allemand, ſes *Otia metallica*, à Schneeberg, en un volume in-8°. Il a donné depuis l'ouvrage que nous annonçons. Cette nouvelle édition eſt due aux ſoins de M. *Lempe*, connu dans le nord, par ſon introduction à la géométrie ſouterraine, & par ſes connoiſſances dans la ſcience des mines. Par le travail & les ſoins de l'éditeur, cet ouvrage peut être actuellement regardé comme un livre abſolument neuf. Il traite particulièrement de la géométrie ſouterraine, de l'influence des connoiſſances arithmétiques ſur la ſcience des mines. Toutes les connoiſſances théoriques & pratiques qu'on peut deſirer y ſont développées & clairement expoſées; on n'avoit encore rien d'auſſi complet en ce genre.

Mémoire ſur un plan à ſuivre par le département des mines de S. M. le roi de Pruſſe, pour tous les objets qui ont rapport au règne minéral des différentes provinces, préſenté le 14 juin 1785; trois feuilles in-4°, & demi-feuille de tables. A Strasbourg, chez Kœnig.

26. Dans ce Mémoire intéreſſant eſt expoſé

tout ce que le feu roi de Prusse avoit fait à cette époque, dans ses états, pour la minéralogie.

XAV. WULFENS abhandlung vom kœrntnerischen bleyspate, &c. C'est-à-dire, *Traité de la mine de plomb, ou bleyspat de Carinthie, par XAV. WULFEN. A Vienne, chez* Krausse; *& se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1785; *grand in-4° de 150 pag. avec vingt-une planches enluminées. Prix 60 liv.*

27. M. *Wulfen* jouit en Allemagne de la réputation d'un des meilleurs minéralogistes. Quoiqu'on ait traduit de l'allemand en notre langue nombre d'ouvrages oryctographiques, le traité de M. *Wulfen* n'est point encore connu en France. Il est d'autant plus curieux, qu'il décrit d'une manière précise & avec tous les détails qu'on peut desirer, un fossile que nous ne connoissions pas. Les planches sont supérieurement enluminées.

Bibliothèque salutaire, ou Recueil choisi d'observations sur la physique, la chimie, la médecine, la chirurgie, l'histoire naturelle & l'économie rurale; de remèdes contre les maladies auxquelles

les hommes & les animaux utiles ſont ſujets ; d'avis économiques propres à préſerver l'eſpèce humaine de la plupart des indiſpoſitions qui l'affligent, & des phénomènes les plus frappans dont la nature offre journellement le ſpectacle : ouvrage compoſé d'obſervations faites par les principaux médecins, chirurgiens ou cultivateurs de l'Europe, & extraites des mémoires de toutes les compagnies ſavantes. A Paris, chez Leroy, *libraire, rue Saint-Jacques ;* Moureau, *libraire, quai des Auguſtins, n° 24, à Saint-Auguſtin, 1787. Petit in-12 de 470 pag.*

28. Ce recueil, comme le titre l'annonce, contient beaucoup d'objets connus, mais intéreſſans, & peut convenir aux perſonnes qui ne ſont point à portée de lire les ouvrages originaux où ils ont été puiſés, & ſur-tout les journaux qui les ont déja fait connoître.

Aufsætze und beobachtungen aus der gerichtlichen arzney wiſſenſchaft, &c. C'eſt-à-dire, *Mémoires & obſervations de médecine légale, publiés par le doct.* JEAN-THEOD. PYL, *conſeiller &*

membre ordinaire du collège royal & ſuprême de médecine ; comme auſſi de la Société des ſcrutateurs de la nature de Halle, médecin penſionné de la ville de Berlin, troiſième vol. Grand in-8°. de 247 pag. A Berlin, chez Mylius, 1787.

29. Ce ſont les médecins allemands qui ont établi & développé les principes de la juriſprudence médicale ; elle eſt devenue entre leurs mains une ſcience nouvelle, dont la légiſlation a reconnu l'utilité & le beſoin, & dont il eſt important que tous les médecins ſoient bien inſtruits. Tout ce qu'ils doivent ſavoir eſt renfermé dans ce traité de M. *Pyl* : il eſt fait avec ſoin, & a reçu le plus grand accueil en Allemagne.

Le premier volume eſt annoncé, *Journal de Médecine*, tom. lxj, pag. 543.

Hiſtoire de l'origine de la médecine ; par M. COAKLEY LETTSOM, *D. M. membre du collège royal de médecine, & des Sociétés royale & des antiquaires ; traduite de l'anglois par M. H.*** A Londres ; & ſe trouve à Paris, rue des Cordiers, n°* 4 ; *la veuve* Hériſſant, *imprimeur-libraire, rue Notre-Dame, à la Croix d'or ;* Théophile Barrois le

jeune, *libraire, quai des Auguſtins, n° 18;* Didot le jeune, *libraire quai des Auguſt. 1787. In-8° de 183. pag.*

3c. C'eſt un diſcours aſſez court ſur l'état des différentes parties de la médecine, avant qu'elle formât une ſcience proprement dite; on ſent combien peu d'inſtruction on peut tirer d'une hiſtoire de la médecine puiſée dans les ténèbres de cette haute antiquité; & en effet, quelles lumières peuvent fournir les enchantemens de Circé & de Médée, les pratiques fondées ſur la routine, ou le haſard, qu'emploient les médecins de l'armée des Grecs au ſiège de Troye? Peut-on dire que la *botanique étoit cultivée avec beaucoup de ſoin dans les temps les plus reculés*, parce qu'Homère, dans la deſcription des jardins d'Alcinoüs, dit que *des lits d'un gazon toujours verd terminoient agréablement la plaine*, ou *parce que les Druides danſoient en cueillant le gui?* L'Ecriture ſainte parle d'ouvriers en cuivre & en airain; donc, dit-on, la métallurgie avoit été anciennement approfondie. Je connois un pays où l'on fond des mines de fer de temps immémorial; & je puis aſſurer qu'il n'y a pas un ouvrier qui ait jamais entendu parler du phlogiſtique, ni qui ſe doute même des principes ſur leſquels ſont fondées les opérations dont il s'occupe. L'uſage des liqueurs fermentées ſe perd dans la nuit des temps. Mais il n'y a pas d'apparence qu'*Oſiris* & *Bacchus* fuſſent de plus grands chimiſtes que nos vignerons de Bourgogne & de Champagne.

Les notes que le traducteur a jointes au texte ſont beaucoup plus étendues, & ſuppoſent une grande lecture.

De medicis veterum hebræorum eorumque methodo ſanandi morbos pauca diſſerit JO. HENR. LAUTENSCHLAGER, theol. candid. *A Schleiz; & ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1786. *In-4° de 14 pag.*

31. M. *Lautenſchlager* remonte très-haut dans ſes recherches, car il paroît regarder Adam comme un médecin. Il trouve dans l'Ecriture ſainte, & ſurtout dans les livres des rabbins, des traces de la grande habileté des juifs en médecine, chimie, mathématiques, &c. Cet opuſcule eſt aſſez curieux.

EXTRAIT de la Séance publique de la Société royale & patriotique de Valence en Dauphiné, tenue le 26 janvier 1787, pour l'adjudication d'un prix extraordinaire de phyſique qui avoit été propoſé par un Citoyen anonyme, ſur cette queſtion :

1°. L'électricité artificielle depuis ſa découverte juſqu'à préſent, a-t-elle contribué réellement aux progrès de la phyſique ?

2°. Conſidérée comme remède, a-t-elle été dans ſon adminiſtration plus avantageuſe que nuiſible au genre humain ?

Dans le premier cas, on demande : quels ſont les avantages qui en ſont réſultés pour la ſcience phyſique ?

Dans le ſecond, on demande : 1°. Dans quelles maladies elle a paru réuſſir le mieux ? 2°. Quelle eſt la meilleure manière de l'adminiſtrer ? 3°. Peut-elle être aidée du ſecours d'autres remèdes ? 4°. Si elle le peut, quels ſont ces remèdes ?

Dans le cas où elle auroit été nuiſible, on demande, ſi les mauvais effets qui en ſont réſultés ſont dus à la contrariété de la nature de ce remède ou à ſon adminiſtration mal conduite ?

M. *de Tardivon*, ancien abbé général de Saint-Ruf, préſident, a ouvert la ſéance par un diſcours ſur le zèle & l'émulation de la Société, animés & couronnés par Sa Majeſté dans ſes lettres-patentes du mois de décembre dernier, qui confirment & autoriſent ſon établiſſement.

Dom Pernety, ſecrétaire perpétuel, a lu enſuite l'analyſe françoiſe d'une diſſertation latine ayant pour deviſe, *Numquam aliud natura, aliud ſapientia*, à laquelle le prix extraordinaire de 300 livres ſur l'électricité a été accordé. Les auteurs de cette diſſertation, ſont MM. *A. Pacts van Trooſtwyk*, membre de la Société Hollandoiſe, de celle de Roterdam & d'Utrecht, & *T. R. F. Krayenhoff*, A. L. M. *philoſ. med. doctor*, tous deux réſidens à Amſterdam.

A cette lecture a ſuccédé celle de l'analyſe d'un mémoire françois, admis au concours, ayant pour deviſe, *Ne quid nimis*, auquel l'*acceſſit* a été décerné, & dont le billet a été gardé pour s'en ſervir dans le cas où l'auteur jugeroit à propos de ſe faire connoître.

Ce Mémoire, qui, au mérite du ſtyle & de

la méthode, réunit celui de rapporter un très-grand nombre d'importantes obſervations des phyſiciens ſur cette matière, auroit pu balancer les ſuffrages pour obtenir le prix, ſi l'ouvrage latin, après avoir expoſé, à peu près, les mêmes faits, & préſenté de plus quelques expériences nouvelles & intéreſſantes, n'avoit encore l'avantage d'avoir rempli toutes les conditions du programme.

Les deux Mémoires ci-deſſus mentionnés, prouvent les avantages que l'électricité a produits pour les progrès des connoiſſances relatives à la phyſique & à l'art de guérir.

Celui qui eſt en latin, fait connoître de plus les cas où employée comme remède, elle a été nuiſible, ſoit par elle-même, ſoit par ſon adminiſtration.

La Société patriotique croit devoir déclarer une fois pour toutes qu'elle ne ſe rend pas garante des opinions des auteurs dont elle couronne les ouvrages; ſon devoir eſt d'examiner ceux préſentés au concours, pour diſcerner leſquels ont le mieux traité les queſtions propoſées, c'eſt-à-dire, avec plus de méthode, & dont les raiſons ſont appuyées d preuves plus ſolides, &c., mais non de décider elle-même ces queſtions.

Après cette lecture, M. *de Sallier*, écuyer, membre aſſocié de la Société, a lu un Mémoire *ſur la nature de l'air fourni par les chutes d'eau dans les trombes des mines & des forges du comté de Foix.* Il y traite particulièrement de la nature de l'air en général, de la manière dont il eſt engagé entre les globules d'eau, & de celle dont il s'en dégage dans les différentes circonſtances.

A cette lecture a succédé celle d'un Mémoire de M.**, membre ordinaire, sur le nivellement des sources qui sont en grand nombre dans les environs de Valence ; il y est montré que celle dite du Treuil est la seule dont on puisse conduire les eaux dans la ville pour satisfaire à tous les besoins de ses habitans, lesquelles y ayant été jadis conduites par un aqueduc de construction des anciens Romains, duquel on voit les ruines, donneroit l'espoir de jouir encore à Valence de cet avantage, si le projet présenté par l'auteur du Mémoire pouvoit avoir lieu.

PRIX.

L'Académie royale des sciences avoit proposé pour sujet d'un des Prix qu'elle devoit distribuer dans sa Séance publique d'après Pâques 1787, « La recherche des moyens par lesquels on pourroit garantir *les broyeurs de couleurs* des maladies qui les attaquent fréquemment, & qui sont la suite de leur travail ». Le Mémoire qui a pour devise ces mots : *Etre utile est mon but*, a mérité l'attention de l'Académie par l'exposé très-étendu que l'Auteur y a fait de ce travail, & par les nombreux détails qu'il y a donnés, relativement aux différentes matières qui entrent dans la composition des couleurs.

Mais s'il a rempli à cet égard une des parties du programme, il n'a présenté, sur une autre plus importante, que des idées générales, & auxquelles il a été conduit par l'exposé même de ce programme.

L'Académie desiroit qu'on indiquât des moyens capables d'écarter, autant qu'il seroit possible, les accidens auxquels les broyeurs de couleurs sont exposés, soit en employant quelque machine bien entendue, qui par elle-même exécutât complétement ce qu'il y a le plus à craindre pour eux dans leurs opérations, soit en faisant usage d'un moyen, simplement préservatif, à la faveur duquel, dans la manière usitée de broyer les couleurs, on pût renfermer & contenir les émanations dangereuses qu'elles produisent; pourvu cependant que ce dernier moyen ne s'opposât pas à la facilité du travail, sur-tout à celle de rassembler les couleurs à plusieurs reprises, & à mesure que ces ouvriers les ont étendues sous la *molette*, pour les fondre ensemble & les broyer parfaitement.

Le point essentiel qu'il faut avoir en vue, en s'appliquant à cet objet de recherches, étant donc la conservation de ces ouvriers, dont la subsistance tient à un travail soutenu, qui lui-même dépend du bon état de leur santé, l'Académie croit devoir insister de nouveau sur ce puissant motif, & y rappeler les savans qui ont pu déja s'en occuper. Elle propose en conséquence le même sujet pour l'année 1789, & annonce un Prix double, c'est-à-dire, de la somme de 2160 liv. qui sera accordée, soit totalement en argent, soit en une médaille d'or de 1080 liv. & le reste en argent, au choix de l'auteur qui aura mieux traité ce sujet intéressant.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier février 1789.

Nos 1, 5, 6, 9, 10, 13, 28, M. GRUNWALD.
2, 3, 7, 15, 17, 18, 29, 30, M. ROUSSEL.
4, 8, 12, 14, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 30, M. WILLEMET.
11, J. G. E.
16, M.

Fautes à corriger dans le cahier de mars 1787.

Page 449, ligne 17, auxiliaires, *lisez* axillaires.
Page 501, ligne 32, lorſquil, *lisez* lorſqu'il.
Page 528, ligne 24, Onoid, *lisez* Onold.
Page 529, ligne 30, Neuw, *lisez* New.
Page 536, ligne 27, tant qu'elles, *lisez* tant qu'ils.

TABLE.

DU mouvement de la tranſpiration. Par M. Le Comte, *méd.* Page 193
Réflexions & obſervations ſur le traitement & la terminaiſon de quelques eſpèces d'hydropiſie. Par M. Balme, *méd.* 222
Addition de l'Editeur, 239
Obſervation ſur les bons effets des eaux ſulfureuſes d'Enghien dans une fièvre hectique, &c. Par MM. Petit & Duchanoy, *méd.* 246
Obſervat. ſur une paſſion iliaque, guérie par l'ipécacuanha en lavement. Par M. Michel, *chir.* 250
Obſervat. ſur un vomiſſement preſque continuel, &c. Par le même, 253
Réponſe à la Lettre inſérée au Journal dernier, ſur une perte ſpermatique involontaire habituelle, 256
Obſerv. ſur un anévriſme de l'artere fémorale, &c. Par M. Manoury, *chirurgien,* 261
Obſervat. chirurgicale : Nécroſe de la mâchoire inférieure. Par M. Bertrand, *chir.* 281

Observat. sur une tumeur carcinomateuse de la langue. Par M. Geny, *chir.* 287
Observ. sur une éventration considérable faite par la corne d'un taureau. Par M. Poincelet, 290
Lettre de M. Leys, médecin, à l'Editeur du Journal de médecine, &c. 297
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mars, 1787, 299
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 304
Observations météorologiques faites à Lille, 307
Maladies qui ont régné à Lille, 308

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie. 309
Médecine, 319
Chirurgie, 334
Anatomie, 337
Physiologie, 349
Matière médicale, 359
Chimie, 367
Histoire naturelle, 368
Minéralogie, 372
Mélanges, 374
Jurisprudence médicale, 375
Histoire littéraire, 377
Extrait de la Séance publique de la Société royale & patriotique de Valence en Dauphiné, 378
Prix, 381

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mai 1787. A Paris, ce 24 avril 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1787.

LETTRE au ſujet d'une perte ſpermatique, à l'auteur des Réponſes aux queſtions d'un anonyme, inſérées dans le Journal de médecine, cahier de janvier 1787; par M. PANVILLIER, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, & médecin à Niort en Poitou.

MONSIEUR,

A PEINE entré dans la carrière épineuſe de la médecine, j'ai eu déja des occaſions trop fréquentes de gémir ſur

l'insuffisance des moyens que l'art de guérir nous fournit dans le traitement de quelques maladies chroniques, & j'ai souvent desiré dans ces circonstances affligeantes, qu'on établît entre tous les médecins une correspondance relative à la cure des maladies rares ou opiniâtres. Cet établissement, en fournissant aux médecins l'occasion de publier ou même de développer leurs idées sur quelques objets particuliers, pourroit contribuer beaucoup à reculer les bornes de l'art.

Les médecins qui ont répondu jusqu'ici au Mémoire inséré dans le cahier de septembre 1786, sans s'expliquer sur les causes auxquelles ils attribuent la maladie qui en fait le sujet, ont proposé les plans curatifs qu'ils ont suivis dans des circonstances à-peu-près semblables, & les succès qu'ils en ont obtenus, sont très-propres à inspirer la confiance : aussi n'ai-je pas l'amour-propre de croire que je puis donner des conseils qui soient préférables à ceux qu'ils ont publiés ; & si je me permets de faire quelques remarques à ce sujet, ce sera avec tous les égards que l'on doit aux personnes éclairées, même lorsqu'elles ne pensent pas comme nous. Mon dessein est uniquement de contribuer, autant qu'il est en

moi, au ſoulagement de votre malade; je n'ai pas d'autre prétention.

Je crois donc, Monſieur, qu'on ne peut rendre raiſon des phénomènes que nous préſente la perte ſpermatique involontaire que votre malade éprouve habituellement, & toujours durant le ſommeil, qu'en attribuant cette affection à un excès de ſenſibilité dans les organes intérieurs de la génération; excès qui a été d'abord une ſuite des efforts que la nature a faits en dirigeant ſon activité vers ces organes pour le développement de la puberté, (époque où la maladie a commencé) & qui a enſuite été entretenu, comme vous l'avez fort bien obſervé, par la direction habituelle que la nature a contractée vers les routes ſéminaires. Cet excès de ſenſibilité ne ſe manifeſte & n'a lieu en effet que pendant le ſommeil, parce que durant cette manière d'être, la plupart des fonctions étant ſuſpendues, l'ame ſenſitive tourne toutes ſes forces vers certains organes qui, dans le ſujet dont il s'agit, ſont ceux de la génération, qu'elle abandonne enſuite durant la veille pour reſtituer aux autres parties le ſurcroît de ſenſibilité que celles-ci avoient reçu. On ne peut révoquer en doute le tranſport de la ſenſibilité vers cer-

tains organes durant le ſommeil; car, outre l'exemple que nous fournit l'affection de votre malade & celle de pluſieurs autres, on pourroit encore citer à l'appui de cette vérité l'état de pluſieurs individus qui, jouiſſant d'ailleurs d'une bonne ſanté, ne peuvent digérer que pendant le ſommeil, ou du moins digèrent beaucoup mieux dans ce temps que pendant la veille. L'exiſtence de cet excès de ſenſibilité dans les organes de la génération durant le ſommeil étant donc reconnue, on concevra aiſément qu'elle doit y exciter habituellement un ſpaſme, ou, ſi vous voulez, une érection interne, qui donne lieu à une effuſion ſéminale, ſans qu'il ſoit beſoin pour cela qu'il y ait le moindre éveil dans l'organe extérieur; & cette explication, loin de renverſer les idées reçues ſur le mécaniſme des excrétions, me paroît au contraire conforme à la théorie de M. *de Bordeu* (*a*) & de M. *Fouquet* (*b*) ſur cet objet, & ſemble s'accorder aſſez bien avec les concluſions que M. *Hunter* a tirées de ſes obſervations ſur les véſicules ſéminales, relativement à la

(*a*) Recherches anatomiques ſur les glandes.
(*b*) Encyclopédie, *art.* SECRÉTION & SENSIBILITÉ.

ſécrétion & à l'excrétion de la ſemence (c). Je ſais, à la vérité, que M. *Maſars*, ſavant médecin à Toulouſe, loin de reconnoître un excès de vie pour cauſe de l'effuſion ſpermatique que votre malade éprouve habituellement, l'attribue au contraire au relâchement de l'orifice des véſicules ſéminales; mais je lui répondrai avec vous, Monſieur : Si ce relâchement exiſte, pourquoi, pendant le jour, n'y a-t-il rien qui l'annonce ? Et je crois que les nouvelles obſervations de M. *Hunter* que je viens de citer, ſont bien propres à faire changer d'opinion à M. *Maſars*.

Quant aux ſymptômes hypochondriaques qui affectent le malade, je les regarde, avec M. *Maſars*, comme une ſuite naturelle de l'épuiſement où le jettent les émiſſions ſéminales habituelles, & je penſe qu'ils céderont aux moyens qu'on emploiera contre la maladie principale dont ils ſont la ſuite : je crois cependant devoir en excepter la foibleſſe des organes de la digeſtion, qui, quoiqu'elle ſoit un effet de l'affection primitive, devient la cauſe ſecondaire de la

(c) *Voyez* Journal de Médecine, cahier de février 1787.

plupart des autres ſymptômes nerveux, & mérite une attention particulière, parce qu'elle eſt trop conſidérable pour qu'on puiſſe eſpérer de la guérir ſans employer des ſecours directs.

Tout cela poſé, il me paroît, Monſieur, que les principales indications à remplir dans le traitement de la maladie en queſtion, ſont 1°. de diminuer l'irritabilité du ſujet, & de s'oppoſer à la trop grande activité de l'ame ſenſitive dans les organes de la génération; 2°. de détourner les irradiations trop actives qu'elle y porte; 3°. de corriger le vice de la digeſtion, en donnant du reſſort aux organes deſtinés à cette fonction.

Je crois que pour remplir la première indication, on doit avoir recours aux anti-ſpaſmodiques, parmi leſquels je choiſirois l'électricité négative, comme un des plus puiſſans & des mieux appropriés aux circonſtances préſentes. A la vérité, M. *Mauduyt*, dont l'autorité doit être du plus grand poids pour tout ce qui a rapport à l'électricité médicale, prétend (*a*) que le moyen imaginé pour

(*a*) Mémoire ſur les différentes manières d'adminiſtrer l'électricité, page 221, où M. *Mauduyt* traite de l'électricité négative; & décrit l'appareil qu'on a imaginé pour électriſer.

électriſer négativement des malades n'eſt qu'illuſoire, en ce qu'il y a toujours un courant du réſervoir commun au malade par l'intermède des ſubſtances qui ſont répandues dans l'air ; de ſorte qu'il regarde l'électricité négative comme étant la même que l'électricité poſitive, à cette différence près, que le courant ſuit une direction inverſe dans les deux électricités. Je conviens qu'il n'y a aucun moyen d'empêcher le courant qu'il dit avoir lieu, & par conſéquent d'électriſer négativement un homme dans toute l'étendue du mot, & à la rigueur ; mais ne ſuffit-il pas que la reſtitution du fluide électrique ſoit lente, & fourniſſe au corps ſoumis au procédé que nous indiquons, une quantité d'électricité moins grande que celle qu'on lui enlève, pour qu'il ſoit électriſé négativement ? Les aſſertions de MM. l'abbé *Sans* & l'abbé *Bertholon*, ſont contraires à l'opinion de M. *Mauduyt*. La diverſité des réſultats des expériences de ces ſavans ne viendroit-elle pas de la diverſité des méthodes qu'ils ont ſuivies, & des circonſtances différentes dans leſquelles ſe ſont trouvés les ſujets qui ont été électriſés ? Il y a lieu de le croire ; car on ne peut ſoupçonner qu'ils aient négligé de faire attention

aux circonſtances des lieux & de l'atmoſphère qui peuvent faire changer les réſultats. Au reſte, l'opinion même de M. *Mauduyt* ne ſeroit pas un motif ſuffiſant pour rejeter ce moyen curatif, puiſqu'il convient qu'on peut employer ſans inconvénient une électricité douce dans les maladies nerveuſes, & que celle que l'on regarde comme négative eſt beaucoup plus foible que l'autre. Je crois que l'on pourroit encore recourir avec avantage à l'uſage du camphre, que quelques auteurs regardent pour ainſi dire comme ſpécifique dans ce cas, & que j'ai employé avec ſuccès, d'après l'avis de M. *Cullen* (*a*). Ce célèbre médecin le conſeille dans les pollutions nocturnes occaſionnées par quelque ſtimulus, & il en a obtenu les plus heureux effets dans cette maladie, après avoir employé inutilement l'opium. Il a obſervé que ce dernier remède ſuſpendoit d'abord pour une nuit ou deux le retour des pollutions; mais qu'après un long uſage, loin de les diminuer, il ne faiſoit que les rendre plus fréquentes, à cauſe de la propriété

(*a*) *Lectures on the materia medica;* in-8°, pag. 319.

qu'il a de favoriſer les congeſtions. Je crois, donc d'après cela, que votre malade pourroit prendre avec ſuccès quatre ou cinq grains de camphre tous les ſoirs en ſe mettant au lit, en obſervant de diminuer ou d'augmenter la doſe, ſuivant les effets qu'il produiroit.

Quant aux moyens de détourner les irradiations trop actives que la ſenſibilité porte ſur les organes de la génération, je n'ai que des eſſais à vous propoſer; mais je les crois fondés ſur des probabilités ſuffiſantes pour engager à les tenter. Ne pourroit-on pas tirer parti d'un des goûts dominans de votre malade, pour rétablir en lui l'équilibre des forces ſenſitives & le tirer de l'état de ſouffrance qui l'accable, & le rend inſenſible aux charmes de la ſociété, dont il doit faire les agrémens par ſes connoiſſances & ſes talens? Tout le monde connoît l'action de la muſique ſur les hommes, ſur les animaux, & même ſur les corps inanimés, & ſon influence dans la guériſon d'un grand nombre de maladies eſt ſi bien conſtatée par une multitude d'obſervations de tous les âges, qu'il me paroît inutile de les rapporter. On ſait auſſi qu'en général la ſenſibilité ne peut manifeſter ſon énergie ſur un organe, qu'elle n'abandonne pro-

portionnellement les autres parties. D'après cela, je penſe qu'il ſeroit poſſible d'opérer la révulſion de ſenſibilité qu'on doit ſe propoſer, en fixant ſon activité ſur les organes de l'ouïe, par l'impreſſion des ſons de la muſique ſur les nerfs auditifs. Pour cet effet, je ſerois d'avis qu'à l'heure où votre malade ira ſe mettre au lit, on fît, dans un appartement voiſin du ſien, un concert avec les inſtrumens qui lui plaiſent le plus, & ſur leſquels on joueroit les airs qui font le plus d'impreſſion ſur lui: puiſqu'il eſt muſicien, il en a ſurement quelqu'un de prédilection. Lorſqu'il ſe ſeroit endormi au ſon des inſtrumens, on pourroit jouer, *creſcendo gradatim*, quelque air plus propre à agir ſur les ſens engourdis, tel qu'un air de guerre ou de chaſſe. Il faudroit toujours régler le ton & le mouvement de la muſique ſur les ſenſations du malade, & obſerver ſur-tout de ne pas jouer des airs propres à réveiller les paſſions de l'amour. On ne peut nier l'impreſſion des ſons ſur l'organe de l'ouïe pendant le ſommeil: l'exemple de quelques meûniers, qui, accoutumés à dormir dans leur moulin au bruit du traquet, ne peuvent point s'endormir dans un lieu où ils n'entendent pas le même bruit, en eſt une preuve

inconteſtable. Je crois donc que la muſique agiroit ſur votre malade, même pendant le ſommeil, & qu'elle pourroit prévenir les irradiations trop actives de la ſenſibilité ſur les organes de la génération, d'une manière d'autant plus ſûre, qu'avant le ſommeil, elle détourneroit l'imagination du malade de la conſidération perpétuelle de ſon état, & de la crainte d'éprouver les émiſſions ſéminales qu'il redoute avec tant de raiſon. Or tout le monde ſait combien cette crainte peut contribuer à renouveler ces accidens, & par conſéquent combien il eſt intéreſſant de la diſſiper. La ſécurité eſt au contraire très-propre à favoriſer la guériſon d'une maladie, & je ſuis perſuadé que la confiance de votre malade dans un remède bien indiqué, contribueroit beaucoup à ſon efficacité. Puiſſe-t-il en avoir une bien fondée dans celui que je lui propoſe !

Quant à la foibleſſe des organes de la digeſtion, que je regarde comme l'effet direct des émiſſions ſéminales, & comme la cauſe ſecondaire des autres ſymptômes qui tourmentent le malade, je crois qu'après avoir guéri l'affection primitive, on pourra aiſément y remédier par le moyen des martiaux, des eaux miné-

rales ferrugineuſes, & d'un régime approprié. Celui que M. *Gallot* a propoſé dans le cahier de janvier 1787, me paroît ſi bien indiqué, que je crois inutile de répéter ici ce qu'il a dit à ce ſujet. Je me contenterai d'obſerver que je préférerois le chocolat à demi ou à une vanille, au prétendu chocolat de ſanté. Ce dernier eſt fait avec la canelle ſans vanille ; la canelle eſt âcre & irritante, au lieu que la vanille eſt un aromate plus ſuave, par conſéquent plus convenable à l'état du malade. Je remarquerai encore que le mariage, que M. *Gallot* propoſe comme le ſecours ſur lequel on doit le plus compter, me paroît au contraire très-propre à entretenir la direction habituelle & vicieuſe que la nature a contractée vers les organes de la génération ; car, ſoit que les irradiations trop actives qu'elle tourne vers ces organes ſoient involontaires, ou qu'elles ſoient déterminées par la volonté, il n'en réſulte pas moins une ſuite fâcheuſe pour l'état actuel du malade, qui eſt l'émiſſion de la matière ſéminale. Je dois cependant convenir que ce moyen a réuſſi à un malade de ma connoiſſance, qui avoit employé inutilement toutes ſortes de remèdes contre les pollu-

tions nocturnes habituelles auxquelles il étoit ſujet ; mais il faut obſerver qu'il avoit donné lieu à ces pollutions par les excès auxquels il s'étoit livré dans ſa première jeuneſſe, & que ſon état n'a pas été fort amélioré par ce changement, puiſqu'il eſt encore ſujet à pluſieurs des ſymptômes hypochondriaques qu'il éprouvoit dans le temps qu'il avoit des pollutions. Au reſte, je ne crois pas qu'on doive interdire pour toujours à votre malade l'eſpoir de goûter les douceurs d'une union légitime ; je penſe au contraire qu'elle pourra lui devenir ſalutaire, lorſque la nature aura perdu ſon habitude vicieuſe, & que le temps aura confirmé ſa guériſon.

Telles ſont, Monſieur, les vues que j'ai cru devoir vous propoſer ſur l'état de votre malade ; je vous les communique comme un témoignage de l'intérêt que m'a inſpiré le tableau touchant & énergique qu'il nous a tracé de ſes ſouffrances.

Je finis, Monſieur, en vous priant de me permettre d'ajouter quelques réflexions à celles que vous avez déja faites. Après les détails que vous nous avez donnés ſur les facultés phyſiques & morales de votre malade, on ne peut douter

qu'il ne ſoit né avec une très-grande aptitude pour les ſciences; & je crois comme vous, que l'excès de ſes ſouffrances a pu retarder les progrès qu'il y auroit faits; mais la maladie elle-même n'auroit-elle pas contribué à favoriſer cette aptitude, en donnant aux nerfs un certain degré d'irritabilité requis pour une plus grande énergie des facultés intellectuelles? Je ſerois très-porté à le croire. J'ai obſervé qu'en général les perſonnes les plus propres à cultiver les ſciences étoient ſuſceptibles de grandes paſſions, & douées d'une très-grande ſenſibilité, ſoit que l'irritabilité de leurs nerfs fût naturelle ou accidentelle. Tout le monde ſait que *Jean-Jacques* étoit doué de la plus grande ſenſibilité, tant au phyſique qu'au moral; peut-être n'eût-il jamais mis tant de feu & de charme dans la Nouvelle Héloïſe, s'il avoit été doué d'une conſtitution plus vigoureuſe. La grande facilité de votre malade pour faire des vers, & pour compoſer en ſi peu de temps un diſcours fort éloquent, tient à ce que, ſans doute, dans le temps où ſes ſouffrances lui permettent de ſe livrer au travail, ſes nerfs n'ont que le degré précis d'irritabilité que nous croyons propre à favoriſer l'aptitude pour les ſcien-

ces ; & il eſt probable que cette irritabilité dans le genre nerveux ſubſiſtera même après ſa guériſon : il pourra alors ſe livrer à ſon goût pour l'étude ; mais il eſt néceſſaire qu'il renonce à toute occupation ſérieuſe juſqu'à cette époque.

Quant à l'influence du phyſique ſur le moral durant le ſommeil, je la crois prouvée par un grand nombre de faits qui ſemblent confirmer l'exiſtence du commerce d'affection que vous avez ſoupçonné avoir lieu entre les organes ſexuels & l'imagination. J'ai interrogé pluſieurs perſonnes ſujettes à des pollutions nocturnes habituelles ou accidentelles ; toutes m'ont aſſuré qu'elles en avoient ſouvent éprouvé, accompagnées de ſonges laſcifs, ſans y avoir donné lieu par des idées voluptueuſes durant le jour. A la vérité ce fait n'eſt pas déciſif, parce qu'on peut ſoupçonner que l'écart de l'imagination peut avoir donné lieu au rêve, & le rêve à la pollution ; mais j'ai un fait qui ſurement ne m'eſt pas particulier, & qui ſemble prouver cette correſpondance d'affection entre l'eſtomac & l'imagination. Il m'eſt arrivé ſouvent, durant une digeſtion laborieuſe pendant la nuit, ſans avoir commis aucun excès qui pût y avoir donné

lieu, de rêver que j'étois à une table bien ſervie où on me forçoit de manger de tous les mets, & d'éprouver à ce ſujet un mal-être conſidérable. Le mauvais état de mon eſtomac m'expoſe ſouvent à ce déſagrément, qui eſt preſque toujours accompagné des mêmes circonſtances. Il me ſemble que dans ce cas, on ne peut douter que l'affection de l'imagination ne ſoit un effet de celle de l'eſtomac, & qu'on peut en conclure qu'il peut exiſter pareillement une influence réciproque entre les organes ſexuels & l'imagination, & que par conſéquent votre ſolution eſt on ne peut plus juſte. Ces apperçus peuvent donner lieu à des recherches plus étendues ſur cet objet, dont je laiſſe le ſoin à votre ſagacité & à celle des autres ſavans, qui ſont faits pour éclairer leur ſiècle & la poſtérité.

. . . . *Fungor vice cotis, acutum*
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un empoiſonnement cauſé par une trop grande doſe de nitre, avec des recherches ſur l'uſage interne de ce médicament; par M. LAFLIZE, docteur en médecine, préſident du collège royal de chirurgie de Nanci, &c. &c.

Madame *V*...., âgée d'environ cinquante-huit ans, naturellement maigre, n'avoit éprouvé aucune maladie grave, & s'étoit toujours bien portée, à l'exception de douleurs arthritiques qu'elle reſſentoit de temps à autre, & de quelques rhumes qui la gênoient pendant deux ou trois jours. Elle eut, il y a dix à douze ans, lors de ſon temps critique, une indiſpoſition qui la retint quelques jours à la maiſon, ſans l'obliger cependant à garder le lit. Elle vient d'avoir un éryſipèle; mais elle eſt morte trois heures après avoir pris une purgation. Comme on pourroit croire que ſa mort a été occaſionnée en tout ou en partie par la maladie, il convient d'en donner un détail ſuccinct, afin de mettre les

gens de l'art à portée de prononcer ſur la cauſe de la mort de cette dame.

Je fus appelé chez elle le 15 avril 1787 : elle avoit une rougeur éryſipélateuſe à la partie ſupérieure de la jambe gauche. Les deux premiers jours il y eut fièvre & douleur. Le repos, la diète, les fomentations émollientes employées d'abord, enſuite les ſachets réſolutifs & les boiſſons délayantes avoient mis, dès le neuvième jour, la malade en état de ſortir de chez elle, pour remplir des devoirs pieux. Il fut convenu que le lendemain, qui étoit le dixième jour, elle ſe purgeroit avec une once & demie de ſel de Sedlitz, fondue dans trois gobelets d'eau de fontaine, dans leſquels ſeroient délayées deux onces de ſirop de pommes : elle augmenta même d'une demi-once, la doſe du ſel. On ſe procura le ſel chez un droguiſte, & le ſirop chez un apothicaire. Ce purgatif, pris par madame *V....*, en trois doſes, dans la matinée du 25 avril, lui procura près de vingt évacuations. Le lendemain, ſes amies la trouvant mieux portante que jamais, approuvèrent le deſſein où elle étoit de ſe purger une ſeconde fois. Elle me fit demander ſi, le ſurlendemain, elle pourroit prendre ſeulement une once de ſel

de Sedlitz, & deux onces de ſirop de pommes. Comme rien ne s'y oppoſoit, j'y conſentis.

Elle envoya donc une de ſes femmes avec une carte écrite de ſa main, chercher une once de ſel de Sedlitz : cette femme alla chez un autre droguiſte ; la ſubſtance ſaline qu'elle rapporta fut fondue dans un gobelet d'eau, & mêlée avec deux onces de ſirop de pommes. Mad. *V*.... prit la potion auſſitôt qu'elle fut préparée, le 27 avril à ſix heures du matin : un quart-d'heure après, elle ſe plaignit de l'eſtomac ; elle eut des nauſées, des vomiſſemens avec des efforts conſidérables, des évacuations par le bas, enſuite une convulſion qui lui contourna la bouche. Revenue un peu de cet état, elle dit à voix baſſe qu'elle ſe trouvoit très-mal, & qu'on courût me chercher ; une autre convulſion & une foibleſſe ſurvinrent, j'arrivai en ce moment ; je trouvai le pouls très-foible, les extrémités froides. Ne ſachant à quoi attribuer ces accidens, je penſai d'abord que la purgation avoit été priſe mal-à-propos, & j'eſpérois qu'après ſon premier effet, la foibleſſe ceſſeroit. Je fis avaler du thé léger ; la petiteſſe du pouls me détermina à donner une potion fortifiante ; mais

la ſyncope continua : la reſpiration étoit laborieuſe ; c'étoit pour ainſi dire le ſeul ſigne de vie que cette dame donnoit, car elle avoit les extrémités froides ; on ne lui trouvoit plus de pouls aux poignets, & on ne lui en a point trouvé pendant les deux heures qui ont précédé ſa mort.

Comme on ſoupçonna qu'il y avoit eu une mépriſe, on envoya chez le droguiſte la même femme demander pareille doſe du même ſel ; elle lui fut donnée par la même perſonne. En le voyant, je reconnus auſſitôt que c'étoit du nitre, tel qu'il ſort de la ſalpêtrerie. Le cas me parut aſſez grave pour demander une conſultation. En attendant, on prépara des boiſſons mucilagineuſes, & je fis prendre à la malade un gros de magnéſie angloiſe, dans une taſſe d'eau tiède, ce qu'elle fit avec beaucoup de peine.

De tous les gens de l'art qui avoient été appelés, il ne vint que M. *Lallemand*, préſident du collège de médecine, & M. *Mandel*, premier juré des maîtres en pharmacie (il étoit alors huit heures & demie). Le pouls étoit totalement éclipſé ; la voix éteinte, au point qu'ils purent à peine entendre ce que cette dame vouloit dire. Ils comprirent ſeu-

lement qu'elle indiquoit un feu dévorant dans l'eſtomac, des douleurs cruelles dans le ventre, & qu'elle alloit mourir. Elle expira en effet à neuf heures du matin.

Frappés de cet événement, nous en dreſſâmes procès-verbal ; & le lendemain matin, ayant fait, à l'invitation de la famille, l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes la cauſe de la mort dans l'eſtomac ſeul. Il étoit fortement diſtendu par un liquide ; ſa membrane externe étoit d'un rouge foncé ; on y remarquoit quelques taches brunes ; ſa tunique veloutée étoit enflammée outre meſure, & ſe trouvoit détachée dans pluſieurs endroits ; l'humeur ſanguinolente, qui s'étoit écoulée des vaiſſeaux déchirés, avoit coloré en rouge le liquide contenu, qui équivaloit à la meſure d'une pinte. Cette inflammation gangréneuſe commençoit à l'orifice cardiaque, & finiſſoit au pylore.

Le liquide contenu a été ſoumis aux expériences ſuivantes, faites devant nous par M. *Mandel*.

1°. Une once de cette liqueur, filtrée, claire & légèrement colorée, ayant été expoſée à l'évaporation, s'eſt troublée à l'inſtant ; on a obſervé pendant cette opération pluſieurs flocons qui ſurna-

geoient. Réduite à moitié, elle a acquis un caractère mucilagineux; l'évaporation, continuée juſqu'à ſiccité, a produit un gros ſix grains d'extrait gummo-ſavonneux, qui, mis ſur du charbon ardent, a fait détonnation.

2°. Nous avons obſervé que cet extrait eſt diſſoluble en entier dans l'eau diſtillée, & nous n'avons pu, par cette raiſon, ſéparer la partie ſaline qu'il contenoit, d'avec la matière mucilagineuſe extractive.

3°. Nous nous ſommes aſſurés que cet extrait gummo-ſavonneux étoit indiſſoluble dans l'eſprit de vin.

4°. Nous avons fait évaporer une once de cette liqueur juſqu'au point de criſtalliſation, & nous n'avons point obtenu de criſtaux, les ſels qui pouvoient être contenus dans cette liqueur, n'ayant pu ſe criſtalliſer, à raiſon de la matière mucilagineuſe qui en étoit inſéparable.

5°. Nous avons verſé ſur une partie d'extrait quelques gouttes d'acide vitriolique, & nous avons obtenu le développement de l'acide nitreux, dont l'odeur n'a été méconnue d'aucun de nous. La première & la dernière de ces expériences, ne laiſſent aucun doute ſur l'exiſtence de l'acide nitreux dans la liqueur

qui avoit été contenue dans l'eſtomac de cette dame.

J'aurois pu me diſpenſer de parler de la maladie qui a précédé l'empoiſonnement, parce que, comme je l'ai déjà dit, elle n'a coopéré en rien à cette mort funeſte; elle peut tout au plus contribuer avec les autres indiſpoſitions, dont j'ai fait mention, à caractériſer le tempérament de cette dame : il n'étoit pas bien robuſte à la vérité; mais un eſtomac fort réſiſteroit-il à l'action d'une once de ſalpêtre, diſſoute à l'inſtant dans un ſeul verre d'eau?

Il ſeroit difficile d'élever un doute raiſonnable ſur la réalité de l'empoiſonnement de cette dame; ce qui s'eſt paſſé depuis la priſe du breuvage juſqu'à la mort, & ce qui a été obſervé à l'ouverture du corps, en ſont des preuves invincibles. Les douleurs d'eſtomac, les nauſées, le vomiſſement, les ſueurs froides, les convulſions, la petiteſſe du pouls, le froid des extrémités qu'elle a eu, ont été regardés par les auteurs comme les ſignes certains des effets du poiſon (*a*), quand aucune maladie grave,

(*a*) *Et ſudor frigidus cum ardore ſemper eſt ſignum aſſumpti veneni, præſertim ſi adſit dolor maximus in inteſtinis vel nullus.*

CARDAN, lib. de Venenis, cap. 2.

capable de les produire, n'a précédé. *Cardan* eſt cité par *Zacchias*, *Valentin*, &c. pour celui qui a le mieux établi ces ſignes. On ſait que les accidens ſe manifeſtent plus tôt ou plus tard, ſuivant la force du poiſon. Il y a des ſubſtances vénéneuſes, telles que l'arſenic, le ſublimé corroſif, qui affectent la bouche, l'œſophage & l'eſtomac (*a*), & qui tuent à petites doſes; d'autres moins actives, ne développent leur énergie que quelque temps après qu'elles ſont reçues dans le ventricule, comme le nitre l'a fait dans ce cas ci. Quand l'action des poiſons eſt une fois commencée, les ſubſtances affectent le corps douloureuſement juſqu'à la mort, ou juſqu'à leur expulſion (*b*). Les

---

(*a*) *Tertium ſignum omnibus potentius, cùm conjunguntur accidentia non conjungibilia, ut eſt dyſenteria cum ſpirandi difficultate, vomitus cum livore unguium, tumor linguæ cum urinæ urigine.*

CARDANUS, loco citat.

(*b*) « D'ailleurs les poiſons pris à l'intérieur, » ne laiſſent aucun moment de relâche, juſqu'à » ce qu'ils aient été chaſſés hors du corps ſi » la nature triomphe, ou qu'ils faſſent périr le » malade. »

M. *LOUIS*, *Journal des Cauſes célèbres*, *mars 1787*.

poiſons

poiſons foibles ne ſont mortels qu'à grandes doſes (*a*).

Le gonflement de l'eſtomac, la rougeur inflammatoire, les taches brunes de ſa ſurface externe, la couleur rougeâtre & l'*abraſion* de ſa tunique interne, ſont les preuves qui peuvent ſe tirer de l'inſpection du cadavre (*b*), & on a recours

---

(*a*) *Dantur, quæ magnâ demum doſi comeſta vel ſæpe repetita, ut venena agunt.*

PLOUCQUET, comment. in proceſſ. criminal. pag 153.

(*b*) *Si in tali cadavere ventriculus inflatus, vel ſpaſmodicè contractus, aut inflammatus, vel gangrænoſus, vel ſaltem maculatus inveniatur.*

PLENCK, element. medic. forenſ. p. 35.

Igitur tunc ex effectu ſolo abraſæ cruſtæ villoſæ aliquo pharmaco enectum hominem fuiſſe conſtabit, licèt, quale fuerit, ſæpè ignoretur.

HEBENSTREIT, §. 2, cap. ij, p. 527.

Tunica villoſa plerumque hîc ibi exeſa eſt, & maculæ plures rubræ, lividæ, atræ, nonnunquam & tota perforata reperiuntur.

Idem PLOUCQUET, p. 156.

« De tous les ſignes que peut offrir l'ouver-
» ture du cadavre, le plus convaincant & le plus
» sûr eſt la ſuppuration ou l'abraſion de la tu-
» nique interne ou veloutée de l'eſtomac; car
» un pareil détachement ne peut être produit

à la chymie pour connoître la qualité du poiſon (*a*).

Les différens propos qui ont été tenus à l'occaſion de la mort de Mad. *V*...., & entre autres celui que le nitre n'eſt point un poiſon, même à grandes doſes, m'ont porté à faire des recherches ſur la nature de cette ſubſtance. Je n'ai point trouvé d'auteur qui en eût mieux parlé que M. *Guillaume Alexandre*, chirurgien à Edimbourg (*b*) ; il a fait ſur lui-même beaucoup d'expériences. Je me contenterai d'en citer une ou deux, & de donner le réſultat des autres.

Un jour il avala un gros & demi de nitre, diſſous dans deux onces d'eau ; vingt

---

» que par l'application d'une matière vénéneuſe, » & il a été prouvé par des expériences de » M. *Hebenſtreit*, que la putréfaction ſeule ne le » produit jamais. »

GAZETTE DE SANTÉ, *n°. 7, année 1787, article chirurgie pratique & légale, pag. 27.*

(*a*) Ex notitia chemica. *Si, ex inſtitutâ analyſi, inventi in ſaburrâ veneni indolem inveniamus.*

Idem PLENCK, pag. 36.

(*b*) Experimentals Eſſais, by WILLIAMS ALEXANDRE, ſurgeon in Edimburg. London, 1778.

minutes après, il en prit un gros & demi dans trois onces ; ſon pouls ne tarda pas à diminuer de quelques pulſations ; il éprouva une ſenſation douloureuſe à l'orifice ſupérieure de l'eſtomac ; il ſe levoit avec difficulté de deſſus ſa chaiſe ; il eut des vertiges ; perdit de ſes facultés intellectuelles, & ne fut bien rendu à lui que le lendemain à ſon lever.

Comme il s'étoit apperçu que le nitre, diſſous depuis un certain temps, & dans un grand volume d'eau, pouvoit être pris en aſſez fortes doſes, ſans grand inconvénient, & qu'il en avoit avalé de cette manière juſqu'à une once & demie, il voulut eſſayer s'il pourroit en prendre la même quantité, en faiſant diſſoudre chaque doſe à l'inſtant. Il prépara huit paquets de nitre, d'un gros & demi chacun ; il en prit tout de ſuite un après l'avoir diſſous ; quatre-vingt-dix minutes après, un autre : cette ſeconde doſe lui procura un froid à l'eſtomac ; le troiſième paquet, pris à la même diſtance, lui cauſa les accidens ci-deſſus mentionnés ; & le quatrième, pris de même, les augmenta à un ſi violent degré, qu'il fut obligé de ceſſer d'en prendre.

Il rapporte une obſervation, qu'il a eu occaſion de faire ; elle ne ſera point

déplacée ici, puiſqu'elle eſt très-ſemblable à la nôtre.

« Le huit ſeptembre 1765, la femme d'un épicier de cette ville (Edimbourg) qui vouloit ſe purger, étant enceinte de deux mois, dit à ſa fille de boutique de prendre une poignée de ſel de Glauber, dans un tiroir qu'elle lui indiquoit; cette fille ſe trompa, & lui apporta une poignée de nitre. Elle ne l'eut pas plutôt pris, qu'elle ſentit une douleur très-forte dans l'eſtomac; elle eut des nauſées, & rejeta quelques gorgées qui avoient le goût du nitre. Elle enfla ſi fort, qu'on fut obligé de la délacer, pour faire place à l'augmentation du volume de ſon corps; ſon cou gonfla au point qu'elle alloit être étranglée par ſon collier, ſi l'on ne l'eût promptement ôté; l'enflure s'étendit par tout le corps dans l'eſpace d'un demi-quart d'heure. M. *Alexandre* arriva dix minutes après la priſe du breuvage. Quand il ſe fut aſſuré de ce qui avoit donné lieu à l'état fâcheux où elle ſe trouvoit, il lui adminiſtra l'ipécacuanha, & enſuite beaucoup d'huile & d'eau chaude. Elle vomit d'abord copieuſement; la douleur & l'enflure diminuoient en proportion du vomiſſement. Cette femme revenue

de ſon épouvante, deſiroit que le reſte du nitre fut évacué, & demanda du ſel de Glauber, pour entraîner ce qui pouvoit en reſter dans les inteſtins ; on lui en fit boire à longs traits ; elle rejeta le tout avec un peu d'huile & d'eau. Immédiatement après, elle eut une ſelle liquide très-copieuſe, avec quelques tranchées. On la mit au lit, & elle fit une fauſſe-couche une demi-heure après. Quand le fœtus fut ſorti, elle évacua du ſang par le vagin, & par l'anus avec les ſelles, qui ce jour-là furent aſſez nombreuſes.

Le lendemain lundi, les évacuations diminuèrent un peu ; le mardi, elles reparurent plus fortes que le jour précédent, & ce qui étoit rendu par les ſelles n'étoit autre choſe que des débris de la tunique veloutée des inteſtins, mêlés avec du ſang. M. *Alexandre* lui preſcrivit des mucilagineux auxquels il joignit l'opium ; ces moyens diminuèrent ſenſiblement les ſymptômes, qui furent preſque totalement diſſipés le mercredi au ſoir. Les violentes douleurs par tout le corps, & plus particulièrement au bas du dos, leſquelles avoient accompagné celles de l'eſtomac, ſe faiſoient à peine ſentir le ſamedi. Le dimanche, vers midi,

la tête commença à s'affecter, & bientôt après cette femme eut des vertiges qui l'empêchèrent de s'asseoir sur son lit, un sifflement d'oreilles, un tremblement universel & un froid excessif, qui ne céda ni aux liqueurs chaudes, ni à l'augmentation des couvertures. Le froid & le sifflement d'oreilles durèrent jusqu'au lundi, dans l'après-midi; le tremblement continua, & ne disparut totalement que le mercredi. La gorge fut considérablement excoriée, & il est probable que l'estomac avoit été dans le même état, car jusqu'au jeudi, elle ne put rien avaler qui eût la plus légère qualité piquante, sans ressentir de grandes douleurs dans la déglutition. Les choses douces & mucilagineuses, telles que le thé, la décoction de graine de lin, ou le lait sucré, ne lui faisoient pas cet effet, & ne produisoient aucune douleur à la gorge ni à l'estomac. J'imagine que cette épicière s'est remise de cet accident; M. *Alexandre* ne le dit pas.

On peut conclure des expériences de M. *Alexandre*, 1°. que la qualité réfrigérante du nitre s'étend non-seulement aux liquides contenus dans le corps humain, mais à tous les fluides de la nature en général, que cet effet est toujours

prompt, & que le refroidiſſement qu'il procure aux liquides, autres que ceux du corps, eſt plus remarquable à l'air libre que dans les vaiſſeaux fermés ; qu'enfin cet effet n'eſt pas de longue durée dans le corps, à moins qu'on n'ait pris cette ſubſtance à haute doſe.

2°. Que le ſel nouvellement diſſous agit plus fortement ſur le corps humain, que lorſqu'il l'eſt depuis quelque temps.

3°. Qu'une doſe trop forte peut occaſionner des accidens graves, en refroidiſſant ſubitement toutes les parties du corps.

4°. Que la doſe d'une once de nitre récemment diſſous, eſt la plus forte doſe que l'on puiſſe prendre ſans danger éminent (*a*).

5°. Que le nitre à une doſe moindre, agit comme irritant, & augmente les douleurs des voies urinaires.

6°. Que les douleurs d'eſtomac, la difficulté de reſpirer, la lenteur du pouls, le friſſon, les laſſitudes, ſont les principaux ſymptômes de ſes effets pernicieux.

(*a*) Il faut faire attention que M. *Alexandre* entend que l'once de nitre ſera priſe dans un grand véhicule, dans le courant d'une journée, & en pluſieurs doſes.

7°. La chaleur brûlante que les personnes, qui ont avalé une grande dose de nitre, se plaignent de ressentir, est un sentiment trompeur : ce n'est rien autre chose qu'une douleur piquante ; & si on pouvoit sentir la liqueur de l'estomac, dans ce moment, on verroit au contraire qu'elle a moins de chaleur qu'auparavant.

M. *Alexandre* cite *Hoffmann*, *Boyle* & *Lewis*, pour les auteurs qui ont le mieux apprécié les qualités du nitre, & il conclut avec eux que c'est un des plus forts anti phlogistiques connus, qu'il est recommandable dans tous les cas où la chaleur est extrême, comme dans les fièvres ardentes, dans les soifs immodérées, dans les chaleurs d'estomac. Il finit par dire qu'il faut toujours le donner avec précaution, tâter les différens tempéramens, & commencer par de petites doses avant que de passer à de plus fortes.

Je me suis permis de m'étendre sur l'ouvrage de cet auteur, que j'ai traduit de l'anglois, parce qu'il n'est pas entre les mains, ni à la portée de tout le monde.

La dame qui fait le sujet de mon observation, a été la malheureuse victime

d'une erreur ; l'épicière d'Edimbourg a couru de grand dangers. Cette erreur fatale tire ſa ſource de l'abus, malheureuſement trop commun, d'aller prendre des remèdes en détail, chez les droguiſtes, qui ne ſavent point juſqu'à quelle doſe on peut les donner. Si l'on avoit préſenté à un apothicaire une carte ſur laquelle le mot *ſedlitz* n'eût pas été bien liſiblement écrit, & s'il avoit cru qu'on demandât une once de ſel de nitre, il ſe ſeroit informé de l'uſage qu'on en vouloit faire, & auroit obſervé qu'on ne pouvoit, ſans danger, preſcrire une once, pour être pris intérieurement.

Il ſeroit donc bien à deſirer que la diſtribution des drogues médicales, en détail, ne ſe fît point par des droguiſtes qui n'en connoiſſent ni l'uſage, ni les propriétés. *Humani generis intereſt, ut nemo, quam neſcit, artem exerceat.*

RÉFLEXIONS

Sur le préjugé que l'imagination des mères peut influer sur les enfans, de manière à produire sur leurs corps des taches, ou d'autres difformités; par M. JEUNET, docteur en médecine de l'université de Besançon, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, médecin à Sirod, bailliage de Poligny, en Franche-Comté.

On entend tous les jours des personnes, d'ailleurs très-instruites, soutenir avec opiniâtreté que l'imagination des mères influe d'une manière singulière sur le corps des fœtus. On raconte pour le prouver des faits plus ou moins surprenans, que je me garderai bien de répéter. Je remarquerai seulement que cette opinion date de la plus haute antiquité, & que l'auteur (*a*) du livre

(*a*) Ce livre n'est point d'*Hippocrate*, quoiqu'il ait été inséré dans le recueil de ses œuvres. Les anciens écrivains ne l'ont pas connu; *Erotien*, qui a donné la liste des traités d'*Hippocrate*, ne fait pas mention de celui *de la superfœtation*.

de la ſuperfœtation, paroît avoir été perſuadé de l'influence de l'imagination des mères ſur les fœtus : « Une femme groſſe, dit-il, qui deſire ardemment manger de la terre, du charbon, ſi elle ſatisfait ſon envie, met au monde un enfant qui porte à ſa tête les marques de ces ſubſtances : *prægnantibus ſi terra aut carbones in cibum expetantur, eaque edant, in fœtûs capite, ubi in lucem editus fuerit, horum ſignum apparet* (*a*) ».

Il ſeroit ſans doute bien difficile d'aſſigner avec une pleine certitude les cauſes qui ont donné naiſſance à cette opinion. Tout ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable à cet égard, c'eſt qu'il y a eu dans tous les temps des femmes qui ont eu intérêt de tromper les perſonnes qui les environnoient. Ainſi, pour cacher leurs débauches, pour excuſer la reſſemblance de leurs enfans avec certaines perſonnes, peut-être même pour couvrir d'un voile l'origine des productions monſtreuſes ou difformes (*b*), elles ont pu

(*a*) *Lib. de ſuperfœtatione, cap. 6, edit.* HALLER.

(*b*) On ne ſauroit douter qu'il n'y ait eu dans l'antiquité des conjonctions bizarres. Il paroît que ce vice qui dégrade l'homme, régnoit parmi

être assez fourbes & assez artificieuses pour soutenir constamment que ces productions devoient leur existence à des desirs immodérés, à des sentimens d'admiration, à des craintes vives, ou à des surprises effrayantes. La douce persuasion qui coule naturellement de la bouche des femmes, l'ascendant qu'elles ont sur les hommes crédules & complaisans, ont aidé à répandre cette opinion parmi les peuples. Le vulgaire qui est toujours ignorant, qui aime le merveilleux, & qui s'imagine bonnement trouver des prodiges dans tout ce qu'il n'a pas coutume de voir, a cru fermement que le fœtus est le jouet de l'imagination de sa mère & la victime de ses caprices. Les médecins, qui ne participent que trop aux préjugés & aux erreurs de leur siècle, ont été entraînés par la multitude dans cette opinion, & l'ont accréditée à leur tour; mais aujourd'hui que la physique médicale a fait des progrès sensibles, on peut aisément rétablir la nature dans ses droits, purger l'imagination des erreurs dont elle n'est pas coupable, &

---

les Juifs, puisque Moïse décerne la peine de mort contre ceux ou celles qui s'en feront rendus coupables. *Levitic.* cap. xx, ℣. 15 & 16.

rendre aux femmes une ſécurité qu'elles doivent deſirer.

En effet, le fœtus dans le ſein de ſa mère eſt comme dans un endroit iſolé; il ne tient à la matrice que par des membranes extrêmement molles, & qui n'ont de liaiſon avec elle que par quelques vaiſſeaux de leur ſurface extérieure. Semblable au poulet dans l'œuf, le fœtus, dans le ſein de ſa mère, a ſon cerveau, ſes nerfs, ſes vaiſſeaux, ſes organes, ſa circulation particulière; nulle contiguité réelle entre les vaiſſeaux dont il eſt compoſé & ceux qui ſont propres à ſa mère; s'il a des ſenſations, elles naiſſent dans ſes organes; s'il penſe, s'il imagine, c'eſt par le moyen de ſon ame; en un mot, ſa vie eſt ſi diſtincte de la vie de ſa mère, qu'après la mort de celle-ci, ſa circulation continue juſqu'à ce que le refroidiſſement ſoit paſſé au point de congeler les liqueurs, & d'éteindre le mouvement. Il eſt donc impoſſible que l'imagination de la mère agiſſe immédiatement ſur le corps de l'enfant.

D'ailleurs, ſi les mères ſont ſi puiſſantes par l'imagination, comment ſe peut-il qu'elles aient plus d'empire ſur leur fruit qu'elles n'en ont ſur elles-mêmes? Pourquoi, par exemple, une femme décré-

pite, qui s'imagineroit fortement être auſſi belle que Venus, ne verroit-elle pas les rides de ſon viſage s'effacer pour faire place aux lis & aux roſes ? Et pourquoi ne quitteroit-elle pas ſa vieille peau, comme le ſerpent, pour ſe parer de toutes les graces & de tous les attraits de la jeuneſſe ?

On peut de même demander pourquoi cette imagination des mères ne produit preſque jamais que des choſes bizarres & nuiſibles ? Il ſemble qu'il lui devroit être auſſi facile de faire de beaux enfans que d'en faire de difformes; un garçon qu'une fille ; & qu'il ne lui coûteroit pas plus de donner à l'enfant tous les avantages de l'eſprit & du corps.

Enfin, une dernière raiſon qui démontre évidemment qu'une mère ne ſauroit imprimer ſur ſon fruit aucune marque ſenſible de toutes ſes fantaiſies, c'eſt qu'on voit tous les jours les mères les plus capricieuſes mettre au monde des enfans qui ne portent ſur leur corps aucune de ces taches, auxquelles on donne ſi mal à propos le nom d'*envies*. Mais, dira-t-on, d'où viennent les taches que l'on voit à la peau de certaines perſonnes ? Pour en découvrir les véritables cauſes, il ſuffit de ſe rappeler

que le fœtus peut être ſujet à une infinité de maladies pendant qu'il eſt renfermé dans le ſein de ſa mère. L'état de molleſſe, j'ai preſque dit de liquidité, dans lequel il ſe trouve, ſur-tout pendant les premiers jours qui ſuivent la conception, le rend néceſſairement ſuſceptible d'une infinité de modifications étrangères, qui peuvent aiſément déranger le travail de la nature, & par-là donner lieu à ces effets qui paroiſſent bizarres, & que l'on appelle *erreurs de nature*.

C'eſt de cette manière que nous voyons quelquefois dans les enfans des couleurs, des taches, des formes extraordinaires, des membres en apparence fracturés ou détruits, défauts que le vulgaire ignorant attribue à l'imagination de la mère, & auxquels il trouve une reſſemblance idéale avec des fruits, des animaux ou d'autres objets. Le phyſicien ne voit dans ces différens phénomènes, que des effets purement phyſiques, qui peuvent dépendre d'une infinité de cauſes particulières, comme ſont entre autres le défaut ou la ſurabondance des ſucs nourriciers, le retardement de leur circulation, le relâchement ou la roideur dans le tiſſu de certaines parties, un accroiſſement irrégulier, le germe de différen-

tes maladies, une chute de la part de la mère, la compreſſion & l'étroiteſſe de la matrice.

L'auteur du livre *De genitura* (*a*), fait ſur-tout beaucoup d'attention aux deux dernières cauſes dont nous venons de parler ; voici comme il s'explique à cette occaſion (*cap. vj.*) : *Quum uteri locus anguſtior fuerit, neceſſe eſt corpus, quod anguſto in loco movetur, illic mutilum fieri. Quemadmodum etiam arbores quæcunque in terra ſunt, neque ſatis amplum habent ſpatium, ſed à lapide, vel aliâ quâpiam re detineantur, quum exoriuntur, tortuoſæ evadunt, aut parte unâ craſſæ, alterâ verò tenues : ſic certè in puero fieri contingit, ſi in utero parti cuidam corporis ſpatium alterum altero anguſtius fuerit.*

Ce paſſage eſt très-lumineux ; en effet, ſi on voit ſouvent dans les végétaux des vices d'organiſation, des monſtres par excès ou par défaut, des variations de couleurs ſingulières, la ſaine phyſique nous apprend que ces différens vices de conformation dépendent uniquement de l'influence de l'air qui environne ces

(*a*) *Erotien* ne parle pas de ce livre, que pluſieurs critiques ne croient pas d'*Hippocrate*.

plantes, du sol sur lequel elles végètent, de la gêne de la circulation, de la proximité des corps durs, des chocs qu'elles éprouvent, des blessures & des déchiremens auxquels elles sont exposées de la part des insectes & des autres animaux. Pour rendre raison de ces phénomènes, on n'a point recours à la crainte, à la frayeur, aux accès de colère, ni à des desirs immodérés, qui affectent vivement l'imagination de ces végétaux. Pourquoi donc voudroit-on attribuer à l'imagination les mêmes vices d'organisation qu'on observe quelquefois, quoique bien plus rarement, chez les animaux ? Semblable à l'arbuste le plus chétif, l'enfant est exposé à tant d'accidens, à tant de maladies différentes dans le sein de sa mère, que nous devons nous féliciter de ce que sur tant d'enfans qui viennent au monde, même dans des circonstances défavorables, il en naît si peu de mutilés.

OBSERVATION

Sur une tumeur cancereuſe dans l'eſtomac; par M. BERTHEAU, chirurgien à la charité de Charenton.

François Target, ſommelier à la charité de Charenton, âgé de ſoixante-douze ans, homme d'un tempérament très-ſec, vivant aſſez frugalement & ſobrement, mais prenant beaucoup de liquide, ſe plaignoit depuis long-temps d'une peſanteur d'eſtomac. Il avoit l'habitude de ſe purger ſouvent, parce que, diſoit-il, les purgatifs le ſoulageoient beaucoup, particulièrement l'émétique; les évacuans lui faiſoient oublier cette peſanteur pendant deux ou trois mois; enſuite elle recommençoit à ſe faire ſentir: elle étoit accompagnée de dégoût pour la viande, & quand ce dégoût étoit au plus haut point, il falloit revenir aux purgatifs.

Un des devoirs de la place de *Target*, étoit de faire annuellement un voyage en Bourgogne, pour l'achat des vins de la maiſon. Il s'eſt mis en route cette année 1787, au mois de janvier. Sa ſanté

étoit alors passable ; il n'a souffert aucune incommodité extraordinaire dans sa route ; mais quelques jours après être arrrivé à sa destination, il fut obligé de faire plusieurs courses, tant à pied qu'à cheval. Vers le huitième jour de son absence, un soir, en voulant tirer ses bottes, il sentit une violente douleur dans le dos, elle s'étendoit particulièrement aux dernières vertèbres dorsales. Le lendemain, quoiqu'il souffrît beaucoup, il fit une course de deux lieues à cheval, ce qui augmenta beaucoup ses douleurs. Il fut toujours fort incommodé pendant environ trois semaines que dura son voyage. Il revint le 17 février dans l'après midi ; il étoit très-changé, & comme desséché ; la peau étoit pâle, diaphane, les yeux fixes & battus, les lèvres pâles ; il avoit un dégoût absolu pour tous les alimens. Je lui conseillai de venir à la salle des malades ; mais il voulut continuer son office ; il croyoit que sa maladie n'étoit qu'une lassitude. Peu de jours après, contraint par les vives douleurs qu'il ressentit, il s'est rendu à l'infirmerie, alors le père chirurgien l'ayant examiné, & ordonné un régime convenable à son état, fit mettre sur l'endroit douloureux un liniment fait

avec le baume tranquille : on le répétoit deux ou trois fois par jour.

La première nuit fut assez bonne, le pouls étoit néanmoins un peu élevé, mais sans beaucoup de fréquence ; le liniment fut continué. Le surlendemain, le malade se sentit un peu mieux ; il se leva, & resta plusieurs heures levé. On se préparoit à le purger le 23 ; on lui permit de manger une pomme cuite à son souper. A cinq heures du soir, heure du souper des malades, les religieux lui demandèrent comment il se trouvoit ; il répondit : Je me trouve un peu mieux. Un quart-d'heure après, il voulut se lever de dessus sa chaise pour prendre sa pomme, qui étoit à quelque distance devant lui; il se laissa tomber sur sa chaise, & elle se renversa avec lui par terre. J'accourus au bruit ; deux malades relevoient *Target*, que je trouvai expirant. Remis dans son lit, il mourut en moins d'une minute.

Une mort aussi subite détermina à faire l'ouverture du cadavre ; je la fis le lendemain en présence du père chirurgien & de plusieurs autres personnes. Nous trouvâmes dans le bas-ventre les intestins un peu phlogosés, & un point de gangrène à la partie supérieure du

pancréas, lequel étoit fortement adhérent à la grande convexité de l'eſtomac; du reſte, les autres viſcères étoient à-peu-près dans leur état naturel. En palpant l'eſtomac, je ſentis dans ſon intérieur une dureté qui me ſembla extraordinaire; je l'enlevai avec le pancréas, & nous procédâmes à l'examen de ces organes.

A l'extérieur, l'eſtomac n'offroit rien de particulier qu'une tumeur de la groſſeur d'un œuf de pigeon, ſituée entre l'œſophage & l'adhérence de la glande pancréatique : cette tumeur étoit pointue à ſon extrémité ſupérieure, & molle au toucher, renfermant un liquide. Dans l'intérieur de l'eſtomac, nous avons trouvé un large ulcère, de trois pouces & demi de diamètre, & d'un demi-pouce de hauteur, ayant la figure d'un champignon dont la pellicule ou ſuperficie ſeroit enlevée. Cet ulcère avoit des ſinuoſités remplies de matières purulente d'une odeur très-fétide. Cette eſpèce de cancer avoit ſon ſiége dans la membrane veloutée de l'eſtomac, & elle le revêtoit juſque ſur ſes bords. Il ſemble néanmoins que le pancréas avoit une communication viſible avec ce cancer, ainſi qu'a-

vec la petite tumeur dont j'ai parlé ci-deſſus.

Voulant conſerver cet eſtomac, qui offre un phénomène ſi ſingulier, on n'a point dû couper les membranes. On ne peut que s'étonner comment un homme qui portoit une pareille maſſe & auſſi purulente dans l'eſtomac, ait pu vivre ſi long-temps.

Hiſtoire d'un anévriſme vrai de l'artère poplitée, guéri d'abord ſpontanément, mais ſuivi de la mort; par M. MANOURY, chirurgien de l'hôtel-dieu.

Charles Gauthier, âgé de quarante-deux ans, natif de Roche en Champagne, manouvrier, demeurant à Paris chez le Suiſſe du cloître Notre-Dame, d'une ſtature médiocre, d'un tempérament bilieux & d'une conſtitution robuſte, a dit n'avoir eu dans ſa vie d'autres maladies qu'une gonorrhée ſimple, dont l'écoulement a duré ſix ſemaines, & a ceſſé ſans le ſecours d'injections; qu'un an après il gagna des chancres ſur le gland & le prépuce, accompagnés de bubons; que ces ſymptômes vénériens

ſe diſſipèrent par l'uſage de pilules & de tiſanes qu'il continua de prendre encore quelques temps après leur diſparition; qu'enfin, depuis vingt ans il n'a éprouvé aucun ſymptôme de maladie vénérienne, & a toujours joui de la meilleure ſanté.

Le 2 janvier 1787, ſans avoir reçu aucun coup, ni fait d'efforts violens, il reſſentit des douleurs légères dans la jambe gauche, & s'apperçut le ſoir, en ſe couchant, qu'elle étoit enflée : il n'y donna pas beaucoup d'attention. Le lendemain à ſon lever, il trouva cette enflure diſſipée, mais elle revint le ſoir, & il reconnut une petite groſſeur au jarrêt du même côté. Il s'en inquieta peu, & continua ſon travail pendant dix-neuf jours, quoique les douleurs, l'engorgement de la jambe & la tumeur du jarret augmentaſſent de jour en jour; mais leur diſparition le matin lui faiſoit illuſion ſur les dangers, & il croyoit, diſoit-il, que c'étoit une humeur qui ſe diſſiperoit d'elle-même. Voyant enfin que, contre ſes eſpérances, cette maladie faiſoit des progrès, que ſa marche devenoit pénible & douloureuſe, il vint à l'hôtel-dieu aux conſultations gratuites, que M. *Deſault*, chirurgien en chef

de cet hôpital, donne tous les jours après le panſement des malades.

Il ne fut pas difficile de juger que la tumeur étoit un anévriſme vrai de l'artère poplitée. Elle étoit ſituée au milieu du jarret, d'une forme ovalaire du volume d'un œuf de poule, ſans changement de couleur à la peau, circonſcrite, un peu molle, indolente au toucher & avec des pulſations iſochrones à celles des artères, & qui étoient ſenſibles au doigt & à la vue. On diſtinguoit dans toute l'étendue de la tumeur, ces pulſations ou battemens de développement des parois de l'artère par l'afflux du ſang. On ne les ſentoit plus dès qu'on exerçoit une compreſſion à l'arcade crurale: ils ſe renouveloient auſſitôt, même avec plus de force, lorſqu'on ceſſoit cette compreſſion. Enfin la tumeur diſparoiſſoit preſque en totalité en la comprimant légèrement avec la main, pendant qu'on continuoit la compreſſion ſur l'arcade crurale, & elle reparoiſſoit ſur le champ avec bruiſſement auſſitôt qu'on ceſſoit toute compreſſion.

Cet homme, penſant que ſa maladie étoit de peu de conſéquence, n'étoit pas diſpoſé à ſuivre les avis qu'on lui donnoit; il fallut que M. *Deſault* lui fît ſentir

tir toute la gravité de ſon mal, pour le convaincre des dangers auxquels il s'expoſeroit en continuant de marcher, & de ſe livrer à ſes travaux ordinaires. Il fut reçu à l'hôtel-dieu le 22 janvier. M. *Deſault* le mit à un régime adouciſſant; & le fit ſaigner du bras le lendemain de ſon arrivée. Cette ſaignée donna plus de ſoupleſſe au pouls, diſſipa une douleur légère qu'il éprouvoit dans la tumeur, ſur laquelle on n'appliqua aucun topique, & qu'on laiſſa à nud. On recommanda au malade de garder le repos le plus parfait, & d'éviter tout mouvement du membre affecté. Il fut dans un bon état juſqu'au douzième jour : il ne ſouffroit point ; le pouls étoit bien développé, égal, ſans intermittence.

Le treizième, la langue ſe chargea, le ventre devint pareſſeux ; le malade n'avoit point d'appétit & ſe plaignoit de maux de tête. On le mit à la diète, & le ſoir il prit un lavement.

Le quatorzième, on lui donna le petit lait, aiguiſé avec un grain de tartre ſtibié ; il eut pluſieurs ſelles abondantes, & fut ſoulagé.

Le quinzième, on continua le petit lait émétiſé, qui le fit encore évacuer copieuſement. Les maux de tête ſe diſ-

ſipèrent ; l'appétit revint, & le régime fut le même.

Sa ſanté ſe ſoutint juſqu'au vingt-huitième jour, où les premières voies s'embarraſſèrent de nouveau, &c. On eut recours aux mêmes moyens ; le petit lait aiguiſé fut donné pendant quatre jours conſécutifs, & cette nouvelle indiſpoſition ceſſa.

M. *Deſault* examinoit tous les jours la tumeur. Elle avoit un peu augmenté depuis le ſéjour du malade dans l'hôpital ; les battemens étoient auſſi plus forts ; d'ailleurs elle n'avoit éprouvé aucun autre changement. La jambe & le pied étoient ſans douleur & ſans engorgement. M. *Deſault* attendoit quelque jour de beau temps pour tenter la cure de cette tumeur, par le même procédé qui lui avoit déja réuſſi dans un cas ſemblable, & qui conſiſte à découvrir la partie ſupérieure du ſac anévriſmal & de l'artère poplitée, par une inciſion ſuffiſante des tégumens, & à lier l'artère ſeulement en cet endroit ; mais la nature prévint l'exécution de ce traitement, & opéra ſeule la guériſon de l'anévriſme.

Le trente-quatrième jour, à ſa viſite du ſoir, M. *Deſault* trouva la tumeur dans le même état que la veille.

Le trente-cinquième, au matin, les pulsations, qui la veille étoient très-sensibles à la vue, ne se firent plus appercevoir. La tumeur parut diminuée de volume ; elle étoit plus dure, toujours circonscrite & sans changement de couleur à la peau. Mais quelque attention qu'apporta M. *Desault* en la touchant, il n'y sentit plus aucun battement ; il y avoit seulement un mouvement de succussion imprimé par l'impulsion du sang dans l'artère poplitée, lequel venoit heurter & faire effort contre le caillot, que nous avons supposé s'être formé dans la tumeur, & remplir le sac anévrismal. En appliquant les deux mains sur les côtés du genou, on sentoit battre avec force les branches des artères articulaires ; on les distinguoit même à la vue. Les pulsations de l'artère fémorale du même côté, au-dessus de l'arcade crurale, parurent au toucher d'un tiers plus fortes que celles du côté opposé. Tous ces signes annonçoient la formation d'un caillot dans la tumeur, & la déviation du cours du sang par les artères articulaires. M. *Desault*, très-zélé pour l'instruction des élèves, leur fit remarquer ces changemens ; il permit même à plusieurs de ceux qui as-

ſiſtent aux panſemens, de toucher avec ménagement la tumeur.

Le malade ne s'étoit point apperçu de cette révolution. Il n'éprouvoit aucune douleur; il n'avoit eu aucun ſentiment de froid, n'avoit reſſenti aucun fourmillement ni engourdiſſement dans la jambe ni dans le pied; ces parties conſervoient leur chaleur & leur ſenſibilité naturelle, & étoient ſans engorgement. Le pouls nous parut n'en avoir ſouffert aucun dérangement.

A la viſite du ſoir, la force des pulſations des artères fémorales étoit moindre; mais celle des articulaires du côté de la tumeur étoit encore augmentée & beaucoup plus ſenſible à la vue; d'ailleurs la jambe & le pied étoient dans leur état naturel. Le malade avoit bon appétit. On ne changea rien à ſon régime.

Le trente-cinquième, l'équilibre étoit preſque rétabli entre les battemens des deux artères fémorales; la tumeur du jarret toujours dure, ſans pulſation, & encore un peu diminuée.

Le trente-ſixième & le trente-ſeptième, nul accident; le volume de la tumeur diminuoit de plus en plus.

Le trente-huitième, nouvel embarras

dans les premières voies, avec un peu de gonflement au bas-ventre, la langue chargée. On donna le petit lait avec un grain de tartre ſtibié, qui avoit déja deux fois ſi bien réuſſi ; mais le malade n'en éprouva aucun ſoulagement, & n'eut que deux ſelles peu abondantes.

Le trente-neuvième, il eut des douleurs de tête, le viſage bouffi ; il éprouvoit un ſentiment de chaleur & de peſanteur vers le périné ; le pouls étoit fréquent, petit, inégal, avec quelques légères intermittences. Le petit lait fut continué ; il n'y eut point d'évacuation, & le ventre reſta tuméfié.

Le quarantième, le gonflement de la face annonça une diſpoſition eryſipélateuſe ; il y eut peſanteur de tête, aſſoupiſſement, gêne dans la reſpiration, & reſſerrement à la poitrine, avec des palpitations. Le malade ſe plaignit de douleurs vives à la marge de l'anus, où l'on trouva un paquet d'hémorrhoïdes groſſes comme un œuf de poule, enflammées : il aſſura qu'il n'en avoit jamais eu auparavant. On oignit ces hémorrhoïdes avec l'onguent populéum. Le petit lait aiguiſé fut encore continué, & procura ſept ſelles. Le ſoir il y eut du ſoulagement : le gonflement du ventre étoit moindre ;

les hémorrhoïdes étoient un peu flétries & moins douloureuſes ; mais la poitrine étoit toujours embarraſſée.

Pendant la nuit du quarante-unième jour, le malade eut une attaque d'apoplexie, accompagnée de mouvemens convulſifs du côté droit, leſquels durèrent cinq à ſix minutes, & furent ſuivis de la paralyſie du même côté, avec immobilité des paupières, l'œil toujours ouvert, la difficulté de parler, la bouche torſe, la commiſſure des lèvres élevée & portée du côté oppoſé, &c. Ses yeux étoient rouges & étincelans ; il crioit à pleine tête, lorſqu'il vouloit parler ; il avoit le rire ſardonique ; la reſpiration étoit de plus en plus laborieuſe, avec toux & crachats ſanguinolens ; les deux pieds étoient devenus œdémateux ; celui du côté droit ou paralyſé, l'étoit plus que le gauche ou celui de l'anévriſme, dont la tumeur, qui ne ſurpaſſoit plus le volume d'une groſſe noix, étoit toujours dure & ſans battemens. Le pouls étoit fréquent, dur, avec des intermittences très-marquées. Le malade fut ſaigné du pied gauche, & prit le petit lait ſimple pour boiſſon.

Le quarante-deuxième, il eut un peu de ſentiment & de mouvement dans les parties paralyſées ; ſa prononciation étoit

un peu plus libre ; il avoit toujours le rire ſardonique. L'œdème des pieds étoit augmenté ; le gonflement de la face s'étendoit ſur le cou & ſur la partie ſupérieure de la poitrine, où la peau étoit rougâtre ſans être douloureuſe ; la même gêne dans la reſpiration continuoit avec toux, & crachats teints de ſang. Les hémorrhoïdes étoient affaiſſées ; elles avoient flué & rendu environ une poilette de ſang. Le pouls étoit plus développé, plein & intermittent. La ſaignée fut répétée au même pied. On lui fit prendre la même boiſſon, ainſi que des lavemens émolliens.

Le quarante-troiſième, tous ces accidens augmentèrent. Le pouls devint petit, irrégulier, le ventre très-gros & bourſoufflé. On lui appliqua les véſicatoires aux deux jambes ; ils furent ſans effet.

Le quarante-quatrième, la reſpiration fut très-pénible, le pouls concentré, les palpitations très-fréquentes. Enfin la mort arriva ſur les dix heures du matin : elle fut tranquille & ſans convulſions.

L'hiſtoire de la maladie & de la mort de cet homme étoit trop intéreſſante pour ne pas chercher à en découvrir la cauſe. M. *Deſault* fit l'ouverture du cadavre dans l'amphithéâtre de diſſection, en préſence de tous les élèves.

La peau étoit d'un rouge violet par tout le corps, principalement à la face, au cou, à la poitrine, & aux extrémités ſupérieures.

Le crâne ſcié, on vit la dure-mère ſaine, tous les ſinus noirâtres & gorgés de ſang, ainſi que les veines de la ſurface externe du cerveau; les différentes ſubſtances de ce viſcère dans leur état naturel: cependant la corticale un peu plus rougeâtre, & la médullaire d'une couleur légèrement jaune; dès qu'on en avoit coupé une portion, ſa ſurface étoit ſur le champ recouverte d'une infinité de gouttelettes ſanguines, preuve de l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau; les ventricules étoient vides, ſans épanchement; le plexus choroïde tuméfié.

A la poitrine, on trouva les cartilages des côtes preſque entièrement oſſifiés; le tiſſu cellulaire du médiaſtin antérieur abreuvé d'une ſéroſité rougeâtre; la même humeur épanchée en aſſez grande quantité dans l'une & l'autre cavité; les poumons violets; le péricarde très-volumineux, contenant au moins une pinte & demie de pareille ſéroſité; le cœur ayant plus du double de ſa groſſeur ordinaire; le ventricule gauche beaucoup augmenté; ſes parois plus épaiſſes; ſa

cavité plus grande que celle du côté droit, qui participoit auſſi à l'augmentation générale de cet organe ; les deux oreillettes, ſur-tout la gauche, d'un tiers plus grandes que dans l'état naturel ; la croſſe de l'aorte conſidérablement dilatée ; ſa face interne noirâtre & fongueuſe, avec pluſieurs petits tubercules aſſez durs, enduite d'un ſang grumeleux à demi coagulé & très-noir. L'épaiſſeur des parois de cette artère étoit au moins de deux lignes, & en grande partie formée par ſa tunique interne, dont le tiſſu mollaſſe & tuméfié étoit de couleur purpurine, ce qui la faiſoit aiſément diſtinguer de la tunique charnue qui la recouvre, laquelle étoit ſaine & d'un gris jaunâtre, c'eſt-à-dire de couleur ordinaire. L'aorte pectorale étoit auſſi très-groſſe, pleine de ſang, & ſa tunique interne offroit les mêmes altérations que celle de la croſſe de l'aorte.

Le bas-ventre très-tuméfié, contenoit la même ſéroſité que la poitrine. Les inteſtins étoient pâles, diſtendus & météoriſés ; l'aorte ventrale, plus grande que dans l'état naturel, l'étoit cependant proportionnellement moins que la croſſe & l'aorte pectorale ; & ſa tunique interne, qui avoit à-peu-près trois quarts de ligne

d'épaiſſeur, étoit auſſi fongueuſe, & de même couleur que les autres tuniques.

Les artères carotides, celles des extrémités ſupérieures, l'artère fémorale du côté droit, étant fendues ſuivant leur longueur, parurent pleines de ſang; & leur tunique interne rougeâtre avoit de même plus d'épaiſſeur que dans l'état ordinaire.

M. *Deſault* injecta la cuiſſe gauche par l'artère iliaque primitive. Il pouſſa d'abord du vernis à l'eſprit de vin, enſuite de l'injection avec la réſine, la térébenthine & la cire colorée avec le vermillon; elle paſſa très bien, & fut juſqu'au pied, quoique cette partie fût conſidérablement infiltrée de la ſéroſité rougeâtre que nous avons trouvée dans toutes les autres parties. L'infiltration étoit cependant moindre de ce côté que du côté oppoſé, comme nous en avons déja fait la remarque. Le tronc de l'artère fémorale, rempli d'injection dans toute ſon étendue, ainſi que les différentes branches qui en partent, ne paroiſſoit pas avoir plus de groſſeur que celui de la fémorale droite. L'artère poplitée étoit injectée juſques un peu au-deſſous de l'origine des branches muſculaires ſupérieures, & depuis

cet endroit jusqu'au sac anévrismal, dans l'espace d'environ trois travers de doigt, elle étoit remplie par un caillot ; cette portion artérielle se rendoit à la partie supérieure & moyenne de la tumeur, laquelle étoit située à la partie postérieure de l'articulation entre & sous les têtes des muscles jumeaux, recouverte en arrière par la peau, l'aponévrose du fascia lata, la veine & le nerf poplité interne qui étoit appliqué immédiatement à sa partie postérieure un peu externe. Antérieurement cette tumeur se trouvoit collée sur le ligament postérieur de l'articulation ; à son côté interne, elle côtoyoit l'extrémité inférieure du muscle demi-membraneux, & le muscle jumeau interne ; & à son côté externe le muscle biceps, le plantaire grêle & le jumeau externe ; elle avoit soulevé les deux têtes des muscles jumeaux, de manière qu'ils la recouvroient postérieurement, sur-tout vers la partie inférieure. Cette tumeur étoit parfaitement ronde, au lieu d'avoir une figure ovalaire, telle qu'on l'assigne ordinairement aux anévrismes vrais. Elle étoit d'une consistance assez solide, quoiqu'elle se fût ramollie depuis la mort, & ne surpassoit pas le volume d'une grosse noix. A sa partie inférieure, on voyoit

la continuation de l'artère poplitée, qui étoit de même remplie par un caillot jusqu'à sa division en tibiale antérieure & postérieure. Ces artères étoient injectées dans toute leur étendue, ainsi que l'artère péronière, & les branches auxquelles elles donnent naissance. L'injection avoit aussi pénétré dans les artères articulaires tant supérieures qu'inférieures, ainsi que dans les artères jumelles ; mais elle n'avoit pu y passer que des ramifications dans les branches & dans les troncs : ceux-ci n'étoient injectés que jusqu'à une certaine distance de l'artère poplitée, d'où elles partent, & dans laquelle l'injection n'avoit pu pénétrer jusqu'à leur origine, comme nous l'avons déja dit, de sorte qu'elles n'avoient été que des moyens de communication, ou des intermèdes entre les branches qui descendent de la fémorale & des perforantes, & celles des tibiales tant antérieures que postérieures, qui remontent sur l'articulation. On trouva dans l'épaisseur du nerf sciatique une artère assez grosse qui avoit été aussi injectée, & qui établissoit une anastomose entre l'artère sciatique & la tibiale postérieure. Enfin, on voyoit dans la peau le tissu cellulaire, les muscles sur les aponévroses, les ligamens, la capsule de l'ar-

ticulation, dans les os & leur périoſte, une infinité de petits rameaux artériels remplis d'injection, qui avoient entre eux des communications ſans nombre, & fourniſſoient ainſi une voie libre à la circulation. Par leur moyen on peut aiſément ſe former l'image de ce qui ſe paſſa lorſque le cours du ſang n'eut plus lieu à travers la tumeur, & ſe rendre raiſon comment cette révolution a pu ſe faire ſans qu'aucun trouble ni aucun accident en aient été les ſuites.

OBSERVATION

Sur la Fracture de la clavicule & la luxation de l'extrémité ſcapulaire de cet os, & deſcription d'un bandage propre à la cure de ces maladies; par M. GAVARD DE MONTMEILLANT, chirurgien à l'hôtel-dieu de Paris.

Le nommé *Jean Focht*, allemand, reçut le 22 novembre 1786, un coup de pied de cheval qui lui fit à la clavicule droite, dans le milieu de ſa courbure externe, une fracture avec contuſion, qui fut ſuivie de beaucoup de douleur. A ſon arrivée à l'hôtel-dieu, il

avoit l'épaule droite plus rapprochée du ſternum, un peu plus baſſe & portée plus en devant que la gauche ; l'endroit frappé étoit douloureux & ecchymoſé, le fragment ſternal faiſoit une ſaillie conſidérable au-deſſus du fragment ſcapulaire. Lorſqu'on ſaiſiſſoit la partie ſupérieure du bras de ce côté, & qu'on tiroit l'épaule en dehors, en arrière, & un peu en haut, on ramenoit les deux fragmens au niveau l'un de l'autre ; & en les faiſant alors mouvoir à contre-ſens, on entendoit la crépitation ; les tentatives que le malade faiſoit pour mouvoir le bras, augmentoient conſidérablement ſes douleurs. Pour réduire & maintenir cette fracture, M. *Deſault*, premier chirurgien de cet hôpital, appliqua de la manière ſuivante, le bandage qu'il emploie dans ces ſortes de cas depuis pluſieurs années.

Le malade étant debout ou bien aſſis ſur ſon lit & déshabillé juſqu'à la ceinture, M. *Deſault* place ſous le creux de l'aiſſelle un couſſinet de linge, aſſez long pour deſcendre juſqu'au coude, large de quatre pouces, & épais de trois travers de doigt dans ſon extrémité ſupérieure, s'aminciſſant enſuite par degrés juſqu'à ſon extrémité inférieure, qui n'a

que quelques lignes d'épaiſſeur. Un aide ſoutient le couſſinet, de manière que l'épaule malade ſoit élevée au niveau de l'autre, pendant que M. *Deſault* le fixe par le moyen d'une bande longue de trois aunes, en faiſant d'abord un circulaire qui embraſſe la poitrine & le couſſinet, puis deux autres circulaires qui croiſent obliquement le ſternum, paſſent ſur l'épaule ſaine, pour retourner à leur point de départ. Le couſſinet fixé, M. *Deſault* charge l'aide de rapprocher le coude du tronc, en ſoutenant toujours l'épaule au niveau de l'autre, & après avoir placé devant l'épaule du côté ſain, le chef libre d'une bande longue de huit aunes, large de trois travers de doigt, faite d'une toile forte & un peu uſée, il en conduit le globe devant le ſternum, & ſur la partie ſupérieure du bras du côté malade; il ramène le globe à l'endroit d'où il étoit parti, pour engager le bout de la bande, & après avoir fait encore un circulaire, il deſcend par des doloires qui anticipent les uns ſur les autres de la moitié de leur largeur, juſqu'auprès du coude, où il fait deux autres circulaires. Tous ces premiers tours de bande ſont deſtinés à tenir le coude appliqué contre le tronc.

Enſuite il en conduit quelques-uns ſous le coude & ſous la partie ſupérieure de l'avant-bras qui eſt fléchi devant le tronc, & après les avoir portés obliquement ſur l'épaule ſaine, il les ramène à l'endroit d'où ils ſont partis : ceux-ci ſont deſtinés à ſoutenir le bras & l'avant-bras, & font fonction d'écharpe. Après quoi il remplit de charpie brute les vides qui ſont ſur les côtés de la clavicule ; couvre l'endroit de la fracture avec des compreſſes trempées dans une liqueur réſolutive, lorſqu'il y a des contuſions, comme chez le malade qui fait le ſujet de cette obſervation, & les ſoutient avec une bande auſſi large & un peu moins longue que la première, dont il place le chef libre devant la poitrine, où il le fait tenir par un aide, tandis qu'il en conduit le globe ſur la fracture, derrière les parties latérales de la poitrine, ſous le coude du côté malade, autour du corps, ſous le coude, ſur la fracture, derrière la poitrine, ſous le coude, autour du corps, ſous le coude, ſur la fracture, &c. employant ainſi la plus grande partie de la bande, & finiſſant par quelques circulaires qui embraſſent tous les autres. Il fixe avec des épingles ou avec des points d'aiguille quelques-uns de ces tours de bande ſur ceux

avec lesquels ils s'entrecroisent ; & pour empêcher que dans les mouvemens du malade, le frottement ne les fasse glisser les uns sur les autres, il les couvre tous d'un bandage de corps qu'il assujettit avec des épingles, après avoir fait les plis nécessaires.

Le malade se sentit beaucoup soulagé par l'application de ce bandage, qu'on fut obligé de rappliquer deux jours après, parce qu'il étoit devenu trop lâche. Les parties voisines de la fracture étoient alors parsemées de taches jaunâtres qui annonçoient la résolution de l'ecchymose, & le malade ne souffroit déja plus. Le relâchement des tours de bande a obligé de rappliquer encore deux fois le bandage ; mais le 11 décembre la consolidation des fragmens étant parfaite, on le supprima entièrement. Le malade, qui avoit gardé pendant dix-huit jours son bras dans la même attitude, éprouva d'abord quelque difficulté à l'élever ; mais bientôt il parvint à exécuter tous les mouvemens avec autant d'aisance qu'avant son accident, & le 20 décembre il sortit de l'hôtel-dieu très-bien portant, & sans qu'on pût distinguer laquelle des deux clavicules avoit été fracturée.

La théorie s'accorde avec l'obſervation, pour prouver que le bandage de M. *Deſault* remplit exactement l'indication qui ſe préſente dans la fracture de la clavicule. En effet, pour tenir les pièces d'une fracture affrontées, il faut appliquer des puiſſances qui agiſſent perpendiculairement ſur les fragmens, ou qui, agiſſant à contre-ſens ſuivant leur longueur, les maintiennent en contact & réſiſtent aux cauſes qui pourroient les déranger. L'action perpendiculaire ne peut être employée que pour la fracture des os, qui ayant tous les points de leur circonférence libres, comme l'humérus, le fémur, peuvent être entourés d'un bandage circulaire, ou d'une autre puiſſance équivalente. Mais étant privé de cet avantage dans les fractures de la clavicule, il falloit trouver un moyen qui pût y ſuppléer. Ceux auxquels on a eu recours juſqu'à préſent, tendoient tous à porter le fragment ſcapulaire en arrière & en dedans, & le diſpoſoient à chevaucher ſur le fragment ſternal : d'où il réſultoit entre autres inconvéniens, que le traitement étoit très-long, & qu'il reſtoit toujours une difformité que l'on ne manquoit pas d'attribuer au cal. Mais dans le bandage que je viens de décrire,

l'humérus fait fonction d'un levier de la première espèce pour porter en dehors l'épaule en totalité, & par conséquent le fragment scapulaire de la clavicule, qui par-là se trouve placé bout-à-bout contre l'autre fragment. Dans l'instant même qu'on l'applique, on apperçoit le fruit qu'on peut en attendre: car quelque grand que soit le déplacement, aussitôt qu'on a fixé le coussinet, & que le coude a été rapproché du tronc, on voit la conformation se remettre pour ainsi dire d'elle-même, & sans qu'on soit obliger d'appliquer les mains sur la clavicule.

J'ai vu à l'hôtel-dieu guérir par le même moyen, & sans difformité, plusieurs fractures de la même espèce, parmi lesquelles il y en avoit une compliquée d'un très-grand nombre d'esquilles.

Ce bandage n'est pas moins avantageux dans le traitement de la luxation de l'extrémité scapulaire de la clavicule, comme le prouvent les deux observations suivantes:

Pierre Radilier, ouvrier aux carrières, sortant la nuit du 25 octobre 1786, d'un cabaret, avec un autre homme, se laissa tomber de manière que le moignon de l'épaule droite porta sur un pavé plus

ſaillant que les autres. Dans ſa chûte il entraîna ſon camarade, qui tomba ſur lui. A l'inſtant même il ſentit une douleur très-vive dans l'endroit de l'articulation de la clavicule de ce côté avec l'acromion. Elle continua pendant toute la nuit, qu'il paſſa ſans dormir. Comme elle alloit toujours en augmentant, & qu'il ne pouvoit qu'avec peine mouvoir le bras de ce côté, il ſe fit tranſporter à l'hôtel dieu. D'après la connoiſſance de ſa chute, M. *Deſault* procéda à l'examen des parties; & promenant le doigt ſur cette clavicule de dedans en dehors, & un doigt de l'autre main ſur l'épine de l'omoplate de derrière en devant, il reconnut que l'extrémité ſcapulaire de la clavicule faiſoit une ſaillie conſidérable au-deſſus de l'apophyſe acromion; tandis que l'extrémité ſcapulaire de la clavicule gauche étoit preſque au niveau de l'apophyſe acromion correſpondante. Le malade dit que cette diſpoſition n'exiſtoit point avant ſa chute. En retirant l'épaule en dehors & en preſſant ſur la ſaillie de l'extrémité ſcapulaire de la clavicule, on la faiſoit diſparoître: ce qui ne laiſſoit aucun doute que cette extrémité ne fût luxée en haut ſur l'apophyſe acromion.

M. *Desault* appliqua le bandage décrit ci-dessus pour la fracture de la clavicule, ayant soin de placer sur l'extrémité scapulaire de cet os, plusieurs compresses épaisses, sur lesquelles il fit passer des tours de bande un peu serrés pour la fixer dans sa situation naturelle. A l'instant même le malade sentit diminuer ses douleurs, qui ne tardèrent pas à être entiérement dissipées. On a rappliqué le bandage toutes les fois que les tours de bande s'étoient dérangés. Enfin le malade est sorti de l'hôtel-dieu le 18 décembre, exécutant facilement tous ses mouvemens, & ayant l'épaule droite aussi bien conformée que la gauche.

Louis Dupêcher, dit *Silvain*, menuisier, vint dans le même temps à l'hôtel-dieu pour une luxation semblable. Monté derrière une des voitures de la cour, il se laissa tomber en arrière, & une seconde voiture qui suivoit la première, lui passa sur le côté gauche du corps. M. *Desault* ayant reconnu qu'il y avoit fracture dans le milieu des deux vraies côtes moyennes, & que l'extrémité scapulaire de la clavicule étoit luxée en haut, appliqua d'abord une compresse pliée en quatre, sur l'endroit correspondant à la fracture des côtes, & la fixa

avec un bandage de corps modérément ſerré. Enſuite il appliqua le bandage pour la fracture de la clavicule, en faiſant paſſer, comme je l'ai dit dans l'obſervation précédente, quelques tours de bande ſur des compreſſes épaiſſes qui couvroient l'extrémité ſcapulaire de la clavicule. Auſſitôt après l'application de ce bandage, le malade ſentit diminuer une douleur vive qu'il reſſentoit auparavant dans l'endroit de la fracture des côtes & dans celui de la luxation. Une ſaignée copieuſe, faite au bras du côté oppoſé, diſſipa le reſte. On a rappliqué le même appareil chaque fois que les tours de bande ſe ſont relâchés. Enfin quarante-cinq jours après ſon accident, le malade eſt ſorti très-bien portant de l'hôtel-dieu, & ayant l'extrémité ſcapulaire de la clavicule parfaitement au niveau de l'apophyſe acromion.

OBSERVATION

Sur le ramolliſſement des os ; par M. G. GOODWIN, chirurgien à Earl Soham en Suffolk, communiquée au docteur SIMMONS par le docteur HAMILTON, médecin à Ipſwich (a); par M. H. GILLAN, docteur en médecine de l'univerſité d'Edimbourg.

Le ramolliſſement extraordinaire des os, obſervé ſur *Marie Bradcock*, de Dalinghoe, près le marché de Wickham, au ſujet duquel j'eus l'honneur de vous écrire au mois d'août 1785, eſt devenu plus ſingulier depuis ce temps-là par la variété d'événemens, dont vous me permettrez maintenant de vous faire l'hiſtoire.

Lorſque je vous écrivis ma première lettre, la malade étoit dans le ſixième mois de ſa groſſeſſe, & elle avoit été obligée de ſe tenir au lit preſque pendant une année. Au terme ordinaire, elle accoucha d'un enfant mâle bien

(a) Traduite du Journal de Médecine de Londres, première partie, pour l'année 1787.

portant, qui vécut trois mois & demi. Par la bienfaiſance de quelques perſonnes charitables qui la ſecoururent, cette femme trouvant les moyens de ſe procurer tous les ſoulagemens dont ſon état déplorable étoit ſuſceptible, recouvra une ſanté beaucoup moins mauvaiſe que celle dont elle avoit été affligée depuis quelque temps.

Pendant le printemps de 1786, elle continua de jouir d'une bonne ſanté du corps & de l'eſprit, mais de temps en temps elle ſe plaignoit de douleurs vagues dans les os. Vers le commencement d'avril, elle redevint enceinte, cependant nuls ſymptômes alarmans ne ſe manifeſtèrent avant le mois d'août, & alors la douleur des os s'augmenta rapidement, & ceux qui avoient été caſſés en 1785, commencèrent à ſe ſéparer à l'endroit où ils s'étoient réunis, avec autant & même plus de douleur qu'à la première fracture. Cette douleur extrême, que la malade éprouva pendant pluſieurs jours avant que le cal fût diſſous, la tint continuellement dans un état fébricitant, à cauſe de l'irritation générale qui en étoit la ſuite ; la ſanté & l'appétit déclinèrent rapidement.

A cette époque, des douleurs violen-

tes

tes attaquèrent d'autres parties des os. Après avoir duré ſix à ſept jours, elles furent aſſez fortes pour occaſionner de nouvelles fractures, ſavoir de trois côtes & des deux bras au deſſus & au-deſſous du coude, ce qui compoſe en tout ſept fractures, qui, ajoutées aux huit qui s'étoient faites en 1785, & à la diſſolution de leur réunion dans l'année ſuivante, forment le nombre de vingt-trois fractures que cette miſérable femme eſſuya dans l'eſpace d'environ deux ans & demi; toutes fractures arrivées ſans aucune violence, & principalement lorſque la malade étoit dans le lit, où elle paſſa en entier la dernière année de ſa vie, placée ſur le côté gauche. Il eſt auſſi à remarquer qu'en 1785, la douleur duroit pendant pluſieurs ſemaines avant qu'il ſe fît une fracture, mais que vers la fin il ſuffiſoit de peu de jours pour que les os euſſent de la diſpoſition à ſe caſſer.

La malade mourut le 19 décembre dernier, âgée de trente-quatre ans. Lorſqu'on examina les os après la mort, on les trouva tellement mous, que l'on pouvoit les couper en travers, même ceux des bras, avec un petit canif. Les os du crâne n'avoient pas échappé aux effets

de la maladie, car on y pouvoit facilement imprimer le doigt. De tous les os, ceux des extrémités inférieures avoient le moins souffert, & l'on n'y observoit que peu de ramolliſſement. L'épine du dos, au contraire, avoit été beaucoup affectée, car elle étoit à-peu-près auſſi molle qu'un cartilage.

J'ai obtenu avec quelque difficulté des ſpectateurs la permiſſion de ſéparer le bras gauche de l'épaule. Je garderai ce bras quelques jours pour le faire voir aux curieux de ce pays-ci, & enſuite je l'enverrai à votre ami le docteur *Simmons* pour éclaircir & prouver la vérité de mon obſervation (*a*).

J'ai remarqué dans ma lettre précédente (*voyez* vol. vij, pag. 291, du Journal de médecine de Londres), que pluſieurs des parens de cette femme avoient été affectés de ſcrophules, mais chez notre malade il n'y avoit point de ſymptômes extérieurs de cette affection.

(*a*) *Note du docteur* SIMMONS.

Ce bras eſt maintenant en la poſſeſſion de M. *Hunter*, qui a bien voulu nous communiquer quelques excellentes obſervations ſur cette curieuſe maladie des os. Ces obſervations compoſent l'article ſuivant.

Je n'oſe pas décider juſqu'à quel point ſes ſouffrances extraordinaires peuvent être attribuées à une acrimonie de cette eſpèce qui affectoit les os.

REMARQUES

Sur le ramolliſſement des os, décrit dans l'article précédent ; avec quelques obſervations générales ſur cette maladie, communiquées dans une lettre au docteur SIMMONS ; *par* JEAN HUNTER, *écuyer, aſſocié de la Société royale, chirurgien extraordinaire du Roi.*

Permettez-moi de vous remercier de l'attention que vous avez eue de m'envoyer le bras très-curieux du ſujet affecté de ramolliſſement des os. Comme vous vous propoſez de publier cette obſervation dans le prochain numéro de votre Journal de médecine, je vous ai fait paſſer quelques obſervations générales, avec un petit nombre de remarques ſur la diſſection de ce bras. Si vous les croyez propres à en rendre l'hiſtoire plus complète, vous pouvez les y joindre.

Cette maladie, que l'on connoît communément ſous le nom de ramolliſſement des os dans l'adulte, eſt, ſelon moi, une eſpèce de rachitis qui eſt particulier au jeune âge, & provient d'une diſpoſition des vaiſſeaux abſorbans à pomper la ſubſtance d'un os, ou d'une diſproportion entre la puiſſance qui agit pour dépoſer une nouvelle matière, & celle qui tend à éloigner l'ancienne. Cette diſproportion, dans pluſieurs exemples, a été portée bien plus loin chez des ſujets formés que chez de jeunes ſujets. Car dans l'enfant le plus noué que j'aie jamais vu, il reſtoit toujours de la terre dans les os; mais j'ai trouvé dans l'adulte ces os-ci tellement ramollis par la perte de la terre calcaire, qu'ils étoient preſque auſſi flexibles qu'un tendon; & dans cet état, quoique privés ſeulement de terre, ils ne conſervoient que peu ou rien de la partie naturelle animale d'un os; ce qui indique qu'ils ne ſont point compoſés de la partie animale originaire, mais d'un nouveau dépôt de ſubſtance animale ſous une forme différente.

Il eſt curieux de voir, dans quelques-uns de ces os, les effets que produiſent ces deux différentes diſpoſitions. Dans une partie de l'os, la diſpoſition à l'oſſi-

fication agit & forme de la matière osseuse dans la cavité, & en quelques endroits de la surface de l'os originaire ; mais la disposition à l'absorption a une action plus prompte que l'ossification, & même absorbe des parties de celle-ci déja formées.

Avant d'examiner le bras qui fait le sujet de l'observation qui vous a été communiquée, j'ai injecté les artères, afin de voir s'il y avoit eu quelque altération dans le système de ces vaisseaux, & en disséquant, j'ai observé ce qui suit.

Les muscles, les vaisseaux sanguins, les nerfs, les vaisseaux absorbans, autant que j'ai pu l'examiner, n'ont rien offert de remarquable.

L'os humérus étoit plus vasculaire qu'il ne l'est communément, d'où on peut conclure que le système des autres vaisseaux étoit aussi augmenté, & probablement sur-tout celui des vaisseaux absorbans ; car on peut observer que quand une partie a plus d'action qu'il ne lui est naturel d'en avoir, le nombre des vaisseaux, qui sont les parties actives du corps, est toujours augmenté.

Les os des doigts étoient plus légers & moins compactes qu'ils ne le sont ordinairement ; ceux du métacarpe étoient

un peu plus mous, le radius & le cubitus l'étoient encore davantage, & l'os humérus étoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, complétement malade.

Comme je n'ai pas eu occaſion d'examiner les différens os du corps de ce ſujet, je ne puis pas dire ſi la maladie a été bornée à des os particuliers, ou ſi elle attaquoit également ceux du tronc & des extrémités; mais les côtes n'auroient pas été dans le même état que l'os humérus, ſans que la reſpiration en fût affectée de manière à incommoder beaucoup la malade (ce qui pourtant n'a pas eu lieu, comme il paroît par l'expoſé qu'on a fait), car quoique le diaphragme pût très-bien agir, il étoit néanmoins néceſſaire qu'il eût un cercle de points fixes pour exercer ſon action, & produire ſes effets dans la reſpiration.

L'os humérus conſervoit ſa forme à l'extérieur, & les cartilages des deux articulations ne paroiſſoient nullement affectés.

Les parties qui compoſent les os étoient totalement altérées; leur ſtructure très-différente de celle des autres os, & complétement le réſultat d'une nouvelle ſubſtance, avoit la forme d'une eſpèce de tumeur graſſe, & l'apparence

d'un os ſpongieux, privé de ſa terre & imbibé de graiſſe : cette ſtructure étoit ſur-tout très-remarquable ſous la lame externe, qui étoit moins altérée, faiſant une eſpèce de boîte pour l'autre, & à laquelle adhéroit le périoſte ; le tout pouvoit être aiſément coupé avec un ſcalpel.

Près des condyles, une partie de cette ſubſtance manquoit dans environ deux pouces de la longueur de l'os, & les cellules de la lame extérieure étoient remplies d'un fluide ſanguin. Cette partie de l'os ſe plioit aiſément, & pendant la vie du ſujet, on s'étoit trompé en la prenant pour une fracture. On obſervoit la même choſe, un peu plus haut que le milieu de l'os, dans près d'un pouce de longueur.

Le radius & le cubitus préſentoient la même ſtructure & les mêmes apparences que l'os humérus, & étoient également ſans fracture complète ; mais il manquoit des portions de leur ſtructure interne, & ce vide étoit rempli par un fluide ſanguin.

Il eſt probable que ces parties, qui cédèrent prémièrement à l'action des muſcles & autres agens, & qui paroiſſoient être des fractures, furent enſuite

abſorbées par une eſpèce de néceſſité excitant les vaiſſeaux abſorbans à enlever les parties ainſi affectées.

OBSERVATION (*a*)

Sur une femme de la Haye, à laquelle M. DAMEN, chirurgien de la Haye, a fait deux fois, avec ſuccès, la ſection de la ſymphyſe des os pubis (*b*).

Madame *Cornelie Stols*, qui fait le ſujet de cette hiſtoire ſingulière, étoit, au tems où l'on a pratiqué la première de ces deux opérations, dans ſa trente-quatrième année. Elle n'avoit aucune apparence de *rachitis*, & elle étoit à tous égards bien conformée, excepté

(*a*) Traduite du Journal de médecine de Londres, première partie pour l'année 1787; par M. *Le Roux des Tillets*.

(*b*) Cet article eſt extrait de la deſcription de deux opérations, communiquée par le profeſſeur *Camper*, aux éditeurs d'un ouvrage périodique imprimé à Amſterdam, intitulé *Algemeene vaderlandſche letteroeffeningen*, & inſérée dans les volumes pour les années 1784 & 1786.

qu'on la ſoupçonnoit d'avoir le baſſin trop étroit. On évalua que le plus petit diamètre, celui qui s'étend d'un os iſchium à l'autre, avoit environ trois pouces; & le plus grand, des os pubis au ſacrum, étoit d'environ quatre pouces.

Dans deux accouchemens précédens, cette dame avoit été ſecourue par M. *Damen*, & on avoit jugé neceſſaire d'avoir recours au crochet. Dans le ſecond, M. *Damen* avoit été aidé par trois accoucheurs expérimentés de la Haye, qui convinrent tous avec lui que le baſſin étoit trop étroit pour permettre à la tête d'un fœtus à terme de paſſer à travers ſans être diminuée. Ces conſidérations engagerent M. *Damen*, lorſque la malade devint enceinte une troiſième fois, à recourir à la ſection de la ſymphyſe, & il fut confirmé dans cette penſée par le Profeſſeur *Camper*, & le Docteur *Van-de-Laar*, médecin & accoucheur de grande réputation à la Haye, qui tous deux, après avoir examiné la malade, & trouvé une étroiteſſe à la partie ſupérieure du petit baſſin, furent d'avis que l'on pourroit, par l'opération propoſée, obvier à la difficulté qu'oppoſoit cette conformation vicieuſe.

M. *Damen*, fut appelé auprès de la malade le 20 Octobre 1783, vers quatre heures après midi. Alors les douleurs étoient très-fortes, & à 8 heures l'orifice de la matrice étoit très-dilaté, & l'on sentoit la tête de l'enfant arrêtée sur la marge du bassin. La section de la symphyse ayant été décidée d'avance du consentement de la malade, & des amis qui l'assistoient, on ne s'occupa de rien que de saisir le moment favorable pour faire cette opération. M. *Damen* s'y étoit préparé par les instructions de M. *Camper*, qui pendant son séjour à la Haye lui avoit soigneusement & avec amitié expliqué sur un cadavre toutes les précautions qu'il étoit nécessaire d'y apporter.

L'opération fut pratiquée en présence des Docteurs *Janssen*, *Van-de-Laar*, & *Bafselmann*, peu après huit heures du soir. La malade fut placée sur un lit, dans une situation convenable (on avoit auparavant vidé le rectum & la vessie), & l'on incisa les tégumens vers le milieu des os pubis. Il ne fut pas difficile de diviser la symphyse, & à peine fut-elle séparée, que les os s'écartèrent suffisamment pour admetre sans peine entre eux le doigt de l'opérateur.

Alors M. *Damen* put introduire sa

main dans la matrice, & après avoir amené les pieds de l'enfant, il délivra la femme d'un garçon « en bonne ſanté, « fort, bien conſtitué, & d'un volume « très-conſidérable. Le placenta ſortit ſans aucune difficulté. Enſuite panſant la plaie avec de la charpie sèche, M. *Damen* y appliqua un bandage d'acier inventé pour ces ſortes de cas par M. *Camper* (*a*).

L'urine ſortit involontairement juſqu'au douzième jour de l'opération, que la malade recommença à les rendre naturellement. La plaie fut complétement guérie au trentieme jour (*b*).

On penſa, dans le commencement, que le bandage de M. *Camper* étoit très-avantageux, & en effet il remplit parfaitement le but que l'on ſe propoſe dans ces cas, qui eſt de tenir les os du baſſin rapprochés ; mais quoiqu'il fût garni avec un cuir doux & bien recouvert avec de la flanelle, la preſſion qu'il fit ſur les hanches, fut ſi grande, que le

(*a*) On trouve la déſcription de ce bandage, par le profeſſeur *Camper*, dans le *Nieuwe vaderlandsche letteroeffeningen*, vol. v.

(*b*) *Voyez* la note du traducteur ci-après, page 468.

trentieme jour on fut obligé de l'abandonner & d'y ſubſtituer une ceinture large de 7 pouces, faite d'un maroquin mollet, garni avec de la flanelle, & retenu par trois boucles. Lorſque l'on panſoit la plaie, il ne falloit que défaire la boucle la plus baſſe (*c*), de maniere que les pubis reſtoient toujours appliqués enſemble.

On obligea la malade à reſter conſtamment couchée ſur le dos juſqu'au 28 novembre; alors on lui permit de ſe tenir debout & de ſe promener un peu pour la première fois. Elle continua d'uſer de cette permiſſion chaque jour de plus en plus, & elle fut bientôt en état de vaquer aux affaires de ſon ménage auſſi bien que jamais.

Le Docteur *Ficher*, profeſſeur de médecine & d'accouchemens en l'univerſité de Gottingue, qui ſe trouva à la

---

(*a*) *Note du traducteur.*

Si la plaie étoit fermée & guérie au trentième jour, comme on le dit ci-deſſus, page 467, on ne devoit plus avoir beſoin de la panſer après l'application de la ceinture, qui ne fut placée que ce même trentième jour; & l'on verra plus loin, qu'au 28 novembre cette plaie n'étoit que preſque guérie; nous préſumons qu'il y a ici une faute d'impreſſion.

Haye au mois de novembre 1784, & qui visita la malade avec M. *Damen*, écrivit le détail suivant de sa situation à M. *Camper*.

« J'ai vu aujourd'hui (28 novembre) avec la plus grande satisfaction, Madame *Stols* & son enfant, tous deux en bonne santé. La plaie est presque guérie, & cette Dame peut maintenant se tenir debout, & marche sans peine ni difficulté, ainsi que j'ai eu occasion de le voir, lorsqu'elle en fit l'épreuve pour la première fois ».

Le 23 juin de l'année suivante, M. *Camper*, étant à la Haye, examina la malade avec le *Docteur Van-de-Laar* & M. *Damen*, & ils donnerent la déclaration suivante comme le résultat de leur examen.

« Examen de ce qui a suivi la division de la symphyse du pubis, pratiquée le 23 octobre 1783 (*a*), par M. *Damen*,

(*a*) *Note du traducteur.*

Nous présumons qu'il y a encore ici erreur de date, ou faute d'impression. Au commencement de l'observation il est dit que M. *Damen* fut appellé le 20 octobre 1783, & ici on dit que l'opération n'a été pratiquée que le 23, quoiqu'il ne paroisse pas que l'on ait beaucoup attendu, puisque l'accouchée & les assistans avoient donné d'avance leur consentement.

ſur l'épouſe de *Gaſpar Stols*, de la Haye ».

« Nous ſouſſignés, *P. Camper*, *A. Van-de-Laar*, & *J. C. Damen*, certifions que nous avons examiné ce 23 juin 1784, en la maiſon de M. *Damen*, l'épouſe de M. *Gaſpard Stols;* & nous avons trouvé que les os pubis ſont unis d'une manière immobile à l'intérieur du baſſin, laiſſant tout le long une petite élévation qui n'eſt pas plus large qu'une paille, & qui, dans les femmes qui n'ont jamais ſubi une pareille opération, eſt ſouvent beaucoup plus remarquable: & en outre qu'à l'extérieur, la connexion eſt auſſi très-apparente, mais qu'un peu au deſſous du milieu des os pubis, il y a un endroit douloureux au toucher, & un peu mollet & élevé. Le docteur *Camper*, ſoupçonne un petit amas de pus dans cet endroit, mais il eſtime qu'il ſe procurera aiſément une iſſue au dehors, comme cela eſt deja arrivé. M. *Damen*, penſe que l'os pubis gauche eſt un peu plus élevé que le droit; mais cette différence n'a point été obſervée par le docteur *Camper*, ni par le docteur *Van-de-Laar* ».

« L'urètre paroît être mobile intérieurement des deux côtés, & n'être point

auſſi bien attaché aux os pubis que dans les autres femmes ».

« La malade ne peut pas quelquefois retenir ſon urine, lorſqu'elle eſt dans une poſture droite, mais elle eſt toujours à l'abri de cette incommodité lorſqu'elle eſt dans une poſition horizontale; & ſouvent pendant pluſieurs jours de ſuite elle ne rend point ſon urine involontairement ».

« Toutes les autres parties paroiſſent être entièrement dans l'état naturel. La dame marche avec beaucoup d'aſſurance, & elle vint ce ſoir avec ſon enfant dans ſes bras à la maiſon de M. *Damen* ».

» Quelques ſemaines après l'opération, étant à marcher & à faire les affaires de ſon ménage, un bubonocèle, auquel elle avoit long-tems été ſujette, reparut de nouveau, mais on l'a facilement contenu depuis par un bandage convenable ».

« A tous autres égards, elle paroît être en parfaite ſanté. Signé, *Pierre Camper*, *A Van-de-Laar*, *J. C. Damen* ».

Nous allons paſſer maintenant au récit de la ſeconde opération qui fut pratiquée ſur la même perſonne le 11 août 1785. La diviſion de la ſymphyſe fut plus difficile à faire que la première fois,

& fut ſuivie d'accidens qui menacèrent la vie de la malade, mais que M. *Damen* regarda comme indépendans de l'opération.

M. *Damen* fut apellé auprès de cette dame à dix-heures du matin. L'orifice de la matrice étoit alors très-dilaté, mais la tête de l'enfant étoit ſi haut, qu'il ne put la ſentir par le toucher. Toutefois le ſuccès de la première opération, & l'opinion où il étoit ſur l'impoſſibilité que l'enfant paſſât vivant à travers le baſſin de ſa mère, le déterminèrent à avoir ſur le champ recours à la ſection de la ſymphyſe du pubis, ſans attendre que le travail fût plus avancé. Il fut appuyé dans ſa réſolution par les docteurs *Joriſſen*, *Van-de-Laar*, *Haſſelmann*, *Kaſteele*, & *Huybert*, qui l'aſſiſtèrent dans cette occaſion, & qui, après avoir examiné le baſſin, furent d'avis qu'il n'étoit point du tout élargi par la première opération, & que la ſection étoit le ſeul moyen par lequel la vie de l'enfant pût être ſauvée.

En coupant à travers la ſymphyſe, M. *Damen* rencontra une plus grande difficulté que la première fois, le cartilage paroiſſant être plus dur; mais auſſitôt que la diviſion fut achevée, les

os pubis s'écartèrent assez pour permettre de placer deux doigts entre eux. L'enfant, qui étoit une fille, fut retournée & amenée par les pieds comme dans la première opération. La circonférence de la tête de cette enfant étoit de 14 pouces ; elle mourut cinq semaines après sa naissance.

Le soir même du jour de l'opération, la malade pouvoit rendre ses urines à volonté.

Elle fut bien jusqu'au troisième jour ; alors elle éprouva des symptômes d'inflammation du péritoine, tels que tension & douleur dans le ventre, vomissement & fièvre, auxquels se joignirent ensuite le hoquet & une suppression du lait & des lochies. Cependant les douleurs cédèrent aux évacuations & autres remèdes convenables, & le sixième jour elle commença à aller bien.

On essaya d'appliquer la même ceinture qui avoit été employée après la première opération ; mais la malade refusa de permettre qu'on la laissât, de sorte qu'elle étoit sans aucun bandage, ce qui, toutefois, n'empecha pas la réunion des os pubis, qui fut si complète à la fin de la troisième semaine, que la malade étoit en état de marcher.

En juin 1786 elle fut examinée à la Haye par le profeſſeur *Camper* & le docteur *Van-de-Laar*, qui trouvèrent la réunion des os parfaite. La malade pouvoit ſe tenir debout ou ſur l'une ou l'autre des ſes deux jambes ſans inconvénient, & elle marcha depuis chez elle juſque chez M. *Damen*, ce qui fait la diſtance d'environ un mille & demi.

A l'intérieur de la ſymphyſe ils ſentirent une partie enfoncée très-légèrement, dans laquelle le cartilage ou calus n'avoit point complétement rempli l'intervalle. Extérieurement la cicatrice n'étoit point viſible, & on n'obſervoit du côté de l'urètre aucune choſe contre nature.

La malade n'avoit point eu d'incontinence d'urine après la ſeconde opération; elle en étoit entièrement exempte lorſque l'on fit cet examen. Elle n'éprouvoit aucune incommodité en allant à la garde-robe, mais elle avoit un léger *prolapſus* de vagin. Ses règles avoient paru régulièrement.

La hernie ayant été négligée, rempliſſoit le *pudendum* du côté droit, mais elle fut aiſément réduite.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1787.

La colonne de mercure, du premier au ſept, eſt deſcendue de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes ; du huit au treize elle s'eſt élevée de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes & demie; le quatorze & le quinze elle eſt redeſcendue de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes ; du ſeize au vingt-cinq elle s'eſt élevée de 28 pouces à 28 pouces 7 lignes; & du vingt-ſix au trente elle s'eſt abaiſſée de 27 pouces 10 lignes à 27 pouces 6 lignes.

Sa plus grande élévation a été 28 pouces 7 lignes, ſon plus grand abaiſſement 27 pouces 6 lignes ; la différence a été de 13 lignes.

Dans la première quinzaine le thermomètre a marqué au matin de 4 à 10 degrés au-deſſus de 0; à midi de 7 à 15 ; au ſoir de 5 à 11. Du ſeize au trente il a marqué au matin de 3 à 9, à midi de 6 à 12, au ſoir de 4 à 9. Le degré de la plus grande chaleur étant 15, celui de la moindre 3, la différence eſt de 12 degrés.

Les vents ont ſoufflé huit jours N., trois jours N-E., un jour N-O., deux jours E., un jour N. matin, S-O. ſoir ; un jour N-E. matin, N. ſoir ; un jour N-E. matin, S O. ſoir ; un jour N. matin, O. ſoir ; un jour S ; trois jours S-O. ; cinq jours O. ; un jour S-O. matin, O. ſoir ; deux jours O. matin, S. ſoir ; le S. & l'O. ont été impétueux, le N. piquant & fort.

Le ciel a été clair deux jours, couvert vingt jours, & variable huit. Il y a eu 34 fois de la pluie, dont abondante & continue les 3, 14

& 25 ; de la giboulée & grêle les 12, 28 & 30; coups de tonnerre les 12 & 30. Il a gelé les nuits des 10, 11, 18, 20, 21 & 22. Les jours les plus froids ont été les 18 & 21 par N.

L'hygromètre a marqué du premier au quinze au matin de 0 à 6, plus communément 1, 2, 4; au ſoir de 0 à 8, plus communément 3, 4; du ſeize au trente, au matin, de 0 à 5, plus communément 2, 4; au ſoir de 0 à 7, plus communément 3, 4.

La température a été douce & humide du deux au ſept, où elle s'eſt refroidie par N., & s'eſt maintenue plus ou moins froide le reſte du mois, ſoit par N., ſoit par S., ſoit par O.; les vents N. qui ont régné près de la moitié du mois, très-piquans d'ailleurs, ont eu peu de reſſort, le mercure ne s'étant élevé qu'à 28 pouces 1 à 2 lignes, & il n'eſt reſté qu'un moment à 28 pouces 7 lignes. Ils ont tenu le ciel nébuleux, & ont amené fréquemment de la bruine & de la pluie froide. Le S. & l'O. quoique orageux, ont été froids. Il y a eu quelques coups de chaleur à midi; il a gelé pluſieurs nuits, & les pluies ont été abondantes, ſoit continues, ſoit orageuſes.

Cette conſtitution froide & humide a entretenu les affections catarrhales, & réveillé les rhumatiſmales. Celles-ci, qui avoient paru diminuer le mois précédent, ont décidément dominé pendant avril; elles ont été plus inflammatoires, plus rebelles. Elles ont été fâcheuſes parmi le peuple, & très-meurtrières à l'égard des vieillards, chez leſquels elles dégénéroient en gangrène.

La poitrine ſur-tout & le bas-ventre ont été ſujets à l'irruption de cette humeur; les catar-

rhes rhumatiſmo-bilieux inflammatoires ont été très-fréquens. Cette maladie, comme dans les mois précédens, s'annonçoit avec ou ſans douleur de côté : dans le premier cas, la douleur étoit plus ou moins aiguë & très-étendue ; la toux alors étoit laborieuſe quoique peu fréquente, cependant interne : dans l'un & l'autre cas, les malades ſe plaignoient de chaleur & d'irritation à la poitrine, d'une bouche sèche & échauffée, ſouvent de douleur à la gorge ; le pouls étoit très-vif, petit & ſerré, la reſpiration gênée, la langue plus ou moins sèche, les crachats rares, quelquefois roſés & toujours ſéreux ; la peau aride & brûlante ; s'il ſe manifeſtoit de la moiteur, & qu'elle ne fût ni graſſe ni onctueuſe, elle n'occupoit alors que la face, le cou, la poitrine, & les extrémités ſupérieures ; les urines étoient rouges, quelquefois louches, & toujours crues ; dans ce cas l'oppreſſion augmentoit vers le ſept, les hypochondres ſe tendoient, il ſurvenoit un délire fugace, & le malade périſſoit du ſept au huit. Si au contraire, à l'accès du cinq, ſe manifeſtoient des ſueurs générales graſſes & onctueuſes, le pouls alors moins vif, prenoit plus de conſiſtance, il ſe développoit ; les crachats moins ſereux devenoient bilieux, la langue en s'humectant ſe chargeoit d'un ſédiment jaunâtre ; les urines paroiſſoient moins crues, les lavemens entraînoient quelques traces bilieuſes ; alors un émétique, qu'on étoit obligé ſouvent de réitérer, diſſipoit les accidens graves, & la moiteur ſoutenue par la boiſſon amenoit enfin les évacuations d'une bile cuite qui terminoient la curation, qui en général a été lente, ſujette à des récidives, & ſouvent ſuivie d'éruptions. Le traitement a été le même que celui des mois

précédens : des saignées dans l'invasion, une abondante boisson faite avec les plantes nitreuses, l'oxymel simple, le laudanum à petite dose, le camphre, le nitre, unis au kermès minéral. Aux uns, les accidens ont exigé l'application des vésicatoires, à d'autres l'emplâtre de ciguë, de poix de Bourgogne sur la douleur. Parmi ceux chez qui les affections rhumatismales ont été simples, malgré les moiteurs soutenues par une abondante boisson, & des évacuations bilieuses obtenues par les purgatifs, plusieurs ont eu besoin sur la fin, d'une à deux saignées, pour dissiper les douleurs & le penchant au retour des accidens.

Les affections rhumatismales, qui se sont portées sur le bas-ventre, ont présenté quelques variétés en raison de leur foyer : aux uns, elles se sont manifestées par des coliques plus ou moins vives, accompagnées de fièvre, avec tension aux hypochondres, & avec oppression, quoique la peau fût brulante au toucher. Les malades se plaignoient d'un sentiment de froid, sur-tout aux extrémités ; les douleurs se manifestoient par accès. Les saignées, les bains, les diaphorétiques nitreux, la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, seule ou unie à la térébenthine, le laudanum à petite dose, ont produit la moiteur, qui, en dissipant les accidens, a amené, quoique lentement, les évacuations bilieuses. A quelques autres, mais plus rarement, elles se sont manifestées par des douleurs sourdes, obtuses, dans le bas-ventre ; les malades étoient inquiets, abattus ; ils avoient quelquefois le pouls vif & serré, d'autres fois petit & lent. Les saignées parurent modérer & suspendre les symptômes ; cependant bien qu'ils restassent abattus & inquiets, rien ne paroissoit annoncer de suites fâcheuses ; cet état

incertain duroit cinq à ſix jours, & étoit remplacé par le retour du premier état; alors le pouls ſe concentroit, devenoit plus foible, l'abattement augmentoit, les malades tomboient dans une eſpèce d'inſouciance, le ventre ſe météoriſoit, il ſurvenoit un délire fugace, & ils périſſoient du 15 au 20. L'ouverture a conſtaté l'état gangréneux de l'épiploon & d'une portion du péritoine; état qu'on avoit prévu, & que les antiſeptiques, donnés de bonne heure, n'ont pu empêcher. Cette eſpèce a ſpécialement attaqué les vieillards.

Les affections catarrhales, telles que les toux, les fluxions, les dévoiemens, &c. ont continué de régner comme le mois précédent, & n'ont rien préſenté d'extraordinaire.

Les fièvres putrides & malignes ont été communes & fâcheuſes; le peuple en a été particulièrement attaqué; elles ont enlevé beaucoup de malades. Les fièvres intermittentes ont continué d'être irrégulières, tantôt quotidiennes, tantôt tierces, & très-ſujettes aux récidives. Les crachemens de ſang ont été fréquens, mais n'ont point eu de ſuite; ils ont cédé au traitement méthodique. Les petites véroles ont été rares & bénignes; les apoplexies fréquentes; elles ont fait périr beaucoup de vieillards.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
D'AVRIL 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au leverdu Soleil.	*A deux heures dusoir.*	*A neuf heures dusoir.*	*Au matin.*	*A midi.*	*Au soir.*
	Degr.	*Degr.*	*Degr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	6, 0	10,13	7, 6	27 8, 7	27 9, 1	27 9, 5
2	5,10	11,18	9, 0	27 8, 9	27 8, 0	27 7, 1
3	8, 0	13, 4	9,16	27 6, 8	27 6, 5	27 6, 7
4	9, 0	13,10	10,10	27 7, 6	27 7, 9	27 8, 2
5	8, 0	16, 3	11, 9	27 8, 3	27 7,11	27 7,11
6	9,10	15, 8	10,13	27 7, 9	27 7, 0	27 6,10
7	8,14	11,13	7, 8	27 5,11	27 6, 5	27 7, 7
8	4, 2	6, 8	4,18	27 8, 9	27 9, 5	27 10, 8
9	4,16	8,13	6,12	27 11, 3	27 11, 4	27 11, 9
10	2,15	9,17	5, 7	27 11, 9	27 11, 0	27 10,11
11	1,10	11,17	7, 0	27 11, 0	27 11, 2	27 11, 4
12	6, 3	12,12	7,11	27 11, 5	27 10, 9	27 10, 0
13	6, 4	9,12	5, 3	27 8, 9	27 9, 2	27 9, 0
14	4, 0	10, 0	5, 0	27 7, 9	27 7,11	27 8, 1
15	4, 0	12, 5	7,11	27 8, 7	27 8, 9	27 8, 7
16	5, 0	9, 0	7, 4	27 9, 5	27 10,10	27 11,11
17	3, 4	6, 3	3,11	28 1, 0	28 1,10	28 2, 6
18	1, 9	7, 0	6, 3	28 2, 0	28 0, 7	27 11, 2
19	6, 8	9,17	5,11	27 9, 9	27 11, 4	28 0, 7
20	2, 0	6,12	3, 0	28 1, 0	28 1,7	28 2, 9
21	0,16	8, 0	4, 0	28 3, 6	28 3, 8	28 3, 8
22	3,10	8, 4	7, 0	28 3, 3	28 2, 9	28 2, 8
23	6,10	9,10	7, 7	28 2, 0	28 1,10	28 1, 4
24	6, 6	11,17	8, 0	28 0, 7	28 0,11	28 1, 4
25	4, 7	9, 0	7,10	27 11, 0	27 9, 7	27 5,11
26	8, 8	9,17	5, 6	27 5, 8	27 7, 4	27 8, 1
27	6,10	11,14	8, 7	27 8, 6	27 7,10	27 5,10
28	4,18	6, 0	5,15	27 3, 6	27 3, 3	27 4, 7
29	3,16	6, 3	5, 7	27 4, 3	27 4, 0	27 3, 6
30	2,14	5, 6	4, 8	27 4, 7	27 4, 6	27 6, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	E. couv. frais.	E. couv. temp.	E. couv. fra. ve.
2	E. *idem.*	E. *idem.*	E. cou. dou. pl.
3	S-E. couv. dou.	N. couv. chau.	N. *idem.*
4	E. *idem*, pluie.	E. *idem.*	E. couv. doux.
5	E nuag. doux.	N-E. *idem.*	N-E. co. tem. v.
6	S-E. couv. dou.	E. *idem.* grains de pluie.	E. couv. tempe. pluie.
7	E. couv. doux.	E. couv. tempe. vent.	E. couver. frais, vent.
8	E. couv. froi. ve.	E. *idem.*	E. *idem.*
9	N. couv. froid.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
10	N. *idem.*	N. couv. doux.	N. *idem.*
11	E. ſerei. fro. ve.	N-E. ſere. te. v.	N-E. ſer. frai. ve.
12	E. ſerein ; froid.	S-E. ſer. temp.	E. nuag. doux.
13	N. couve. frais.	N-O. couv. tem. pluie.	N-O. couv. dou. pl. tonn. grêle.
14	S-E. *idem.* vent.	S couv. tempe.	S. cou. fr. ve. pl.
15	E. cou. frai. pl.	E. couv. dou. pl.	N. cou. fra. plu.
16	N-E. cou. frais. vent, pluie.	N-E. couv. tem.	N-E. nua. doux, vent.
17	N-E. cou. fr. v.	N-E. frais, ven.	N-E. co. fro. ve.
18	N-E. nuag. froi.	N-E. cou. fra. v.	S-E. co. fra. v. pl.
19	N-O. co. frai. pl.	N. cou. tem. ve.	N. cou. frais, ve.
20	N. cou. froi. ve.	N. co. fra. v. bru.	N. cou. froi. ve.
21	N. ſerein, froid.	O. couv frais.	O. couv. froid
22	S-O. couv. frai.	S-O. *idem.*	O. couv. frais.
23	O. couv. froid.	O. couv. doux.	N. *idem.*
24	O. *idem*, pluie.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
25	O. couve. froid.	N. couv. fra. v.	N. *idem*, plui. v.
26	S-O. cou. fr. pl.	S-O. cou. tem. pl.	S-O. co. fra. pl. v.
27	S-O. cou. frais.	S. O. couv. tem.	S-O. co. do. ve.
28	S-O. co. fro. ve.	S. cou. fra. v. pl.	O. co. fra. pl. tem.
29	S-O. *id* temp. pl.	S-O. *idem*, tem.	S-O. *idem.*
30	S O. co. froi. ve.	O. co. fro. v. pl.	N. cou. froi. ve.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	16, 3 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur....	0, 16	le 21
Chaleur moyenne.....	7, 10 deg.	

	pou. lign.	
Plus grande élévation du Mercure.....	28, 3, 8,	le 21
Moindre élev. du Mercure..	27, 3, 3,	le 28
Elévation moyenne..	27, 9, 7	

Nombre de jours de Beau....	2
de Couvert.	26
de Nuages...	2
de Vent...	12
de Tonnerre.	1
de Pluie....	12
Quantité de Pluie	28, 4 lign.
Evaporation.	24, 8
Différence.....	3, 8
Le vent a soufflé du N.	18 fois.
N-E...	15
N-O...	3
S.....	2
S-E....	5
S-O...	16
E.....	22
O.....	9

TEMPÉRATURE : froide & humide.

MALADIES : quelques rhumes sans suite.

Plus grande sécheresse...	37, 0 degr.	le 10
Moindre	5, 2	le 24
Moyenne.....	15, 8	

Les matinées froides ont nui à la vigne ; celles qui étoient dans les fonds ont été gelées. Les cerisiers & les pruniers ont manqué.

A Montmorency ce premier mai 1787.

JAUCOUR, Prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'avril 1787 ; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps, qui s'étoit maintenu au beau jusqu'au 15 du mois, a été ensuite très-nuageux & pluvieux ; il avoit même été assez doux durant les premiers jours du mois ; la liqueur du thermomètre s'étoit élevée, le 4 & le 5, à la hauteur de 11 degrés $\frac{1}{2}$.

Les pluies ont été abondantes à la fin du mois ; il pleuvoit également de tous vents. Il a tombé de la grêle à différentes reprises, & un peu de neige ; le 6 & le 31, on a entendu le tonnerre gronder.

Il y a eu des variations assez considérables dans le baromètre : le 17, le mercure s'est élevé à la hauteur de 28 pouces 3 lignes, & à une ligne au dessus, le 20 & le 21 ; mais le 29, il étoit descendu au terme de 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 11 degrés $\frac{1}{2}$ au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le

baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 1 ligne.

Le vent a soufflé 11 fois du Nord.
11 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
2 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ouest.
2 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
3 jours de grêle.
1 jour de neige.
2 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'avril 1787.

Les vents de nord ont causé des pleuro-péripneumonies & des angines: ces maladies étant, dans la plupart des personnes qui en étoient attaquées, du genre décidément inflammatoire, elles déterminoient à de plus amples saignées que celles du mois précédent. Il s'est trouvé cependant dans le peuple des personnes atteintes de la fièvre putride, avec des symptômes de malignité, & quelques-unes, auxquelles on n'avoit point administré à temps les secours convenables, en ont été les victimes.

Cette dernière maladie continuoit à régner

épidémiquement dans un canton de la campagne, ſitué au nord-eſt de notre ville ; mais elle étoit fort amortie dans la partie où elle s'étoit manifeſtée en premier. Le nombre des victimes a été aſſez peu conſidérable eu égard à celui des malades ; à quoi n'ont pas peu contribué les ſecours de tout genre qui leur ont été procurés par M. l'Intendant, & par MM. des états de la province.

Les fièvres intermittentes de l'automne, qui avoient été ſuſpendues par le moyen du quinquina, ſe ſont réveillées dans nombre de ſujets à l'entrée du printemps. Le plus ſûr moyen de les extirper, étoit celui de recourir aux apozèmes fondans, entremêlés de remèdes émético-cathartiques. Il y a eu encore beaucoup de rhumes dans le cours du mois.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philoſophical tranſactions, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxvj, *pour l'année* 1786 ; *partie II. A Londres, chez* Davis, 1786.

1. Cette ſeconde partie (*a*) n'offre que deux

(*a*) On a rendu compte de la première, *p.* 309, de ce vol. lxxj.

articles qui aient un rapport direct avec notre Journal.

Le Ier est intitulé : *Histoire & dissection d'une introsusception extraordinaire ; par* JEAN COAKLEY LETTSOM, *docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres.*

L'intestin iléon a été poussé dans le colon, & son extrémité inférieure a été chassée jusques dans le sphincter de l'anus. La description de ce dérangement laisse subsister la difficulté de concevoir la possibilité d'une pareille invagination; & la gravure qui l'accompagne n'offrant à l'œil ni le mésentère ni le mésocolon, n'est en aucune manière propre à lever cette difficulté.

Le IIe article a pour titre : *Observations sur quelques causes auxquelles il faut attribuer la plus grande mortalité des hommes, comparée à celle des femmes ; par* JOSEPH CLARKE, *docteur en médecine, médecin de l'hôpital des accouchemens à Dublin ; communiquées par le révérend* RICHARD PRICE, *docteur en théologie, membre de la Société royale de Londres, dans une Lettre à* CHARLES-BAGDEN, *docteur en médecine, secrétaire de la Société royale de Londres.*

C'est en conséquence de quelques énoncés qu'on lit dans le *Traité sur les annuités à vie*, par M *Price*, que l'auteur de ces observations s'est déterminé à faire les recherches qu'il présente dans cet article.

Il conste par le relevé des registres des naissances, que le nombre des enfans mâles est à celui des femelles, comme dix-sept à quinze, ou comme neuf à huit; & comme il faut que tous ceux qui naissent meurent, il est évident

que les recherches de M. *Clarke* ne ſauroient être relatives qu'à la mortalité qu'on obſerve à une certaine époque Cette époque n'eſt pas indiquée dans ce Mémoire : toutefois il paroît qu'on peut ſuppoſer qu'elle ne s'étend pas au-delà du terme des ſeize premiers jours. Notre auteur a compulſé les regiſtres de l'hôpital des accouchemens de Dublin, & il a trouvé que depuis 1767 juſqu'en 1784, il eſt né en tout 19,455 enfans, dont 10,305 garçons, & 9,150 filles, ce qui donne une proporttion d'environ 36 à 32. Le nombre total des enfans morts a été de 2,903, ſavoir 1,656 garçons, & 1,247 filles, c'eſt-à-dire de 36 enfans mâles contre 27 individus de l'autre ſexe.

Cette diſproportion eſt étonnante ; & comme l'anatomie n'a encore ſuggéré aucune particularité qui puiſſe ſervir à en rendre raiſon, l'auteur a cru pouvoir l'attribuer aux cauſes ſuivantes :

1°. Les mâles prenant, toutes choſes d'ailleurs égales, un plus grand accroiſſement dans l'utérus que les femelles, deviennent par-là ſujets à naître avec plus de difficulté, par conſéquent à être moleſtés dans l'accouchement. C'eſt pour cette raiſon que parmi les enfans mort-nés, on compte preſque toujours deux garçons contre une fille.

2°. Les naturaliſtes conviennent que la tête du fœtus humain eſt plus grande, à proportion du reſte du corps, que celle des petits d'aucune autre eſpèce d'animaux. De-là vient que de toutes les femelles vivipares la femme a le plus de peine, & court le plus de danger à mettre ſon fruit au monde.

3°. Comme la tête eſt la plus eſſentielle à la

vie, une léſion qu'elle aura eſſuyée pendant le part, bien que peu fâcheuſe dans le commencement & même par ſa nature, peut néanmoins intéreſſer ſi eſſentiellement la conſtitution, que le ſujet s'en reſſente enſuite pendant tout le reſte de ſes jours.

4°. Le germe des mâles étant deſtiné, conformément à l'ordre établi, à prendre un plus grand développement que celui des femelles, il eſt néceſſaire qu'il reçoive dans l'utérus une plus grande quantité de ſucs nourriciers, pour fournir à ſon accroiſſement. Si cette condition n'eſt pas remplie, le fœtus en ſouffre, languit & ne fait que végéter: & lors même que cette ſouſtraction n'eſt pas portée au point d'entraîner l'avortement ou la mort du fœtus par inanition, celui-ci n'en reſte pas moins foible, chétif & contracte une plus grande diſpoſition aux maladies, laquelle le rend ſenſible à l'excès aux impreſſions de toutes les cauſes deſtructives.

Cette privation de ſucs nourriciers eſt moins fréquente dans les campagnes que dans les villes, où les femmes ſont plus ſouvent malades, d'une conſtitution plus délicate, & plus ſujettes à l'intempérance, à l'ivreſſe & à pluſieurs autres écarts diététiques.

M. *Clarke* avance enſuite que ſi toutes les mères, ſans exception, tant celles des villes que celles des campagnes, étoient obligées d'allaiter leurs enfans, on ne trouveroit pas ſur cinq des premières une bonne nourrice, ni une mauvaiſe parmi dix des dernières.

Il obſerve encore que les groſſeſſes de deux enfans ſont très-funeſtes tant aux mères qu'aux enfans. Il meurt près de la moitié des jumeaux, & le tiers périt avant de naître.

Il a pesé quarante enfans, savoir, vingt garçons & vingt filles, au moment même de leur naissance. Les premiers ont pesé, l'un portant l'autre, 7 livres 5 onces & 7 gros: le poids commun des dernières a été de 6 livres 11 onces & 6 gros. Il en a également mesuré les têtes, d'abord en prenant la plus grande circonférence, passant sur la plus forte élévation de la protubérance de l'occiput, & sur les sinus frontaux; ensuite il a pris les dimensions transversales de la partie supérieure & antérieure d'une oreille à l'autre, en traversant la fontanelle. La circonférence moyenne des têtes des mâles a été 14 pouces, & la distance d'une oreille à l'autre de 7 pouces 3 lignes. La circonférence des têtes des filles a été de $13\frac{5}{8}$ de pouces, & la distance des oreilles de $7\frac{2}{9}$ de pouces. Ces résultats s'accordent assez bien avec ceux des expériences de feu M. *Rœderer*, qui a examiné à la balance vingt-sept enfans.

Introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine; par DAVID MACBRIDE, *D. M. ouvrage traduit de l'anglois, sur la dernière édition, & augmenté de beaucoup de notes; par M.* PETIT-RADEL, *docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien chirurgien-major du Roi, aux Indes orientales. A Paris, chez* Pierre Duplain, *li-*

braire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie françoise, 1782, 2 vol. in-8°.

2. M. *Petit-Radel* (à qui le public est redevable de la traduction de l'ouvrage utile que nous annonçons), dans une préface où il expose d'une manière très-judicieuse les qualités & les connoissances nécessaires à l'homme qui exerce l'art de guérir, dit qu'un ouvrage élémentaire qui n'auroit point la forme aphoristique, comme ceux de *Boerhaave*, *Home* & *Gaubius*, & qui écrit cependant avec précision, offriroit la théorie de la science médicinale, dégagée de toute spéculation futile, & enrichie des découvertes modernes, seroit un présent estimable aux personnes qui se destinent à l'étude de la médecine. Cet ouvrage seroit une introduction aux ouvrages plus profonds qui en traitent complétement. De tous ceux qu'il a eu occasion de lire, celui de *Macbride* lui a paru réunir le mieux les qualités qui conviennent à des élémens. Il en a fait la traduction d'après la seconde édition qui parut à Dublin, en 1777; il l'a rendue aussi claire & aussi précise qu'il étoit possible, & il y a ajouté des notes, soit pour éclaircir des passages que la trop grande concision de l'auteur anglois pouvoit rendre obscurs, soit pour confirmer ou restreindre ses opinions, ce qui ne peut manquer de rendre son travail plus instructif & plus précieux.

L'ouvrage de *Macbride* est divisé en deux parties. La première, qui traite des institutions, contient six livres, & renferme les principes généraux qui servent de base à la médecine. On

trouve dans le premier livre un tableau général de l'économie animale, de la ſtructure du corps humain, & un précis des connoiſſances phyſiologiques les plus certaines & les plus probables que nous ayons juſqu'à ce jour. Au lieu de diviſer, comme on a fait juſqu'à préſent le corps humain, en parties ſolides & en parties fluides, il le diviſe en trois ordres ou ſyſtêmes d'organes, dont il expoſe les mouvemens & les facultés. Ces ſyſtêmes ſont ceux des nerfs, des vaiſſeaux, du tiſſu cellulaire. De-là il paſſe à l'expoſition des actions volontaires, ſpontanées & mixtes.

Le ſecond livre traite des maladies ou des dérangemens que les divers ſyſtêmes d'organes ou leurs fonctions peuvent éprouver. La nature, les cauſes & les effets des divers ſymptômes qui conſtituent chaque maladie, y ſont expoſés d'après les connoiſſances actuelles que nous avons.

Le troiſième renferme leur hiſtoire générale, & leur diſtribution par claſſes, ordres, genres, & eſpèces. Cette méthode ſyſtématique de rapprocher les affections qui ont du rapport entr'elles par le plus grand nombre de circonſtances, a ſes avantages. Mais on ne doit la conſidérer que comme un moyen de mettre un certain ordre dans nos idées. *Sydenham* en a eu la première idée; & M. *Cullen*, après pluſieurs autres médecins célèbres, en a introduit l'uſage dans l'école d'Edimbourg. *Macbride* préſente dans ce livre les ſyſtêmes de diſtribution les plus connus, pour mettre ſes lecteurs à portée de comparer ces ſyſtêmes avec celui qu'il établit.

Le quatrième livre expoſe tout ce qui a rapport à la ſéméiologie, ou à la doctrine des

ſignes. Le cinquième traite de l'hygiène, ou des règles générales pour ſe conſerver en ſanté. Le ſixième eſt deſtiné à la thérapeutique, ou à l'expoſition des méthodes générales de guérir les maladies.

La ſeconde partie, qui a pour objet la pratique, contient la deſcription des différentes eſpèces de maladies, & la méthode curative qui leur convient. Pour rendre cette partie de ſon ouvrage plus complète, *Macbride* s'étoit propoſé de la diviſer en douze livres qui auroient compris toutes les maladies qui ſont du reſſort du médecin, du chirurgien & de l'accoucheur. Mais il n'a point eu le temps de remplir toute l'étendue de ſon plan; il n'a donné que neuf livres ou neuf ordres de maladies, qui ſont: les fièvres, les inflammations, les flux, les douleurs, les ſpaſmes, les foibleſſes & privations, les anhélations, les affections mentales, les cachexies. Il a laiſſé à faire les trois ordres qui auroient compris les maladies locales, ſexuelles, & celles de l'enfance. L'auteur, en avouant que cet abrégé eſt le fruit d'un travail qui ne lui appartient pas, préſume qu'on le trouvera original en pluſieurs endroits, quant à la forme & à la matière qu'il contient. Il a cru devoir ſe diſpenſer de citer les auteurs qui lui ont fourni des idées, pour ne point détourner l'attention du lecteur; il n'a cité que les auteurs originaux, auxquels il doit des deſcriptions exactes des maladies particuliéres, & des méthodes efficaces pour les guérir.

On trouvera dans l'ouvrage que nous annonçons, l'hiſtoire de deux maladies rares, & qu'on ne trouve point dans les autres traités de médecine. La première & la plus terrible eſt *l'angine pectorale*; l'autre, plus lente, eſt la ma-

ladie véſiculaire. Avant que le ſecond volume des tranſactions de médecine eût paru en 1772, on ne connoiſſoit point la maladie que le D. *Héberden* a nommée *angine pectorale*, à raiſon du lieu qu'elle occupe, & du ſentiment de ſtrangulation & d'anxiété qui l'accompagne. Ceux qui avoient eu occaſion de la voir, n'avoient point communiqué leurs obſervations. Aucune maladie n'eſt plus prompte dans ſes effets, & la plupart des malades meurent ſubitement. D'autres médecins, après le D. *Héberden*, ont publié des obſervations ſur cette affection, que *Macbride* place dans l'ordre des aſthmatiques. Il la regarde comme une maladie d'une nature ſpaſmodique. C'eſt ce qu'indiquent la vélocité de ſon invaſion, & le calme que tous les cordiaux ſpiritueux y apportent.

Quant à la maladie véſiculaire, ſon principal ſymptôme conſiſte en véſicules qui s'élèvent ſur tout le corps, diſparoiſſent, & ſe ſuccèdent. Elles ſont pleines d'une ichoroſité ſanguinolente, & les ulcères qu'elles laiſſent ſont douloureux, livides, & menaçent de mortification. Le quinquina adminiſtré à grande doſe, eſt le remède qui a paru le mieux réuſſir.

On auroit pu s'attendre que *Macbride* s'étant fait une réputation par ſes expériences ſur les fluides aériformes, qui ſe dégagent des ſubſtances en fermentation, elles auroient une certaine influence ſur ſes principes & la méthode de guérir; mais ſa ſageſſe lui a fait ſacrifier ſes opinions ſpéculatives, à l'expérience & à la vérité.

Vmeiſſ der algemeinen radkunde zu vorteſungen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tableau général de médecine pratique, à l'uſage des étudians. A Berlin*, *chez* Hitnburg, 1786. *In-8°. de 388 pages.*

3. Cet ouvrage contient des choſes utiles; mais l'auteur auroit dû méditer long-temps un plan ſi vaſte avant que de l'exécuter. Il ne s'eſt pas aſſez occupé des indications; & en traitant cet objet, il n'y a apporté ni la clarté ni l'exactitude convenables. La partie thérapeutique a été moins négligée.

Mémoire ſur les maladies les plus familières de Rochefort; avec des obſervations ſur les maladies qui ont régné dans l'armée navale combinée, pendant la campagne de 1779; par M. LUCADOU, *médecin de la marine dans ce département, & chargé des fonctions de premier médecin dans cette armée. A Paris, chez* Guillot, *libraire de* MONSIEUR, *frère du Roi, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins. In-8°. de 335. pages*, 1787.

4. La grande diviſion des maladies, admiſe par tous les praticiens, en maladies d'automne & en maladies de printemps, eſt très-marquée à Rochefort, ſelon M. *Lucadou*. Le printemps

y eſt plus ſain que l'automne. Les maladies d'automne ſont des fièvres intermittentes qui paroiſſent dépendre d'une ſurcharge des organes épigaſtriques. Les maladies du printemps s'y reſſentent de cette conſtitution des ſujets. Auſſi les inflammations eſſentielles de la poitrine y ſont-elles rares; mais on y voit très-fréquemment des fièvres putrides des premières voies, compliquées d'une affection inflammatoire des organes de la reſpiration. Ceux qui, l'automne précédent ont eu des fièvres intermittentes opiniâtres, ſont affectés de maladies de poitrine inflammatoires ou catarrhales d'une manière plus dangereuſe: chez ces ſujets, les fluxions de poitrine ont une marche & une terminaiſon eſſentiellement différentes de celles qu'on voit chez les autres malades. Les maladies d'automne influent ſur celles du printemps, tant par leurs cauſes prédiſpoſantes, que par la manière d'être des individus qui ſont atteints ſucceſſivement des maladies propres aux deux ſaiſons. Comme cette influence n'eſt pas réciproque, M. *Lucadou* a cru devoir commencer par les maladies d'automne, qui forment la première & la ſeconde partie de ſon Mémoire. Les maladies du printemps font l'objet de la troiſième.

Les fièvres intermittentes ou rémittentes ſont ſi fréquentes en automne, qu'elles forment plus des trois quarts des maladies de cette ſaiſon; & celles qui par leur nature n'ont point ce type, telles que la fièvre putride, offrent des indices évidens du caractère intermittent. Ce caractère ſe retrouve même dans toutes les maladies intercurrentes qui ont la fièvre pour ſymptôme. Il faut donc qu'il y ait une cauſe locale qui imprime ce caractère aux maladies de

Rochefort. De tout temps on a cru voir cette cauſe dans les émanations des marais, qui avoiſinent cette ville, & M. *Lucadou* n'a pu s'empêcher de la reconnoître ; de ſorte qu'on a de la peine à comprendre pourquoi un médecin, qui a écrit (*a*) ſur les maladies de Rochefort, s'eſt obſtiné à la rejeter, pour les attribuer à des cauſes qui exiſtent dans tous les pays, ſans y produire les mêmes effets. Le moment où l'endémie fait le plus ſentir ſes ravages, eſt celui où les marais ſont à demi deſſéchés. C'eſt ce qui a ſur-tout lieu, lorſqu'après un hiver & un printemps pluvieux, il ſurvient un été ſec & chaud. Alors la plupart des marais ſe deſſéchent imparfaitement, & l'automne eſt très-pernicieux. Au contraire, lorſque l'hiver & le printemps ont été ſecs, les marais ſont preſque déſſéchés avant que la chaleur ait pu en altérer l'eau, & les plantes marécageuſes, au lieu de ſe putréfier, étant promptement brûlées par l'ardeur du ſoleil, l'endémie a moins d'activité. Cette obſervation de M. *Lucadou* eſt très-juſte, & elle eſt d'accord avec celles des médecins qui ont cru s'appercevoir que c'eſt moins l'eau des marais que la terre humide qu'ils laiſſent à découvert, qui produit ces vapeurs malfaiſantes.

Cependant, dit M. *Lucadou*, il n'eſt pas poſſible de regarder les exhalaiſons des marais & les diverſes conſtitutions de l'atmoſphère, comme les ſeules cauſes des maladies d'automne. Cela ſe peut ; mais c'eſt à ces exhalaiſons que ces maladies doivent le caractère

(*a*) On peut voir dans le Journal de février 1785, ce que nous penſons de l'opinion de cet auteur.

particulier qui les distingue : les affections qu'elles produisent, peuvent sans doute se compliquer avec celles qui sont le produit de causes différentes, & être modifiées par un grand nombre de circonstances ; ce qui n'empêche point de démêler le principe de maladie local & toujours subsistant qui affecte l'air de Rochefort.

M. *Lucadou* ne divise point les fièvres intermittentes en quotidiennes, tierces, quartes, double-tierces, &c., parce que, dit-il, il ne fait point un traité des fièvres, & qu'il n'a en vue que de rendre compte du résultat de ses observations. Il les considère seulement comme simples, compliquées & malignes. On ne voit à Rochefort les fièvres intermittentes simples que dans le printemps, & chez les personnes qui, arrivées depuis peu, paient le premier tribut au climat. Elles se terminent souvent d'elles-mêmes après le sixième ou septième accès. On en favorise cependant la guérison par un émétique ou un purgatif, & mieux encore par l'un & par l'autre. M. *Lucadou* a observé que ces remèdes étoient aussi utiles aux personnes chez qui la fièvre n'avoit été précédée d'aucun malaise, & chez qui on ne trouvoit aucun indice de saburre dans les premières voies, qu'à celles qui avoient la langue chargée, la bouche mauvaise, & qui étoient tourmentées par des naúsées & des vomissemens. Il avoit cru d'abord que l'émétique agissoit principalement dans ces cas, en changeant la manière d'être générale de la machine, & rétablissant la transpiration. Pour nous, nous pensons qu'il agit principalement comme tonique; & l'observation de M. *Lucadou*, sur l'effet égal de l'émétique sur

les ſujets qui ont de la ſaburre dans les premières voies, & ſur ceux qui n'en ont point, confirme ce que nous avons dit de ce remède dans le cahier du mois dernier, pages 322, 323 & 324.

Le Mémoire de M. *Lucadou* montre par-tout la ſagacité & le jugement de ſon auteur. Les maladies qu'il a obſervées y ſont décrites avec beaucoup de clarté, & ſa méthode de guérir eſt celle d'un praticien ſage & refléchi.

A Treatiſe upon gout, *&c.* C'eſt-à-dire, *Traité de la goutte, dans lequel on indique poſitivement la cauſe primitive de cette maladie, ainſi que de la gravelle, & dans lequel on propoſe une méthode aiſée, tant pour prévenir ces deux maladies, que pour les guérir radicalement & avec certitude. Petit in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1786.

5. Selon l'anonyme, la terre calcaire contenue dans nos fluides eſt la cauſe prédiſpoſante de la goutte : « La conformité entre la goutte & la gravelle, dit-il, ainſi que leur fréquente exiſtence dans le même ſujet, m'a d'abord porté à croire qu'elles dépendent l'une & l'autre de la même cauſe. L'efficacité des mêmes remèdes dans l'une & l'autre maladie a fortifié mon ſoupçon ; & des recherches ultérieures m'ont convaincu qu'elles dépendent des mêmes circonſtances ; qu'elles peu-

vent être prévenues par les mêmes moyens, & être guéries par les mêmes remèdes ».

L'auteur expoſe enſuite de quelle manière peut-être introduite dans le torrent de la circulation une quantité de matière calcaire ſuffiſante pour produire ces maladies : « Les acides, dit-il, ſont la principale, ou, pour mieux dire, la ſeule cauſe à laquelle il faille attribuer l'exiſtence de la terre calcaire dans les fluides. Cette aſſertion pourra d'abord ſembler extraordinaire ; mais plus on la conſidèrera, plus elle ſe confirmera. Il eſt certain qu'ils ſont la ſource d'une diſpoſition calcaire ; mais la manière dont ils agiſſent eſt douteuſe. Peut être l'eſtomac & les intestins ne ſont-ils jamais exempts d'un mélange de terre calcaire : on peut en prendre par accident avec un grand nombre de différentes ſubſtances qui compoſent nos alimens tant ſolides que liquides ; ou elle peut être fournie par le procédé de la digeſtion. Cependant je n'oſerois l'aſſurer poſitivement, n'ayant jamais tenté d'expériences capables de m'en procurer la preuve. La terre calcaire eſt une ſubſtance ſolide, & par cette raiſon peu ſuſceptible d'être abſorbée par les vaiſſeaux lactés ; par conſéquent il peut y en avoir dans les premières voies, ſans qu'elle parvienne aux vaiſſeaux ſanguins ; mais ſi elle rencontre un acide, elle s'unira à lui au point de former un ſel que les fluides aqueux contenus dans le canal inteſtinal diſſoudront & entraîneront avec eux dans la maſſe du ſang. Les fluides du corps contiennent conſtamment une certaine quantité d'alkali volatil, lequel eſt certainement une production des opérations de l'économie animale. Les acides ont une plus grande affinité avec les terres calcaires qu'avec l'alkali volatil. Si l'on préſente cette terre

pure & ſans mélange avec l'air fixe, à un compoſé d'acide & d'alkali volatil, la terre déplacera l'alkali & s'unira à l'acide ; mais s'il s'y trouve de l'air fixe, les effets ſeront très-différens ; l'alkali s'emparera de l'acide, & la terre calcaire ſe combinera avec le gaz. Ceci forme une attraction élective compoſée particulière, que l'experience a fait connoître, & qui n'a pu être prévue. L'alkali volatil eſt combiné dans le corps avec l'air fixe ; par conſéquent il ſervira de moyen pour précipiter la terre calcaire, & rompre ſon union avec l'acide : c'eſt peut-être de cette manière que les acides donnent la diſpoſition calcaire ».

Les préceptes préſervatifs & curatifs ſe réduiſent à trois points :

« 1°. Abſtinence des acides ».

« 2°. Attentions pour empêcher la génération des acides dans l'eſtomac & dans le canal inteſtinal ».

« 3°. Excluſion de l'eau & de toute autre liqueur qui contiennent un compoſé de terre calcaire & d'acides ».

Après être entré dans les détails néceſſaires ſur ces objets, l'auteur s'occupe des effets des alkalis ; il regarde ces ſels comme les remèdes les plus propres à détruire l'acidité, & en conſeille par conſéquent l'uſage. Il termine ſon opuſcule par le paſſage ſuivant.

« Il eſt certain, dit-il, qu'avec ces moyens on peut effectuer dans tous les cas une cure parfaite ; mais nous ne nous flattons guère de voir un grand nombre de ces guériſons ; car quoiqu'on accorde une bien plus grande latitude dans le régime qu'on n'en a jamais permis aux goutteux, & qu'il n'y en ait aucune partie qui pût avoir quelque inconvénient, néanmoins il n'y aura jamais

qu'un très-petit nombre de goutteux qui aient le courage d'y persévérer avec cette exactitude qui prépare & assure le succès. Quant aux remèdes, ils sont aussi certains que le mercure dans la maladie vénérienne, ou le quinquina dans la fièvre intermittente; mais de même que ceux-ci, ils manqueront leur effet, si l'on en fait un usage mal entendu ».

Il n'y a pas de lecteur qui ne voie qu'on peut faire plusieurs objections contre la théorie & la pratique proposées par l'auteur.

Chirurgische novellen, *&c.* C'est-à-dire, *Nouvelles de Chirurgie, publiées par* FRIEDRICH MOSQUE. *In-8° de 109 pages. A Vienne dans la librairie de* Ghelen, 1783.

6. Les meilleures observations sont celles qui concernent des cas rares, & dont l'objet est de rendre le médecin clinique attentif à des circonstances qui pourroient échapper à sa pénétration, ou de lui faire naître des conjectures intéressantes à vérifier, ou de le prévenir sur des événemens inattendus. Il en est d'autres qui, sans être aussi importantes, ne sont pas à négliger : je parle de celles qui tendent à constater les succès de quelque nouvelle méthode curative ou de quelque nouveau remède; à éclairer sur quelque point de théorie, ou à répandre des lumières sur le rapport des maladies entre elles, & sur leur classification. Le recueil, que nous allons faire connoître, contient un mélange de toutes ces dif-

férentes ſortes d'obſervations. Nous préſenterons ce que chacune d'elles contient de plus intéreſſant.

1°. *Excroiſſance fongueuſe de la dure-mère.* Un homme à la ſuite d'une forte chute ſur le derrière, avoit eu pendant quatre mois la tête étonnée. Quelques mois après ſon entier rétabliſſement apparent, le barbier, en lui raſant la tête, rencontra un endroit où il ſe faiſoit ſous le raſoir un bruit de crépitation, ſemblable à celui du parchemin; cependant on n'y appercut ni élévation ni enfoncement. Le lendemain il y eut une tumeur qui, depuis ce moment, augmenta de jour en jour; elle devint même douloureuſe. La compreſſion la faiſoit diſparoître entièrement tant qu'on la continuoit; mais le malade tomboit alors ſans connoiſſance, & on pouvoit très-diſtinctement ſuivre le contour de l'ouverture qui donnoit paſſage à la tumeur lorſqu'on ceſſoit de la contenir. Tous les ſecours qu'on put employer furent infructueux; & la tumeur ayant peu-à-peu acquis le volume d'un œuf de dinde, le malade s'affoiblit & mourut.

A l'ouverture du cadavre, on reconnut que cette groſſeur étoit formée par une excroiſſance fongueuſe de la dure-mère, qu'elle avoit le volume du poing, & qu'elle avoit pratiqué d'un côté un enfoncement dans le cerveau, & détruit de l'autre côté la ſubſtance du crâne, au point qu'on n'en voyoit pas même de veſtige. Il n'y avoit d'ailleurs aucune trace de matière purulente.

2°. *Hernie du cerveau.* Cette hernie, du volume d'un œuf de poule, & qu'on pouvoit réduire totalement, étoit ſituée à l'endroit où les os occipital, pariétal & temporal, forment une fontanelle latérale. On attacha au bonnet de l'enfant

une plaque de plomb plus étendue que l'ouverture herniaire, & matelaſſée. Cet appareil ſervit à faire une compreſſion graduée, en ſerrant plus ou moins le bonnet. Ce moyen a ſuffi pour diſſiper la tumeur & faciliter la jonction des os.

3°. *Plaie au ſinus longitudinal.* La portion du crâne, qui répondoit à la bleſſure, étoit rompue en pluſieurs éclats, & la fille bleſſée avoit perdu le ſentiment. On a extrait les eſquilles détachées, & mis par ce moyen à découvert le ſinus longitudinal, dans une longueur d'au moins deux pouces. Afin de faire ceſſer la perte de connoiſſance, qui avoit réſiſté à deux ſaignées, & qui duroit depuis cinq jours, on ouvrit le ſinus longitudinal; on laiſſa couler le ſang juſqu'à ce que le pouls s'affoiblit, après quoi on l'arrêta avec un peu de charpie & une légère compreſſion faite pendant une heure. L'après-midi, la fille ouvrit les yeux, & le lendemain elle étoit parfaitement revenue à elle. Cependant les autres accidens ayant augmenté de plus en plus, elle a ſuccombé le dix-ſeptième jour.

A l'ouverture du cadavre on a trouvé beaucoup de pus répandu à la ſurface du cerveau, dans les environs du ſinus falciforme.

4°. *Corps étranger introduit dans la trachée artère.* Un enfant avoit attaché à un fouet une longue épingle, & l'ayant fait claquer de ſon mieux, cette épingle s'étoit échappée du fouet, & enfoncée avec tant de force dans la gorge de cet enfant, qu'elle s'étoit logée dans la trachée artère. Dès ce moment il étoit ſurvenu des ſuffocations & des convulſions très-fortes. Perſonne ne connoiſſoit la cauſe de ces accidens; on étoit ſûr que l'enfant n'avoit rien mis dans ſa bouche, & on ignoroit la circonſtance de l'épingle. Un

pur hasard mit sur la voie de cette découverte. M. *Mosque*, en examinant le cou, s'apperçut d'une tache rouge, semblable à une morsure de puce, placée immédiatement sous le cartilage cricoïde; il sentit en même temps quelque chose de dur à cet endroit; il incisa la peau, dénuda la trachée artère, & appercevant un corps qui résistoit & faisoit une petite saillie, il s'en saisit avec des pincettes, & le tira. C'étoit une épingle qui avoit percé d'outre en outre la trachée artère. Elle ne fut pas plutôt extraite que tous les accidens cessèrent.

4°. *Fumigations dans la pulmonie.* Un soldat vigoureux, âgé de vingt-six ans, avoit eu une péripneumonie, qui s'étoit terminée par la suppuration, & avoit été suivie de la pulmonie. Il crachoit le pus, étoit miné par une fièvre lente, avoit des sueurs nocturnes, la voix éteinte, & étoit devenu d'une maigreur considérable. Cet état existoit depuis sept mois, & tout annonçoit une fin prochaine. Dans ces circonstances, on eut recours aux fumigations. Pour cet effet, on mêla ensemble moitié cire jaune pure & récente, & moitié poix: on en chargea un vaisseau de terre vernisé, qu'on plaça sur un feu doux de charbon. La masse en se fondant remplit la chambre d'un parfum doux & agréable; & dès que l'impression en devenoit moins sensible, on remettoit de nouveau le vase sur le feu: par cette attention, l'air de la chambre étoit toujours parfumé. Dès le cinquième jour le malade se trouva beaucoup mieux; & au bout de quatre semaines sa guérison fut parfaite. On avoit renouvelé la masse de sept jours en sept jours; & à la seconde fois on avoit substitué la térébenthine à la poix. Toutes les fois que le temps a été favorable, on a permis

a permis au malade de ſortir & de prendre l'air.

6°. *Opération d'une exophthalmie.* Une tumeur dans l'orbite avoit pris depuis quelque temps un accroiſſement ſucceſſif, ſi conſidérable, qu'elle avoit chaſſé l'œil au dehors. Il étoit couché ſur la tempe, & abſolument immobile ; mais ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'eſt qu'il conſervoit encore à un certain degré la faculté de voir. La tumeur jugée du genre des enkyſtées, on ſe décida pour l'extirpation. Voici la manière dont on y procéda : après avoir inciſé les tégumens, M. *Moſque*, à l'aide d'une aiguille, paſſa un fil à travers la tumeur, & la tirant en dehors le plus qu'il pouvoit, il la détacha de tout côté avec un petit biſtouri ; quant à l'attache poſtérieure, il en fit la ſection avec des ciſeaux. La portion emportée paroiſſoit une ſubſtance membraneuſe épaiſſe, plutôt qu'une tumeur enkyſtée. Il reſtoit dans l'orbite un corps ſphérique liſſe, de la groſſeur d'un œuf de pigeon. M. *Moſque* y paſſa également un fil, y enfonça en ſuite une lancette, dans l'intention de vider le kyſte ſuppoſé ; mais ayant reconnu que c'étoit un corps charnu, il le détacha le mieux qu'il put ; il emporta la portion reſtante par morceaux, à l'aide de ciſeaux & de fils paſſés à travers, enſorte qu'il nettoya bien le fond. L'hémorrhagie pendant toute cette opération fut peu conſidérable. M. *Moſque* remplit la cavité avec de la charpie ſèche, & réprima avec la pierre infernale les chairs baveuſes, qui pullulèrent dans le courant du traitement. Pendant tout ce temps, l'œil reſtoit ſur la tempe : on pouvoit à la vérité le faire rentrer dans l'orbite ; mais auſſitôt qu'on retiroit la main, il reſſortoit. Pour le contenir, il fallut avoir recours à un bandage élaſtique, qui, par une compreſ-

sion soutenue, fit enfin reprendre à cet œil sa situation naturelle. Depuis ce temps, le malade continue de s'en servir comme de l'autre.

7°. *Exostose dans la cavité de l'os maxillaire.* L'observateur, appelé pour voir une tumeur absolument rénitente, située à la joue droite, sous l'os de la pommette, essaya d'y enfoncer un bistouri; mais l'impossibilité d'y réussir lui fit connoître qu'elle étoit d'un tissu osseux, poreux & friable. Il incisa donc les tégumens, & appliqua un trépan perforatif, qui pénétra de la longueur de cinq lignes avant de parvenir au sinus maxillaire. L'humidité abondante qui s'écoula de l'ouverture, ne diminua en rien la tumeur. M. *Mosque* résolut donc au bout de quelques jours d'en emporter, à l'aide d'un trépan particulier, autant qu'il pourroit. La joue s'affaissa après cette opération; mais il resta une tuméfaction, qui néanmoins ne prit pas d'accroissement dans la suite. L'ouverture pratiquée à l'os se rétrécit; & la malade ne s'étant plus présentée à l'opérateur, il présume qu'elle aura conservé une fistule.

8°. *Fistule salivaire.* Treize ans s'étoient écoulés depuis le commencement d'une fistule qui avoit résisté à un très-grand nombre de tentatives faites pour la guérir. Elle a enfin cédé à la cautérisation de l'ouverture externe avec le caustique lunaire, dont l'escare a été entretenue, le plus long-temps possible, au moyen de lotions réitérées avec une solution de la pierre de Crollius, *lapis medicamentosus Crollii.*

9°. *Cancer à la lèvre inférieure.* L'extirpation de ce cancer ayant été exécutée de la manière ordinaire, l'auteur, au lieu d'y faire une suture, a rapproché les lèvres de la plaie, & les a maintenues dans leur rapprochement à l'aide du ban-

dage uniſſant. La difficulté de bien appliquer ce bandage a été cauſe qu'il a fallu lever l'appareil juſqu'à trois fois, & après la guériſon même, les bords ne ce ſont pas trouvés de niveau ; on a été obligé, pour rectifier cette difformité, d'emporter avec des ciſeaux la portion qui débordoit, & qui excédoit de deux lignes.

10°. *Exoſtoſe à la mâchoire inférieure.* Cette exoſtoſe, datant déja de pluſieurs années, avoit acquis peu-à-peu la groſſeur d'un œuf alongé ; & faiſoit tous les jours de nouveaux progrès ; elle occupoit preſque depuis l'angle de la mâchoire juſqu'à la jonction des deux branches. La gencive étoit ſaine & les dents intactes. M. *Moſque* adminiſtra à l'intérieur des mercuriaux, dans l'intention d'exciter une légère ſalivation ; il fit arracher la deuxième dent molaire, & reconnut que ſon alvéole avoit communication avec la cavité de l'exoſtoſe : la racine de la dent étoit endommagée, & dès qu'elle eut été tirée, il s'écoula un fluide extrêmement fétide. Le lendemain, M. *Moſque* fit arracher la dent ſuivante : elle étoit parfaitement ſaine, & ſon alvéole n'étant pas percée, il y enfonça un poinçon, & emporta enſuite une partie du proceſſus alvéolaire. Cette nouvelle ouverture donna également iſſue à une grande quantité de matière extrêmement fétide. On fit des injections déterſives & balſamiques ; la cavité fut remplie avec de la charpie imbibée de baume de Fioraventi. Au bout de quinze jours, il ſe fit pluſieurs exfoliations, qui rendoient l'ouverture de l'exoſtoſe plus conſidérable. Alors on reconnut que la cavité de l'exoſtoſe s'étendoit juſque ſous les dents inciſives. L'auteur fit donc extraire la première dent molaire, & perfora l'alvéole. Dans l'eſpace de

dix jours, l'exfoliation avoit fait tomber du proceſſus alvéolaire une portion de la longueur d'un pouce & demi, & de la largeur de quatre lignes. Dès lors le pus acquit peu-à-peu une bonne qualité, l'exfoliation emporta tout ce qui étoit malade, le creux ſe remplit de bonnes chairs, & le malade fut guéri au bout d'un an. La tumeur s'eſt diſſipée totalement avec le temps, bien qu'il ſoit reſté une ouverture qui communiquoit avec l'extérieur de la cavité.

11°. *Gangrène ſcorbutique des gencives chez un enfant.* Toute la conſtitution péchoit par un vice ſcorbutique : les gencives du malade étoient ſaignantes, gorgées & fongueuſes. On emporta l'excédent de cette ſubſtance charnue, & l'enfant fut guéri par un uſage bien dirigé des remèdes anti-ſcorbutiques.

12°. Des *ganglions*. M. *Moſque* prétend que ces tumeurs ne ſont pas du genre des enkyſtées; mais ce qu'il dit à ce ſujet, & la nouvelle théorie qu'il cherche à établir ne nous paroiſſent pas aſſez intéreſſans pour nous y arrêter.

Guia veterinaria original, dividida en quatro partes, en las que ſe declaran las materias mas eſenciales, *&c.* C'eſt-à-dire, *Guide vétérinaire original, diviſé en quatre parties, dans leſquelles ſe trouvent les choſes les plus-eſſentielles que doivent ſavoir non-ſeulement les officiers de cavalerie qui ſont les*

remontes pour les armées royales de Sa Majeſté (que Dieu garde), mais encore les vétérinaires, les écuyers, les maîtres de poſte, &c. Dédié à ſon excellence M. le marquis de Ruchena, *par D. ALONSO DE RUS GARCIA, natif de la ville de Lopera, dans le royaume de Jaen, actuellement maréchal expert des gardes du corps en la compagnie italienne. Tome premier, avec privilège; à Madrid, de l'Imprimerie royale. Se trouvera en la librairie de* Muſcat, *rue de las Veneras, près S. Martin, & chez* Correa, *vis-à-vis l'eſcalier de S. Philippe. Petit in-8°. de 371 pages, & 21 pour le titre, l'épître dédicatoire, la table, &c.*

7. Après le titre on trouve l'épitre dédicatoire, le privilège du Roi & une préface dans laquelle l'auteur expoſe le plan de ſon ouvrage; la table des formules médecinales & celle des chapitres ſont placées à la fin du volume.

La première partie eſt diviſée en 32 chapitres. Le premier traite des proportions que doivent avoir les chevaux, pour être bons & agréables. L'auteur dit qu'il ne faut pas être auſſi ſcrupuleux qu'on l'eſt dans les écoles vé-

térinaires françoiſes pour la régularité des proportions géométriques, & que les vétérinaires eſpagnols peuvent ſe paſſer de compas pour diſcerner & connoître les proportions des chevaux. Dans le ſecond il cherche à détruire l'erreur où eſt encore un grand nombre de perſonnes, que pluſieurs pieds blancs (*balſanne*, *travat*, *tranſtravat*), peuvent donner lieu à des inductions, ſur la bonté ou la méchanceté des chevaux. Le troiſième contient une inſtruction pour les remontes des gardes du corps. Le quatrième une autre inſtruction, pour les remontes de la cavalerie & des dragons : les chevaux des gardes du corps travaillant beaucoup, & galoppant ſouvent, doivent être choiſis dans le genre des chevaux légers, propres à courir, & d'un âge plus mûr que les derniers.

Les chapitres ſuivans traitent des infirmités les plus communes aux chevaux de remonte, des ſignes propres à les faire connoître, & des meilleurs moyens de les traiter. Les principales maladies dont il s'occupe, ſont : les différentes eſpèces de coliques, la ſuppreſſion d'urine, les coups de ſoleil, le dégoût, le farcin, la fièvre ardente, les affections catarrhales, les fics ou poireaux, la gale, la toux invétérée, la léthargie ou *coma*, la diarrhée, l'écoulement ſpermatique ; l'auteur dit que cette maladie eſt plus commune dans les chevaux des gardes du corps, que dans ceux des autres corps de cavalerie, & il en donne pour raiſon que la plupart des premiers, étant d'un âge fait, ont le plus ſouvent étalonné : il conſeille pour remède les douches d'eau vinaigrée ſur les reins, les boiſſons rafraîchiſſantes & ferrugineuſes avec la poudre de lycoperdon,

mais le moyen le plus efficace, & qui lui a conſtamment réuſſi, eſt la caſtration (*a*) ; enfin la fourbure, la putréfaction de la fourchette, la douleur des pieds, due à la ſéchereſſe & au rétréciſſement des fibres de l'ongle, maladie plus fréquente en Eſpagne qu'en France, vu la chaleur du climat & du ſol; l'étonnement de ſabot, la ſole battue, les clous de rue, la fourmilière, l'atteinte, la ſeimé, les crevaſſes, les coups & heurts & le mal de ſaigné.

La ſeconde partie traite de la méthode la plus ſûre de faire prendre le verd aux chevaux; l'auteur y combat la pratique indiquée & ſuivie en Eſpagne (comme en France) de ſaigner les chevaux ſans néceſſité dans cette circonſtance.

Dans la troiſième partie, diviſée en deux chapitres, il traite des hernies en général & en particulier, & de leurs remèdes ; il les réduit à deux eſpèces, l'inteſtinale & l'humorale. D. *Alonſo de Rus Garcia*, indique pour le traitement de la première, les rafraîchiſſans, la caſtration ou la réduction: il prétend guérir très-facilement la hernie inteſtinale avec étranglement, quoique M. *Lafoſſe* la regarde comme incurable (*b*).

La quatrième partie contient un *traité de la morve, avec un diſcours ſur les cauſes qui la produiſent, les erreurs communes ſur ſes différences, ſon prognoſtic & ſa curation ; D. R. G.* paſſe en

(*a*) *Voyez* l'obſervation inſérée dans ce Journal ſur cette maladie, tome lxxj, page 105, cahier d'avril 1787.

(*b*) Voyez *Guide du Maréchal*, 1766, in-4°, pages 94, 95.

revue le ſentiment des auteurs rapportés par M. *Lafoſſe*, dans ſon ouvrage, traduit en eſpagnol, par *D. Pedro Pablo Pomar* (*a*); celui des Grecs d'après les collections & les traductions de *Pedro Garcia Conde* & de *Martinez Redondo*, & enfin celui de *Cavero* & de *Domingo Royo*, tous auteurs eſpagnols: quant au ſien propre, il compare cette maladie à la petite vérole humaine. On avoit déja comparé avec plus de fondement la gourme des chevaux à la petite-vérole; mais la morve n'a rien de commun avec cette maladie éruptive, & quoi qu'en diſe *D. A. D. R. G.* il ne parviendra pas à convaincre ſes lecteurs de l'identité qu'il prétend voir entr'elles. Il rapporte enſuite deux lettres à lui écrites par *D. Joſeph Fernandez Calzuclos*, écuyer, datées du camp de Criptana, les 8 octobre & 8 novembre 1779, qui tendent à prouver qu'en ſuivant le traitement qu'il a indiqué & qui n'a rien de particulier, on eſt parvenu à guérir la morve; mais les preuves ne paroiſſent pas aſſez convaincantes pour faire croire que les chevaux affectés étoient réellement morveux. Dans un appendix ſur cette maladie, placé après ces lettres, il critique vivement M. *Lafoſſe* père, ſur ce qu'il a dit de la morve, ſur le ſiège particulier qu'il lui a aſſigné, & ſur ſon traitement; il prétend que l'opération du trépan n'a jamais en Eſpagne guéri aucun cheval morveux, quoique pratiquée par des vétérinaires très-habiles.

Par l'expoſé du plan de cet ouvrage, on voit

(*a*) Voyez la *Notice hiſtorique & critique des principaux hippiatres qui ont écrit ſur la morve. Journal de médecine*, tome lxvij, page 364, cahier de mai 1786.

que l'auteur n'en a ſuivi aucun, & que les parties n'ont d'autres liaiſons entr'elles que celles du ſujet auquel elles appartiennent reſpectivement; ce ſont autant de diſſertations ſéparées ou particulières qu'il a raſſemblées en un volume, & il ſe propoſe d'en publier un chaque année. Quelque ſoit ſon mérite, il prouve que l'art vétérinaire n'eſt pas négligé par les Eſpagnols; & en effet, ſi l'on parcourt leur bibliographie, peu connue parmi nous, on verra qu'ils s'en occupoient, & que leurs maréchaux écrivoient dans un temps où en France, on ne connoiſſoit encore ni les *Laſoſſe*, ni *Ronden*, ni *Jeauſon*, ni *Hurel*.

Nous profiterons de cette occaſion pour annoncer que M. *Rodriguez*, vétérinaire très-inſtruit à Madrid, a fini de traduire en eſpagnol le *Traité de la connoiſſance extérieure du cheval, par M. BOURGELAT; la matière médicale* & le *Précis anatomique du corps du cheval*, par le même; le *Mémoire ſur les maladies épidémiques, par M. BARBERET*, & quelques autres pièces relatives à l'art vétérinaire; toutes ces traductions, qui vont être bientôt imprimées, ſeront à l'uſage d'une école vétérinaire, qui doit s'élever à Madrid ſous les auſpices du gouvernement.

ANTONII SCARPA, dudum in mutinenſi, nunc in R. Ticin. archigymn. P. anat. & chir. operat. Prof. oratio de promovendis anatomicarum adminiſtrationum rationibus. *Grand in-8°.*

de 51 pages. A Leipſick, chez Cruſius, 1785.

8. C'eſt à M. *Ludwig*, profeſſeur de médecine à Leipſic, que nous devons la réimpreſſion de ce diſcours. M. *Scarpa* y expoſe ſans aigreur les fautes qu'ont commiſes même les plus célèbres anatomiſtes, les erreurs dans leſquelles ils ſont tombés, & les ſujets de recherches qu'il ſeroit important de faire. Le nouvel éditeur a ajouté quelques remarques dans une épître dédicatoire à M. *Lauth*, profeſſeur à Strasbourg.

GUILIELMI HEWSONII opus poſthumum, ſive rubrarum ſanguinis particularum & fabricæ uſûſque glandularum lymphaticarum, thymi & lienis deſcriptio, iconibus illuſtrata. Anglicè edidit MAGNUS FALCONER. Latinè vertit & notas addidit JACOBUS THIENSIUS VAN DE WYNPRESSE, med. doct. *Grand in-8° de 126 pages, non-compris la préface ni la table des matières. Avec quatre planches en taille-douce. A Leyde, chez* Abraham & Jean Honkoop, 1785.

9. Des cinq chapitres dont cet ouvrage eſt compoſé, feu M. *Hewſon* n'en a mis qu'un ſeul en état de paroître : la mort l'a enlevé avant

qu'il eût pu mettre la dernière main aux autres. Ce premier chapitre a pour ſujet les globules rouges du ſang : il a été lu à la Société royale des ſciences de Londres, & il eſt inſéré dans les Tranſactions philoſophiques. M. *Falconer* ayant vécu pendant trois ans dans la plus intime amitié avec M. *Hewſon*, il a recueilli les matériaux des quatre autres chapitres, & les a rédigés. La traduction qu'en donne M. *Van de Wynpreſſe*, & les additions qu'il y a faites, contribueront à répandre davantage cet ouvrage intéreſſant.

H. P. LEVELING Obſervationes anatomicæ rariores, iconibus ære inciſis illuſtratæ, faſciculus primus. Ingolſtadii, 1786. in-4°., *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations rares d'anatomie, par H. P. LEVELING, enrichies par des figures gravées en taille-douce ; faſcicule premier, à Ingolſtadt, 1786, in-4°.*

10. Ces obſervations parurent pour la première fois en 1780. Cette ſeconde édition eſt augmentée ; elle renferme, 1°. des obſervations ſur la valvule d'*Euſtachi* & ſur le trou ovale : il en eſt de cette valvule comme des autres parties du corps, elle eſt ſujette à de grandes variétés. M. *Leveling* rapporte celles qu'il a eu occaſion de voir. Il parle de deux hommes & d'une femme dans leſquels il a obſervé le trou ovale encore ouvert : la membrane formant la foſſe ovale étoit ample & très-mince, tandis qu'au contraire l'iſthme étoit fort épais.

2°. La deſcription d'une matrice à deux cornes: l'auteur obſerve que la ſuperfœtation a facilement lieu dans ces ſortes de matrices.

On traite dans le troiſième article, des fractures, fiſſures & contre-fiſſures du crâne, de la ſtructure contre nature de quelques os, de l'ankiloſe de l'atlas avec l'os occipital, &c.

The ſtructure and phyſiology of fiſhes explained, *&c.* C'eſt-à-dire, *Traité de la ſtructure & de la phyſiologie des poiſſons, comparées à celles des hommes, & de quelques autres animaux, accompagné de figures; par* ALEXANDRE MONRO, *docteur en médecine, membre de la Société royale, profeſſeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie en l'univerſité d'Edimbourg. Grand in-fol. A Edimbourg, chez* Eliot, *& ſe trouve à Londres chez* Robinſon, 1785.

11. La circulation du ſang fait le premier objet des recherches de M. *Monro*. Le cœur des poiſſons eſt ſimple, n'ayant qu'un ventricule & une oreillette. Il part du ventricule une artère qui porte le ſang aux ouïes; de-là, ce liquide paſſe à toutes les autres parties du corps, ſans qu'il y ait un autre ventricule chargé de cette diſtribution, comme dans l'homme & dans les autres animaux à ſang chaud. Ceci étoit connu avant M.

Monro ; mais il décrit avec beaucoup d'exactitude toute la route que parcourt le ſang, & fait pluſieurs obſervations auſſi curieuſes qu'intéreſſantes, qui avoient échappé aux ichthyologiſtes ſes prédéceſſeurs.

A l'entrée de l'artère bronchique, on trouve trois valvules ſemi-lunaires, dont le milieu, qui a beaucoup d'analogie avec les *corpuſcula Morgagni*, eſt bien plus épais dans le poiſſon que chez l'homme. La ſtructure de ces valvules dans le poiſſon ſert à expliquer leur uſage, ainſi que celui des corpuſcules chez l'homme, c'eſt-à-dire qu'elles ſont deſtinées à empêcher le ſang de retomber dans le cœur lorſque l'artère ſe contracte. Entre ces valvules & la cavité du ventricule ſe trouve un canal cylindrique, dont les parois ſont d'une ſtructure muſculeuſe comme les ventricules même. Cette conformation, & la contraction de ces muſcles qui coopèrent avec le ventricule, établiſſent, ſelon M. *Monro*, dans les poiſſons, mieux que dans l'homme, la grande analogie entre la ſtructure des artères & celle du ventricule. Toute la maſſe du ſang eſt portée par l'artère bronchique à la ſurface des ouïes. L'auteur a pris pour exemple un *ſkate* (ſorte de poiſſon de mer qui a la peau fort rude), & voici le réſultat de ſon calcul. La ſurface des ouïes de ce poiſſon eſt d'environ 15 pieds $\frac{1}{2}$ carrés ; car de chaque côté on trouve quatre ouïes doubles & une ſimple, c'eſt-à-dire quatre ouïes qui ont deux faces ou côtés, & une ouïe qui n'a qu'une ſeule face, ce qui fait dix-huit côtés ou ſurfaces ſur leſquelles les ramifications de l'artère bronchique ſont diſtribuées. Sur chacun de ces côtés on compte cinquante diviſions ou duplicatures de la membrane des ouïes. La membrane de

chaque duplicature forme de chaque côté cent ſoixante ſous-diviſions ou plis, dont chacun a un huitième de pouce de longueur & environ un ſoixantième de pouce de largeur, enſorte que toute l'ouïe renferme 144,000 ſous-diviſions ou plis, dont les deux faces de chacun équivalent à un ſoixante-quatrième de pouce carré, & forment dans toute l'ouïe 2250 pouces carrés ou 15 pieds $\frac{5}{8}$ carrés. M. *Monro* ayant injecté cette artère, a obſervé à l'aide du microſcope que toute la ſurface de cette membane étoit couverte d'un réſeau compoſé de vaiſſeaux extrêmement petits.

Dans l'ouïe ſupérieure, qui eſt ſeule, il n'y a qu'une veine conſidérable, tandis que dans les quatre autres ouïes doubles il y en a deux, l'une ſupérieure & l'autre inférieure, leſquelles communiquent enſemble au moyen d'un large canal tranſverſal. Du tronc de ces veines bronchiques, le ſang eſt conduit directement à toutes les autres parties du poiſſon par des vaiſſeaux qui ſont analogues aux branches de l'aorte dans l'homme. L'auteur donne à ces vaiſſeaux le nom d'artères. Des veines qui en général reſſemblent aux veines caves & à la veine porte humaine, reçoivent le ſang des extrémités des artères, & le reconduiſent au cœur. Il eſt impoſſible, ſans le ſecours des planches, de donner à nos lecteurs une notion ſatisfaiſante de tous ces vaiſſeaux. Mais voici une partie des concluſions que l'auteur tire de ces conſidérations ſur le ſyſtême vaſculeux.

« On peut ſuppoſer, dit-il, eu égard à la diviſion des artères bronchiques en rameaux extrêmement petits, que la force impulſive du cœur ſur le ſang doit être ſingulièrement rompue & preſque anéantie avant que cette liqueur arrive

aux veines bronchiques: & en effet, je n'ai point vu de pulsations dans les branches de l'aorte d'un *skate* vivant. De-là nous pouvons inférer premièrement, que la véritable raison pour laquelle les parois des veines bronchiques sont épaisses & coriaces, n'est pas exclusivement de les mettre en état de résister à la *vis à tergo* ».

« Comme tant de force & d'élasticité dans les veines bronchiques n'est pas uniquement nécessaire pour résister à la force du sang; que d'ailleurs elles n'ont pas besoin de plus de force & d'élasticité que nous n'en observons dans nos veines pulmonaires, afin de recevoir & de conduire le sang aux autres parties du corps, nous devons supposer que ces parois épaisses, coriaces & élastiques sont d'une nature musculaire vivante, & que la progression du sang dans le reste du poisson dépend en grande partie de leur activité. Nous serons d'autant plus portés à admettre la force musculaire des vaisseaux, & particulièrement celle des artères, comme nécessaire pour la progression du sang, qu'en portant un peu plus loin nos considérations, nous remarquerons qu'un troisième cercle se complète dans le foie ».

« En faisant l'application à l'homme de ce que nous avons observé concernant les vaisseaux & la circulation dans le poisson, nous serons en premier lieu confirmés dans une opinion que j'ai toujours enseignée; savoir, que nos artères sont d'une nature musculaire, & que leur activité est essentielle pour la circulation, la sécrétion & d'autres fonctions importantes ».

« Nous conclurons ensuite que la pression alternative du diaphragme & des muscles abdominaux dans la respiration, n'est pas, comme quelques uns l'ont supposé, la cause principale du

mouvement du ſang dans le foie ; mais que ce mouvement & la ſécrétion de la bile dépendent principalement de la ſtructure muſculaire & de l'action de la *veine-porte*.

M. *Monro* conſidère après cela les organes glanduleux & les liqueurs ſécernées. Cette partie contient un grand nombre de recherches curieuſes, ainſi que la réfutation de quelques théories erronées, particulièrement de celles qui ne ſont point fondées ſur des faits ou des expériences.

On lit dans les trois chapitres ſuivans la deſcription du ſyſtême lymphatique, & quelques obſervations ſur l'uſage de la rate. L'auteur y combat les opinions de ſes prédéceſſeurs, & déclare que *Hewſon* a laiſſé cette partie de la phyſiologie à-peu-près au même point où il l'a trouvée.

Il réclame dans le chapitre ſuivant l'antériorité de la découverte des ſyſtêmes lacté & lymphatique dans les oiſeaux, les amphibies & les poiſſons, que *Hewſon* s'étoit attribuée ; & tout concourt à nous faire croire que les titres produits par M. *Monro* lui aſſurent cette antériorité.

Après avoir décrit le cerveau & le ſyſtême nerveux, le ſavant académicien paſſe aux organes des ſons. Dans tous les poiſſons on voit évidemment des ouvertures externes pour ſervir aux ſens de l'odorat ou des narines. Ils en ont généralement deux de chaque côté, qui conduiſent à un organe complexe, dont la ſurface eſt d'une étendue conſidérable. C'eſt à cette ſurface que ſe termine une paire de nerfs olfactifs très-conſidérables, ainſi que quelques autres branches de nerfs qui reſſemblent à notre cinquième paire. Dans quelques poiſſons, particulièrement dans le *haddock* (eſpèce de merlus), notre auteur a

obſervé que les nerfs olfactifs paſſent, dans leur cours, de la tête au nez, à travers un corps rond cendré, qui reſſemble à la ſubſtance cendrée qui tient à nos nerfs olfactifs dans l'intérieur du crâne. « Il ne ſauroit donc y avoir de doute, dit-il, que les poiſſons jouiſſent du ſens de l'odorat; il y a même de fortes raiſons de croire que, conformément à l'élément qui les entoure, ils ſont bien plus ſenſibles aux corps odorés diſſous dans l'eau & portés dans ce milieu à l'organe du ſens, que nous ne le ſerions ſi le même véhicule ſervoit à conduire à notre organe les mêmes particules odoriférantes.

Il n'y a pas long-temps qu'on s'eſt attaché à examiner la ſtructure de l'oreille dans les poiſſons, & qu'on s'eſt enfin convaincu qu'ils ſont doués d'un organe de l'ouïe. *Swammerdam*, dans ſon ouvrage intitulé *Biblia naturæ*, fait mention d'un labyrinthe merveilleux qui ſe trouve dans l'oreille des poiſſons; mais depuis ce temps, la plupart des ichthyotomiſtes ſe ſont contentés de déſigner pour organes de l'ouïe, les ſacs placés aux côtés du cerveau, leſquels renferment des ſubſtances pierreuſes, ſans entreprendre de montrer aucun paſſage extérieur qui conduit à ces ſacs, ni de nerfs ou d'autres liens qui les attachent au cerveau. Comme la deſcription de l'oreille dans le poiſſon eſt nouvelle & exacte, nous eſſaierons d'en préſenter un abrégé auſſi intelligible qu'il nous ſera poſſible, ſans le ſecours des planches.

L'organe de l'ouïe eſt ſitué à l'extrémité inférieure & poſtérieure du crâne; il n'eſt ſéparé du cerveau qu'au moyen d'une membrane. Il conſiſte en trois canaux ſemi-circulaires; ſavoir, un antérieur & un poſtérieur perpendiculaires,

& un horizontal qui eſt au milieu. Chaque canal perpendiculaire a une portion renflée ou un bulbe à une de ſes extrémités, par laquelle il eſt joint au canal horizontal, & dans le canal antérieur du merlus, on trouve une petite pierre calcaire ſcabreuſe. L'extrémité antérieure du canal horizontal eſt auſſi dilatée. Les extrémités ſupérieures des canaux antérieur & poſtérieur ſe joignent, & forment un canal commun, qui deſcend perpendiculairement. Le canal horizontal ſemi-circulaire touche avec ſa groſſe extrémité le fond du canal antérieur, tandis que ſa petite extrémité ſe rencontre avec l'extrémité inférieure du canal poſtérieur. Ces canaux communs s'ouvrent dans la partie inférieure du canal perpendiculaire, au moyen de quoi ils ont tous une libre communication entr'eux. On trouve enſuite un ſac d'un volume aſſez conſidérable qui renferme une groſſe pierre calcaire ſcabreuſe. Cette pierre, ainſi que celle que nous avons indiquée plus haut, eſt entourée d'une humeur viſqueuſe. Dans l'eſturgeon, une ouverture dans la partie antérieure & inférieure du canal commun perpendiculaire, conduit dans ce ſac; mais notre auteur n'a pu découvrir de pareilles ouvertures dans le merlus ni dans le haddock. Des nerfs très-volumineux ſont fixés au bulbe des canaux ſemi-circulaires, & leurs expanſions deviennent tranſparentes. On voit un tiſſu nerveux très-élégant, principalement dans le merlus, ſur le ſac qui contient la grande pierre. Les canaux & le ſac, outre ces pierres, renferment une humeur viſqueuſe, & comme les canaux ſemi-circulaires, ſont beaucoup plus petits que la cavité de l'os ou du cartilage qui les contient; on trouve également entr'eux & les parois oſſeuſes ou cartilagineuſes

une quantité considérable de liqueur visqueuse. Dans le merlus, le haddock & dans tout le genre des *gadus*, on voit dans cette cavité nombre de petites pierres sphériques (qui, selon M. *Monro*, font partie du système nerveux), nageant dans l'humeur visqueuse, & attachées à des filamens composés de vaisseaux & de nerfs. Plusieurs des poissons cartilagineux, tels que les *raja*, *squalus*, *&c.*, ont un méat auditif externe, à travers lequel le son est conduit, à l'aide d'une liqueur aqueuse & collante, aux surfaces internes des membranes qui revêtent les canaux semi circulaires & à celles du sac; mais dans les poissons à os, & même dans quelques uns des cartilagineux, M. *Monro* n'a jamais pu découvrir ce méat extérieur; il est même porté à croire qu'ils n'en ont réellement pas, parce qu'il a observé que le canal commun ou vestibule dans lequel s'ouvrent les trois canaux semi-circulaires, n'est séparé de la cavité du crâne que par une membrane mince, & que cette cavité dans le plus grand nombre des poissons contient une liqueur aqueuse en assez grande quantité; d'ailleurs, vu le peu d'épaisseur du crâne, l'oscillation excitée par un corps sonore peut être promptement & facilement transmise à ce liquide, & de-là à l'oreille.

M. *Monro* décrit ensuite l'œil du poisson. Après avoir parlé en peu de mots des parois de cet organe, il traite des humeurs qui le composent, de leur texture, de leur gravité spécifique, de leur forme, & de leurs forces de réfraction.

Cet ouvrage est terminé par l'anatomie de deux vers, savoir, du *sepia loligo* & de l'*echinus esculentus*. Le dernier procure une grande facilité pour connoître la structure des vaisseaux ab-

ſorbans, & la manière dont ils rempliſſent leurs fonctions. Il eſt abſolument impoſſible d'analyſer cet article ſans joindre des planches à l'analyſe.

Les gravures qui accompagnent cet important ouvrage ſont très-appropriées à leur objet, mais d'un burin extrêmement groſſier.

A philoſophical und medical sketch of the natural Hiſtory of the human body and mind, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſai philoſophique & médicinal d'hiſtoire naturelle du corps & de l'ame de l'homme. On y a joint un eſſai ſur les difficultés d'acquérir les connoiſſances médicinales ; par* JACQUES-MAKITTRIK ADAIR, *docteur en médecine, membre du collège des médecins d'Edimbourg ; in-8°. A Londres, chez* Dilly, 1787.

12. L'objet de l'auteur eſt non-ſeulement d'enſeigner aux perſonnes d'un eſprit cultivé, & qui ont reçu une bonne éducation, quelle conduite il faut tenir dans ces indiſpoſitions que le ſeul régime eſt capable de diſſiper ; mais encore de montrer l'étendue de la ſcience médicinale, les diſpoſitions néceſſaires que doit avoir quiconque veut la profeſſer, la variété de ſes objets ; enfin tout ce qu'il faut conſidérer

lorſqu'il s'agit de faire choix d'un médecin pour lui confier ſa ſanté.

On aſſure que l'Angleterre eſt plus infeſtée de médicaſtres qu'aucune contrée de l'Europe; que les malades n'y ont recours aux lumières des médecins éclairés, que lorſqu'ils ont épuiſé toutes les reſſources du charlataniſme, & que fort ſouvent ils écoutent & exécutent en ſecret les conſeils d'un empirique en même temps qu'ils ont l'apparence de ſolliciter les ſecours de l'art, & de ſuivre avec docilité les avis du médecin expérimenté.

L'eſſai d'hiſtoire naturelle de l'homme contient un expoſé ſuccinct, mais clair, de la conformation du corps, de ſes fonctions & des élémens de pathologie. M. *Adair* a eu l'attention de ſe mettre à la portée des lecteurs qui ne ſont pas familiariſés avec les auteurs de médecine, & il y a parfaitement réuſſi.

Un plus long détail ſur un ouvrage de cette nature, ſeroit inutile: nous nous contenterons d'ajouter ici un paſſage qui paroît mériter la plus grande attention.

« En 1766, pluſieurs élèves des *Suttons*, dit M. *Adair*, pratiquèrent l'inoculation dans le voiſinage d'Andover, ville où je faiſois ma réſidence. Peu de temps après, différens malades, ſur-tout des femmes, demanderent mes conſeils. »

« Leurs incommodités ſembloient en général être compliquées de ſymptômes hyſtériques ou hypochondriaques. De plus de vingt malades, quelques-uns moururent, & dans tous je pouvois voir l'origine de leur état dans l'inoculation Suttorienne. En 1780, je communiquai mes obſervations ſur ce ſujet à mon ingénieux ami. M.

Duncan, qui les publia dans le huitième volume de ſes *Medical Commentaries*, auxquels je renvoie le lecteur; j'obſerverai ſeulement que le baron *Dimſdale*, dans ſon Journal de l'inoculation du grand duc de Ruſſie, paroît conſidérablement rabattre du régime rafraîchiſſant & répercutif. «

« Cette opinion eſt confirmée par les expériences de ſir *Guillaume Watſon*, faites à l'hôpital des enfans trouvés; & par la pratique heureuſe de feu M. *Clarke*, de *Caſtley-Carey*, lequel, au lieu de purger ſes malades, leur donnoit tous les jours un léger ſudorifique, juſqu'à ce que l'éruption fût complète; enſorte qu'à ce qui paroît, la manière de déterminer l'humeur vers la peau, plus conforme à la nature de la maladie, a été non-ſeulement heureuſe, quant à l'évènement immédiat, mais encore plus avantageuſe relativement à la ſanté conſécutive. »

Eſſai ſur le lait conſidéré médicinalement ſous ſes différens aſpects; ou *Hiſtoire de ce qui a rapport à ce fluide, chez les femmes, les enfans & les adultes, ſoit qu'on le regarde comme cauſe de maladie, comme aliment, ou comme médicament; par M. PETIT-RADEL, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien chirurgien-major du roi dans les Indes orientales.*

A Paris, chez l'auteur rue de Bourbon, fauxbourg Saint-Germain, n°. 161; & chez Froullé, *libraire, quai des Auguſtins, 3 liv. broché.*

13. Le lait, la première nourriture de l'homme naiſſant, & conſéquemment celle qui mérite la plus grande conſidération dans l'ordre phyſique comme dans le moral, eſt examiné dans cet ouvrage ſous tous les points de vue qu'il peut préſenter. Dans la première partie, l'auteur s'occupe de la ſtructure des organes qui ſéparent le lait; il paſſe enſuite aux rapports ou ſympathies que ces organes entretiennent avec la matrice. Cette partie eſt terminée par le détail des accidens auxquels les obſtacles qui s'oppoſent à la filtration du lait donnent lieu. Dans la ſeconde partie, le lait eſt conſidéré comme ſubſtance alimentaire, néceſſaire au développement de l'enfant; on y recherche quelle peut être la partie du lait qui eſt réellement nutritive; l'auteur accorde cette propriété à la caſéeuſe, ſans cependant refuſer cette propriété au petit-lait, qui en eſt le véhicule. Après avoir expoſé les phénomènes du développement de l'enfant, l'auteur conſidère le lait comme principe de maladie chez l'enfant; il examine comment cet aliment, ſi doux de ſa nature, peut cependant dégénérer, & acquérir des qualités ſi contraires au bon ordre de l'économie animale. Dans la troiſième partie, le lait eſt conſidéré comme ſubſtance alimentaire & médicamenteuſe, deſtinée aux adultes. L'auteur entre dans des détails ſur le lait de vache, qui eſt celui qui eſt le plus employé dans la diète lactée ordi-

naire. Il indique à ce ſujet toutes les circonſtances & règles à obſerver pendant ſon uſage. Le lait eſt enſuite conſidéré plus ſpécialement comme ſubſtance médicamenteuſe. On paſſe en revue les diverſes eſpèces de lait uſitées en médecine ; ceux d'âneſſe, de brebis, de chèvre, de femme. Vient enſuite l'expoſé de toutes les maladies auxquelles le lait peut être de quelque avantage ; on déſigne les maladies & les circonſtances où le lait convient, & celles où loin d'être indifférent, l'uſage du lait ſeroit ſuivi d'accidens fâcheux. Pour mettre plus d'ordre dans l'examen de chacune des maladies où le lait convient, M. *Petit-Radel* ſuit le ſyſtême de *Sauvage*, non ſans faire connoître auparavant la difficulté qu'il y a d'en établir un qui ſoit réellement celui de la nature. Chacune des claſſes de maladies eſt conſidérée d'une manière générale, mais aſſez directe pour faire connoître celles où le lait peut être utile.

Il ne ſuffiſoit pas d'avoir conſidéré les diverſes maladies qui demandent le régime lacté ; il falloit, pour compléter le travail, parler de celles où le lait donné ſous quelques formes que ce ſoit, pourroit être nuiſible ; & c'eſt ce que l'auteur a fait dans une ſection particulière. Après avoir paſſé en revue les diverſes maladies où le lait ne convient point, la goutte a particulièrement fixé ſon attention. « Malgré les éloges pompeux qui ont été donnés au lait par *Greyles*, par *Waldschmid*, & dans les Actes des curieux de la nature, il eſt cependant des cas, dit l'auteur, qui demandent de la réſerve dans ſon uſage ; *Waldschmid* lui-même convient qu'on ne doit pas l'employer indiſtinctement dans tous. On trouve dans les Actes des curieux de la nature,

tere, en confirmation de cette assertion, l'histoire d'un gentilhomme qui, loin d'en retirer aucun avantage dans cette maladie, en éprouva une intumescence générale, qui lui seroit devenue funeste, s'il se fût obstiné à en continuer l'usage. *Nisi vellet*, y est-il dit, *pigrum sarcophagum in lacte quærere, & lactis vehiculo ad viam lacteam cæli properare*». L'ouvrage est terminé par l'examen des différens produits que le lait fournit. La crême, le beurre, le fromage & le petit-lait sont examinés avec une grande exactitude. L'ouvrage est complété par une thèse latine avec la traduction, où tout ce qui a rapport à la génération est bien exposé. Le compte que nous venons de rendre, suffit pour faire apprécier le mérite de l'auteur & l'utilité de son travail.

Expériences sur les végétaux, spécialement sur la propriété qu'ils possèdent à un haut degré, soit d'améliorer l'air quand ils sont au soleil, soit de le corrompre la nuit, ou lorsqu'ils sont à l'ombre; auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de salubrité de l'atmosphère; par JEAN INGEN-HOUSZ, *conseiller aulique, & médecin du corps de leurs Majestés impériales & royales, membre de la Société royale de Londres, &c. &c. Traduit de l'anglois par l'auteur. Nouvelle édition, revue & augmentée. A Paris, chez* Théophile Barrois le

jeune, *libraire, quai des Auguſtins, n°. 18, in-8°. de 384 pages. Prix, relié 6 liv. Année 1787.*

14. On peut voir dans ce Journal, décembre 1780, un extrait très-étendu de l'ouvrage de M. *Ingen-Houſz*, qui ne nous laiſſe preſque rien à deſirer ſur cette nouvelle édition, où l'on trouve les mêmes principes, & où l'auteur n'a rien changé à l'arrangement des ſections. Il y a cependant quelques changemens dans pluſieurs de ces ſections, & dans la dernière de la première partie. L'auteur tâche d'aplanir la difficulté de ſe procurer un bon eudiomètre, de rendre la méthode de s'en ſervir plus parfaite, & l'eſſai des airs plus ſimples. Il a fait auſſi graver une nouvelle planche pour cette édition. Il a rectifié dans la ſeconde partie quelques nombres qui déſignent les degrés de bonté des airs eſſayés, ou les ſubdiviſions du mélange des deux airs détruites dans l'eſſai; & il a tâché d'éclaircir davantage la raiſon de la différence qui devoit ſe trouver dans ces nombres, afin de prévenir, dit M. *Ingen-Houſz*, les peines inutiles que quelques phyſiciens, plus enclins à critiquer un livre qu'à y chercher des inſtructions, pourroient ſe donner à cet égard.

Les expériences de M. *Ingen-Houſz* ſont connues de tous ceux qui ont quelques notions de la phyſique moderne, il ſeroit inutile de les remettre ſous leurs yeux; mais en penſant aux grandes vérités, & à cette chaîne de rapports étendus que ces expériences nous dévoilent, on ne peut retenir les élans de ſon admiration. Quoique M. *Ingen-Houſz* ait été conduit à ces découvertes par celles de M. *Prieſtley*, il n'en eſt pas

moins vrai que cette faculté qu'ont les végétaux d'améliorer l'air quand ils ſont au ſoleil, & de le corrompre la nuit, ou lorſqu'ils ſont à l'ombre, éclaircit les difficultés, & explique les contradictions qu'avoient éprouvées ceux qui avoient couru la même carrière que M. *Ingen-Houſz*. D'ailleurs toute la maſſe des végétaux qui couvrent la terre, préſentée comme une machine immenſe, miſe en jeu chaque jour par l'action de la lumière, pour préparer l'élément que reſpirent les animaux, & réhabiliter celui que leur reſpiration a corrompu, eſt une idée des plus grandes & des plus ſatisfaiſantes que la phyſique puiſſe offrir, & qui doit immortaliſer celui qui l'a conçue le premier.

Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire de quelques inſectes, connus ſous les noms de termès, *ou de fourmis blanches ; par M. H.* SMEATHMAN ; *ouvrage rédigé en françois, par M.* CYRILLE RIGAUD, *docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, & accompagné de figures gravées en taille-douce. A Paris, chez* Née de la Rochelle, *libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, n°. 13, 1786. Brochure in-8° de 63 pages.*

15. Parmi les faits intéreſſans que l'auteur a recueillis de ſes voyages ſur les côtes de

Guinée, aucun ne lui a paru plus digne d'attention que l'hiſtoire des *termès*, appelés fourmis blanches par la plupart des auteurs. Ce qu'il dit de cet inſecte eſt merveilleux; & ſi ſon récit trouve des incrédules, il en appelle au témoignage des voyageurs, & ſur-tout à celui de M. *le chevalier Banks*, qui a vu, dans la nouvelle Hollande, les ouvrages de ces inſectes. On leur a donné différens noms. *Linné* les regarde comme le fléau des deux Indes, parce qu'ils s'attaquent à tout. Le bois le plus dur ne peut leur réſiſter; ils n'épargnent que les métaux & les pierres, & il eſt peu de voyageurs qui n'aient fait une épreuve cruelle de leurs ravages. Quoiqu'ils n'aient aucun des principaux caractères des fourmis, ils en ont reçu le nom à cauſe de la conformité qu'on a trouvée entre la manière de vivre de ces inſectes & celle de nos fourmis. Comme celles-ci, les termès conſtruiſent des habitations ſouterraines, & y vivent en république, allant chercher au loin du butin, & ramaſſant des proviſions. On s'eſt plus occupé du ſoin de prévenir leurs ravages, qu'à étudier leurs mœurs & à examiner leurs travaux. *Boſman* eſt le ſeul qui en ait parlé d'une manière intéreſſante, dans une deſcription des côtes de la Guinée. On a placé les fourmis blanches dans la claſſe des *aptères*, ce qui n'eſt point exact, car dans leur état de perfection, elles ont quatre ailes; & comme en même temps, elles ſont privées d'aiguillon, M. *Smeathman* penſe qu'elles doivent être placées dans la claſſe des *névroptères*, & qu'elles conſtituent un genre nouveau, diviſé en pluſieurs eſpèces. Chaque eſpèce comprend trois ſortes d'individus, les *travailleurs*, les *ſoldats*

& les *aides*. Ceux-ci ſeuls ont la faculté d'engendrer. Ils fuient la fatigue & les combats. Les rois & les reines ne ſont jamais pris que dans cet ordre. Nous ne ſuivrons pas l'auteur dans la deſcription qu'il fait des habitations & des mœurs de cette ſociété, parce qu'il faut la voir dans toutes ſes circonſtances, pour la voir avec tout l'intérêt qu'elle mérite, ce qui ne peut ſe faire qu'en liſant l'ouvrage même.

Mémoires philoſophiques, hiſtoriques, phyſiques, concernant la découverte de l'Amérique, ſes anciens habitans, leurs mœurs, leurs uſages, leur connexion avec les nouveaux habitans, leur religion ancienne & moderne, les produits des trois règnes de la nature, & en particulier les mines, leur exploitation, leur immenſe produit ignoré juſqu'ici; par DON ULLOA, *lieutenant général des armées navales de l'Eſpagne, commandant au Pérou, de l'Académie royale de Madrid, de Stockholm, de Berlin, de la Société royale de Londres, &c.; avec des obſervations & additions ſur toutes les matières dont il eſt parlé dans l'ouvrage: traduit par M.***. Deux vol. in-8°. A Paris, chez* Buiſſon, *libraire, hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins, n°. 13; an. 1787; prix, 8 liv. broché, 10 liv.*

relié, & 9 liv. broché, franc de port par la poſte.

16. La découverte de l'Amérique n'a pas ſeulement été un ſpectacle intéreſſant pour la politique & pour l'ambition; elle a encore offert un nouveau champ aux connoiſſances humaines; elle a fourni de nouvelles richeſſes à toutes les parties de l'hiſtoire naturelle; & l'étude des habitans de cette partie du monde nous a procuré ſur la nature de l'homme des notions auxquelles la philoſophie n'auroit jamais pu ſuppléer par ſes ſpéculations. Tout eſt nouveau en Amérique, tout ſemble y avoir été diſpoſé d'après un plan différent de celui qui a préſidé à la formation du reſte du globe. La température de l'air, le climat, la diſpoſition des terrains, les productions végétales, les animaux terreſtres & aquatiques, les minéraux, tout offre des nouveautés ou des variétés remarquables. *Don Ulloa* a traité de tous ces différens objets en homme inſtruit. Il a été à portée de les bien voir, & toutes ſortes de raiſons doivent inſpirer le deſir de lire ſon ouvrage. Le traducteur y a joint les obſervations & les additions qui accompagnent la traduction allemande qu'a faite depuis peu M. *Diaz*, profeſſeur à Gottingue, de l'ouvrage de *Don Ulloa*, en leur donnant un ordre plus avantageux, & en relevant de temps en temps les erreurs où l'auteur & ſes interprètes ſont quelquefois tombés. Ces obſervations & ces additions rendent l'édition que nous annonçons très-précieuſe.

Nous ne préſenterons point ici l'ouvrage de *Don Ulloa* par les côtés qui le rendent recommandable par rapport au commerce & à la mi-

néralogie, & qui en ſont la partie la plus inſtructive & la plus intéreſſante. Nous nous bornerons à ce qui appartient à la médecine; car il eſt naturel que les différentes qualités des climats influent ſur la conſtitution de l'homme & ſur les maladies auxquelles elle eſt ſujette. Les alternatives du chaud & du froid n'étant pas extrêmes ſous la zone torride, la ſanté y eſt plus uniforme & plus égale que dans les autres zones, où le paſſage d'une température à une autre eſt plus ſenſible. Tel eſt le cas où ſe trouvent la partie haute & la partie baſſe du Pérou. Les habitans, accoutumés au froid âpre de l'une, ou aux chaleurs brûlantes de l'autre, n'y éprouvent point les inconvéniens qui ſuivent les bruſques changemens de ſaiſon.

« Les maladies ordinaires de la partie haute du Pérou ſont les effets réſultans d'obſtruction, des maux de poitrine, des pleuréſies, & quelques rhumatiſmes que les perſonnes bien conſtituées évitent aiſément. On n'y voit ni fièvres intermittentes, ni fièvres putrides; mais elles s'y développent promptement dans les individus qui en apportent le germe des parties baſſes, ſans ſe communiquer aux naturels du pays. Au contraire, dans les *quebradas* profondes où croît la canne à ſucre, les fièvres intermittentes ſont ſi communes & ſi malignes, qu'elles dépeuplent quelquefois ces contrées. Ces maladies ont du rapport avec celles qui règnent en quelques endroits de l'Italie. Il ſuffit d'y ſéjourner pour en être pris. La cauſe de ces maladies eſt la ſtagnation de l'air, qui eſt difficilement agité ou balayé dans ces lieux profonds.

L'aſthme eſt une maladie commune dans la partie haute du Pérou. Ceux qui en ſont atta-

qués, ſe trouvent bien de deſcendre dans la partie baſſe; & ceux qui en ſont atteints dans celle-ci, de monter dans la partie haute. Cette maladie, ainſi que la pleuréſie, attaque ordinairement ceux qui ſont infectés du mal vénérien, & qui boivent immodérément des liqueurs ſpiritueuſes. Les pluies, qui ſurviennent pendant les grandes chaleurs, cauſent dans différens endroits de l'Amérique des fièvres tierces malignes, que le froid ramené par les vents du nord fait ceſſer.

Cette maladie convulſive qui attaque les enfans nouvellement nés, & qu'on appelle *la maladie des ſept jours*, n'eſt pas moins dangereuſe dans la partie haute que dans la baſſe. Les Américains ont grand ſoin de garantir leurs enfans du vent juſqu'à ce que ce terme ſoit paſſé. Le *tétanos* eſt redoutable dans la partie baſſe du Pérou : la moindre cauſe y donne lieu ; il ſuffit de ſortir, ayant chaud, d'un appartement, & de s'expoſer à l'air, pour en être attaqué. On ne connoît pas ce mal dans la partie haute ; ce qui vient ſans doute de la foibleſſe & de l'irritabilité que donnent aux fibres les climats chauds. Dans la partie haute du Pérou, on eſt peu ſujet à la paralyſie, & l'apoplexie eſt très-rare dans l'une & l'autre partie. *Don Ulloa* ſuppoſe des corps inconnus répandus dans l'atmoſphère, qui produiſent le tétanos, ſuppoſition qui nous paroît peu vraiſemblable. Les pleuréſies & les autres maladies de poitrine ſont inconnues parmi les Indiens, ce que notre auteur attribue à la force de leur conſtitution. Au ſurplus, cet auteur eſt bien éloigné de nous repréſenter les Américains comme des êtres auſſi foibles que les ſuppoſe M. *Paw* dans ſes *Recherches ſur les Américains*.

La lèpre, maladie commune dans les pays chauds, est inconnue dans la partie haute du Pérou, & peu répandue dans la basse. Elle fait plus de ravage aux environs de la Havane, ce qu'on attribue à la chair de porc, dont on use beaucoup. On croit que cette chair y dispose sur-tout par la qualité que lui donne le fruit d'une espèce de palmier appellé *raal* ou *palmice*, dont cet animal mange beaucoup. Sa chair est très-glanduleuse, & ses glandes ont une teinte noirâtre. L'effet de cette espèce de viande paroît avoir été connu de quelques peuples anciens qui l'avoient banni de leur régime diététique. Ce régime avoit pris sa source chez un peuple qui étoit plus sujet que tout autre à la lèpre, & qui dut s'appercevoir de bonne heure combien la chair de porc étoit contraire dans cette maladie. Les Egyptiens, qui l'avoient transmis aux juifs, étoient de race nègre. M. Volney (voyage en Egypte & en Syrie) a cru reconnoître encore ce caractère national dans les traits de quelques cophtes. Il l'a trouvé surtout dans les sphinx. Un teint fumeux, un nez aplati & de grosses lèvres caractérisent les nègres; & ces traits, qui étoient ceux des anciens Egyptiens, prouvent que ce peuple étoit d'origine nègre. Ces traits, & la disposition à la lèpre, se sont sans doute effacés dans les Egyptiens modernes, qui ne sont qu'un mélange de différens peuples. *Don Ulloa* pense que la lèpre qui règne en Amérique y est apportée par les nègres, parmi lesquels elle est comme naturalisée, & cela est assez conforme à ce qu'ont dit de la lèpre d'Amérique les auteurs qui ont écrit sur cette maladie.

L'idée que *Don Ulloa* nous donne de la con-

ſtitution phyſique des Américains, ne s'accorde point avec cette foibleſſe, ſuite d'une prétendue dégénération, que M. *Paw* & d'autres Ecrivains imputent à cette race d'hommes. Il les repréſente par-tout comme des hommes forts, robuſtes & bien conſtitués du côté du phyſique. Quant au moral, il nous paroît les juger avec cette prévention avec laquelle les peuples conquérans ont coutume d'enviſager les peuples aſſujettis. Les traits de la figure & la couleur de la peau des Américains ne reſſemblent en rien à ceux d'aucun peuple connu avant la découverte de l'Amérique. *Don Ulloa* dit qu'ils ont le crâne plus épais, & le tiſſu des chairs plus ferme que les autres peuples. Le courage avec lequel ils ſupportent les tourmens que leur font ſouffrir leurs ennemis, l'a porté à penſer que les Américains étoient moins ſenſibles que les autres hommes. On n'a pas aſſez peut-être réfléchi ſur ce que peut faire ſupporter une imagination exaltée par les idées de l'honneur ou par toute autre paſſion. De tous ceux qui ont cherché à nous faire connoître les Américains, M. *Robertſon* eſt peut-être celui qui nous en a donné les notions les plus juſtes. Mais *Don Ulloa* peut donner ſur beaucoup de faits particuliers des connoiſſances qu'on ne trouveroit point ailleurs.

SÉANCE de l'Académie de Chirurgie.

L'Académie royale de chirurgie tint ſa ſéance publique le jeudi 19 avril 1787. M. *Louis*, *ſecrétaire perpétuel*, en fit l'ouverture par le diſcours ſuivant.

Le ſujet propoſé pour le prix de cette année étoit : *Déterminer la meilleure conſtruction des feuilles de myrte, des érignes, des petites curettes, & des différentes eſpèces de pinces à panſement ; & quelles ſont les règles ſuivant leſquelles on doit ſe ſervir méthodiquement de ces inſtrumens portatifs.*

Le ſuccès avec lequel on a traité les queſtions qui depuis quelques années ont eu ſucceſſivement pour ſujets les ſtylets, les ſondes pleines & cannelées, les ciſeaux à inciſion & les biſtouris, a dû faire connoître l'utilité d'un travail ſuivi ſur la matière inſtrumentale. L'ordre des choſes ne permettoit pas que l'Académie remît à un autre temps les inſtrumens dont l'examen a été demandé pour le prix de cette année. L'uſage de ces moyens eſt d'une néceſſité indiſpenſable ; le beſoin qu'on en a eſt journalier ; ils doivent être continuellement entre les mains des élèves, en grand nombre dans les hôpitaux, ou qui ſuivent les maîtres particuliers pour ſe former à la pratique, & dont ils ſont les coadjuteurs dans l'exercice de l'art. Ne ſont-ce pas des raiſons pour rechercher quelle doit être la forme la plus convenable de ces inſtrumens, pour apprendre à s'en ſervir utilement & ſuivant des règles fixes & invariables, dictées par la théorie & par l'expérience ?

Ceux qui croiroient qu'il eſt indifférent que des inſtrumens d'un uſage ſi commun ſoient conſtruits d'une manière plutôt que d'une autre, pourvu qu'ils rempliſſent l'objet très-peu important de leur deſtination, n'auroient pas une haute idée de l'excellence de l'art. Rien n'eſt petit que pour les intelligences bornées ; & les ouvriers qui font nos inſtrumens pourroient rendre, à cet égard, un témoignage qu'il eſt fâcheux de devoir

apprécier. Qu'on leur demande pourquoi, sous la même dénomination ils en ont de plusieurs formes variées sans utilité destinative? Leur réponse sera précise : nous sommes constructeurs & marchands ; il faut être assortis pour satisfaire le goût & la fantaisie des acheteurs. C'est ce goût qu'on entreprend de diriger. On ne peut raisonnablement se refuser au desir d'avoir les choses les plus communes dans l'état de la plus grande p rfection possible : or la perfection exclut nécessairement l'arbitraire. Et pourquoi ne pas habituer les j unes gens qui se dévouent à un art si intéressant à l'humanité, aux idées d'ordre & de méthode sur les choses qui pourroient leur paroître de la plus petite conséquence? ils en jugeront différemment quand ils seront plus instruits. Ajoutons qu'on devient rarement capable de réussir dans les grandes choses, quand on néglige d'appliquer ce qu'on a d'intelligence aux plus communes.

Jean-André de la Croix (Joannes à Cruce), cet homme célèbre & si mal connu des bibliographes modernes, qui pratiquoit la chirurgie au milieu du seizième siècle, avec des succès dus à ses profondes connoissances dans toutes les parties de l'art, a composé un ouvrage sur les instrumens, intitulé *Officina chirurgica*. Dans le premier chapitre il traite de ceux qui sont d'un usage journalier, & que le chirurgien doit toujours avoir sur soi. Ce qui a fait l'objet de l'attention d'un si grand maître pourroit-il paroître peu intéressant? *Guillemeau* le père, dans un ouvrage dédié à Henri IV en 1598, a inséré un traité qui a pour titre : *Magasin ou Recueil des instrumens de chirurgie, avec leurs figures & portraits.* Il y a un article particulier sous cette dénomina-

tion : *Inſtrumens pour un petit étui.* Si par les progrès que l'art a faits ſur cette partie, nous connoiſſons que ces inſtrumens ſont ou défectueux dans leur conſtruction, ou inutilement multipliés pour le même uſage, il eſt clair qu'il eſt à propos de fixer, s'il eſt poſſible, leur meilleure forme, en attendant que des perſonnes miſes ſur la voie par les judicieuſes réflexions de leurs devanciers, portent les choſes bien au-delà du point où leurs maîtres les avoient laiſſées. Car c'eſt ainſi que l'art peut accroître ſes richeſſes. Il faut plus compter maintenant ſur une conduite attentive à les augmenter peu-à-peu & par degrés, qu'à trouver un tréſor qui donneroit inopinément une opulence ſubite.

L'objet de l'Académie, on ne peut trop le répéter, eſt de parvenir par cette route douce & lente à la perfection de la matière inſtrumentale. Le volumineux ouvrage du célèbre coutelier *Perret*, reſſemble à un cabinet de tableaux, où l'on auroit accumulé ſans choix tout ce qui a été fait de bon & de mauvais. S'il faiſoit loi, on pourroit ſe plaindre ſur certains objets que l'art auroit rétrogradé. L'*inſtrumentarium viennenſe*, dû aux ſoins de M. *de Brambilla*, premier chirurgien de Sa majeſté Impériale, eſt le catalogue raiſonné d'une collection précieuſe qui orne l'école de chirurgie fondée par les libéralités de Joſeph II., le reſtaurateur de la chirurgie en Allemagne. C'eſt une galerie fort inſtructive qui favoriſe l'étude érudite de l'art, en faiſant connoître ſes moyens dans une partie trop négligée; & préſentant en même temps les efforts & les écarts du génie. Cet ouvrage ſera toujours à la chirurgie ce que les monumens numiſmatiques ſont à l'hiſtoire.

Nous avons d'autres vues; & elles ſont bien manifeſtées dans le programme qui a été publié(*a*), il y a un an, pour le prix de l'année prochaine : on ne peut trop peſer dans toutes ſes circonſtances l'énoncé de la propoſition.

Reſtreindre le nombre des inſtrumens imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies, & ſpécialement de celles qui ſont faites par armes à feu ; apprécier ceux dont l'utilité eſt indiſpenſable, ſuivant la différence des cas ; & poſer les règles de théorie & de pratique qui doivent diriger dans leur uſage.

Le ſujet du prix de cette année ne comportoit pas un pareil *proſpectus*. Il étoit queſtion, comme on l'a dit, des feuilles de myrte, des érignes, des petites curettes, & des pinces à panſement. Parmi les mémoires que l'académie a reçus, elle a diſtingué le numéro 2, qui a pour deviſe un paſſage d'*Hippocrate* très-bien adapté au ſujet, & tiré du livre du médecin. *Omnia autem inſtrumenta ritè fabrefacta ad uſum eſſe oportet, magnitudine, gravitate ac tenuitate... Valdè autem turpe eſt non contingere à chirurgiâ quod velis.* Hippocr. lib. de medico.

Dacier a rendu ce texte par ces mots.... « Tous les inſtrumens doivent être bien faits, & « accommodés aux uſages auxquels il les deſtine, « ſoit pour la grandeur, ſoit pour la peſanteur ou « pour la légèreté.... Il n'y a rien de plus hon- « teux dans la chirurgie que de ne pas opérer ce « que l'on veut ».

L'auteur de ce mémoire, qui a bien ſaiſi ſon ſujet, a proſcrit toutes les eſpèces de ſpatules dont les formes variées ſurchargeroient inutilement l'étui portatif. Une feuille de myrte bien faite ſervira autant que toutes les ſpatules, à éten-

(*a*) *Voyez* le cahier de ſept. *tom.* lxviij, *p.* 561.

dre ſur les pièces d'appareil convenables, les médicamens dont on croit devoir ſe ſervir. On a toujours cherché à doubler l'utilité des inſtrumens portatifs : c'eſt dans cet eſprit qu'on a fait du manche ou queue de la feuille de myrte, tantôt une ſonde ſolide boutonnée, tantôt une ſonde cannelée ; quelquefois on l'a diviſée en deux parties pour en former des pinces. On a remarqué dans les mémoires précédemment couronnés, que ſi la queue de la feuille de myrte repréſente une ſonde, cet inſtrument n'a pas aſſez de ſolidité en certain cas, & ne donne dans aucun aſſez de volume pour être tenu & manié convenablement. La terminaiſon de la feuille de myrte en pincettes a été plus généralement adoptée ; on la trouve dans tous les auteurs, depuis *André de la Croix* juſqu'à nos jours. *Scultet* eſt le ſeul qui ait donné une courbure à la naiſſance de chaque branche : probablement pour que l'inſtrument fût tenu avec plus de fermeté quand il ſert de ſpatule, & pour donner plus d'élaſticité aux branches, quand on l'emploie comme pince. Mais les pinces à panſement doivent être un inſtrument à part ; elles ſont compliquées d'une manière incommode pour une ſpatule ou une feuille de myrte. La réforme ſur cet inſtrument conſiſtera donc à lui donner une queue aſſez ſolide, dont le bout légèrement courbé & garni de rainures, puiſſe ſervir d'élévatoire en nombre de cas qui ſe rencontrent très-ordinairement dans la pratique. On pourroit ajouter une petite perfection, laquelle, ſans rien ôter à l'inſtrument de ſes avantages communs, le rendroit fort utile en quelques occaſions. Il m'a paru qu'une cannelure dans la longueur de la vive-arête, qui eſt au milieu de la face externe ou ſupérieure de la

feuille de myrte, lui donneroit les avantages d'une ſonde ailée, pour faire avec ſureté une inciſion, ou débrider un étranglement en différens cas.

On a adopté une ſonde cannelée très-fine, ſous le nom de ſonde à panaris, avec une petite feuille de myrte, deſtinée pour des panſemens délicats aux plaies & ulcères d'une très-petite étendue, tels que la fiſtule lacrymale, &c. Au moyen de cette combinaiſon, on ſera diſpenſé d'avoir dans un ſeul inſtrument une grande feuille de myrte à un bout & une petite à l'autre, comme on les trouve gravées dans les œuvres poſthumes de M. *Petit*.

Les petites curettes peuvent auſſi être de deux dimenſions à chaque bout de la même tige. Mais en les conſidérant comme inſtrumens portatifs, ces différences ne ſont pas aſſez grandes pour ne pas ſe procurer les avantages d'un autre ſecond moyen, tel que ſeroit la petite ſonde plate en forme de levier, très-utile pour les panſemens où il faut introduire délicatement quelques pièces d'appareil ſous des parties qu'on doit ménager, & en beaucoup d'autres cas que la pratique préſentera.

L'érigne a toujours été au nombre des inſtrumens anatomiques. C'eſt un crochet monté ordinairement ſur un manche d'ivoire ou d'ébène. Les érignes ſont très utiles dans l'exercice de la chirurgie, pour l'extraction de certains corps étrangers, & plus ſouvent encore pour ſaiſir & tirer à ſoi des parties qu'il faut extirper. Il y en a de ſimples & de doubles, de pointues & de mouſſes. D'après l'hiſtoire très-étendue de cet inſtrument dans l'ouvrage couronné, & qui exigeroit qu'on en multipliât le nombre

pour obtenir les avantages qu'on peut ſe promettre de ces différentes formes, j'en ai fait conſtruire un ſeul qui renferme ce que tous ont d'eſſentiel. On peut s'en ſervir en érigne ſimple ou pointue. S'il faut que l'inſtrument ait plus de priſe; au moyen du mouvement d'une virole qui en réuniroit les deux branches, on obtiendra leur écartement à différens degrés, & l'on aura une érigne double. A l'autre bout eſt une érigne en vaſe, ſimple ou double, ſuivant le beſoin, & par la même mécanique.

L'érigne mouſſe eſt un crochet qui peut ſervir à relever la paupière ſupérieure, non ſeulement dans l'opération de la cataracte, mais en beaucoup d'autres circonſtances. L'écartement de ſes branches au degré ſuffiſant, ſervira à loger le filet de la langue, & à en faciliter la ſection avec plus de ſécurité que lorſqu'il eſt compris dans la fente de la platine d'une ſonde cannelée. Les deux crochets latéraux mettent les vaiſſeaux ranins à l'abri de toute léſion. Dans l'opération de l'anévriſme, l'érigne mouſſe pourra contenir le nerf, ou ſoutenir l'artère dont on doit faire la ligature. On ne peut énumérer par préviſion tous les cas où cet inſtrument trouvera à être appliqué utilement. Il a été exécuté par M. Dugai, Orfèvre, rue aux fèves dans la cité; ſes talens ſont très-connus.

Enfin les pincettes, ſemblables à celles dont on ſe ſert pour la diſſection, ſont adoptées de préférence pour le panſement des plaies. On s'en ſert avec plus d'aiſance que des pinces à anneaux, dont l'utilité eſt néanmoins indiſpenſable pour porter profondément dans les plaies ou en retirer des mèches, des bourdonnets, &c.; pour abſorber le pus avec une petite boule de charpie mollette, &c.

La perfection de ces pinces, d'invention moderne, eſt indiquée par la forme à donner à ſes branches poſtérieures & aux anneaux, comme M. *Pery* l'a recommandé pour les ciſeaux, en proſcrivant la divergence de ces branches. Les antérieures doivent avoir antérieurement au bout de leur bec une cavité oblongue bien faite, & des inégalités ou rainures tranſverſales ſur les bords de cette cavité. Par ces attentions dans la ſtructure, ces pinces deviennent très-commodes pour remplir différentes vues relatives à l'extraction de quelques corps étrangers, eſquilles, &c. L'auteur du mémoire couronné préfère que la jonction des deux pièces ſoit faite par un clou à vis, à rivure perdue : par ce moyen d'union, on pourra lâcher & reſſerrer à ſon gré les branches de l'inſtrument, & les ſéparer au beſoin, pour les nettoyer complétement.

L'auteur du mémoire, qui ne laiſſe rien à deſirer ſur l'hiſtoire de ces différens inſtrumens depuis la naiſſance de l'art juſqu'à nos jours, eſt M. *Deſgranges*, chirurgien gradué, membre du collége royal de chirurgie, à Lyon. Il a eu, il y a deux ans, la première médaille, fondée par M. *Vermont* pour le progrès de l'art des accouchemens. Ce prix a été adjugé cette année à M. *Boucher*, maître-ès-arts & en chirurgie à la Flèche. Le prix d'émulation a été accordé à M. *Mauſſion*, profeſſeur de l'école royale de chirurgie à Orléans, chirurgien en chef & lithotomiſte de l'hôtel-dieu, en la même ville.

Quoique le programme porte que les cinq médailles d'or de cent francs chacune, ſeront diſtribuées à ceux qui auront fourni dans le cours de l'année trois obſervations intéreſſantes, l'a-

cadémie a adjugé la première à M. *Renauld*, maître en chirurgie à l'hôpital de Joinville en Champagne, qui n'a communiqué qu'une observation ; mais c'eſt un cas ſingulier qui a paru mériter cette diſtinction.

Un homme de vingt-cinq ans avoit depuis trois années une hernie inguinale du côté droit. Au mois de ſeptembre 1772, il ſurvint un étranglement, avec les accidens les plus formidables. M. *Renauld*, mandé le quatrième jour, trouva le malade très-foible ; le pouls étoit petit & convulſif ; le hoquet, le vomiſſement des matières fécales, tout annonçoit une mort prochaine. L'opération découvrit dans le ſac herniaire une anſe d'inteſtin de ſix à ſept pouces, avec une portion d'épiploon de couleur brune, prochainement diſpoſée à la gangrène, & qui fut retranchée ſans y faire de ligature. Après la réduction des parties, & l'application méthodique de l'appareil, le malade éprouva des coliques qui ceſſèrent deux heures après l'opération, par une évacuation de matières fécales, à l'aide d'une potion faite avec l'huile d'amandes douces & le ſirop de fleurs de pêcher. La nuit fut calme, & le lendemain un minoratif, qui procura cinq à ſix ſelles, fit ceſſer entiérement les douleurs de ventre.

Le quinzième jour, les choſes étant dans le meilleur état, le malade fut tourmenté de coliques, & à la levée de l'appareil on apperçut que la plaie avoit donné iſſue à des matières fécales & à deux vers. M. *Renauld* remédia à cet accident par des antivermineux ; il fit donner un lavement de deux jours l'un, pour rappeler le cours des matières fécales par l'anus. Il eut ſujet d'être ſatisfait de cette conduite, puiſque le vingt-troiſième jour il y avoit une

diminution ſenſible dans la quantité de matière que fourniſſoit la plaie. Le vingt-ſixième, un purgatif fit la plus grande partie de ſon effet par les voies ordinaires. Les jours ſuivans, les matières fécales ceſſèrent de paſſer par la plaie, dont la cicatrice fut parfaite environ trente-ſix jours après l'opération.

Cette obſervation donneroit une idée avantageuſe des talens de M. *Renauld*, ſans rien ajouter à la ſomme des connoiſſances acquiſes: mais les événemens ſubſéquens rendent le fait des plus intéreſſans. Un mois après la guériſon, il ſurvint de la difficulté dans les déjections. Cet homme rendoit depuis pluſieurs jours & avec peine, peu de matières à la fois; il avoit une douleur fixe à l'aine au-deſſus de la cicatrice. M. *Renauld* conçut qu'il y avoit un engouement de matières dans l'inteſtin; une tenſion bien marquée acheva de lui perſuader que c'étoit le cas de pratiquer la gaſtrotomie, comme il eſt dit dans les Mémoires de l'académie de chirurgie, pour remédier aux accidens conſécutifs de la guériſon des hernies avec gangrène. M. *Renauld* ne prit ce parti qu'après avoir fait au malade une ſaignée aſſez copieuſe, qui fut ſans effet, ainſi que l'application des cataplaſmes émolliens & relâchans ſur l'endroit douloureux, de même que l'uſage des lavemens laxatifs, qui ne procurèrent aucune évacuation de matières fécales.

Au bout de douze heures, l'état du pouls, les vomiſſemens, les ſueurs froides, firent regarder l'opération comme indiſpenſable & très-urgente. L'inciſion de la peau & des muſcles de l'abdomen permit de plonger la pointe du biſtouri dans l'inteſtin tuméfié, d'où il ſortit une

grande quantité de matières, par un jet, avec tant d'impétuosité, que la face & les habits de l'opérateur en furent couverts, & qu'une chandelle fut éteinte par cette explosion. La plaie de l'intestin suffisamment agrandie, permit l'introduction du doigt, & d'extraire par son moyen, gros comme une noix de matières dures, poisseuses, qui renfermoient un noyau de prune, des pepins & des pellicules de pommes cuites. Le surlendemain de cette opération, le malade fut purgé avec un minoratif, qui produisit son effet par la plaie.

M. *Renauld*, attentif à ce que les lavemens qu'il faisoit donner chaque jour, entraînoient, s'appercut le sixième, que les matières fécales commençoient à prendre la voie naturelle, & qu'à mesure qu'elles augmentoient de quantité par cette route, elles diminuoient par la plaie. Un purgatif pris le douzième jour, fit son plus grand effet par l'anus. Réitéré le dix-huitième, les évacuations qu'il produisit passèrent par les voies naturelles : il ne survint aucun accident, & la plaie fut parfaitement cicatrisée le 28e. jour.

On lit dans le troisième tome des Mémoires de l'académie de chirurgie, page 176, qu'un chirurgien appelé pour donner des soins à une personne qui auroit été guérie d'une hernie avec gangrène, & dont les douleurs aux environs de la cicatrice, avec vomissemens, indiqueroient l'engorgement du canal au-dessus du détroit de l'intestin, ne devroit pas hésiter à faire une incision pour procurer la sortie des matières, & entretenir un égout par cette plaie, qui dorénavant serviroit d'anus. M. *Renauld* convient qu'il a puisé les principes qui lui ont servi de guide, dans les mémoires de l'académie. Mais il faut lui rendre justice : il n'y a trouvé qu'un conseil

ſa utaire, & il mérite des louanges pour l'avoir mis à exécution. Nous avions préſumé qu'un cas ſemblable exigeroit l'entretien d'un égout habituel; & quoique cette prévoyance ſoit judicieuſe, nous apprenons avec ſatisfaction que les circonſtances permettent un ſuccès plus complet. M. *Renauld* a envoyé les témoignages les plus authentiques pour conſtater la vérité de ce fait, & l'exiſtence actuelle de ſon opéré dans la plus parfaite ſanté. Il doit la vie aux ſoins attentifs de ce chirurgien. Par la médaille qu'on lui accorde, l'académie couronne ſon propre ouvrage; & ce doit être pour M. *Renauld*, qui l'a bien mérité, une récompenſe auſſi flatteuſe qu'étoit à Rome la couronne civique, *ob civem ſervatum*.

Les quatre autres médailles ont été accordées à M. *Poincelet*, maître en chirurgie à Houdan; à M. *Dupont*, chirurgien major du régiment Colonel général de l'infanterie, en garniſon à Toul; à M. *Durat Laſſalle*, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien en chef de l'hôpital général, à Aurillac, en Auvergne; & à M. *Chabrol*, chirurgien major du corps royal du génie, à Mézières.

L'académie propoſe pour le grand prix de l'année 1789 la queſtion ſuivante:

Quelles ſont les règles relatives au panſement journalier des plaies & des ulcères dans les différentes parties du corps; & comment on doit ſe ſervir avec intelligence & dextérité des inſtrumens qu'on y emploie (*a*).

(*a*) L'Académie, dans l'intention de favoriſer les concurrens, a fait imprimer les diſſertations qui ont obtenu les deux premiers Prix ſur la matière inſtrumentale; on les trouve chez *Michel Lambert*, rue de la Harpe près l'égliſe S. Coſme.

N°s 1, 5, 6, 8, 9, 11, 12, M. GRUNWALD.
2, 4, 7, 14, 15, 16, M. ROUSSEL.
3, 10, M. WILLEMET.
7, M. HUZARD.
13, M.

Fautes à corriger dans le cahier d'avril 1787.

Page 28, ligne 19, au lieu de Scliglingh, *lisez* Schligting.
Page 40, ligne 17, quinteſcence, *lisez* quinteſſence.
Page 44, ligne 7, par, *lisez* dans.
Page 96, ligne 23, coure, *lisez* court.
Page 134, ligne 21, aux, *lisez* au 7e.
Page 141, ligne 12, Kulme, *lisez* Hulme.
ligne 13, Villis, *lisez* Willis.
Page 149, ligne Kersley & Dodeley, *lisez* Kearsly & Dodsley.

TABLE.

LETTRE au ſujet d'une perte ſpermatique. Par M. Panvillier, *méd.* 385
Obſervation ſur un empoiſonnement cauſé par une trop grande doſe de nitre. Par M. Latlize, *méd.* 401
Réflexion ſur le préjugé que l'imagination des mères peut influer ſur les enfans, &c. Par M. Jeunet, *méd.* 418
Obſervation ſur une tumeur cancereuſe dans l'eſtomac. Par M. Bertheau, *chir.* 426
Hiſtoire d'un anévriſme vrai de l'artère poplitée. Par M. Manoury, *chir.* 430
Obſervation ſur la fracture de la clavicule, & la luxation de l'extrémité ſcapulaire de cet os. Par M. Gavard de Montmeillant, *chir.* 445
Remarques ſur le ramolliſſement des os décrit dans l'article précédent. Par Jean Hunter, *chir.* 459

Observation sur la section de l'os pubis. Par M. Damen, *chir.* 464
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril, 1787, 475
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 480
Observations météorologiques faites à Lille, 483
Maladies qui ont régné à Lille, 484

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie. 485
Médecine, 489
Chirurgie, 501
Vétérinaire, 508
Anatomie, 513
Physiologie, 524
Hygiène, 526
Chimie, 529
Histoire naturelle, 531
Séance de l'Académie de chirurgie, 538

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1787. A Paris, ce 24 mai 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.